CHRISTIEN OSTROWSKI

LETTRES

SLAVES

(183[illegible] — 1857)

ORIENT — POLOGNE — RUSSIE

> Jeszcze Polska nie zginęła.
> HYMNE NATIONAL.
>
> « L'an 1793 a vu commettre deux grands crimes : la mort d'un roi par les représentants d'un peuple, la mort d'un peuple par les ministres des rois. *Mais les peuples peuvent renaître !...* »
> SALVANDY, 2[illegible] août 183[illegible].

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE DE DOCUMENTS INÉDITS

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

1857

LETTRES

SLAVES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

THÉATRE COMPLET. Françoise de Rimini, Griselde, Edvige ou les Jaghellons, la Lampe de Davy, Pygmalion, Azaël, Adalbert. (Chez Garnier et Barba, Palais-Royal.)

LA MATHÈSE, Essai sur l'unité de la science. (Chez A. Franck, 69, rue de Richelieu.)

ŒUVRES COMPLÈTES DE A. MIÇKIEWICZ, professeur de littérature slave au collége de France. Traduction française. (Chez Lecou et Plon frères, 8, rue Garancière.)

KONRAD WALLENROD et **GRAJINA**, illustrés. Édition de luxe. (Chez J. Tysiewicz, Montmartre, 18, rue de l'Empereur.)

SEMAINE D'EXIL, Poésies. (A la librairie polonaise, 18, rue de Seine.)

PRAGA, 1794. (Ibidem.)

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU

CHRISTIEN OSTROWSKI

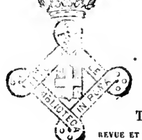
LETTRES
SLAVES

(1833 — 1857)

ORIENT — POLOGNE — RUSSIE

« Jeszcze Polska nie zginęła. »
HYMNE NATIONAL.

« L'an 1793 a vu commettre deux grands crimes la mort d'un roi par les représentants d'un peuple, la mort d'un peuple par les ministres des rois. *Mais les peuples peuvent renaître!..* »
SALVANDY, 26 août 1837.



TROISIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE DE DOCUMENTS INÉDITS.

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX.

1857

AVANT-PROPOS

(1855)

Πρίν γ'ἀρετῆς πελάσαι τέρμασιν, ἢ θανάτου.
Tyrtée, *chants guerriers.*

Voici les paroles que nous avons à différentes époques prononcées dans toutes les assemblées politiques dans lesquelles la Pologne opprimée a pu faire entendre sa voix aux peuples civilisés de l'Europe, qui jusqu'à présent ont gardé le souvenir de ses glorieux services et le pressentiment de sa prochaine délivrance. Aujourd'hui, nous n'en avons pas une seule à rétracter. La cause polonaise est du nombre de celles que l'on ne désavoue jamais ; dans toutes les circonstances de la vie on peut hautement l'attester comme la plus sainte, comme la plus inviolable des convictions humaines. La Pologne est la religion des grandes âmes; symbole vivant du Christ incliné sous la croix, elle a

pitié des cœurs débiles qui se sont fatigués à la suivre à son Golgotha de supplice et de rédemption. Ces *Lettres Slaves* qui toutes ont trouvé accueil dans la presse française ou étrangère, sont en quelque sorte les Actes de notre apostolat pendant ces vingt dernières années, le compte-rendu de notre mission en Europe.

« La question polonaise est la question première, la plus importante, » disait Talleyrand au congrès de Vienne ; et cette parole du ministre français, vraie en 1814, l'est tout au moins autant de nos jours, lorsque chaque commotion politique remet en évidence l'anathème qui pèse sur l'Europe depuis la honteuse époque du partage. Les trois puissances du Nord, complices d'une spoliation inouïe, d'un crime qui mit à leurs fronts une tache ineffaçable, ne peuvent désormais se maintenir et subsister qu'à la faveur de spoliations nouvelles ; le prestige moral dont elles tentaient de s'environner est complétement dissipé : pour pouvoir prolonger d'un jour seulement leur existence maudite, il leur faut sans cesse *intimider* les peuples, par de nouvelles expansions de force et de violence. L'ambassade du prince Menchykoff à Constantinople, cette tentative avortée de *communisme politique*, en serait une démonstration suffisante et complète. Si ce fait, purement diplomatique en apparence, a produit une si profonde sensation en Europe ; s'il a soulevé contre le malhabile négociateur et le souverain qui l'avait envoyé une clameur générale, c'est que cette question d'Orient, locali-

sée provisoirement à Constantinople, en renferme une autre tout aussi vaste et qui nous touche de plus près encore par tous les liens de la religion et de la nationalité : celle de l'émancipation des Slaves. Les prétentions du tzar sur la Turquie, élevées soi-disant au nom de la population chrétienne de cet empire, et la manière toute barbare dont elles ont été formulées par son délégué, sont une grave insulte jetée au bon sens et à la morale publique de l'Europe entière. Il fallait arriver à notre époque de lumières, au milieu du XIXe siècle, pour voir le chef d'un État despotique, sous le prétexte d'une conformité de religion, invoquer hautement et proclamer son droit de souveraineté sur les sujets d'un autre État, malgré les traités reconnus pour valables, et à l'exclusion des autres puissances, également intéressées dans le maintien de l'équilibre européen. Il fallait pour cela tout l'orgueil du cabinet moskovite; orgueil qui se fait jour dans toutes ses relations avec l'Occident, et qui révèle, à ne plus pouvoir en douter, ses projets de domination universelle.

Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois !

disait le *Kosaque* de Béranger; telle est, à la forme près, la maxime adoptée aujourd'hui par le tzar de toutes les Russies, pour sa politique étrangère. Le célèbre testament de Pierre Ier que nous donnons en tête de ce volume, en est le programme et la feuille de route.

« L'Occident s'en va ! » ne cesse de répéter le tzar dans tous les défis qu'il jette à l'Europe; l'Occident romain s'en va : c'est-à-dire que l'Orient gréco-slave, l'Orient orthodoxe dont je serai bientôt le maître et le pontife se dispose à lui succéder. Il proclame qu'il a reçu de Dieu une *sainte mission* dont le but serait de rajeunir et de régénérer le monde ancien déjà voisin de la caducité; et dont la centralisation des Slaves, sous le patronage et le drapeau de la Russie, serait l'instrument et le moyen. Or, les Slaves, on le sait, forment un grand tiers de l'Europe ; tout ce qui n'est pas allemand ou français, est généralement slave. Il possède déjà, de droit divin et en toute propriété, la septième partie de la terre habitée, avec le dixième de sa population, moins la Chine; ce n'est pas assez : il veut l'avoir tout entière. C'est qu'on n'est pas tzar de Russie pour rien ; quand on a pied sur deux continents, sur le détroit de Behring d'une part et sur les bouches du Danube de l'autre, on peut bien se permettre quelques incartades diplomatiques pour s'arrondir un peu. Quand même cette déchéance de l'Europe romaine aurait un côté réel, ce n'est pas à Nicolas, ce ne serait pas à ses héritiers que Dieu aurait départi la mission de la réformer. Le génie de l'Occident, après une civilisation de plusieurs siècles, après avoir accumulé découvertes sur découvertes, monuments sur monuments, après avoir enfanté des prodiges incomparables dans les arts, dans la science, dans l'industrie, a bien le droit de montrer quelque peu de lassitude et

d'épuisement. Mais la Russie qu'a-t-elle fait jusqu'à ce jour pour conquérir ce droit de tutelle absolue et de protection sans limites qu'elle s'arroge si fièrement sur les nations voisines? Quels sont les signes de cette mission divine qu'elle prétend accomplir? Quelle est la supériorité morale ou même matérielle qu'elle pourrait mettre en avant pour la justifier? Quels sont ses titres enfin? Rien, absolument rien! quelques régicides au dedans et quelques brigandages au dehors, voilà tout. La Russie, elle en convient elle-même, n'est que le vide, le néant; elle n'est et ne peut être que la négation de l'Europe : c'est là son seul mode d'existence.

Que si même elle arrivait à s'emparer de Constantinople, supposition inadmissible quant à présent; si elle pouvait prendre corps et chair, en revêtir son squelette tatare en s'assimilant la substance de l'Orient, la Russie serait dans l'impuissance la plus absolue pour centraliser les Slaves. Cette grande nationalité composée de quatre souches distinctes, les Bohêmes, les Polonais, les Serbo-dalmates et les Russo-slaves, ne peut être centralisée et constituée qu'à la faveur d'une fédération pacifique et volontaire; l'esclavage et le massacre, les seules armes dont la Russie et ses souverains allemands aient su faire usage, n'y parviendront jamais. Elle le sait si bien qu'au dernier siècle, quelque temps avant le partage de la Pologne, elle a dû changer son nom; et pour tromper l'opinion publique en Europe, au lieu de s'appeler le tzarat, ou si l'on veut le duché de

Moskou, elle a pris le nom frauduleux d'empire de ***Toutes les Russies;*** État chimérique qui n'existe pas et ne peut pas exister, parce que les anciennes Russies polonaises, savoir : la Gallicie ou *Russie-Rouge*, la Lithuanie et l'Ukraine ou *Russie-Blanche*, *Russie-Noire* et *Petite Russie*, ne lui appartiennent pas par le droit de libre adhésion, mais uniquement par le fait de la spoliation et du mensonge. Si le tzar a pu réellement se mettre dans l'idée qu'il est l'élu de la Providence, et qu'il en a reçu la mission de régénérer quelque chose, qu'il commence donc par son empire, qui en a grand besoin. Nous doutons cependant qu'il veuille accepter son salut des mains de Nicolas, et qu'il puisse en recevoir d'autre bienfait que son coup de grâce et la mort. « La Russie, a dit Mickiewicz, est encore une page blanche, dont les caractères peuvent être tracés par la main de Dieu, ou par celle de Satan. » Sur cette page blanche, pendant vingt-huit années de règne, Nicolas n'a rien inscrit que son nom.

Toutefois, nous ne voulons pas atténuer les dangers de l'Europe, dans le cas possible si non probable de la dissolution de l'alliance anglo-française. Tant que la Russie aura pied sur le Danube, par la possession de la Bessarabie, rien ne sera fait de durable pour la sécurité de l'empire ottoman. La réunion ou la séparation des deux principautés moldo-valaques n'est absolument d'aucune importance ; car ces principautés, soit disjointes soit réunies, ne s'étendant pas jusqu'au littoral de la mer Noire, ne peuvent servir de ligne défensive contre

la Russie. On ne pourrait y créer une défense réelle qu'en remontant aux traités antérieurs à celui de Boukarest (1812) ; en réunissant la Bessarabie à la Moldavie depuis Akerman jusqu'à Chocim : c'est-à-dire en rejetant la Russie au delà du Dniester. Toute autre délimitation serait un leurre et une puérilité. La Bessarabie conquise par Alexandre Ier est la clef de Constantinople dans les mains de ses descendants; le chemin du Danube reste toujours ouvert : l'Europe ne peut donc pas être garantie par ce moyen.

Cette grande mission de réparation pour les Slaves, et de protection pour l'Eurore, est dévolue à la Pologne. Elle est d'abord placée au centre géographique de toutes les populations slavonnes; à leur point d'intersection qui ne se trouve ni à Moskou, ni à Constantinople, encore moins à Saint-Pétersbourg : mais quelque part sur la Vistule, entre Krakovie et Varsovie. Son culte religieux lui permet de tendre la main d'une part à la Bohême et à l'Illyrie, catholiques-romaines comme elle, et de l'autre à la Serbie, à la Moldo-Valachie et même à la Russie moskovite, moyennant l'extension du rite grec-uni, de l'Église nationale slavo-romaine qui doit un jour, par la séparation de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel, son dogme fondamental, ramener l'Église chrétienne à l'unité. Son principe politique et sa doctrine sociale s'expriment parfaitement par ces mots qu'elle inscrivait en 1830 sur ses bannières : PRO NOSTRA VESTRAQUE LIBERTATE ; lorsque tout en combattant la Russie

barbare elle lui jetait cette sainte devise, non pas comme une insulte et une menace, mais comme un gage de paix et de réconciliation. De plus, les sympathies et les attractions universelles qu'elle inspire, sont de nature à pouvoir former aisément autour d'elle une ligue fédérale des Slaves, dont elle sera tout naturellement le centre, le point d'appui et le drapeau ; type et modèle d'une imposante synthèse que nous nommerons dès à présent les ÉTATS-UNIS d'EUROPE. Voilà pourquoi, chers lecteurs, ces écrits d'un Polonais ont reçu la dénomination de *Lettres Slaves.*

La Pologne se trouve ainsi dans toutes les conditions nécessaires pour fédéraliser les Slaves ; elle seule peut opérer cette grande transformation unitaire de 80 millions d'individus, qui doit s'accomplir malgré tous les obstacles qui lui seraient opposés : et non pas la Russie dégénérée, scandinave ou tatare, grandie dans un siècle et déjà prête à s'écrouler sous l'anathème des peuples, ni son tzar allemand ou danois, n'ayant pas une seule goutte de sang slave dans les veines.

C'est parce qu'elle a la conscience et l'aptitude de cette haute mission que le tzar s'efforce en vain à lui arracher, que la Pologne ne veut pas et ne peut pas mourir.

Paris, 15 juin 1853.

PRÉFACE

(1857)

Il y a vingt-cinq ans que M. Christien Ostrowski s'est réfugié en France, après avoir vaillamment combattu pour la cause polonaise; depuis, voyant sa carrière militaire interrompue et son magnanime pays rejeté sous la domination étrangère, il s'est acquis dans notre littérature une place distinguée. Mais pendant ces vingt-cinq années, il n'a pas cessé un seul jour de penser à la patrie absente; et toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, soit comme poëte, soit comme publiciste, il a manifesté ses sentiments polonais et protesté en faveur

de sa nationalité devant les peuples de l'Europe. Nous nous rappelons une circonstance touchante où M. Christien Ostrowski, noblement inspiré, produisit sur une nombreuse assistance une vive impression. C'était en 1843, aux funérailles de Kasimir Delavigne, qui avait si bien chanté la Pologne. S'approchant de la tombe ouverte où descendait une des gloires de la France, il prit la parole au nom de ses compatriotes, et jeta pour dernier adieu, sur le corps de l'auteur de la *Varsovienne*, un peu de cette terre polonaise que les exilés emportent avec eux, afin de rendre les derniers devoirs à leurs frères mourant loin du sol natal. Ce fut un moment solennel et qui doit dater dans la vie de M. Ostrowski.

L'auteur reproduit aujourd'hui la plupart des lettres qu'il a écrites à diverses époques sur la question polonaise; et certes, cette publication ne pouvait se faire dans un temps plus favorable. La politique de la Russie est venue s'emparer récemment de l'attention publique, et tourner tous les yeux vers cette puissance envahissante qui, non contente de posséder la septième partie de la terre habitée, semble rêver un empire universel. Le tzar de toutes les Russies a l'air de s'imaginer

en effet, qu'il peut y avoir une Russie française, une Russie anglaise; et que la clef de la petite église de Béthléem est la clef qui lui ouvrira ces grands royaumes, centre de la civilisation moderne. Cette idée, du reste, n'est que le développement de la politique russe depuis le fameux testament du tzar Pierre Ier; on y trouve tracée d'avance la route qu'ont suivie les Nesselrode et les Menchykoff : nous le voyons en tête de ce volume.

« Je regarde, dit le tzar Pierre, l'invasion future des pays de l'Occident et de l'Orient, par le Nord, comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi *régénéré* le peuple romain par l'invasion des barbares. »

Non, les barbares n'ont jamais rien régénéré; et il ne saurait entrer dans les desseins de la Providence que l'industrie, les sciences, les arts, l'élégance des mœurs et les libertés des nations s'engloutissent sous la poussière soulevée par les coursiers kosaques. Non, l'Occident ne s'en va pas; et sa lumière, de plus en plus brillante, ira éclairer au contraire les plus sombres régions du Nord. Les nations européennes ne seront pas facilement ni indubitablement conquises, malgré ces adverbes joints « peu admirablement. » La Russie y regardera

même à deux fois avant de déchaîner contre elle la révolte du monde.

La première recommandation de Pierre Ier est d'entretenir la nation russienne dans un état de *guerre continuelle;* car il croit, comme M. de Maistre, à l'éternité de la guerre : il est loin de se douter que le feu de la guerre ira toujours s'éteignant, et qu'un juste équilibre s'établira entre les peuples destinés à jouir paisiblement par le travail des bienfaits de la création, et non à s'agrandir aux dépens les uns des autres, contre toutes les lois de la logique et de l'humanité. Il parle à tout instant de *diviser,* de *corrompre,* de *prendre ;* on dirait le testament d'un voleur de grands chemins, qui laisse à sa bande grossière ses dernières instructions. Il veut surtout qu'on s'approche le plus possible de Constantinople et des Indes : « *Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde,* » ajoute-t-il. Cela est clair; et une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre, dont il engage d'ailleurs à rechercher l'alliance.

Mais voici le complément de sa pensée : « La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la Baltique gardées par nos vaisseaux, il faudra proposer séparément et très-

discrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elle l'*empire de l'univers.* »

On ne peut pas poser plus nettement la question, et la Russie en est encore là; non pas qu'elle avoue des prétentions si exagérées, elle est trop habile et trop bien dirigée pour ne pas s'être mise au niveau de l'esprit du temps: mais elle veut, sous l'apparence d'un droit, sous le prétexte d'un outrage à sa dignité, à sa grandeur, se donner une sorte de raison de commencer cette formidable campagne qui deviendra de plus en plus impossible, elle le sent bien.

Il ne faut pas prendre au mot Pierre Ier lorsqu'il parle d'un peuple jeune et neuf, et croire que ce peuple si jeune et si neuf possède toutes les vertus de l'âge d'or. Dejà, du temps de Pierre, il avait grand besoin d'être *régénéré.* Les mémoires contemporains nous ont laissé des tableaux de la cour du tzar et de la tzarine qui démontrent qu'en fait de corruption, la Russie dépassait même les autres pays. S'il s'agit d'administration, c'est encore bien pis. C'est une sorte de brigandage organisé. Lisez Pouschkin, lisez Gollowin, et vous verrez à quel point la spoliation s'exerce sur toute la surface de ce grand empire. Dernièrement, un homme d'État espa-

gnol dont on regrette l'éloquence et le grand sens, Donoso Cortès, ne s'écriait-il pas : « L'administration russe est aussi corrompue que l'administration la plus pervertie de l'Europe, et l'oligarchie russe ne le cède pas à l'oligarchie la plus vicieuse. La Russie, placée au milieu de l'Europe conquise et prosternée à ses pieds, absorbera par toutes les veines le poison qu'elle a bu et qui la tuera. La Russie ne tardera pas à tomber dans la putréfaction. » Que la Russie passe donc son temps à se *régénérer* elle-même, si c'est possible, au lieu de vouloir régénérer les autres.

Les *Lettres Slaves* de M. Christien Ostrowski jettent un grand jour sur ces matières. L'auteur, en bon Polonais, prend vigoureusement à partie la puissance qui opprime son pays. Ce n'est pas un froid historien ; on ne l'est jamais dans sa propre cause : mais cette passion anime et soutient le récit, et c'est une qualité pour le lecteur. Il est bon qu'un auteur soit indigné ; l'émotion en dépend, le style se revêt de l'image la plus forte et remue davantage l'esprit. La passion vient au secours de l'écrivain et communique la chaleur de la vie à ses expressions. Nous avons dit, au reste, que M. Christien Ostrowski était poëte; et il suffit pour s'en convaincre,

d'ouvrir son théâtre. Ce sont de nobles et belles compositions que *Griselde ou la Fille du peuple, Françoise de Rimini, Edvige ou les Jaghellons.* La scène française a déjà consacré ces productions; et nous serons appelés incessamment à la représentation d'une tragédie intitulée *Jean Sobieski,* dans laquelle le poëte a mis toute son âme de patriote et de soldat (1).

Hippolyte Lucas.

(1) Voici la lettre de lord Dudley Stuart au sujet de cette publication :

Monsieur,

Lorsque j'ai reçu les *Lettres Slaves* que vous avez bien voulu m'adresser à la fin du mois dernier, j'étais tellement accablé par les affaires du Parlement qu'il m'a été impossible de vous écrire. En conséquence, j'ai prié mon ami, M. S*** de vous remercier de ma part pour l'exemplaire que vous m'avez envoyé. Mais ne voulant pas vous laisser sans une réponse directe, je vous adresse la présente pour vous réitérer mes remercîments. J'étais honoré de l'amitié de feu monsieur votre père, et je conserve un bien touchant souvenir de ce noble patriote. Comme vous lui ressemblez par vos sentiments et votre persévérance, vous méritez aussi l'estime de tout honnête homme, de tout ami de la Pologne, et vous pouvez compter sur la mienne.

Les *Lettres Slaves*, rendues en anglais par un bon traducteur, capable de comprendre et de sentir la pensée de l'auteur, contribueraient d'une manière efficace à éclairer le public anglais sur les questions que les Slaves seront appelés un jour à résoudre.

Veuillez agréer, etc.

Dudley-Coutts Stuart.

Londres, ce 23 août 1853.

LETTRES SLAVES

I

TESTAMENT DU TZAR PIERRE Ier

déposé dans les archives du palais de Peterhoff, près Saint-Pétersbourg.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES (1).

« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité ; Nous Pierre Ier, Empereur et Autocrate de Toutes les Russies, etc., à tous nos descendants et successeurs au trône et gouvernement de la nation russienne.

» Le grand Dieu de qui nous tenons notre existence et notre couronne, nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, nous permet de regarder le peuple russe comme appelé par l'avenir à la *domination générale* de l'Europe. Je fonde cette pensée sur ce que les nations européennes sont arrivées, pour la plupart, à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas; il s'ensuit donc qu'elles doivent être *facilement* et *indubitablement* conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance. Je regarde l'invasion future des pays de l'Occident et de l'Orient

(1) Ce testament, d'une authenticité aujourd'hui incontestable, base et code suprême de la politique russe depuis Pierre Ier, a été remis en 1757 aux mains de l'abbé de Bernis, ministre des affaires étrangères de Louis XV. Un exemplaire s'en trouve aussi dans les archives diplomatiques de l'empire français. *Mémoires du chevalier d'Éon*, publiés par M. Gaillardet, t. I, p. 170.

par le Nord, comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi *régénéré* le peuple romain par l'invasion des barbares. Ces émigrations des hommes polaires sont comme le flux du Nil qui, à certaines époques, vient engraisser de son limon les terres amaigries de l'Égypte. J'ai trouvé la Russie *rivière*, je la laisse *fleuve*; mes successeurs en feront une *grande mer* destinée à fertiliser l'Europe appauvrie : et ses flots déborderont malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourront leur opposer, si mes descendants savent en diriger le cours. C'est pourquoi je leur laisse les enseignements suivants; je les recommande à leur attention et à leur observation constante, de même que Moïse avait recommandé les tables de la loi au peuple juif.

I

« Entretenir la nation russienne dans un état de GUERRE CONTINUELLE, pour former le soldat et le tenir toujours en haleine ; ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'État : refaire les armées et choisir les moments opportuns pour l'attaque. Faire ainsi servir la paix à la guerre et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

II

» Appeler par tous les moyens possibles de chez les peuples instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre et des savants pendant la paix, pour faire profiter la nation russienne des avantages des autres pays sans lui faire rien perdre des siens propres.

III

» *Prendre* (1) part en toute occasion aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne, qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

(1) On voit que Pierre Ier a largement usé dans son testament du verbe actif *prendre* ; en y ajoutant toutefois les verbes : *s'étendre, s'avancer, diviser, partager, dominer, subjuguer, corrompre*, etc.

IV

» *Diviser* la Pologne en y fomentant le trouble et les discordes civiles; gagner la haute noblesse à prix d'or, influencer les diètes, *les corrompre*, afin d'avoir action sur les élections des rois : y faire nommer ses partisans, les protéger (1), y faire entrer et séjourner les troupes moskovites jusqu'à l'occasion de s'y établir définitivement. Si les puissances voisines opposaient quelques difficultés, les apaiser momentanément en morcelant le pays, *jusqu'à ce qu'on puisse reprendre en détail tout ce qui aura été donné !*

V

» *Prendre le plus qu'on pourra* de la Suède, et savoir se faire attaquer par elle *pour avoir le prétexte de la subjuguer*. A cet effet, isoler le Danemark de la Suède et la Suède du Danemark, et entretenir avec soin leurs rivalités.

VI

» *Prendre toujours* les épouses des princes russes parmi les princesses de l'Allemagne ; pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts, et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause *en y propageant nos principes.*

VII

» Rechercher de préférence l'alliance commerciale de l'Angleterre ; cette puissance ayant plus que toute autre besoin de nous pour sa marine et pouvant être la plus utile au développement de la nôtre. Échanger nos bois et nos matières premières contre son or ; établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres, des rapports continuels, qui formeront les flottes russiennes à la navigation et au commerce.

VIII

» *S'étendre* sans relâche vers le nord, le long de la Baltique, *ainsi que vers le sud, le long de la mer Noire.*

(1) Stanislas Poniatowski, amant de Catherine II et dernier roi de Pologne, élu en 1764 par l'influence des princes Auguste et Michel Czartoryski, ses parents, partisans déclarés de la Russie.

IX

» *Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes.* CELUI QUI Y RÉGNERA SERA LE VRAI SOUVERAIN DU MONDE. En conséquence, susciter des guerres continuelles tantôt au Turk, tantôt à la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire, s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, *ce double point étant nécessaire à la réussite du projet*, hâter la décadence de la Perse, pénétrer jusqu'au golfe Persique : rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, *et avancer jusqu'aux Indes*, qui sont l'entrepôt du monde. Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

X

» Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; favoriser en apparence ses idées de domination sur l'Allemagne et exciter contre elle, en sous main, la jalousie des provinces. Tâcher de faire réclamer l'intervention de la Russie par les uns et par les autres ; en exerçant sur le pays une espèce de tutelle qui prépare la domination future (1).

XI

» Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turk de l'Europe et la frustrer de sa part du butin lors de la conquête de Constantinople ; soit en lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête *qu'on lui reprendra plus tard.*

XII

» S'attacher et réunir autour de soi tous les grecs-unis et désunis ou schismatiques, qui sont répandus soit dans la Hongrie, soit dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et fonder d'avance une suprématie universelle par une sorte de royauté ou de domination sacerdotale : les gréco-slaves seront autant d'amis que l'on aura chez chacun de ses ennemis.

XIII

» La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne sub-

(1) Toute l'histoire de la guerre de Hongrie en 1849, est dans cet article.

juguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la Baltique gardées par nos vaisseaux, il faudra proposer séparément et très-discrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elle l'empire de l'univers. Si l'une des deux accepte, ce qui ne peut manquer pour peu que l'on flatte leur orgueil et leur ambition, se servir d'elle pour écraser l'autre ; puis, écraser à son tour celle qui survivra : en engageant avec elle une lutte à mort dont l'issue ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe (!!!).

XIV

» Si, ce qui n'est guère probable, toutes deux refusaient *l'offre de la Russie*, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes rassemblées d'avance sur l'Allemagne ; en même temps que deux flottes considérables partiraient l'une de la mer d'Azof et l'autre du port d'Archangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la Baltique. *S'avançant* par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté ; tandis que l'Allemagne le serait de l'autre : et ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

XV

» *Ainsi peut et* DOIT *être subjuguée l'Europe !* »

PIERRE Ier,
autocrate de toutes les Russies.

Nous n'ajouterons aucune réflexion à la publication de ce *Testament*, reproduit aujourd'hui pour la première fois dans toute son étendue. Nous croyons qu'il suffira de le mettre en lumière pour le vouer à tout jamais au ridicule et au mépris.

(Le Siècle. — La Patrie.)

II

PREMIER APPEL AU PEUPLE FRANÇAIS.

FRANÇAIS !

Votre glorieuse révolution de Juillet avait jeté l'effroi dans le camp du despotisme ; les vainqueurs de 1815 se mettaient en marche pour écraser la liberté : l'insurrection polonaise leur a barré le chemin. La Pologne, abandonnée par l'Europe, a succombé. Ses tyrans disent qu'ils l'ont tuée ; et cependant ils n'osent pas franchir ses limites : les ruines de l'ancienne Pologne forment encore un vaste rempart entre les peuples civilisés et les barbares. La chute de la Pologne a mis à couvert la liberté de la France. La prise de Varsovie a épuisé, pour le moment, les forces de Nicolas ; et Nicolas se venge sur la Pologne de toutes les craintes que lui font éprouver les forces vives de la révolution. On a dit en France que la Pologne ne périrait pas ; le tzar a dit que la Pologne n'existera plus. La France n'a encore rien fait pour tenir sa promesse ; le tzar fait tout au monde pour exterminer le peuple polonais.

Depuis le désastre de Varsovie, le tzar ne cesse d'envoyer au Kaukase tous les soldats polonais amnistiés, pour les faire servir, jusqu'à la mort, comme soldats russes.

Le tzar a déjà arraché des bras de nos mères plus de 40,000 enfants polonais, et les a transportés en Sibérie, pour leur faire oublier la Pologne ; et pour les dresser, tout jeunes encore, en cohortes de bourreaux.

Le tzar a transplanté plus de 30,000 familles sur la ligne du Kaukase, en Asie.

Le tzar a confisqué les biens de tous ceux qui ont pris part à la guerre.

Le tzar foule aux pieds la nationalité polonaise ; il a cassé les lois, aboli les écoles, envoyé en Sibérie les étudiants dont tout le crime était d'étudier leur langue maternelle et leur histoire.

Le tzar persécute la nationalité polonaise jusque dans sa religion.

Le tzar introduit en Pologne une nouvelle religion, d'après

laquelle lui, Nicolas, se donne pour lieutenant de Dieu sur la terre; il commande, pour sa personne, un culte divin : et cette doctrine infernale il veut la faire prévaloir jusqu'en France. Un fanatisme sauvage convertit, par le glaive et les tortures, à sa foi prétendue orthodoxe, toutes les provinces orientales anciennement démembrées de la Pologne.

Le tzar jette, entre la Pologne qu'il torture et celle qu'étouffent à deux mains la Prusse et l'Autriche, une nuée de Moskovites barbares, auxquels il distribue les biens des vaincus, et qui servent sa tyrannie de tout le poids de leur stupide obéissance.

Le tzar a rempli les prisons, peuplé la Sibérie de patriotes polonais, et les fait périr de jour en jour soit sur la potence, soit sous le knout. Les femmes et les enfants des martyrs subissent les mêmes exécrables supplices!

Le tzar se baigne dans le sang et les larmes de la Pologne... Et la France, qu'a-t-elle fait jusqu'à ce jour?

La Pologne est au désespoir! Tous les jours se lèvent de nouveaux combattants, tous les jours succombent de nouvelles victimes; l'histoire d'hier sera celle de demain. Le sang qui coule prouve que la Pologne n'est point un cadavre, qu'il est encore temps de la secourir.

Dans sa nouvelle lutte, la dernière peut-être, la Pologne aura-t-elle, de l'Europe et de la France en particulier, autre chose que des vœux stériles et des regrets impuissants?

Français! au moment où vous célébrez votre glorieuse révolution, les Polonais, vos anciens frères d'armes et vos défenseurs, gémissent dans des tourments inouïs. Français! tant que vous ne vengerez pas la Pologne, votre honneur ne sera pas satisfait; votre liberté ne cessera pas d'être menacée : et succombera sans doute un jour, comme la nôtre, sous l'abandon et l'indifférence des nations.

Paris, 29 juillet 1833.

III

A M. O*** B*** DÉPUTÉ,

CONTRE LE PARTAGE DE LA TURQUIE

> Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
> RACINE, *Athalie.*

MONSIEUR,

Au nom de l'émigration polonaise à Paris, je viens vous exprimer notre assentiment aux paroles courageuses prononcées par vous, lors de la discussion du budget des affaires étrangères, sur la question d'Orient; ainsi que notre adhésion absolue aux tendances qu'elles ont si noblement interprétées devant la chambre.

C'est vous qui le premier, sous ce règne, avez formulé le principe tant contesté de morale en matière de politique; principe étrange qui, cela devait être, a produit tant de surprise parmi les vieux adeptes de la diplomatie. Que diront, en effet, les partisans du fait accompli et de la force matérielle? Ceux qui font dériver la justice de la puissance et non du droit! Ou ceux qui ont pris au sérieux le précepte ironique de Talleyrand : « La morale des hommes supérieurs, c'est l'habileté! » Ou ceux qui s'imaginent avec Marie-Thérèse qu'une indulgence de Rome peut tout absoudre, même un brigandage politique ! Ou ceux enfin qui disent avec Frédéric II : *Suum cuique!* » ce qui pourrait au besoin se traduire par le mot célèbre : « Chacun pour soi !... » Il a fallu vraiment de l'audace pour venir articuler cette formule nouvelle qui résonne d'une manière si discordante aux oreilles des Loyola de cabinet, blanchis dans les finasseries des conseils intimes, ou dans les missions délicates. La morale? mais c'est une réforme violente, qui compromet des existences toutes faites, des droits acquis! La morale? mais nous l'avons mise en *actions*; nous en avons fait une industrie fort lucrative! La morale?

mais quel est donc le prédicateur qui s'est trompé d'auditoire, et qui s'est avisé de prononcer son sermon à la tribune !

Un instant, moi-même qui vous parle, spectateur assidu des drames parlementaires, j'ai eu peur pour vous; j'ai cru entendre des chuchotements qui n'osaient pas encore se convertir en murmures, entrevoir un commencement d'interruption et de rappel à l'ordre. Eh bien! au risque de scandaliser les chastes oreilles de la majorité, vous avez eu ce courage, et vous avez bien fait.

Vous avez le premier fait brèche à cette politique dictée par la peur, qui sanctionne les crimes heureux; qui donne raison au plus fort sur le plus faible, et qui voudrait entraîner la France dans la déshonorante complicité d'un partage.

C'est bien là cette politique odieuse qui a consacré le démembrement de la Pologne ; et dont les résultats feraient la honte des temps où nous vivons, si bientôt effet et cause ne devaient pas s'évanouir à la fois devant la justice des nations. C'est bien là cette politique flétrie, il y a cinquante ans, à la même tribune, par la noble indignation de Chénier, de Lepaux, de Thibaudeau ; dont les voix généreuses s'élèveraient encore aujourd'hui pour faire casser l'injuste arrêt que plusieurs de vos honorables collègues ont prononcé sur la Turquie renaissante.

Mais, à cette époque, la France était frappée de torpeur et d'épuisement; elle ne pouvait que faire des vœux stériles pour le maintien de l'indépendance polonaise : elle avait à peine assez d'héroïsme, d'énergie et d'activité pour pourvoir à son propre salut.

Aujourd'hui, la France est calme et prospère ; il ne lui manque, pour reprendre toute sa grandeur nationale, que d'en avoir la conscience et la volonté. Aujourd'hui, un pareil abandon serait un tort sans excuse; il refléterait sur l'Europe entière un long avenir de trouble et de remords.

C'est à la France qu'il convient de prendre l'initiative de répression contre ce désir inouï de conquêtes, de triomphes, de spoliations, cette soif de sang qui depuis Pierre Ier et Catherine II tourmente les entrailles de la Russie; et qui lui a fait envahir, sans éteindre sa dévorante expansion, la septième partie du globe habité. Je suis loin de fonder des espérances chimériques d'affaissement et de mort pour la Russie sur

l'extrême développement de ses limites : espérances vaines, pour ceux même qui voudraient les inspirer. Car en considérant la complexion nerveuse et robuste de cet État despotique, déjà trop grand pour pouvoir s'arrêter, l'unité d'action irrésistible, quoique lente et mesurée, de sa diplomatie; et d'autre part, l'insuffisance des expédients qui lui sont opposés, on ne peut se défendre d'un sentiment de terreur pour l'avenir des nations : tout porte à croire qu'il n'y aura de repos, de sécurité pour l'Europe, que lorsque cette inquiète puissance sera refoulée dans ses limites naturelles, celles d'avant 1686, par les forces réunies de la civilisation.

Que si même il y avait à opter librement entre la domination musulmane ou moskovite en Orient, il faudrait sans hésitation se prononcer pour la première ; et comme ce point de vue est à mon avis fort important, permettez-moi, Monsieur, de le considérer avec toute l'attention qu'il commande.

On s'accorde généralement à reconnaître aux enfants d'Osman les vertus de probité, de tempérance, de foi gardée aux engagements, de valeur personnelle ; qualités éminentes qui réhabilitent l'Islamisme aux yeux de l'histoire et des hommes, et peuvent servir de base à des réformes positives, à la reconstitution radicale de l'empire turk : si toutefois son essor de rénovation n'est pas arrêté par le glaive de Nicolas, de même que celui de la Pologne l'a été depuis 1764 par ses prédécesseurs. Voilà comment s'explique à ce sujet un voyageur poëte, dont je craindrais, en les altérant, d'affaiblir les expressions (1) :

« Comme race d'hommes, comme nation, ils sont encore, à mon avis, les premiers et les plus dignes parmi les peuplades de leur vaste empire. Leur caractère est le plus noble et le plus grand ; leur courage est intact : leurs vertus civiles, religieuses et domestiques sont faites pour inspirer, à tout esprit impartial, l'estime et l'admiration. Leur noblesse est écrite sur leurs fronts et dans leurs actions; s'ils avaient de meilleures lois et un gouvernement plus éclairé, ils seraient un des premiers peuples du monde. Tous leurs sentiments sont généreux; c'est un peuple de patriarches et de contemplateurs, d'adorateurs et de philosophes : quand Dieu a parlé par eux, c'est

(1) M. de Lamartine, *Voyage en Orient.*

un peuple de héros et de martyrs... une pareille race d'hommes, selon moi, fait honneur à l'humanité ».

On aurait de la peine à croire que cet éloquent tableau fut tracé par le principal promoteur du partage de la Turquie; par celui qui considère sa déchéance comme une loi de la fatalité: qui, par un singulier contraste dont on ne retrouve que trop d'exemples dans ses écrits, affirme le principe, pour nier la conséquence. Le diplomate amateur, redevenu poëte éminent, n'a pu se défendre d'un sentiment de justice en comparant la race turque avec les races dégénérées et bâtardes qui encombrent la Péninsule. Parcourons ce livre qui naguère a produit en Europe tant de sensation; relisons surtout les pages écrites sous l'impression immédiate de l'accueil hospitalier dont le voyageur a été l'objet durant son séjour en Orient, et dégageons, s'il se peut, la vérité des préoccupations sociales et des sympathies personnelles de l'auteur : n'y trouverons-nous pas une apologie involontaire de l'Islamisme, et qui semble protester à chaque ligne contre les conclusions politiques qu'il voudrait tirer de son pèlerinage? Ce dithyrambe échappé à son admiration n'est-il pas le plus beau plaidoyer qui puisse être prononcé en faveur de la cause musulmane? Je cite au hasard un passage du même résumé, inscrit en tête du premier : « Si le plan que je conçois et que je propose devait entraîner la violence, l'expatriation forcée de ces débris d'une grande et généreuse nation, *je regarderais ce plan comme un crime!* »

Eh quoi! des hommes doués d'un tel caractère, pourraient-ils se résigner à céder la Turquie, sans résistance et sans une large effusion de sang, à ceux qu'ils méprisent autant au moins qu'ils les haïssent? Le successeur de Mahmoud consentirait-il de bonne grâce, même après la bataille de Nesib, à céder Constantinople aux Russes et le Caire aux Anglais, parce qu'un congrès européen aurait, dans sa haute sagesse, statué que la Turquie a cessé d'exister? Croit-on qu'il se contenterait de s'écrier comme le roi de Grenade, Boabdil, chassé de ses États, et contemplant des hauteurs de Padul les cimes merveilleuses de l'Allhambra : « C'était écrit! » et de repasser tranquillement le Bosphore?

Mais alors même, si Constantinople devenait le partage de Nicolas; si la mer Noire devenait un lac intérieur de son empire, comme la mer Blanche et le golfe de Finlande, quels seraient les dédommagements offerts à l'Autriche et à l'Angle-

terre? quels seraient ceux promis à la France? Pour l'Autriche, serait ce l'embouchure du Danube? Mais à ce compte l'empire russe se verrait coupé par le milieu, puisque la Moldavie, devenue autrichienne, ferait brèche entre la Bulgarie et la Bessarabie.

Pour l'Angleterre, serait-ce l'Égypte qui lui ouvrirait une communication directe avec les Indes, et l'indemniserait des pertes de son commerce avec l'Orient, envahi par les Moskovites? Mais avant, il faudrait ensanglanter les ondes de la Méditerranée; encore le caractère belliqueux de Méhémet-Ali et d'Ibrahim pourrait-il faire évaluer avec certitude les chances d'un pareil combat? Peut-on emporter Alexandrie et Saint-Jean-d'Acre d'un coup de main?

Pour la France, serait-ce la facilité de colonisation dans les pays soumis à son protectorat, et le mince avantage d'avoir fondé plusieurs villes sur les côtes de Syrie ou dans l'île de Chypre, sans aucune indemnité réelle de territoire? Mais ce serait un marché de dupe, dont la Russie seule profiterait, et dont la France, comme toujours, serait le jouet et la victime. Nous voyons que l'idée même d'un pareil partage est inadmissible; qu'elle offre dès le premier aspect des difficultés sans solution.

On ne saurait non plus admettre l'exactitude des chiffres donnés par le livre dont il est question sur la population turque; il suffira de citer Constantinople qui, d'après Niebuhr, compte un million, d'après Balbi, cinq cent mille, d'après le *Voyage en Orient*, deux cent cinquante mille habitants. Le chiffre total de la population ottomane s'élève, d'après Niebuhr, à quarante-neuf millions, y compris trente-six millions pour l'Asie et cinq millions pour l'Égypte; chiffre de beaucoup supérieur à celui du *Voyage en Orient*.

Voilà ce que disait encore l'illustre voyageur, après un feu d'artifice donné en 1833, par le comte Orloff, au sultan, à l'occasion de son départ pour la Russie et du succès prévu de son ambassade : « Que pensait Mahmoud lui-même sous le sourire affecté de ses lèvres? Quel serpent lui dévorait le cœur? Ah! il y avait là-dedans quelque chose de profondément triste, quelque chose qui brisait le cœur pour lui, et qui aurait dû suffire, selon moi, pour lui rendre l'héroïsme par le remords. Et il y avait aussi quelque chose de profondément consolant pour la pensée du philosophe, qui reconnaît la Providence et qui aime

les hommes. C'était cette marche du temps et des choses qui faisait tomber en débris un empire immense, obstacle à la *civilisation* de la moitié de l'Orient, et qui ramenait pas à pas vers un beau pays des races d'hommes moins *usées*, des dominations plus *humaines*, et des religions plus *progressives...* » Et tout cela dans un feu d'artifice!...

Que de contradictions en quelques pages! Quel dommage que le poëte n'ait rapporté de ce beau pays autre chose que d'affligeantes élucubrations politiques et de moroses prophéties! S'il avait orné sa palette de couleurs nouvelles, et s'il nous avait montré l'Orient sous son aspect merveilleux, à travers le prisme magique de sa versification, combien ses lecteurs et lui-même y auraient gagné!

Il est impossible de se dissimuler que la Turquie en est arrivée à ce point où toute nation doit se régénérer ou mourir. Le fanatisme religieux va, grâce à l'esprit moderne, en s'affaiblissant; et les plus zélés des Ulémas, à commencer par le mufti lui même, sont bien revenus de leur foi fataliste et de leurs anciens préjugés. Ce caractère d'immobilité, qui se fait remarquer dans toutes les institutions de l'Orient, pliera sans doute, il a plié déjà devant les assauts répétés de la civilisation occidentale.

On se souvient encore du hatti-chérif publié il y a quelques années par le sultan Mahmoud, et par lequel « tous ses sujets, quelque religion qu'ils professent et à quelque classe qu'ils appartiennent, sont déclarés égaux devant la loi et soumis au même code; la différence de religion, d'après les termes du décret, étant une affaire de conscience qui ne regarde que Dieu. » Et plus loin : « Les divers habitants ne peuvent être jugés que par leurs propres lois, et jamais ils ne sont soustraits à leurs juges naturels. » Les chrétiens de l'île de Samos n'ont dans leur île ni kadi, ni gouverneur turk; ils sont libres de demander quelque Grec, leur compatriote, pour les gouverner : il leur est accordé un pavillon particulier, avec une croix pour emblème. La peine de la confiscation est à jamais abolie dans toute l'étendue de l'empire. On se souvient aussi des nobles paroles du sultan, à propos de l'installation du tanzimat : « Je ne reconnais plus de musulmans que dans la mosquée, de raïahs que dans l'église, et de juifs que dans la synagogue. » Il ne fait en cela que remplir le précepte du Koran : « Point de contrainte

en fait de religion, dit Mohammed ; la vraie route se distingue assez de l égarement ! verset 257. »

Voilà donc la liberté religieuse près de s'établir à côté de la liberté individuelle; l'esclavage même n'y est plus ce qu'il est encore en Russie, puisque le code religieux ne l'admet pas pour les indigènes, et que nous avons vu des affranchis devenir pachas et même visirs. Le sultan n'est point, comme le tzar, inabordable pour ses sujets; tous les vendredis, lorsqu'il se rend à la mosquée, les suppliants sont rangés sur son passage : le sultan reçoit leurs pétitions, les met dans son sein, et souvent dès le lendemain la destitution d'un aga, d'un pacha, ou même d'un visir, apprend à la Turquie la justice sommaire de l'empereur.

Obéissant à cet instinct de renaissance, la Porte vient de s'adresser à l'Académie des sciences de Paris, à l'effet d'obtenir de jeunes professeurs qui enseigneront en français la géographie, la grammaire et l'histoire. Des concours seront ouverts pour les élèves qui désireraient aller perfectionner leurs études en Europe, aux frais du gouvernement. Naguère encore nous avons vu le fils d'un visir admis à l'École polytechnique, devenir un de ses meilleurs élèves, et porter à son pays un tribut d'idées généreuses et de vastes connaissances.

La jeunesse tout entière, formée par des maîtres européens, est décidée à seconder de toutes ses forces cette impulsion que le sultan Mahmoud vient d'imprimer à ses États; avide de progrès et remplie des plus nobles sentiments, elle se jette avec une ardeur inconnue jusqu'à ce jour sur les livres de science et d'histoire que le commerce apporte de l'Occident : tous nos voyageurs ont été témoins de l'amour, de l'idolâtrie dont les quatre mille ytchoglans du sérail entourent les professeurs chrétiens qui les instruisent sous les yeux mêmes du sultan.

Quel canal large et rapide ouvert à la civilisation pour féconder un sol qui, depuis les croisades, était resté infertile ! quel avenir magnifique, préparé pour l'empire turk, si les puissances de l'Occident favorisent et continuent l'œuvre du sultan Mahmoud ! quelle diffusion immense de lumière pouvant illuminer cette terre encore vierge, et appeler ces hommes encore neufs à une ère nouvelle de vie et de prospérité !

Serait-ce la dernière lueur d'un flambeau près de s'éteindre? serait-ce l'éclat trompeur et passager que jette toute nation,

avant de disparaître pour jamais de la face du globe? et la mort de Mahmoud serait-elle le prélude d'une réaction violente, un pas rétrograde vers la barbarie? La Pologne aussi s'éveillait de l'ivresse fatale dans laquelle deux rois saxons l'avaient plongée; lorsqu'elle s'aperçut que deux puissances parasites avaient tout à coup grandi sur ses frontières : le tzarat de Moskovie et l'électorat de Brandebourg. Elle aussi demandait à grands cris les réformes annoncées par la constitution du 3 mai (1791), lorsque la Russie de Pierre Ier, ce vampire des peuples renaissants, qui semble avoir dans la grande famille slave la mission de Caïn le fratricide dans la famille d'Adam, se révéla au monde par un premier partage, et fit mentir cette aurore de liberté. Il paraît que les tzars, issus des bandits scandinaves, ont pris goût à ce jeu infâme; car depuis le démembrement de la Pologne ils n'ont fait que rêver spoliations et conquêtes.

Les phases de grandeur et de décadence furent à peu près les mêmes pour les deux nations polonaise et musulmane. C'est aussi presque à leur naissance qu'elles atteignent leur apogée; affaiblies toutes deux par des luttes incessantes, et parvenues au même degré de lassitude et d'épuisement, toutes deux éprouvent le besoin de se régénérer, de renaître : pénétrées de cette sève tardive qui verse dans leur sein une vigueur nouvelle, elles doivent se relever ou périr en même temps.

Oh! si lors de la première guerre de Turquie, lorsque tout l'effort des armées russes venait se briser contre une citadelle mal défendue; si le concert des Osmanlis et des Polonais avait donné le signal de l'indépendance aux nombreuses tribus du Kaukase, toujours révoltées, jamais soumises : tandis que des intelligences, habilement ménagées, eussent facilement entraîné les Suédois et les Perses dans la ligue qui se préparait, alors il aurait fallu plus qu'un homme de guerre, plus qu'un homme d'État à la tête de l'empire russe, pour le préserver d'une ruine totale. Mais ce n'est certes pas dans la personne du tzar Nicolas qu'on aurait espéré le trouver : lui qui n'a jamais su prononcer une harangue un peu honnête, et qui n'a jamais parcouru un champ de bataille avant le surlendemain du combat. On sait depuis 1812 que la Russie, invulnérable dans son centre, peut être partout frappée à mort sur sa circonférence. On se serait contenté d'en détacher lambeau par lambeau tout ce qui n'étant précisément pas moskovite, ne respire qu'indépendance et liberté; c'est-à-dire les

deux tiers de son territoire. Ces mêmes circonstances, ne serait-il pas facile de les faire naître encore?...

La Porte a si bien pressenti cette fraternité de gloire et de malheurs que, malgré les victoires de Zolkiewski et de son petit-fils Jean III Sobieski, malgré le désastre de Vienne en 1683, et la rancune qu'elle devait garder aux vainqueurs pour la perte de ses plus belles provinces, elle a toujours été la plus fidèle alliée de la Pologne. Lorsque les puissances de l'Europe sanctionnaient par leur silence ou leur adhésion criminelle le premier partage de la Pologne, la Turquie seule, au risque de compromettre sa propre indépendance, s'est engagée dans une guerre désespérée avec Catherine II.

Un autre voyageur distingué, qui vient tout récemment de parcourir la Krimée dans un but scientifique, et qui sait apporter dans ses observations ethnologiques l'esprit d'analyse et l'exactitude d'un naturaliste, rend compte en ces termes de l'impression pénible que l'aspect de la population moskovite, et sa comparaison avec la population tatare et musulmane lui ont fait éprouver (1). « Cette race d'hommes, dit-il en parlant de la première, n'offre aucun rapport avec la race slave dont elle se croit dérivée, ni avec la race kaukasienne qui jadis occupait tout le territoire de la presqu'île. La population primitive qui jadis s'élevait à près d'un million, population riche et commerçante, a été depuis un siècle, grâce aux bienfaits de l'administration russe, réduite à environ deux cent mille âmes. Les signes physiologiques des Moskovites habitant ces contrées sont tout différents du type slave ; ils sont petits et trapus, et leur regard offre un mélange de ruse et de férocité. Leur caractère est en harmonie avec ces signes distinctifs de la race russo-varègue; ils sont tellement enclins à l'ivrognerie qu'on les voit, les jours de fête surtout, couchés par centaines sur les champs et les chemins publics : avec un verre d'eau-de-vie, on fait d'un *moujik* tout ce qu'on veut. Leur instinct pour le vol est merveilleux, sans pourtant friser le brigandage; jamais les voleurs des boulevards n'ont fait preuve de

(1) M. Huot, ancien bibliothécaire à Versailles, un des compagnons de voyage du comte A. Demidoff en Bessarabie et en Krimée. Tous ces détails sont aujourd'hui pleinement confirmés par les diverses publications de M. Gallet de Kulture, ancien secrétaire du comte, ainsi que par les nombreuses relations de la dernière guerre en Orient.

l'habileté, du sang-froid qu'ils déploient dans de semblables expéditions. Une fois saisis, ils confessent hautement leur crime, et se soumettent à la bastonnade avec une muette, je dirai même héroïque résignation. Rien ne peut donner une idée de leur ignorance et de leur penchant à l'idolâtrie, dont une conversion simulée au christianisme dès le dixième siècle aurait dû cependant les garantir. Mais les nombreuses invasions des Tatars-mongols, et les efforts inutiles tentés à plusieurs reprises pour secouer un joug odieux, n'ont pas peu contribué à fausser leurs croyances et à dégrader leur caractère ; à rendre le schisme grec le plus fanatique, le plus impur et le plus barbare parmi toutes les liturgies chrétiennes. Saint Nicolas, le patron des voleurs, le Mercure moderne, est dans leur idée un aussi grand saint pour le moins que le Christ ; on voit devant ses images multipliées sur toutes les routes, et sur les portes des maisons, des bandes de paysans se prosterner, se frapper le front contre terre, se lacérer et se mortifier de mille manières différentes, en criant à tue-tête leur éternel : *Hospodi pomiluy* (Seigneur, ayez pitié de nous), prière de sbires, de larrons et d'ivrognes. »

L'administration moskovite est tout aussi corrompue que les mœurs et les usages ; il n'est pas de cause, telle inique, telle immonde qu'elle soit, qui ne puisse dans toute l'étendue de la Russie être gagnée à prix d'argent : l'argent seul donne un droit, il permet au client de dicter à ses juges l'arrêt qu'il lui plaît de faire rendre dans toutes les circonstances possibles. De quelque manière qu'ils appliquent la justice, les arbitres sont sûrs de trouver dans les 40 volumes in-folio, composant le code russe, de quoi légaliser leurs prévarications et faire taire les consciences les plus timorées. Ce beau recueil des oukazes et ordonnances promulgués par les souverains, depuis Yvan-à-la-Bourse jusqu'à Nicolas, s'enrichit tous les jours de nouveaux suppléments et menace de grossir à l'infini.

Souvent on voit paraître deux oukazes contradictoires le même jour, tous deux accompagnés de la formule sacramentelle : « *Byt po siemu*, » et tous deux revêtus de la signature du tzar. C'est en Russie également que nous voyons se réaliser la monstruosité d'un gouvernement sacerdotal et d'un pape autocrate avec l'épée au côté. Un boyar exilé, qui se cache sous les initiales N. T., et qui fournit d'excellents articles au *Journal des Débats*, s'exprime en ces termes à ce sujet :

« L'institution du Saint-Synode date de 1721. Il avait d'abord été établi à Moskou ; mais Pierre *le Grand* ne tarda pas à le transférer, comme tout le reste de son administration, loin de cet ancien centre dans la nouvelle capitale. Les affaires de la chancellerie ecclésiastique sont dirigées par un procureur impérial ; et il arrive souvent, ce qui vous paraîtra peut-être assez singulier, que cette charge si intimement liée à l'église est confiée par l'empereur à un officier militaire. C'est ce qu'avait fait dès l'origine Pierre Ier, et c'est ce qui a lieu encore aujourd'hui, le procureur actuel près le Saint-Synode étant le général comte Protassoff, aide de camp du tzar. Je dirais volontiers, si vous me permettiez cette plaisanterie, que c'est une manière de tenir en bride l'esprit clérical, toujours un peu disposé à l'emportement quand il est abandonné à lui-même. Du reste, aucun acte du Synode n'est valable qu'après avoir reçu la sanction de l'empereur, etc. » Aussi, plusieurs fois le Saint-Synode a été congédié par l'aide de camp de l'empereur, à peu près comme les États généraux ont été remerciés par Louis XIV, la cravache à la main. D'après un oukaze récent, les femmes des proscrits peuvent se remarier avec un sujet russe : les tristes fruits de cette bigamie politique sont élevés forcément dans la religion du tzar *orthodoxe*.

Voilà pourtant cette *civilisation* par laquelle on prétend remplacer tout ce qu'il y a de patriarcal, de généreux, de chevaleresque dans les anciennes coutumes des Orientaux ! civilisation toute d'emprunt, arrivée d'un seul bond de la barbarie la plus profonde au luxe le plus effréné ; civilisation toute de contrastes, réunissant l'extrême misère avec l'extrême opulence, l'ignorance la plus honteuse avec l'élégante dépravation des nations dégénérées, résumant tous les vices de la société, sans en offrir pour dédommagement une seule vertu : civilisation odieuse, car elle n'est propre qu'à perpétuer à tout jamais le servage et l'oppression !

Et qu'on n'espère pas que jamais cet ordre de choses puisse être modifié par les rapports continuels de Constantinople avec l'Europe. On sait qu'il existe depuis 1834 un oukaze qui défend aux seigneurs russes d'envoyer sous aucun prétexte leurs enfants à l'étranger ; la confiscation punit les coupables, et les malades même n'obtiennent qu'à grand'peine un passe-port pour aller aux eaux ou dans le Midi. Il n'est permis aux Russes

de mourir qu'en Russie; leurs cadavres étant, de même que leurs âmes, la propriété du tzar. Le français est mis à l'index dans toutes les écoles; il n'est permis en Pologne de donner qu'une seule leçon de français par semaine. L'étiquette commence à le proscrire de la cour même de l'empereur, qui ne fait usage dans son intérieur que du russe ou de l'allemand : c'est à peine s'il a pu se réfugier dans les chancelleries. Les derniers oukazes sur la longueur et la grosseur des verges pour les enfants ont démontré de quelle manière Nicolas entend appliquer l'instruction publique.

On a prétendu qu'en rétablissant l'empire d'Orient en faveur de la Russie, la France chrétienne ne fera que continuer la croisade de civilisation qu'elle a commencée il y a dix ans; que les Arabes d'Abd-el-Kader sont de même religion que les spahis de Mahmoud : que de Constantine à Constantinople il n'y a que la distance d'une victoire! D'accord, si les Russes usaient des mêmes moyens de civilisation que ceux dont vous vous servez dans vos possessions d'Afrique; si leurs colonies devenaient des fermes-modèles pour les colonies turques, leurs rivales : si les indigènes venaient s'asseoir à proximité pour contrefaire leurs procédés, leurs habitudes, leur industrie, comme à Clauzelbourg ou dans la plaine de la Métidjah. Mais du jour où l'aigle à deux têtes aurait étendu ses ailes funèbres sur les cimes des Sept-Tours, arrière tout progrès, tout espoir d'amélioration! La Russie s'accroupira sur l'empire ottoman, avec toute la férocité de ses désirs longtemps inassouvis, avec la joie brutale d'un triomphe inespéré Bientôt, elle lui donnera sa physionomie uniforme et glacée comme les steppes de la Sibérie; la langue moskovite, dure et sifflante comme une flèche tartare, va remplacer la mélopée ottomane, si douce dans la bouche du peuple. Le catéchisme de Vilno, traduit en turk, sera le seul dépôt de toute science et de toute morale pour les enfants de Mohammed; une ceinture de fer étreindra les limites de l'empire : ceinture de colonies et de camps retranchés, qu'il sera aussi difficile de franchir que de briser. La ville sera pendant trois jours et trois nuits livrée au pillage; le sérail seul réservé aux plaisirs des lieutenants du tzar. Les trésors merveilleux de la Kesné, amassés depuis Bajazet, iront, chargés sur des fourgons de poste, s'engloutir dans les caves du Kremlin ou les coffres du Tzarskoë-Selo; la Turquie de-

viendra le siége d'un gouverneur avide et vénal comme Paskéwitch : Constantinople enfin aura le sort de Varsovie.

Tout cela cependant n'est que trop vraisemblable ; trois fois vingt-quatre heures suffiraient, on le sait, pour faire arriver les flottes de Sébastopol sous les murs du sérail : et quand l'Europe s'éveillerait au bruit du canon des Dardanelles célébrant la victoire d'un amiral russe, la Turquie serait garottée, et alors ni la providence de M. Guizot, ni la fatalité de M. de Lamartine ne pourraient la sauver !

Eh quoi ! le même fait qui a provoqué un cri d'indignation et d'horreur dans l'Europe entière, lorsqu'il s'agissait de la Pologne, pourrait-il trouver approbation et sympathie chez les hommes honnêtes de tous les pays, à l'égard de la Porte ottomane ? La différence du culte pourrait-elle seule absoudre cette différence de jugement à l'égard de deux crimes semblables ? et n'y aurait-il d'autre excuse pour justifier un acte immoral en lui-même que parce que nous sommes chrétiens, et que les Turks sont musulmans ? Singulière manière d'entendre et d'appliquer le christianisme ! Notre siècle commettrait une faute bien lourde s'il se lançait encore sur le sol brûlant des guerres de religion ; le principe mahométan retrouverait dans la lutte l'âpreté de son énergie primitive : le bouillant fanatisme de Sélim réveillerait partout des échos. D'ailleurs, la différence du schisme à la foi romaine est tout aussi profonde, que de la foi romaine à l'Islamisme. Du temps de Godefroy de Bouillon, l'esprit de chevalerie et de piété poussait des bandes de fidèles vers la Terre-Sainte ; ils allaient, disaient-ils, au secours de l'empire de Byzance, menacé par le glaive de Saladin : au secours du faible contre le fort, de la victime contre l'exterminateur. La victime avait bien à se plaindre quelquefois de ce secours inespéré, et donnait son saint protecteur à tous les diables ; on égorgeait bien par-ci par-là quelques juifs, et on brûlait quelques hérétiques, comme à Worms ou Cologne, pour le salut de leurs âmes : Omar lui-même n'aurait pas saccagé Constantinople avec moins de merci que n'ont fait les chevaliers de Baudouin. N'importe ! il s'agissait de sauver la foi du Christ, succombant sous les efforts de l'Islamisme conquérant et sous les arguties des rhéteurs byzantins ; le motif en lui-même était louable : criminel seulement dans son application. On voudrait aujourd'hui aller secourir l'oppresseur contre l'op-

primé, remplacer les agas par les colonels, les muftis par les popes, sous prétexte que Sainte-Sophie a été bâtie par Justinien et non par Mohammed. Ce serait le christianisme pris à contre-sens, la chevalerie à rebours, une croisade diplomatique en plein dix-neuvième siècle, au profit du Saint-Synode de Saint-Pétersbourg, et sous l'invocation de saint Nicolas, son patron orthodoxe.

Un seul État, je crois l'avoir suffisamment démontré, aurait à bénéficier au partage de la Turquie; lui seul pourrait se faire la part du lion : tandis que les autres puissances s'en reviendraient l'oreille basse, honteuses d'avoir trempé dans un crime collectif dont elles n'auront recueilli d'autre fruit que le déshonneur. Mais, en admettant qu'elles auraient toutes une part égale à la curée, ce principe de morale que vous avez émis ne se trouverait-il pas scandaleusement outragé? Un principe de droit des gens ne saurait être vrai et faux à cinquante ans d'intervalle. Le but secret de ceux qui voudraient ainsi éconduire le génie de la France est de l'entraîner à son insu et les yeux bandés dans les piéges de la Sainte-Alliance.

Je voudrais pouvoir communiquer à tous la conviction qui s'est emparée de vos auditeurs lors de la discussion des affaires d'Orient. Plus d'une fois encore, il faut le croire, la même question sera soumise aux délibérations de la chambre; et ce n'est que lorsque la parole ferme et digne que vous avez fait entendre sera confirmée par la voix de la nation entière, lorsque cette morale politique, que certains hommes d'État osent taxer de sentimentalisme et de niaiserie, remplacera dans les rapports internationaux les honteuses intrigues de la diplomatie, que nous pourrons, pour un temps encore, plaise à Dieu le plus court possible, nous réconcilier avec la dure nécessité de l'exil.

Agréez, etc.

Versailles, 7 août 1839.

(*La Presse de Seine-et-Oise.*)



IV

A LORD DUDLEY STUART

LE KORAN ET SA LÉGISLATION

MYLORD,

Sans contredit, après l'Évangile, le Koran de Mohammed est le plus parfait code de morale qui existe. Ceux qui l'accusent de barbarie et d'intolérance ne l'ont jamais lu, ou ne l'ont pas compris. Nous nous sommes rendu compte, en le relisant dans l'excellente traduction de Kazimirski, de la résistance héroïque de Schamyl dans la lutte actuelle; résistance fondée sur une foi religieuse associée à une grande valeur personnelle.

Toute la législation des mahométans prend sa source dans cet ouvrage, de même que leurs dogmes religieux et politiques; le Koran est l'unique et immuable base des institutions qui gouvernent la moitié de l'Asie et une bonne partie de l'Europe orientale. Schamyl, à la fois iman et guerrier, y a puisé ses principaux éléments de victoire, et l'autorité sans bornes que confère à son génie non pas le fanatisme des Tcherkesses, mais leur confiance illimitée dans son épée invincible et dans sa parole de prophète du Dieu unique.

Le principal mérite de ces institutions est leur parfaite concordance. La même volonté détermine ce que l'homme doit à son Dieu, et ce qu'il doit à son prochain; elle se prononce également sur les torts envers la société qu'envers le ciel. Le législateur apôtre se présente comme envoyé de la Divinité; tenant en main la récompense et le châtiment, la grâce des repentants et la réprobation pour ceux qui meurent dans l'incrédulité. Investie de ce double caractère, la loi mahométane exerce un pouvoir tout religieux sur les masses; ceux qui sont chargés de son interprétation sont comptés parmi les prêtres:

ils forment conjointement avec eux le corps célèbre des Ulémas, dont une décision suffit quelquefois pour ébranler tout l'empire.

Dans les premiers siècles de leur gouvernement, les kalifes ne connurent point d'autre loi écrite que le Koran; plus tard on y ajouta le *Recueil des lois du prophète*, c'est-à-dire un code des sentences et maximes de Mohammed. Peu à peu on mit au nombre des ouvrages de législation le *Recueil des lois apostoliques* qui renferment les commentaires et les décisions des premiers disciples du prophète en matière de religion et de morale; puis le *Recueil des arrêtés canoniques*, coordonnés par les imans mudjitchids ou les interprètes des premiers âges. Cependant, comme ces livres divers étaient devenus trop nombreux pour pouvoir être consultés avec fruit, un célèbre jurisconsulte, Mollah-Khosrew, entreprit dans l'an 1740 (875 de la Hedschra), de les refondre dans un seul, qu'il nomma *la Perle* (Duver). Le scheik Ibrahim-Halebbi, un autre docteur des Ulémas, reprit en sous-œuvre le travail de son prédécesseur; et procédant avec plus de méthode et de précision, il donna à son ouvrage le titre pompeux de *Multka-Ul-Ubhur*, ou *Colluvion des mers*. Ce dernier code obtint la préférence; et de nos jours encore il fait autorité dans tous les pays mahométans.

Dans la procédure, les juges turks consultent le recueil des *fethvas*, ou décisions antérieures des principaux muftis. Ce sont de simples questions de droit, divisées en demandes et en réponses, et sur lesquelles, comme dans les jurys modernes, on répond par *oui* ou par *non* : quelques cas exceptés, et qui intéressent les délits contre l'État et le souverain. Ainsi, le *Koran*, le code *Multka* et le recueil des *fethvas*, forment tout le *corpus juris* de l'Orient.

Occupons-nous d'abord de la dignité des Ulémas ou hommes de loi.

Ce corps tient le premier rang dans l'État; son influence balance celle même du sultan, qui ne saurait introduire le plus léger changement dans la constitution de l'empire, sans le consulter. On se rappelle avec quel ménagement le sultan Mahmoud dut procéder à l'égard du corps des Ulémas, lorsqu'en 1826 il résolut la destruction des janissaires. Dans les dernières années de son règne, le blâme d'un Uléma à l'occasion de l'exposition du portrait du Padischah (le sultan), dans les casernes de

Constantinople, faillit presque faire éclater une révolution. Tout l'avenir de la réforme si vigoureusement poussée par Mahmoud, dépend uniquement de la sanction accordée ou refusée par cette puissante corporation. Les prêtres et les juges forment bien deux subdivisions distinctes, mais portant le même costume, revêtus de la même autorité et obéissant au même chef, le mufti ; indépendamment de cela, les Ulémas ont le droit de remplir les deux fonctions : et dans la hiérarchie religieuse, les juges ont le pas sur les serviteurs du culte.

Ni les uns ni les autres ne sont appelés à prêter serment ; ils peuvent, comme tous les mahométans, se marier, acquérir des biens, disposer de leur fortune et de leur personne. Ils ne payent point de contributions, et ne sont pas assujettis à ces confiscations arbitraires qui frappent souvent même les premiers dignitaires de l'État.

Les jeunes gens qui se destinent à cette carrière sont admis dans les medussés, ou colléges des mosquées, où ils étudient le droit et la théologie. Ils ont à parcourir dix classes, savoir ; la grammaire, la syntaxe, la logique, la morale, les allégories, la philosophie, la jurisprudence, l'interprétation du Koran et celles de lois verbales du prophète. Les élèves portent le nom de sotfas.

Les langues arabe, turque et persane, font également partie du programme de leurs études ; depuis quelques années on exige aussi la connaissance des mathématiques et de quelques langues européennes modernes. Lors de la sortie d'un softa du medussé, il a le choix entre la carrière judiciaire ou religieuse ; le diplôme que le mufti lui délivre lui donne le titre de mutazim (aspirant), qui lui confère le droit de demander soit l'emploi de naïb ou substitut dans un canton, soit celui de kadi ou juge ordinaire dans une ville de second ordre.

La salle d'audience du naïb ou kadi est ouverte toute l'année, du matin au soir, à l'exception des jours fériés du Beyram. Le kadi, de même que le mollah, décide indifféremment des causes civiles ou criminelles. Il ne lui est adjoint qu'un seul greffier ; la sentence est prononcée séance tenante, après audition des parties et des témoins. La charge d'un mudéri ou professeur dans le medussé ne peut être obtenue qu'après sept années de nouvelles études et plusieurs examens passés devant le mufti.

Les places de juges de second ordre sont accordées aux

mudéris ou kadis, d'après le droit d'ancienneté ; chacun de ces emplois ne peut être rempli que pendant une année. L'ambition de la plupart des Ulémas se borne à obtenir cette place, peu rétribuée, mais honorable et considérée. Les mollahs de la Mecque, de Médine, d'Andrinople, de Brousse, de Galata, de Scutari, de Smyrne et de quelques autres grandes villes, ont seuls la perspective de parvenir à des emplois plus élevés : comme à la dignité d'Istambol-kadissy (juge ordinaire de Constantinople). Ce juge, à qui sont confiées en même temps les affaires municipales, est chargé de la surveillance générale du commerce et des provisions de la capitale. Il lui est adjoint trois substituts ; et dans la hiérarchie judiciaire, il a rang à côté des kadiaskers de Roumélie et d'Anatolie, les deux premiers magistrats de l'empire. Tous les juges, depuis le naïb jusqu'au kadiasker, réunissent la charge de notaire à leurs fonctions ; il en résulte que le personuel de l'administration est aussi restreint que possible. Il en est de même des autres branches du gouvernement ; en sorte qu'une vingtaine d'employés suffisent à tous les besoins d'un ministère : et c'est ainsi que toutes les affaires sont expédiées presque immédiatement.

Après ce rapide coup d'œil sur la hiérarchie de la magistrature turque, entrons dans la salle du juge musulman. Du plus infime au plus élevé, on trouve partout le même système de procédure et d'administration. La maison du juge est en même temps celle de la justice, et reste constamment ouverte aux plaignants ; les séances sont publiques. Le kadi ou naïb, est assis au fond d'une grande salle dont les fenêtres sont généralement tournées vers l'Orient; il écoute avec recueillement les débats et les dépositions des témoins. Son greffier (kiatib), est accroupi sur ses talons, au pied du divan ; il porte une écritoire en cuivre à sa ceinture : il la place à terre devant lui, et fait le résumé des plaidoiries sur une feuille de papier qu'il tient déployée dans sa main gauche. A eux deux ils forment toute la cour de justice. Un ou plusieurs huissiers (tschiansch) maintiennent l'ordre, portent les citations dans les maisons et font exécuter les sentences.

Le juge fixe ses honoraires à volonté ; et par suite d'une singulière disposition, c'est la partie gagnante qui doit supporter les frais : les honoraires et les amendes d'argent, également facultatives, se montent dans le courant de l'année à une somme suffisante à l'entretien du juge. A ce revenu vient se

joindre le produit de tous les actes judiciaires qui sont du ressort de sa charge. Il retire aussi quelques bénéfices du droit de surveillance sur les desservants des mosquées, imans et muezzins, dans le cercle de sa juridiction. Le naïb, outre l'acquisition de sa charge, paye au kadi une contribution annuelle; celui-ci verse une somme déterminée aux mains des kadiaskers qui, à leur tour, sont en compte avec le mufti : aucun d'eux n'est à la charge de l'État. Ce système entraîne, il est vrai, quelques abus; mais, de l'autre côté, il a l'avantage de délivrer le gouvernement de cette armée d'employés qui, dans les pays civilisés, consomment la moitié des revenus publics sous prétexte d'en économiser un quart.

Le scheik Ul-Islam ou mufti de la capitale, est le chef suprême des Ulémas ; tous les magistrats et les prêtres sont sous ses ordres. L'interprétation des lois, leur modification selon le progrès des temps, est son principal emploi ; mais en certaines occasions il remplit aussi des fonctions sacerdotales : assisté du grand-visir et du chef des émirs, il ceint le nouveau sultan avec le sabre d'Osman, cérémonie qui dans les usages mahométans, équivaut au sacre et au couronnement des souverains chrétiens. A la mort des sultans, c'est lui qui fait les oraisons funèbres; dans les cérémonies officielles, le mufti prend place à côté du grand-visir.

Il est d'usage que le sultan, un ministre ou même un simple particulier, soumettent à la décision du mufti les cas de conscience imprévus. Celui-ci répond de sa propre main à la demande ; et ses décisions, devenues obligatoires, constituent les fethvas. Souvent on voit se terminer ainsi d'intarissables procès. Les fethvas sont toujours rendus d'après les opinions des muftis décédés, ayant généralement force de loi. S'il existe un doute, le mufti rassemble les principaux Ulémas et leur soumet le cas en litige; c'est ce qui eut lieu lorsque le sultan Ahmet III voulut introduire l'imprimerie dans ses États. La forme de la demande soumise au mufti et sa réponse furent les suivantes :

D. « Si Zeïd s'engage à imiter les caractères des livres écrits,
» en faisant fondre des lettres et imprimer des livres totale-
» ment conformes aux manuscrits, peut-on, suivant la loi,
» l'autoriser à cette entreprise?

R. « Dès qu'un croyant versé dans l'art de l'imprimerie
» aura fait fondre des caractères propres à reproduire des

» manuscrits authentiques et conformes à la loi, dès qu'il » aura pris à son service quelques hommes lettrés pour la ré» vision des feuilles; si son entreprise présente des avantages » réels, comme par exemple : célérité du travail, facilité » de se procurer une grande quantité d'exemplaires à bas » prix, etc., on ne saurait se dispenser d'encourager l'impri» meur dans cette entreprise, qui est une des plus belles et des » plus recommandables. »

Ce n'est qu'après avoir obtenu ce fethva, approuvé par les principaux Ulémas de l'empire, qu'Ahmet osa mettre son projet à exécution. Nous remarquerons en passant que ce décret du mufti implique la liberté de la presse la plus étendue.

Les muftis des provinces nommés par le chef des Ulémas de Constantinople, délivrent aussi des fethvas, mais qui sont loin d'avoir toute l'autorité de ceux du scheik Ul-Islam; ils sont tenus de citer le passage du livre canonique dans lequel ils ont puisé leur opinion. Ces muftis subalternes sont nommés à vie; mais ils se trouvent selon leur rang placés après les mollahs et les kadis.

Tel est le tableau sommaire de la hiérarchie parmi les Ulémas. Ceux qui appartiennent aux classes supérieures de cette caste sont généralement des hommes de sens et de bon conseil; presque tous les savants, les historiens et les jurisconsultes célèbres, ont occupé un emploi quelconque dans la caste des Ulémas. Les juges des classes inférieures, comme les naïbs et les kadis, abusent bien quelquefois de leurs pouvoirs; mais les réformes introduites par Mahmoud portent déjà leurs fruits et détruiront bientôt ces abus, aussi bien que les exactions et les tricheries financières des pachas ou gouverneurs des provinces.

Le sultan a non-seulement le droit de se mêler dans les affaires des Ulémas, en sa qualité de chef de la hiérarchie politique; mais en vertu de son titre de kalife, désignant la réunion dans sa main des pouvoirs temporel et spirituel, il est aussi le premier des imans et l'héritier direct du pontificat de Mohammed. Les pays musulmans qui ont été séparés de l'empire, n'en reconnaissent pas moins pour cela l'autorité religieuse du sultan; conformément à ce précepte du Koran : « Celui qui meurt sans reconnaître l'iman de son temps, meurt en mécréant. » Les hommes d'État qui avaient proposé, après la bataille de Nesib, de mettre sur le trône du sultan Mahmoud

à Constantinople le pacha d'Égypte, conseillaient donc tout simplement une chose absurde; car le dernier Osmanli préférerait mourir les armes à la main que de consentir à une pareille impiété. Au surplus, le kalifat n'est pas venu à la famille actuellement régnante par succession directe du prophète, mais par droit de transmission; Sélim Ier avait acquis cette dignité par la renonciation formelle du dernier kalife de la race des Abassides, vers l'an 1517. Le chérif de la Mecque déposa dans la même année les clefs de la sainte kaâba entre les mains du sultan; l'usurpation du kalifat serait donc le signal d'une nouvelle guerre de religion.

Il nous reste quelques mots à dire de la forme de procédure usitée, et de la cassation ou révision des sentences.

La procédure turque est généralement très-simple. Si les parties ne portent point elles-mêmes la parole, il est expressément défendu à leurs fondés de pouvoirs de donner un libre cours à leur éloquence. Après les plaidoiries pour et contre, viennent les preuves par témoins ou par serment. Le juge est astreint à demander les dépositions de deux témoins juridiques; ceux-ci sont interrogés séparément en présence de la partie adverse, et sont tenus d'affirmer que l'affaire en cause s'est passée en leur présence. La plus légère variante dans leur déposition infirme le témoignage.

Il n'y a lieu à aucun recours contre les sentences; elles sont en conséquence exécutées immédiatement. Seulement dans le cas où la sentence serait en opposition avec l'esprit de la loi, le plaidant pourrait, sous une autre forme, porter son affaire devant l'un des kadiaskers. S'il s'agit de la vie d'un homme, le pacha de la province ou tout autre dépositaire de la force publique, a le droit de mitiger la peine prononcée. Le célèbre procès d'hérésie intenté contre Kabiz-effendi sous le règne du sultan Sélim Ier, offre un exemple remarquable de la révision d'un procès après jugement : voici quelle était l'origine de ce procès.

Kabiz-effendi, l'un des Ulémas les plus instruits de son époque, avait soutenu publiquement qu'il plaçait le Christ au-dessus de Mohammed, et que la morale de l'Évangile était supérieure à celle du Koran. L'ayant traduit pour ce fait devant le divan (conseil) du Padischah, les deux kadiaskers de Roumélie et d'Anatolie se disposèrent à le réfuter en présence du grand-visir. Incapables de le trouver en défaut, les ka-

diaskers se contentèrent de l'accabler d'injures et d'imprécations, et le condamnèrent à mort, sans motiver autrement leur sentence. Le conseil des Ulémas dont l'accusé faisait partie s'émut de cette conduite. Le sultan ayant décidé que l'affaire serait instruite à nouveau par le mufti et le juge de Constantinople, Istambol-kadissi, Kabiz-effendi soutint son dire avec talent et fermeté. Ses nouveaux juges le laissèrent libre ou de retourner à l'Islamisme et de renouveler sa profession de foi, ou de s'entendre condamner à mort; Kabiz refusa : il fut par conséquent exécuté séance tenante devant le divan assemblé.

Au surplus, il faut observer que ces cas d'une révision solennelle sont excessivement rares ; le respect des mahométans pour les décisions de leurs autorités étant aussi grand que si elles venaient de Dieu même : « Un doigt coupé par le glaive de la justice, dit le Koran, ne cause aucune douleur au patient. » La destitution des juges reconnus prévaricateurs n'est admise qu'autant que la sentence aurait été rendue et exécutée dans une cause criminelle.

La plus sainte et la plus valide des preuves aux yeux de la loi, d'après l'opinion du kalife Omar, est le témoignage juridique. La déposition de deux témoins (schekadel) est encore de plus grand poids que les preuves écrites; c'est pourquoi les conventions commerciales se font rarement parmi les mahométans sur des signatures. Une simple déclaration de témoins rend inutiles tous les papiers entre les mains d'un créancier : « Ayez le témoignage écrit de la vérité, dit Mohammed; mais seulement quand le fait apparaît à vos yeux aussi clair que le soleil ! » Tout l'esprit de la législation musulmane se résume dans ce précepte.

Agréez, mylord, etc.

Paris, 21 septembre 1839.

(*Le Commerce.*)

V

A M. DORNÈS

rédacteur du *National*.

LA DIÈTE POLONAISE A PARIS

MONSIEUR,

Le général Antoine Ostrowski, mon père, sénateur palatin et dernier président *intérimaire* de la diète nationale de Pologne (1), vient de recevoir, de la part de ses collègues, la mission de convoquer immédiatement tous les membres de la diète polonaise qui se trouvent en mesure de répondre à son appel. Cette énergique décision, autorisée par la gravité des circonstances, vient d'être prise en exécution d'une loi des 19 et 26 février 1831; loi de sagesse et de prévoyance, par laquelle les nonces polonais, pénétrés de la bonté de leur cause, mais déjà rebutés par l'indifférence absolue qu'elle rencontrait chez tous les alliés naturels de la Pologne, se donnaient rendez-vous dans des temps et sous des cieux éloignés. La diète polonaise, dans le cas où elle se rassemblerait à l'étranger, serait la représentation vivante de la Pologne ; elle agirait en son nom et en vertu d'un mandat qui lui a été légalement conféré avant même l'insurrection de 1830, dans les dietines ou comices électoraux : elle aurait en outre le pouvoir discrétionnaire dont elle fut depuis revêtue par la nuit du 29 novembre, lorsque, émanée du peuple, elle retournait au peuple par l'adoption de son œuvre. Elle mettrait fin aux manœuvres honteuses d'une maison de prétendants, soi-disant issus des Jaghelions, et qui voudrait confisquer l'avenir de la Pologne à son profit. Elle admi-

(1) Le président effectif (maréchal) de la diète, Vladislas Ostrowski, frère du général, se trouve depuis 1832 détenu contre le droit des gens, par le gouvernement autrichien, à Gratz, en Styrie.

nistrerait l'émigration polonaise par délégation et la grouperait autour d'un seul drapeau, pendant toute la durée de son exil, pour la ramener unie et compacte, sur le sol de la patrie.

Voici la teneur de cette loi du 26 février 1831 :

« Art. 4. Dans le cas possible de la réunion des chambres à l'étranger, et même dans le cas où le complet des représentants de la nation voulu par la loi ne pourrait être réuni, les deux chambres siégeront et délibéreront sous la direction *d'un président de leur choix.* »

Le complet a été fixé à un minimum légal de trente-trois sénateurs, nonces ou députés; nombre qui pourrait être atteint et au delà, puisque quarante-huit membres de la diète se trouvent dans l'émigration.

L'émigration polonaise a cela de remarquable, qu'elle embrasse et contient en abrégé tous les éléments de la vie nationale. Elle se distingue en cela de toutes les émigrations contemporaines; on ne lui trouve dans le passé d'autre analogue que celle de l'empire d'Orient : elle est en même temps religieuse, militaire et civile.

Ainsi que les exilés de Byzance, les proscrits polonais ont emporté avec eux croyance, langage et littérature; le culte des foyers, l'âme sainte de la patrie. Rien de ce qui figurait quelque dignité morale, quelque haute fonction politique, dans la période entière de 1806 à 1831, n'a signé le pacte honteux d'alliance avec le tzar; les talents les plus renommés, les noms les plus illustres, les plus brillantes comme les plus humbles existences, ont suivi cette grande pérégrination volontaire de tout un peuple. Il y a en elle des sénateurs et des soldats, des princes et des prolétaires, des artistes et des savants, de profonds penseurs et de simples manœuvres; Niemcewicz, l'homme du siècle qui fuit, et Lelewel, l'homme du siècle qui arrive : Mickiewicz, l'éminent poëte, et Dwernicki, le redoutable preneur de canons, la société littéraire de Londres et la centralisation de Poitiers. Il y a des Français adoptés par la Pologne, et des Polonais, en petit nombre il est vrai, désirant être adoptés par la France.

L'émigration, c'est la Pologne; mais la Pologne dans ses anciennes limites, des rives de l'Oder aux sommets des Kar-

pathes, des sources du Dniéper à ses anciens ports sur la mer Baltique, Dantzig et Riga : et sur la mer Noire, Odessa et Kilia.

C'est tout le présent et tout le passé de la Pologne, avec son histoire de dix siècles et son reflet de vingt règnes glorieux, surgissant des tombeaux pour protester en masse contre la tyrannie et les infâmes conciliabules de 1815. Il n'est point une famille honorable en Pologne, noble ou roturière, qui n'ait son représentant sur la terre d'exil; qui ne tienne par un anneau puissant à cette chaîne électrique dont les deux extrémités sont liées aux entrailles de deux grands peuples. A ce compte, les légionnaires même de Kniaziewicz et de Dombrowski n'étaient que de simples volontaires; soit qu'ils suivissent les étendards de la République ou les aigles voyageuses de l'Empire.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'une telle émigration se sente forte et pleine d'avenir; qu'elle vienne, au nom de la nation qu'elle représente, renouveler avec la France son pacte d'éternelle amitié : et lui offrir, non plus un corps auxiliaire ou des légions improvisées à la hâte, mais une véritable armée polonaise prête à marcher contre l'ennemi commun.

Plaise à Dieu que cette seconde convocation de la diète nationale sur la terre d'exil ne soit pas encore entravée par les lâches intrigues de la coterie pseudo-polonaise, qui prend un nom impopulaire pour drapeau, avec une royauté chimérique pour mot de ralliement (1) !

Agréez, etc.

Paris; 29 novembre 1839.

(Le National.)

(1) La représentation nationale polonaise, réunie à Paris à deux reprises (1833-1840), au complet fixé par la loi, a été dissoute par la protestation criminelle de onze membres de cette assemblée, subissant l'influence et guidés par les conseils de la maison princière des Czartoryski. Voici les noms de ces onze citoyens qui, pour des considérations personnelles, ont déserté le mandat qui leur avait été conféré par la nation (6 janvier 1833) : le prince A. Czartoryski, L. Plater, L. Paç, G. Malachowski, B. Niemoiowski, Théod. Morawski, A. Biernaçki, C. Morozewicz, J. Swirski, S. Barzykowski, J. Kaszyç. Il est juste d'ajouter qu'ils n'ont rien su mettre à la place de ce qu'ils avaient détruit.

VI

A M. J. MICHELET

professeur d'histoire.

LA POLOGNE AU XVIe SIÈCLE

MONSIEUR,

Dans le dénombrement que vous avez fait, un de ces jours, de l'auditoire *complexe* qui vient assister à vos leçons, vous avez, à dessein peut-être, négligé de faire mention des proscrits (et le nombre en est grand dans notre siècle), qui toujours affamés d'étude et de savoir, se consolent de l'inertie et de l'abjection présentes, par la pieuse contemplation du passé. Les proscrits sont les plus assidus de vos élèves; et j'ose le dire, ce ne sont pas les moins attentifs. Comment exprimer l'attente pleine d'angoisse qu'ils éprouvent, lorsque le nom oublié de leur patrie vient flotter un instant sur les lèvres inspirées du professeur ! quand sa parole prophétique, évoquant les générations couchées dans la poussière, les fait passer devant ses jeunes auditeurs pour leur décerner la part de gloire ou d'opprobre qu'elles ont méritée! Oui, ceux-là sentent bien toute la valeur de cette méthode admirable de la VIE dont vous êtes l'éloquent révélateur, qui rejetés en dehors de la sphère où s'agitent les passions et les intérêts publics, en dehors de la famille, de ce cercle enchanté au delà duquel ne se trouve ni bonheur, ni repos, ni considération même, n'ont plus de famille et de patrie que dans le renom de leur pays agonisant, et dans le souvenir de ses grands hommes ! Ils doivent chérir entre tous un livre qui leur apprend à chaque feuillet que, pour les nations comme pour les individus, les jours d'épreuve et de martyre ont précédé les jours de triomphe; qu'il n'est point d'histoire populaire, si glorieuse, si retentissante qu'elle soit, qui n'ait aussi sa page maculée de sang, son tableau déchiré par le glaive, sa ligne effacée par les larmes ! Ils entendent dans leur sein, aussi distinctement que la voix de leur conscience, cette vérité qu'il n'y a pour l'âme humaine, de

même que pour le monde matériel, qu'une seule impossibilité : celle du néant ! « Rien ne meurt, avez-vous dit ; la mort n'est qu'une expression restreinte de la vie. »

C'est donc au nom de ces générations méconnues, foulées aux pieds, courbées sous l'étrier des héros, vrais ou prétendus, et qui se sont assoupies en laissant à peine un peu de splendeur sur leurs cendres, que je viens vous demander une mention honorable pour l'influence morale et politique que la Pologne exerça durant les siècles écoulés. Serait-il possible qu'une nation dont la brillante carrière, fournie durant mille années d'existence, n'est pas entachée d'un seul attentat contre l'humanité; dont la civilisation prématurée et pareille à une aurore boréale, dès le dixième siècle s'était levée sur l'orient de l'Europe, serait-il possible que cette nation fût sitôt livrée à l'oubli? Malgré les fautes passées et les calamités présentes de ce grand peuple, plus grand dans sa chute même qu'il ne le fut aux jours de sa prospérité ; malgré le soin que prennent ses bourreaux d'effacer jusqu'au moindre vestige de son passage sur la terre, n'est-ce pas à la Pologne que fut dévolue la haute mission de protéger les lumières renaissantes à l'Occident, contre les peuplades sans nombre et sans nom qui menaçaient à tout moment de les étouffer? N'est-ce pas elle qui servit d'égide à ce mouvement de rénovation et de palingénésie qui prépara les germes de toute grandeur et de toute liberté? Cent vingt incursions de Tatars victorieusement repoussées, ou perdues sur nos sables comme les vagues de l'Océan, suffiraient pour consarer le droit de la Pologne à l'estime et à la reconnaissance des peuples.

Aussi une telle nation devait-elle offrir l'image d'un camp, son chef devait être un soldat, son sceptre une lance; elle devait transporter jusque dans ses conseils l'apparence et les habitudes de la guerre. Ce fut presque constamment le plus brave, le plus habile, qui était désigné par ces guerriers, habiles et braves eux-mêmes, pour porter le casque royal. Tandis que les nations voisines discutaient leurs revenus, réglaient leurs impôts, marchandaient la part de souveraineté à donner au roi, au parlement, au clergé; dogmatisaient sur des symboles, des formules, et souvent se divisaient sur des couleurs ou des nœuds de rubans, le cavalier sarmate combattait seul avec son épée, avec sa parole, avec son exemple : il était guerrier, prêtre et poëte en même temps, et faisait arme de tout.

Étranger aux guerres féodales qui agitèrent tout le moyen âge, isolé à l'extrémité de l'Europe et le front tourné vers l'Orient, comme la louve vigilante autour de l'antre de Romulus, il parcourait ses frontières de la mer Noire à la Baltique ; attirant sur lui les orages qui allaient fondre sur d'autres contrées, comme il le fit en 1830, comme il le fit en 1793, comme il le fera toujours : portant secours à tous, lui qui n'implorait secours de personne, veillant, luttant sans cesse contre des ennemis qui revenaient à toute heure, pareil à l'archange armé du glaive et préposé à la garde de l'humanité. Il eut aussi diverses chances de succès et de revers ; écrasé dans les forêts de la Boukovine, désarmé à Varna, trois fois victorieux sous les murs de Moskou (Olghierd, Batory et Zolkiewski), assiégé avec Jean-Kasimir dans Léopol (à peu près comme la France avec Charles VII) ; il eut encore en 1683 la force de changer les destinées du monde. Puis, quand le guerrier s'est senti défaillir, quand le fer ébréché de Boleslas s'est brisé à la poignée ; lorsque l'armure en pièces, le front ruisselant de sueur, le géant s'est senti frapper au cœur par ces mêmes Germains qu'il avait tant de fois sauvés, il s'est couché dans sa tombe de pierre au château de Krakovie, et comme Barberousse il attend pour se réveiller : « que les trois corbeaux aient cessé de tournoyer sur sa tête. » Mais il a creusé, en s'affaissant, un vide immense, une brèche ouverte pour les hordes asiatiques; et cette brèche, ce n'est pas l'Allemagne qui se chargera de la couvrir : l'Allemagne toute subjuguée avant de combattre, l'Allemagne continuant la Russie au sein de l'Europe, l'Allemagne déchue avec et même avant la Pologne. Puisse donc l'Europe aujourd'hui se défendre elle-même, à la garde de Dieu !

Pour en revenir au seizième siècle qui fait l'objet de votre cours de cette année, cette période est admirablement choisie pour développer la thèse de cette mission protectrice de la Pologne ; période importante à laquelle un système commence à présider aux relations internationales des États, une sympathie moins circonscrite, sinon une pensée commune, semble germer dans les masses : il se forme déjà des alliances, non plus accidentelles, mais basées sur des besoins réels, et l'histoire des peuples depuis les bords du Borysthène jusqu'aux colonnes d'Hercule est un tout où chaque chose se tient et s'enchaîne. Au seizième siècle, la Pologne marchait à la tête de la civilisation ; ses frontières s'étendaient au loin, sa population

était nombreuse, riche, commerçante, le pays jouissait de la liberté civile et religieuse la plus étendue, la noblesse n'était pas devenue anarchique et n'avait pas encore asservi les paysans : la loi et le droit étaient également respectés. Admirablement située pour faire pencher la balance soit en faveur du Saint-Empire, soit en faveur de la France, la Pologne intervenait dans les transactions les plus importantes ; Charles-Quint demandait souvent des conseils au sage Sigismond, François Ier lui portait une estime toute particulière, et les qualités éminentes de ces trois souverains ont fait dire à Paul Jove que : « S'ils n'eussent vécu ensemble, chacun des trois méritait de régner sur les États des deux autres. » Une littérature jeune, vigoureuse, qui débuta par des chefs-d'œuvre, vint ajouter aux splendeurs de l'époque ; et, dans toute cette pléiade d'orateurs, d'historiens, de philosophes, peut-on s'empêcher de citer les noms d'Erasme Vitellio, de Jean Dantiscus, de Clément Janicki, poëte latin couronné à Rome, au Capitole, comme le Tasse et mourant peu de jours après, de Jean Tarnowski, guerrier et historien comme César, des deux Laski, amis et disciples d'Erasmus, des trois Bielski, chroniqueurs, des quatre Kochanowski, poëtes, de Kromer, le Tite-Live de la Pologne, de Gornicki, son Montaigne.

Ce fut alors que le cardinal Stanislas Hosius allait présider le concile de Trente, que l'astronome Kopernik détruisait le système de l'illusion, et fondait sur des bases réelles toute la science moderne. De célèbres professeurs allaient propager leur savoir dans les universités de l'Italie ; et le grand nombre de leurs ouvrages imprimés à cette époque en Allemagne ou dans les Pays-Bas, témoigne de leur fécondité. Dans ce seizième siècle qui se terminait pour la Pologne par les noms glorieux d'Etienne Batory et de Sigismond III ; et pour la France par les règnes déplorables et la chute des Valois, la Pologne était sans contredit la première nation du continent.

Voilà, Monsieur, quelques-uns des titres de la Pologne à la reconnaissance de l'avenir ; et personne, mieux que vous, ne peut les faire valoir : vous qui avez inscrit le mot sacré de JUSTICE au fronton du monument que vous élevez sous nos yeux, pierre par pierre, avec les fragments des mondes ensevelis.

Si je ne craignais pas d'étendre outre-mesure cette lettre déjà trop longue, je me permettrais de vous faire observer que

ce caractère général de *mansuétude* que vous attribuez à la race germanique, se trouve complétement démenti par ses relations avec la race slave ; témoins Arnold et Helmoldus, écrivains du onzième siècle, et de nos jours, le savant Herder, que l'on ne peut suspecter de partialité à notre égard.

Parmi les qualités que possède au plus haut degré la race tudesque, se trouve l'amour excessif du bien d'autrui; en voici quelques exemples. Le roi lithuanien Mindagos, offusqué du zèle peu chrétien que les Teutons manifestaient pour ses trésors et ses femmes, retournait à ses idoles et préférait mourir païen que de se laisser convertir par des missionnaires allemands. Son petit-fils Vladislas-Jaghellon, recevait des mains d'une Polonaise, de la reine Edvige, le baptême et la couronne de Pologne Si vous visitez les tombeaux des Habsbourgs qui reposent dans les caveaux de Saint-Étienne, le *cicerone* barbu ne manquera pas de vous dire d'un air suffisant, en vous montrant la statue couchée de Léopold I[er] : « Ci gît le vainqueur des Turks et le sauveur de la chrétienté. » Et cependant « rien ne manquait à la victoire de l'empire, que l'empereur, disait méchamment Voltaire ; l'empereur, qui trois jours après est venu recueillir le butin, sans même payer son bienfaiteur, Jean Sobieski, d'un « je vous remercie! » Ce trait est tout à fait allemand. Le partage de la Pologne n'a été qu'une suite de ces envahissements qui datent de Henri l'Oiseleur, ou plutôt encore de Charlemagne. Nos spoliateurs se sont approprié nos gloires comme nos provinces ; Kopernik, au dire de M. le baron de Zach, était un astronome prussien : et l'Europe y croirait encore si, en 1829, l'illustre Humboldt n'avait pas renoncé, au nom de tous les Allemands, à l'honneur d'être son compatriote. Les magnifiques diamants, arrachés de la châsse de la Sainte-Vierge à Czenstochowa, sont venus, en 1807, rayonner sur le front de la jeune reine de Prusse, au moment où elle déployait toutes ses coquetteries de reine et de femme, pour changer en Capoue la bourgade de Tilsitt, en y faisant échouer le char du moderne Annibal. Ces honnêtes Germains ont merveilleusement travesti les noms de toutes les villes et provinces subjuguées, après y avoir aboli le Code Napoléon et la Constitution de 1791. Ils auraient transporté chez eux nos forêts et nos fleuves, s'ils avaient pu. « Mais nos forêts et nos fleuves, disait un poëte, refuseraient de croître et de couler, plutôt que de devenir allemands. »

Permettez-moi, Monsieur, en terminant, de vous assurer que ce n'est pas une préoccupation personnelle qui me fait élever la voix en faveur d'une nation si peu connue; la science n'a que faire de ces petites passions d'un jour qui se meuvent dans les bas-fonds de l'humanité : et je n'ai pas prétendu les servir. Elle plane bien au-dessus de ces petites querelles allemandes, de ces chicanes de bout-de-champ, qui retardent le jour tant désiré de la réconciliation générale; j'ai seulement voulu attirer votre attention sur un peuple fraternel, méconnu de tous, et dont l'histoire fut trop agitée pour qu'il ait eu lui-même le temps de l'écrire.

Agréez, etc.

Versailles, 1er avril 1840.

(*La Presse de Seine-et-Oise.*)

VII

A M. F. ARAGO

directeur de l'Observatoire.

N. KOPERNIK, ASTRONOME POLONAIS

Monsieur,

Fidèle à ma mission de redresseur, non des torts (j'aurais trop à faire), mais des erreurs qui se commettent journellement à l'égard de la Pologne, je vous dois ces quelques mots concernant une de ses plus réelles illustrations. Dans tous les traités d'astronomie publiés en France, depuis Lalande et Montucla jusqu'au double Liégeois pour l'année bissextile 1840, on trouve le nom de Kopernik accompagné de la désignation de chanoine *prussien* ou de chanoine *teuton*; nous allons voir jusqu'à quel point cette épithète est fondée sur la vérité. Plu-

sieurs écrivains allemands (à la tête desquels il faut citer le célèbre baron de Zach), ont voulu forcer les notions les plus positives de la géographie politique pour s'approprier le nom et la gloire de Kopernik; cette spoliation d'un nouveau genre paraît d'autant moins admissible, qu'à l'époque dont nous parlons, la Prusse, considérée comme État indépendant, n'existait pas encore; que Thorn, ville natale de Kopernik, n'a jamais cessé d'appartenir au palatinat de Culm (Chelmno), en Pologne; que la ville de Krakovie, où Kopernik fit ses études, fut la capitale de ce pays et, dans le siècle des grands hommes, la résidence de ses rois; que la Warmie enfin, le champ de ses observations, et qui vit éclore la plupart de ses écrits, fut toujours une province polonaise. Qu'il me soit permis d'ajouter à ces données quelques détails sur la vie de Kopernik, recueillis sur les lieux mêmes, et que je livre comme matériaux à ceux qui voudraient approfondir un sujet si digne à tous égards de fixer l'attention des savants.

Nicolas Kopernik, fils d'un citoyen de Krakovie et de Barbe Vatzelrod, sœur de l'évêque de Warmie, naquit dans la vingt-septième année du règne de Kasimir-Jaghellon, en 1473. A l'âge de dix-neuf ans il fut admis au nombre des étudiants à l'Université de Krakovie, déjà florissante à cette époque, surtout pour l'enseignement des littératures grecque et latine et des sciences exactes. La chaire des mathématiques était remplie avec distinction par le savant Brudzewski, dont la plus grande gloire fut celle d'avoir compté Kopernik parmi ses élèves. Il était réservé à ce dernier de revêtir l'Académie jaghellonienne de tout l'éclat dont elle jouit pendant plusieurs siècles, jusqu'à l'avénement des Vasa de Suède, époque de la décadence des lettres et de l'esprit national en Pologne. Après le départ de Brudzewski, appelé à de hautes fonctions politiques, Kopernik se rendit à Bologne, où ses vastes connaissances le firent agréger à la chaire de cosmographie, occupée alors par Dominique Maria de Ferrare, dont il fut, d'après le témoignage de Reticus, plutôt le suppléant que l'élève. Dans la vingt-septième année de sa vie, il fut appelé à Rome pour y professer publiquement l'astronomie; et c'est là que nous voyons pour la première fois germer des idées qui devaient un jour changer les notions admises sur le système du monde, mais qui ne reçurent leur entier développement que depuis le retour de Kopernik à Frauenbourg, sur la côte polonaise de la Baltique. Durant ce

professorat, il étudia l'éclipse lunaire en 1500 ; mais l'affluence prodigieuse des élèves qui accouraient à ses leçons, les idées nouvelles qu'il faisait entrer dans le domaine inculte de la science, portèrent ombrage au Saint-Office : on l'accusa de publier des doctrines subversives et contraires aux textes de l'Écriture-Sainte, surtout au fameux passage du livre de Josué « *Sta, sol!* » Kopernik averti par un de ses élèves, se retira sagement à Padoue. C'est là qu'il déploya d'une manière brillante ses connaissances en anatomie, qui le firent surnommer par Tideman Gizeus l'Esculape polonais. Nous voyons souvent aussi le titre de *medicus* associé à son nom, dans les actes officiels du chapitre de Frauenbourg, de même que dans ses écrits. En effet, il était rare qu'un astronome ne fût pas enmême temps quelque peu médecin, à cette époque où les Arabes ayant introduit le principe de la fatalité dans l'art de guérir, la science d'Hipparque et celle d'Hermès, intimement liées, se prêtaient mutuellement leurs ténèbres. La sanction du temps et la protection des princes qui gouvernaient leurs États d'après les conjonctions favorables ou malfaisantes des orbes célestes, avaient donné à ces préjugés tant de force et d'autorité que les plus beaux génies même, de beaucoup plus récents que notre astronome, ne purent totalement s'en affranchir ; et nous trouvons encore dans les ouvrages de Kepler et de Tycho-Brahé tels passages suspects que nous voudrions voir élagués pour la gloire de leurs auteurs. Kopernik devait le premier délivrer l'astronomie de toutes les savantes turpitudes qui en entravaient les progrès ; lui le premier jeta dans cette science une masse de lumière qui resplendit plus pure encore après les siècles, et qui doit revêtir son nom et celui de sa patrie d'une auréole d'immortalité.

A son retour en Pologne, il fut admis en 1501 au nombre des académiciens de Krakovie ; et sans doute il eût adopté cette ville pour résidence si l'évêque de Warmie, son oncle, ne l'eût appelé près de lui, afin de lui conférer le canonicat de Frauenbourg. Ce fut la dernière période de sa vie ; c'est depuis lors qu'il parcourut cette glorieuse carrière qui ne s'arrêta qu'au bord de la tombe, qu'il entreprit ce voyage sublime à travers les mondes où, quoique Polonais, je me garderai bien de le suivre.

La Pologne lui doit aussi, de même que l'Angleterre à Newton, un système monétaire présenté à la diète de Posen en

1526. Son portrait, peint par lui-même, et se trouvant encore à l'Université de Krakovie, ainsi que son poëme intitulé *Septem Sidera*, prouvent que rien n'était étranger à ce génie embrassant l'immensité. C'est à Jean Sniadeçki que nous devons la meilleure biographie de Kopernik, publiée à Paris en 1822, sous le titre de *Discours sur Kopernik*. Tous les écrivains qui se sont occupés de ce grand homme, depuis Delambre, dans son *Histoire de l'Astronomie moderne*, jusqu'au professeur Ideler dans un écrit adressé à la Société philomathique de Berlin, n'ont fait que glaner sur les traces de Sniadeçki, en altérant plus ou moins le texte primitif de sa biographie. Mais le docteur Henri Westphal, dans son traité sur Kopernik, publié à Constance, a trouvé plus commode de reproduire en allemand et de donner comme sien le discours entier de Sniadeçki. Est-il étonnant après cela qu'on fasse de Kopernik lui-même un Allemand? Sniadeçki a rectifié quelques fausses interprétations données par Bailly, son devancier, qui attribue à Kopernik des assertions erronées auxquelles celui-ci n'a jamais songé, et qui n'appartiennent qu'à ses nombreux commentateurs.

Mais ne devons-nous pas nous incliner d'admiration devant un génie qui comprit le premier la pensée de l'artiste des mondes ; qui d'un seul jet fit sortir de sa tête puissante la science entière de l'astronomie avec ses développements les plus éloignés : avec une précision de chiffres qui nous saisit d'étonnement, surtout pour une époque où les ressources artificielles, inventées un siècle plus tard et perfectionnées par Tycho, Galilée et Kepler, n'existaient pas encore, avec des résultats dont les découvertes les plus récentes n'ont fait que constater la prodigieuse exactitude! En effet, ses données sur la nutation de l'axe terrestre, sur la précession des équinoxes, ont à peine été modifiées depuis par Euler et Laplace ; abstraction faite cependant de la réfraction astronomique observée d'abord par Vitellio de Krakovie, célèbre opticien du *treizième* siècle, calculée par Rœmer le Danois, et qui depuis entra comme élément indispensable dans toutes les évaluations astronomiques. Son exposé du mouvement annuel de la terre est pourtant le plus beau monument qu'il nous ait laissé ; il semblerait écrit sous une inspiration divine. C'est là que Kopernik a déposé la première intuition de la pensée créatrice, qu'il décrit avec tout l'enthousiasme d'une conception grande et soudaine ; c'est là qu'en parlant de l'ordre admirable des saisons, il sem-

ble pénétrer les arcanes mêmes de la nature, et s'élever par la contemplation jusqu'à son divin ordonnateur : c'est là qu'il faut chercher son âme tout entière (1). Il ne reçut le premier exemplaire de son livre que le jour même de sa mort. Cependant le grand homme eut aussi des moments d'inquiétude et de doute ; dans une lettre adressée à Paul III, il semble implorer sa grâce pour avoir initié l'homme aux secrets des cieux, et pour avoir renversé tout l'édifice de la science antique. Socrate, en mourant, avait fait de même offrir un coq à Esculape.

Le champ de ses découvertes fut, comme nous l'avons dit, la petite ville de Frauenbourg ; la tour qui lui servait d'observatoire fut changée par le gouvernement prussien en prison d'État : et le bruit des chaînes a remplacé les silencieuses méditations de l'astronome. Sa maison était située à quelque distance ; il n'y a pas bien longtemps, on montrait encore au-dessus de la porte une petite ouverture circulaire pratiquée dans le mur, et laissant tomber les rayons solaires sur un immense gnomon tracé sur la muraille opposée. Le ministre protestant qui demeure dans cette maison, a fait effacer le gnomon et boucher l'ouverture circulaire ; et du peu de soin que le gouvernement prussien met à conserver de pareils souvenirs, il nous semble aisé de conclure qu'il ne se croit pas autorisé à considérer la gloire de Kopernik comme une gloire germanique.

Sa destinée, de même que celle d'Homère, fut de voir plusieurs nations se disputer l'honneur de sa naissance ; tous les deux, également grands, illustrèrent leur patrie et leur époque : l'un en expliquant le poëme des Cieux, l'autre en racontant celui de la Terre. Mais fort heureusement, l'invention de Guttemberg, presque contemporain de Kopernik, n'a pas permis que la biographie de celui-ci se couvrît de nuages ; et la Pologne peut à juste titre revendiquer son héritage de famille, dont les écrivains de Frédéric II et de Guillaume III avaient tenté de la déposséder. Quant à nous, pour qui les souvenirs ont remplacé une grande partie des agitations ordinaires de la vie, il nous importe avant tout de conserver sa couronne intacte, et de ne pas souffrir que des mains étrangères viennent en détacher les plus beaux fleurons.

Kopernik n'était pas moins habile dans les choses usuelles

(1) *De revolutionibus orbium cœlestium*, Nuremberg, 1543.

et pratiques de la vie ; il a voulu laisser aux habitants de Frauenbourg un monument durable de ses connaissances positives. Cette ville, située sur une hauteur considérable, n'avait que très-peu d'eau, ou bien quelquefois n'en avait pas du tout ; quant aux moulins à farine, il n'y avait même pas à y songer. Que fait notre Kopernik pour l'approvisionner de farine et d'eau, ces deux articles indispensables pour l'existence d'une ville? Il saisit la petite rivière de Baude à une bonne lieue de distance, l'emprisonne par une digue de trente pieds de hauteur, la force de faire mouvoir un moulin; de là, au moyen d'une roue colossale, la porte au sommet d'une tour, et puis, par des conduits en fonte, en lui faisant suivre une pente longue et tortueuse, la distribue abondamment dans les nombreux réservoirs de Frauenbourg, et la fait rejaillir en jets-d'eau superbes dans les jardins particuliers des chanoines. Cet appareil sert encore aujourd'hui pour alimenter Frauenbourg, après quelques légères réparations qu'on lui a fait subir en 1801, et malgré les immenses progrès que la science hydraulique a faits de nos jours. Colbert fit demander aux habitants de cette petite ville le dessin de leur machine, et celle de Marly fut établie d'après le même modèle; c'est donc à l'idée de Kopernik que nous devons aussi le développement que la ville de Versailles a pris sous le règne de Louis XIV et sous les règnes suivants, avec ses divers établissements et ses édifices, qui font l'étonnement des étrangers et la fortune des artistes chargés de les embellir.

Voici l'inscription que les chanoines de Warmie ont fait tracer sur la machine de Frauenbourg, en l'honneur de leur collègue décédé :

Hic patiuntur aquæ, sursùm properare coactæ,
Ne careat sitiens incola montis ope;
Quod natura negat, tribuit Copernicus arte :
Unum pro cunctis fama loquatur opus.

Agréez, etc.

Versailles, 30 novembre 1840.

(*La Presse de Seine-et-Oise.*)

VIII

A M. SAINT-MARC GIRARDIN

JEAN KOCHANOWSKI

LE PRINCE DES POÈTES POLONAIS

MONSIEUR,

Voici quelques détails sur un nom illustre parmi tous les grands noms que vous avez cités hier dans votre cours de littérature et qui, dès le seizième siècle, ont répandu le plus vif éclat sur les fastes littéraires de l'ancienne Pologne. Dans l'église de Zwoleń, à quelques lieues de Radom, nous lisons sur une table en marbre noir l'inscription suivante :

Joannes. Kochanowski. Tribunus. Sandomir.
Hic. quiescit.
Ne. insultata. præteriret. hospes. eruditus.
Ossa. tanti. viri.
Hoc. marmor. indicio. esto
Obiit. anno. sal. 1584. die. 22. aug. ætatis. LIV.

Jean Kochanowski fut le premier poëte national qui éleva l'idiome polonais, parlé par vingt millions d'individus, à la dignité de langue littéraire. L'histoire de l'esprit humain peut en Pologne, de même que chez la plupart des nations modernes, se partager en trois grandes époques, savoir : celle des *Moines*, embrassant une période de plus de quatre siècles, depuis Martin Gallus (1110), premier chroniqueur latin, jusqu'à Stanislas Orzechowski (1543), historien et publiciste ; celle des *Chevaliers*, commençant à Jean Kochanowski (1550), et finissant à Julien Niemcewicz (1800) ; et celle du *Peuple* préparée par Woronicz et Brodzinski (1800-1820), glorieusement continuée par Adam Mickiewicz et Bogdan Zaleski (1824-1830) et qui, soit dans l'émigration, soit dans le pays, ne cesse de fournir des chefs-d'œuvre incomparables. Kochanowski appartient donc à la seconde de ces époques, dont il est l'expression fidèle et qu'il remplit tout entière de son nom et de ses é rits.

Né dans le village de Siczyn, il passe sa jeunesse dans les voyages ; il va visiter Rome et Padoue avec ses compatriotes, Patrice Nidecki et Luc Gornicki : puis il fait un séjour de sept ans à Paris, et se lie d'amitié avec Ronsard, le compagnon et l'émule poétique de Charles IX. Revenu en Pologne, il devient secrétaire du roi Sigismond-Auguste, et bientôt se dérobant aux ovations et aux plaisirs de la cour, il va passer le reste de sa vie dans le village de Czarnolas, entre le culte des muses et les douces joies de la famille.

Sa biographie détaillée se trouve dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, par A. Denis (1823), en tête du premier drame polonais traduit par Brykczynski, le *Congé des ambassadeurs grecs*. Ce drame, dont le sujet est emprunté à l'Iliade, et qui atteste dans son auteur de fortes études sur l'antiquité, a été composé un demi-siècle avant le *Cid* de P. Corneille (1637), et dix ans avant la trilogie de W. Shakspeare, *Henri VI* (1589-1591). A cette époque, les mystères et les sotties, annoncés à son de trompe et joués sur les places publiques, faisaient encore les délices du peuple de Paris et de la cour galante de François Ier.

Les nombreux écrits de Kochanowski offrent une immense variété ; épopée, tragédie, ode, satire, épigramme, il s'est essayé dans tous les genres, et dans tous il approche de la perfection. Les littératures chrétiennes ont généralement commencé par la traduction des livres saints ; le Psautier de Kochanowski fut aussi le point de départ de la nôtre. Mais le plus beau diamant de sa couronne poétique, ce sont les élégies inspirées par la mort de sa fille ; de cette jeune Ursule qui, en s'envolant aux cieux, avait emporté la meilleure moitié de son âme :

> Ursule, chère enfant, combien après ta perte
> La maison paternelle est muette et déserte !
> Toi seule remplissais tous les cœurs à la fois,
> Et du bruit de tes pas et du chant de ta voix :
> Aujourd'hui tout se tait.....

Jamais douleur paternelle ne fut plus profonde, plus sincèrement exprimée. C'est ainsi que la poésie polonaise est née sur le tombeau d'une jeune fille.

Kochanowski expirait en 1584, tout un siècle avant le grand

Corneille, en plaidant au tribunal de Lublin la cause de son beau-frère Podlodowski, assassiné contre toutes les lois de la guerre par les Moskovites. Son nom, dérivé du verbe polonais AIMER (*kocham*), fut glorieusement porté par ses frères, tous guerriers et poëtes comme lui ; son frère André traduisait l'*Énéide* et prononçait d'excellents discours aux assemblées quelquefois orageuses de son pays ; son frère Nicolas dictait à ses enfants les *Rotules* ou conseils en vers sur les devoirs du citoyen, et battait les Turks avec l'avant-garde de Vladislas IV, à la bataille de Chocim ; son frère Pierre donnait une excellente traduction polonaise de la *Jérusalem délivrée* et de *Roland furieux*, et prenait part, comme chevalier de Malte, à toutes les expéditions maritimes de sa République. L'histoire lui donne encore deux frères, moins renommés il est vrai, que les premiers ; François Kochanowski, dont il nous reste un poëme latin intitulé : *Decades duæ, de immaculata conceptione B. Mariæ Virg.*, et Troïan, qui commandait l'infanterie à la bataille de Chocim et la forteresse de Kozielsk dans l'expédition contre le tzar Yvan de Moskou. Voilà tous les titres de la race des Kochanowski à la reconnaissance de la postérité ; voilà tous les rayons de cette lumineuse auréole qui environne jusqu'aujourd'hui leurs tombeaux : toute la Pologne chevaleresque est là. Le chant semblait être le langage naturel dans cette famille, mélodieuse nichée de rossignols dont chacun était passé maître dans l'art de la parole et du rhythme.

A deux lieues de Zwolen se trouve le village de Czarnolas, patrimoine de notre poëte, et qui vit éclore la plupart de ses ouvrages. Quand je visitai ce lieu trois fois saint à tout Polonais, la maison de Kochanowski avait subi le sort de presque tous nos souvenirs nationaux ; quelques ruines dans un jardin désert, deux salles voûtées et une alcôve dont la fenêtre grillée donnait sur le canal et la prairie : voilà tout ce qui restait de la demeure du grand homme ! Aucune pierre, aucune inscription n'attestait que Kochanowski avait caché dans cette retraite son génie et sa lyre d'or, pendant les dernières années de sa vie ! Le tilleul célèbre qui l'abritait durant la chaleur du jour, la fontaine jaillissante qui lui parlait de sa fille bien aimée jusque dans ses rêves, le bosquet du jardin tout peuplé de voix invisibles et tout parfumé de la senteur des roses, rien n'avait survécu ! Trois peupliers seulement à la taille élancée marquaient la place où le cygne de Czarnolas avait jeté son hymne

de douleur et d'adieu ! Son crâne fécond, ce soleil éteint aujourd'hui, qui avait fait jaillir des flots de lumière sur la patrie d'Edvige et de Barbe Radziwill, a été recueilli dans une urne précieuse et déposé dans le musée national de Pulawy avec l'inscription que voici : « Ne permets pas, ô fils de Latone, que la postérité puisse outrager ma cendre ! » La fureur des barbares ne s'est pourtant pas arrêtée en 1831 devant cette sainte relique et cette pieuse invocation.

Mais son véritable monument, celui que ni le temps ni les hommes ne sauront anéantir, c'est la langue polonaise dont il fut à la fois le poëte et le législateur. Avant Kochanowski, nous ne trouvons que des fragments obscurs, quelques débris épargnés par le temps et qui témoignent de son antiquité ; un Hymne à la Vierge, un chant de bienvenue à Kasimir le Moine, une complainte sur l'infortunée Ludgarda : voilà tous les documents de son existence primitive. Elle présente cependant un phénomène qui ne se retrouve dans aucun autre dialecte de l'Europe moderne, si ce n'est dans l'italien. De même que les mélopées d'Homère et de Dante, elle apparait, dès son origine, dans toute sa force et sa virilité, et ne semble avoir subi à travers les âges que d'inappréciables modifications ; témoin l'Hymne à la Vierge composé depuis plus de huit siècles, et que saint Adalbert transmit par testament au premier de nos rois nés chrétiens, Boleslas le Grand. Ce caractère de persistance et de ténacité inhérent à la race polonaise, ne pliera pas, nous pouvons l'affirmer, sous l'effort des barbares étrangers ou indigènes qui, sous le prétexte du *slavisme* mal compris, chercheraient à la décomposer sinon à la détruire ; exilée des archives et des bibliothèques, elle s'est réfugiée dans les cabanes et les steppes : ici même, en France, elle se transmet par la voix des proscrits à la nouvelle génération.

Le langage c'est l'âme d'un peuple comme l'histoire en est le corps ; c'est en lui et non pas ailleurs qu'il faut chercher son principe vital : c'est vers sa conservation qu'il nous faut porter désormais tous nos soins et notre sollicitude.

Agréez, etc.

Paris, le 29 novembre 1840.

(La Pologne pittoresque.)

A M. CHARLES NODIER

bibliothécaire de l'Arsenal

L'OSMANIDE DE JEAN GONDOLA,

L'ÉPOPÉE SLAVE

MONSIEUR,

Voici un remarquable fragment de la poésie de nos ancêtres, cette poésie que vous aimez entre toutes, et qui se reflète sur les belles pages de *Jean Sbogar* et de *Smarra*, vos deux enfants de prédilection. C'est un épisode de l'*Osmanide* de Gondola, poëme épique illyrien du dix-septième siècle, imprimé depuis peu à Raguse. Le gouvernement de ce pays longtemps tributaire de la Turquie, avait à dessein empêché la publication de cet ouvrage, dans lequel le fanatisme des anciens Ottomans se trouve mis en parallèle avec la valeur chevaleresque des Polonais. Les circonstances étant changées, au moins pour ce qui concerne les premiers, rien n'a pu retarder cette publication si vivement désirée par les nationaux et les étrangers, ainsi que l'attestent les quelques manuscrits répandus en Europe, et l'exemplaire qui se trouve dans la bibliothèque même de l'Arsenal.

Jean Gondola appartenait à une famille noble de Raguse, qui a produit à différentes époques des hommes de lettres fort distingués. Parmi ceux-ci, nous nommerons en passant le jésuite Marino de Gondola, contemporain de notre poëte, professeur d'illyrique en Toscane, et qui comptait le grand-duc Ferdinand III parmi ses élèves. La traduction du *Psautier* imprimée à Venise, un poëme biblique intitulé *les Larmes de l'enfant prodigue*, publié à Rome, un drame d'*Ariadne* édité d'abord à Ancône, avaient déjà fait connaître le talent du jeune auteur. Sa traduction du Tasse, ainsi que beaucoup d'autres drames et poëmes, ont péri dans l'incendie de 1667,

qui après un violent tremblement de terre a détruit de fond en comble la ville de Raguse. Mais ce qui assure la gloire véritable de Jean Gondola, ce qui l'élève au rang de premier poëte illyrien, après le seul Palmota peut-être, c'est le poëme dont nous parlons; et dont la date doit être placée entre l'année 1621, où se passèrent les événements qu'il a chantés, et l'année 1638, époque de sa mort. L'agression de la Turquie conquérante, l'héroïque résistance des Polonais, pour lesquels il ressentait toutes les sympathies qui naissent d'une communauté d'origine, de langage, de religion et d'indépendance, lui ont inspiré l'*Osmanide*. Deux chants ayant été perdus, ou comme d'autres prétendent, supprimés par l'auteur lui-même, nous les voyons complétés de nos jours par Pierco di Sorgo, qui s'est si bien pénétré du génie de Gondola, que son travail ne fait nullement disparate avec le texte primitif. L'ouvrage entier est en vingt chants, divisés par strophes de vers rimés de huit syllabes; forme qui pourrait ne pas convenir à la noblesse épique dans toute autre langue, mais qui se trouve conforme au mètre habituel des chants populaires de l'Illyrie, traitant parfois des sujets analogues à celui qu'il a choisi.

Voici quel en est le résumé : le jeune Osman I[er], porté de la prison où languissent depuis le berceau les princes ottomans, au trône des sultans d'Istambol par une révolution du sérail, et brûlant du désir de justifier son avénement par des actions d'éclat et des conquêtes dignes de sa race, déclare la guerre à Sigismond III Vasa, roi de Pologne, qui lui oppose une vaillante armée conduite à la victoire par son fils Vladislas. Le sultan, irrité d'une défaite qu'il attribue surtout à l'orgueilleuse indiscipline des janissaires, veut les punir et les réformer; mais son projet dévoilé par une intrigue, devient l'occasion d'une révolte nouvelle, qui renverse du trône l'infortuné Osman, massacré par les chefs des janissaires. Un sujet analogue a été traité par notre immortel Ignace Krasicki dans son poëme de la *Guerre de Chocim*.

L'épopée illyrienne commence par des réflexions d'une haute philosophie sur l'instabilité des choses humaines, dont l'heureuse et vive expression est devenue justement célèbre dans la poésie nationale. Après une rapide invocation aux Muses, le poëte s'adresse au héros polonais, le prie d'écouter ses vers avec bienveillance et d'en accepter l'hommage. Cette intention du poëte se montre dans tout le cours de l'ouvrage; car

il ne laisse échapper aucune occasion d'exalter les hauts-faits de Vladislas et des Polonais, et de leur témoigner son admiration. Aussi pourrait-on avec raison changer le titre du poëme, et remplacer le nom d'*Osman* par celui de *Vladislas*. Cette préoccupation constante divise toutefois l'intérêt général qui devrait tout entier se porter sur le jeune Osman ; ce dernier n'obtient que notre pitié : encore est-elle diminuée par la réflexion que ses malheurs sont la conséquence nécessaire de son orgueil sans frein, plutôt que de la fatalité.

De nombreux épisodes donnent une grande variété à ce poëme, dont on pourrait parfois accuser la marche trop lente, et dont le style n'est pas toujours exempt de la redondance reprochée aux Orientaux ; on voit bien que l'auteur n'a pas eu à sa disposition le nombre d'années qu'Horace exigeait pour mûrir une grande conception : néanmoins, la nation slave tout entière doit s'honorer de posséder une telle œuvre, qui pourrait prendre place après la *Jérusalem délivrée* et le *Paradis perdu*, puisqu'on y trouve une vaste idée, de grandes beautés de détail, une versification admirable.

Le portrait du seigneur polonais Korewoski, nom de pure invention, et de Krunoslava sa femme, qui le suit à l'armée avec ses chevaliers, le perd au milieu d'une bataille et finit par le retrouver dans les prisons de Constantinople, tout cela interrompu et repris dans plusieurs chants, fournit des passages très-intéressants, et qui nous font vivement souhaiter une traduction complète de l'*Osmanide*. Une partie en a été reproduite en vers latins par l'abbé Bernard Zamagna, le traducteur de l'Odyssée et compatriote de l'auteur (1778) ; nous choisissons de préférence l'épisode de Sunciauiza (la fille du soleil), qui se rattache plus intimement à l'histoire nationale de la Serbie.

CHANT HUITIÈME.

La beauté est un don de nature, un trésor admirable qui réunit, comme dans un vase d'élection, tout ce qui plaît aux yeux, tout ce qui est doux au cœur.

Rayon de la lumière divine, ornement et fleur du monde, bien qui résume tous les biens, pur miroir des cieux ;

Ouvrage le plus parfait du créateur, qui révèle le ciel à la terre, alors que les cheveux rappellent le soleil, le front, l'Orient, les yeux, les étoiles, et le visage, l'aurore ;

Réunion de joie et de volupté, proportion parfaite, désir de tous les cœurs, but charmant de tous les yeux ;

Miel assez doux pour adoucir l'absinthe, vif attrait de près comme de loin, suave repos des âmes qui la contemplent.

Mais quand à cette beauté se joint un sang illustre, sa force devenue invincible asservit le monde.

Sa renommée vole alors sur les ailes d'une gloire immense et charme les peuples inconnus (1).

Déjà le kislar-aga vient d'atteindre la blanche ville de Semendria où il espère trouver la fille de Liubdrag, la belle et jeune Suncianiza.

Elle est de l'illustre famille des despotes de Serbie (2), la prunelle des yeux, la lumière désirée de son père aveugle,

Neveu des neveux de George et de Djérine, dont le souvenir est encore célèbre dans tout le pays slave.

Bien que dépouillé par les fiers Ottomans de son ancienne souveraineté, il se montre encore prince par son caractère, et grand par ses actions.

Sa pesante vieillesse s'appuie maintenant sur le bâton qui fut autrefois le sceptre porté par la main de ses ancêtres.

Les vastes provinces où jadis les glorieux despotes étendaient leur puissance, sont réduites à la modeste prairie où paissent ses troupeaux.

Les chiens fidèles sont ses gardes, les timides brebis ses sujets et les bergers ses courtisans et ses amis.

Une humble cabane remplace son palais de marbre ; l'herbe et la paille desséchée, sa couche somptueuse.

Les voûtes verdoyantes des arbres remplacent ses tentes brodées ; un rayon de miel est sa nourriture, l'eau et le lait le désaltèrent.

(1) Le poëte parle ici de la beauté de Cécile Renée, femme de Vladislas, fils du roi de Pologne, dont le bonheur avait excité la jalousie du sultan.

(2) Le royaume de Serbie amoindri par les conquêtes successives des Turks, fut réduit à n'être qu'une petite principauté dont le souverain se nommait *despote*.

Et plus blanches que la neige, les douces mains de sa fille remplacent ces coupes magnifiques qui contenaient les vins les plus exquis.

Ainsi se passent les derniers jours du vieillard qui fut le père heureux de douze fils.

Mais la barbare mort les a tous moissonnés en un jour ; et ses larmes n'ont plus tari !

Aussi, est-il comme un arbre déraciné dans la forêt, dont la tempête a brisé et dispersé les branches (1).

. . . . :

Alors, comme percés de douze dards, ses yeux répandirent tant de larmes qu'ils cessèrent de voir.

Il expirait dans les angoisses, s'il n'eût entendu les douces paroles de sa fille unique.

Cet espoir, ce soutien de la vieillesse d'un père aveugle, c'est la belle et jeune Suncianiza dont les vertus sont partout célébrées.

Il désire avoir de sa fille des rejetons dans lesquels il renaîtrait lui-même avec les enfants qu'il a perdus.

Mais en vain oserait-on prétendre au cœur de cette jeune fille ; car elle a déjà consacré à Dieu sa virginité.

Le sage vieillard le devine à plusieurs indices ; il en ressent une douleur amère.

Pourtant il attribue cette résolution à la légèreté de la jeunesse.

Et pour réveiller chez sa fille le désir d'un noble amour, il institue des fêtes joyeuses et brillantes.

La jeunesse des villages de Bulgarie y accourt avec empressement.

De fraîches et gracieuses jeunes filles accompagnées de joyeux bergers y viennent la tête couronnée de fleurs.

Tous dansent en se tenant par la main, en chantant de doux refrains, en se livrant à des jeux variés.

Assis sur la prairie émaillée de fleurs, tous échangent des mots pleins de grâce et d'esprit.

Tantôt les bergers s'exercent dans l'art de faire résonner la cornemuse ; tantôt ils charment les échos par le son de leur voix.

(1) Ici le poëte décrit la mort des enfants de Liubdrag.

Alors les bergères se disputent le prix du chant, et l'honneur de tresser les plus belles couronnes.

Le vieux Liubdrag avait espéré que le cœur de sa fille s'attendrirait au milieu de ces ébats,

Et que parmi les jeunes gens que charmerait sa beauté, elle choisirait un époux.

La foule de ses admirateurs est nombreuse ; la jeune fille, quoique affligée et contrainte, veut néanmoins se montrer obéissante au père qu'elle adore.

Toutes les plus belles filles baissent les yeux devant l'éclat qu'elle répand sur sa parure, comme les étoiles au lever du soleil.

Elle abandonne au zéphire les blondes et luisantes tresses de sa chevelure ; elle couronne de fleurs son front angélique.

Dans son regard amoureux brille l'astre du matin et sur son visage de madone fleurit la rose purpurine.

Dans ses lèvres joyeuses sourit l'amaranthe ; un voile blanc comme la neige couvre son sein encore plus éclatant.

Sa démarche est si ravissante, elle est entourée de tant de lumière, que tandis que ses pas conduisent la danse, ses yeux semblent faire naître le jour.

A sa vue les roses s'épanouissent croyant revoir l'aurore.

Elle se met avec ses compagnes à cueillir des fleurs dans la prairie ; aussitôt les jeunes bergers accourent et forment en chantant un cercle autour d'elles.

Au doux son des flûtes et des cornemuses, le jeune Radmio chante des vers pour inspirer l'amour et le plaisir (1).

. . . .

Les chants venaient de cesser ; les bergères recommençaient leurs danses, lorsque l'apparition subite du kislar-aga mit fin à tous les jeux.

Il avait inutilement cherché Suncianiza dans toute la ville de Semendria.

Apprenant qu'elle habitait avec son père un village voisin, il part plus prompt qu'une flèche, avec ses gardes.

Il la trouve au milieu de ces fêtes joyeuses, et son regard lui semble un rayon du soleil.

(1) Radmio se tait, et soudain les danses reprennent ; et bientôt quatre bergers redisent les exploits et les hauts-faits de la maison des despotes.

La face noire de l'aga s'éclaircit au reflet de cette resplendissante blancheur; en admirant cette rare beauté,

Il voit tous les yeux se fixer sur elle et l'héliotrope se tourner vers Suncianiza comme vers le soleil lui-même.

A peine l'horrible nègre est-il aperçu que tous sont glacés d'épouvante, ne sachant où porter leurs pas.

Suncianiza et ses belles compagnes laissent tomber d'effroi les fleurs qu'elles avaient cueillies pour orner leur chevelure dorée.

Elles deviennent muettes comme le marbre, et croient se cacher dans leur ombre.

Elles se couvrent le visage de leurs cheveux; mais à travers ce voile d'or leurs beaux yeux n'ont que plus d'éclat.

L'astucieux aga veut les rassurer; il montre à toutes une feinte douceur, et mettant la main sur sa poitrine il leur adresse ces paroles :

« Aimables jeunes gens qui passez d'heureux jours au milieu de ces bocages, continuez paisiblement vos jeux !

» Que nul ne s'effraye; que ma présence ici n'interrompe ni les danses ni les chants: qu'elle ne cause de trouble à personne.

» Je demande à être admis parmi vous, pour y trouver la paix ; souffrez que je passe ici quelques doux instants. »

A ces mots, l'orgueilleux eunuque s'assied à l'ombre d'un grand arbre, au milieu des bergers.

Il s'adresse alors avec douceur au vieux Liubdrag, et commence à le presser de questions.

« Sage et bon père de famille, puisse Allah te rendre la lumière ! dis-moi quelle est ton origine.

» Je te jure, sur la tête glorieuse du sultan, et sur mon bon sabre, que si tu me dis la vérité, je n'en serai point offensé.

» Quels furent tes ancêtres? dis-le sans crainte; furent-ils souverains? qui les dépossédа ? »

Le cœur troublé, le vieillard répond avec amertume : « Il est pénible aux malheureux de se rappeler leur grandeur passée (1).

» Une naissance illustre ne console pas ceux qu'une éternelle misère tient dans l'esclavage !

(1) C'est à peu près le commencement du récit de Francesca da Rimini « *Nessun maggior dolore...* »

» Mais quand un seigneur tel que toi commande avec bonté, et m'adjure par la lumière des cieux, je ne saurais rien lui cacher.

» Je raconterai, ou plutôt, hélas! je rappellerai mieux que je ne les retracerai les malheurs de mes ancêtres.

. . . .

» De toute notre lignée, dit Liubdrag en terminant son récit, il ne me reste que cette fille chérie qui est mon unique consolation. »

Alors le kislar-aga tire de sa ceinture un voile tissu d'or, et s'approchant de Suncianiza il le lui présente avec respect, en lui disant:

« Ton malheur est maintenant grand et honorable, ô noble fille, car tu es l'épouse du sultan de l'Orient! »

Suncianiza détourne les yeux de honte, et se laisse tomber prête à défaillir; mais l'eunuque appelle à lui ses hideux compagnons.

Il arrache avec violence des bras de son père aveugle la belle et vertueuse fille.

Elle se débattait entre les mains du noir, comme la colombe sous les serres du vautour.

Maudissant sa cécité, Liubdrag, pendant qu'on lui ravissait sa fille, arrachait ses cheveux blancs;

Et désespéré de ne pouvoir la défendre, s'écriait dans sa douleur: « Voilà donc à quelle honte était réservée ma pesante et malheureuse vieillesse!

» Destin cruel! n'était-ce pas assez de m'enlever les droits de mes ancêtres, de faire un berger de moi, issu de la glorieuse famille des despotes;

» De me condamner, moi vivant, à creuser la tombe des enfants qui étaient la prunelle de mes yeux :

» Tu veux encore accabler ma vieillesse en m'arrachant tout mon bien, ma fille unique et chérie!

» O mon enfant, ô ma chère Suncianiza, où es-tu? qui te ravit maintenant à ma tendresse!

» Que j'entende ta voix, ô ma douce fille; vois quelle douleur déchire mon âme: hélas! pourquoi quitter ton père aveugle?

» La mort ne s'est donc montrée sourde à mes prières que pour rendre mon trépas encore plus douloureux dans ma vieillesse!

» Cette vieillesse dont les traits portent l'empreinte de la mort, sans force, sans espoir, sans lumière ;

» Et sans toi surtout, aimable et douce fille, dans laquelle je retrouvais mes enfants, mon pouvoir et mes yeux ! »

Ainsi se plaignait le vieux Linbdrag ; mais à quoi lui servent ses pleurs ? l'aga était déjà loin avec sa proie.

Suncianiza épouvantée est d'abord plus froide que la pierre, pâle, muette, immobile ;

Ses cheveux épars couvrent son visage noyé de larmes : plus morte que vive, on la traîne plutôt qu'on ne la conduit.

Mais dès qu'elle ouvre les yeux, elle sent ses forces l'abandonner ; en regardant les êtres affreux qui l'entourent, elle s'évanouit de nouveau.

Une horrible douleur l'oppresse, la parole lui manque, la terreur la glace ; elle est privée de sentiment.

Reprenant ses forces, elle articule ces paroles entrecoupées :

« Où suis-je, malheureuse ! qui m'entraîne ? Mère infortunée, pour quel destin m'as-tu fait naître ?

» Qui me conduit, où vais-je, esclave arrachée des bras de mon père ?

» Hier au soir encore j'étais fille unique chez mon père, et ce matin je me trouve au pouvoir d'un ravisseur !

» A qui, mon tendre père, à qui as-tu abandonné ta fille unique, elle qui fut toujours la consolation de ta vie ?

» Ah ! qui pourra calmer ton trouble et tes douleurs ? qui sera le soutien de ta vieillesse ?

» On me conduit esclave au sultan de l'Orient barbare, et je me vois réduite à trembler pour mon honneur !

» Honneur saint que depuis long-temps j'ai consacré au Très-Haut, je suis prête, pour te défendre, à supporter les tourments et la mort !

» Mais si tu ne peux me délivrer, ô mon père, si tu ne peux t'opposer à la violence des Ottomans,

» Viens au moins, descends aux prières ; peut-être fléchiras-tu le cœur de ces monstres orgueilleux, peut-être ton désespoir et tes larmes obtiendront-elles ma délivrance !

» Peut-être que pour prix de ma liberté, ces hommes cruels recevront au lieu d'or, les larmes du vieillard !

» Peut-être que tes yeux privés de lumière, et tes cheveux blancs, arracheront de leur cœur la violence et la cruauté !

» Qui donc pourra me secourir, ô mon père, seul espoir de mon cœur, si toi aussi tu m'abandonnes ? »

Elle voulait continuer, lorsque l'aga, la regardant d'un œil farouche :

« Jeune vierge, lui dit-il, tu as assez pleuré, tais-toi désormais ; puisses-tu devenir aussi muette qu'une pierre. »

. . . .

CHANT QUATORZIÈME

Les fidèles eunuques, d'après les ordres du maître, envoyés par le kislar-aga pour chercher la fleur des beautés,

Ayant parcouru l'Égypte, le royaume de Bosnie et le pays où jadis domina le puissant Herzegh,

Avaient partout ravi les jeunes filles des bras de leurs mères, qui, maudissant un sort cruel, ne voyaient plus tarir leurs larmes.

Ces filles étaient choisies parmi les plus nobles et les plus jeunes, en qui la nature avait réuni la beauté des traits à celle de l'âme.

Avec ce riche butin, les eunuques s'approchent de la résidence du sultan, et rencontrent leur chef qui venait au-devant d'eux.

Ils font avec lui leur entrée solennelle dans la ville glorieuse (1), traînant à leur suite leurs belles esclaves.

L'aga les présente à la Sublime-Porte, comme le sultan l'a ordonné ; et sa meilleure récompense sera la joie de son maître.

Il range en demi-cercle cet essaim de femmes nues, en face du trône élevé où siége, dans sa splendeur, le puissant Osman.

On n'avait pas encore vu dans le monde un si grand nombre de beautés réunies, et jamais le sérail n'avait joui d'un tel spectacle !

(1) C'est le nom turk de Bysance : *Istambol.*

Comme on voit groupées dans un jardin les fleurs printanières dérobées à la prairie et à la forêt, pour flatter l'œil par ces dons de la nature qui embellissent la terre ;

Ainsi l'on voit rassemblées dans le sérail, ces belles jeunes filles, le choix le plus parfait qu'on pût faire sous le ciel.

L'une brille des rayons de l'aurore naissante ; l'autre a dans les yeux l'éclat du soleil au milieu de sa course ; sur ses lèvres fleurissent l'amaranthe et la rose.

Celle-ci se fait remarquer par son doux sourire ; celle-là, par ses blonds cheveux : l'une trahit sa noblesse par sa démarche, l'autre se distingue par sa taille élégante.

Mais, comme dans le ciel, l'étoile du matin répand plus d'éclat que les autres étoiles, telle Suncianiza efface toutes les autres par la splendeur de ses charmes.

Sur son visage céleste brille une beauté si noble et si fière, que jamais la terre n'en avait vu de pareille.

On admire, rassemblées sur elle seule, les beautés variées de toutes ses compagnes.

A la vue de tant de charmes réunis, le sultan sent que Suncianiza lui ravit son cœur et sa pensée.

Mais le trouble de Suncianiza, la tristesse répandue sur ses traits, décèlent une douleur qu'on s'efforce en vain de cacher quand elle est grande et forte.

Un ruisseau de larmes coule sur son visage de rose ; une vertueuse pudeur colore la pâleur de ses joues.

Ses cheveux épars sur son sein, ses pleurs n'ôtent rien à sa beauté ; les rayons pénétrants de ses yeux n'en brillent que plus vivement à travers ce voile de douleur.

Le sultan, en voyant la profonde affliction de son âme, cherche à la consoler par ces douces paroles :

« Quelle cause, ô noble fille, fait couler ces pleurs amers qui altèrent la sérénité de tes traits ?

» Dis-le-moi, le sultan n'en saura rien ; le seul Osman pourra peut-être calmer ta douleur. »

Suncianiza élève sa pensée vers Dieu, et lui demande son puissant secours

Pour pouvoir adoucir, par ses paroles, le cœur du sultan, recouvrer sa liberté dans ce moment décisif, et conserver le lis de sa virginité déjà consacrée au Très-Haut.

Tous les regards sont fixés sur Suncianiza ; sans se troubler elle s'exprime ainsi :

« Puissant et glorieux sultan, tes paroles me donnent la force de te découvrir mon cœur.

» Je suis fille unique d'un père qui devint aveugle de douleur lorsque, dans sa vieillesse, la mort lui enleva douze enfants.

» Un sort si barbare eût terminé les jours qui lui restent, s'il n'avait eu pour consolation suprême une fille chérie.

» Maintenant qu'on lui ravit cette fille, son seul soutien, que deviendra le malheureux vieillard ?

» Pauvre, faible, seul au monde, il est resté comme un arbre déraciné dans la forêt ; après m'avoir perdue, il n'a plus qu'à demander la mort.

» O le plus malheureux des pères ! qui prendra soin de tes maux ? quelle main te fermera les yeux ?

» Qui rendra les honneurs funèbres à tes cendres ? qui les déposera dans le tombeau de tes ancêtres auprès des ossements de tes fils ?

» O le plus puissant des monarques, sois généreux pour ce pauvre aveugle, aujourd'hui le plus malheureux des hommes !

» Prends pitié des pleurs que je verse, depuis que ton serviteur m'a arrachée des bras de mon père !

» Que l'aga te dise ma douleur ! car mon cœur a versé encore plus de larmes que mes yeux.

» Je te conjure par l'esprit immortel de Mohammed, et par la mémoire de ton illustre père Achmet !

» Permets qu'une fille chérie soit rendue à son infortuné père, afin qu'il ne pleure pas cette fille comme ses autres enfants, déjà morts.

» Une gloire éternelle environnera ton nom ; dans toutes les contrées on redira ce trait magnanime.

» Mais si mon désespoir ne te touche pas, si tu me contrains à rester dans ton palais,

» Tu peux avoir ma main, tu n'auras jamais mon cœur ; je l'ai donné à mon père qui est toute ma joie, tout mon amour, tout mon bonheur.

» Choisis une fille plus belle que moi, et qui sera volontairement ton épouse fidèle ;

» Rends-moi à mes foyers, à mon père, avant que la mort ne tranche ses tristes jours. »

Suncianiza cesse de parler ; au milieu du silence qui l'entoure, le sultan rêve indécis.

S'il lui rend la liberté, il perd la fleur d'une beauté sans pareille ; s'il la refuse, il se montre barbare.

Mais la vertu qui règne dans son cœur triomphe dans cette lutte difficile.

Un véritable souverain doit savoir mettre un frein à ses passions et se maîtriser ;

Car celui qui n'a pas la force de gouverner ses désirs et sa volonté, comment pourrait-il gouverner ses sujets ?

Le sultan ne veut pas aggraver des angoisses qui l'ont ému ; le front calme, il fait cette réponse :

« Cesse de gémir, illustre et noble fille, mon cœur touché t'accorde la grâce que tu implores.

» Je ne suis ni cruel, ni insensible ; le sultan désire régner sur les cœurs par l'amour, et non pas par la violence.

» Que le ciel me garde d'abréger le peu de jours qui restent à un pauvre vieillard, et de te rendre orpheline par ma faute !

» Dès cet instant, je t'accorde la liberté que ton amour filial implore ; c'est la véritable preuve de ta vertu

Qui brille encore plus pure dans le malheur, comme le soleil lorsqu'il dissipe les ténèbres.

» Puisses-tu retrouver vivant ton père chéri et le combler de joie par ton retour !

» Puissiez-vous, après tant de malheurs, couler ensemble les jours heureux que le ciel doit vous accorder ! »

Osman a parlé. Suncianiza, comme si elle sortait d'un songe pénible, ne recouvre pas aussitôt la sérénité de son front, elle ne se croit pas encore libre.

Tel le navigateur qui près du rivage, quand les flots se soulèvent et que les ombres de la nuit enveloppent le navire,

Se croit encore en péril et n'ose se rassurer; bien que les premiers rayons de l'aurore lui découvrent déjà la terre tant désirée.

Mais enfin Suncianiza s'étant remise et se voyant libre, se jette aux pieds du magnanime sultan ; son cœur soulagé rend à son visage toute sa beauté native.

Cependant elle verse encore des pleurs, et ses blonds cheveux couvrent en désordre ses épaules d'albâtre.

Transportée de joie, elle s'écrie : « O sultan ! ta vertu et ta puissance t'élèvent au-dessus de tous les potentats du monde !

» Comment célébrer cette grandeur à laquelle tu viens d'a-

jouter encore? comment te témoigner ma reconnaissance pour la liberté que tu viens de me rendre ?

» Une seule de tes paroles a conservé les jours du père et de la fille, en exauçant ma prière.

» S'il est plus beau de se vaincre soi-même que de vaincre les ennemis dans les combats,

» Tu viens d'acquérir une gloire immortelle ; et tu as montré plus de valeur que si tu avais conquis tous les royaumes de la terre.

» Je raconterai dans ma patrie ce noble trait de ta générosité ; je publierai cette belle action. Le temps ni l'éloignement n'ôteront rien à la gloire de ton nom. »

Alors le sultan tire de son trésor un magnifique collier dont il fait présent à Suncianiza,

Pour qu'elle se rappelle un jour si heureux, pour que ses charmes en soient embellis, et qu'elle célèbre à jamais sa bonté souveraine.

Il ordonne aussitôt à ses esclaves de l'accompagner dans son pays natal, de la servir et de la défendre en chemin jusqu'à son retour dans la maison paternelle.

. . . .

Ce merveilleux échantillon donne une idée de la poésie slave, encore complétement inconnue à la France. Nous formons des vœux ardents pour l'établissement d'une chaire d'enseignement slave au collége de France, et dont le titulaire naturel serait notre illustre Adam Mickiewicz, le plus justement renommé de nos poëtes.

Agréez, etc.

Paris, 1840.

(*Revue du Nord.*)

X

M. DE SALVANDY

LA LITTÉRATURE SLAVE.

Exposé des motifs du projet de loi présenté à la chambre des députés, par M. le Ministre de l'instruction publique, ouvrant un crédit pour la création d'une chaire de littérature et de langue slaves au collége de France.

MESSIEURS,

Le roi nous a chargés de vous présenter un projet de loi portant demande de crédits additionnels au budget de 1841, destinés à quelques fondations nouvelles, dont nous venous vous exposer le but et le caractère, et dont nous espérons vous démontrer l'utilité.

Le premier de ces crédits, qui se monte à 5,000 fr., formerait la dotation d'une nouvelle chaire à instituer au collége de France, pour l'enseignement de la langue et de la littérature slaves.

Ç'a été la pensée même qui a présidé à la fondation du collége de France, d'ouvrir incessamment des chaires nouvelles à toute science qui a reçu des développements assez considérables, et qui répond à des besoins assez généraux pour donner lieu à un enseignement public. Pour ne parler que de ces derniers temps, nous avons vu le nombre des chaires du collége de France s'élever en 1814 à vingt-une, et en 1831 à vingt-quatre, qui est le chiffre actuel. Mais toutes les créations faites jusqu'ici ont dû l'être, et l'ont été à une condition qui rend l'abus impossible, à savoir que la science d'institution nouvelle fût d'un intérêt national, et même européen; car le collége de France, comme toutes nos grandes écoles de Paris, dans notre siècle ainsi qu'au moyen âge, est fréquenté par des étrangers de toute nation : et on peut dire avec vérité comme avec un juste orgueil, que l'auditoire du collége de France se recrute dans l'Europe entière.

La chaire de langue et de littérature slave remplit cette condition d'intérêt général plus complétement peut-être qu'aucun autre enseignement du même ordre. Près de 70 millions d'hommes parlent les différents dialectes de cette langue. C'est près d'un tiers de la population européenne. Tout l'empire russe est slave. L'Autriche a 15 millions de sujets slaves ; la Prusse en a 3 : la Turquie en a 2. La langue slave est en usage dans tout l'est de l'Europe, et sur un tiers de sa surface, depuis les Karpathes jusqu'à l'Oural, depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Glaciale.

A ne considérer que l'importance politique de cet idiome, il n'y en a pas dont l'étude nous soit plus utile. Plus d'une fois, depuis nos premières guerres avec le Nord, la France a eu en face d'elle, ou dans ses rangs, des enfants de la race des Slaves. La paix nous permet enfin de rechercher, dans les langues et les littératures qui lient entre elles toutes les branches de la même souche, l'esprit national, les souvenirs, les tendances communes d'une race chez qui depuis tant de siècles, la chaîne des traditions de la vie héroïque n'a pas encore été interrompue. Il importe au plus haut degré de pénétrer le fond homogène de ces peuples dont l'avenir est inconnu, mais qui ne peuvent rester étrangers à nos destinées.

Si nous écartons toute autre considération pour nous attacher à l'intérêt scientifique, qui est ici notre véritable objet, nous reconnaîtrons que peu de langues sont plus curieuses à tous égards, que la langue slave. La philologie y rencontrera ces rapports multipliés et frappants qui lient ses formes grammaticales à celles des principales langues anciennes et modernes de l'Europe et de l'Asie. La critique littéraire y admirera la richesse et la douceur de ses différents dialectes, la grâce des inversions, la variété et la précision des rhythmes, qui se prêtent à tous les sentiments et à toutes les idées, enfin ce poétique mélange du génie asiatique et du génie européen, qui est le caractère distinctif et original de la littérature et de la race des Slaves.

S'il a jamais existé une langue commune à tous les peuples de cette grande famille, elle a péri. On n'en connaît plus que les nombreux dialectes, dont plusieurs réunissent tous les caractères qui élèvent un idiome au rang et à la dignité de langue littéraire. L'enseignement de la langue slave devrait en comprendre au moins les cinq dialectes principaux : le slavon

primitif ou langue sacrée, le polonais, le russe, le bohémien, le serbe.

De tous les dialectes slaves le plus parlé, est le polonais. Les premières traces de cet idiome ont été reconnues au dixième siècle. Dès le treizième, la Pologne comptait de grands poëtes, des orateurs sacrés et politiques, des historiens, d'habiles traducteurs des auteurs anciens. C'est surtout dans les traductions que se montre la richesse des dialectes slaves, leur souplesse et la mélodie de leurs rhythmes.

Le slavon primitif est aujourd'hui une langue morte. Jusqu'au dix-septième siècle, le slavon a été la langue littéraire et sacrée de la Russie. Les plus antiques annales de ce pays ont été écrites dans cette langue par le moine Nestor. Ce monument est du douzième siècle. A cette époque, le russe proprement dit venait de naître ; et l'expédition d'Igor inspirait à un contemporain une sorte de poëme en prose cadencée. Au dix-septième siècle, Pierre *le Grand* fonde la nation et constitue la langue. Catherine la fixe par des vocabulaires et des grammaires, et crée une académie pour en arrêter les règles et en conserver la tradition. Depuis lors, l'impulsion donnée à la littérature russe ne s'est point affaiblie. Elle se manifeste, en ce moment même, par de nombreuses fondations d'écoles, de gymnases, de bibliothèques, d'académies, qui, dans d'autres circonstances, pourraient faire de la Russie le centre d'un mouvement littéraire digne d'attention.

Les poésies épiques et lyriques du dixième siècle, quelques chants nationaux du huitième siècle, dont les héros sont païens, ne forment pas toute la part du dialecte bohême. Quoique la Bohême pût se contenter de la gloire de ces poésies, où une critique, même dépouillée de toute illusion patriotique, peut admirer la grâce de la poésie grecque unie à l'énergie scandinave, le dialecte bohême a déployé toutes ses beautés au douzième siècle dans des poëmes nombreux, au quatorzième siècle dans les écrits en prose de Jean Huss et de Jérôme de Prague. L'inspiration littéraire, étouffée au dix-septième et au dix-huitième siècle par la guerre, s'est ranimée dans ces dernières années, sous l'influence de la paix. La ville de Prague, par le nombre et les travaux de ses poëtes, de ses philosophes, de ses archéologues, est devenue comme la métropole littéraire des peuples slaves dans le passé.

Le plus riche et le plus pur de tous les dialectes slaves est

le serbe, qui est parlé dans la Serbie, la Dalmatie, une partie de la Bohême et de la Croatie, par une population de quatre millions d'hommes. Des monuments curieux marquent la suite de cette langue aux neuvième, douzième, treizième et quatorzième siècles. C'est sur la fin de ce siècle qu'avec la nation serbe, un moment si grande sous Lazare, s'éteignit en 1389 la langue nationale, vaincue avec Lazare dans les plaines de Kossovo, où les Ottomans écrasèrent dans la même bataille les rois de Bulgarie, de Bosnie et le prince d'Albanie, ligués avec le héros serbien. Ce qui ne périt pas alors du dialecte serbe se réfugia dans les montagnes, où se formèrent, des regrets de la patrie perdue et de la haine de ses oppresseurs, des chants populaires comparables, selon des critiques compétents, à ce que nous offre de plus beau en ce genre la Grèce moderne.

Il suffit de cet aperçu pour faire apprécier l'utilité d'un enseignement spécial, profondément philologique et littéraire, qui initierait un auditoire français à la connaissance de ces richesses ignorées.

Il y a en ce moment, dans tous les pays de race slave, où l'érudition est libre, une sorte de mouvement de renaissance. Les hautes études philologiques qui ont provoqué ce mouvement sur une si vaste portion du territoire européen, la communauté des souvenirs où tous les enfants de race slave se reconnaissent et se rencontrent, plusieurs littératures dont quelques-unes étaient déjà florissantes à l'époque où la nôtre se débrouillait à peine, ces poésies primitives, marquées de la grandeur et de la naïveté des mœurs héroïques, des épopées, des odes, des pièces de théâtre, tous les genres qui sont cultivés aux grandes époques littéraires, des annales où sont retracées la plupart des guerres qui ont amené la constitution de l'Europe moderne, les traditions des schismes religieux qui ont rangé sous l'église grecque les Slaves de l'Orient et du Nord et sous l'église latine les Slaves de l'Occident, un passé plein de grandes choses et de grands noms, Lazare, Huniade, Étienne Batory, Sobieski, Pierre I[er], tout cela formerait la matière d'un enseignement tel qu'il convient d'en doter le collége de France, riche de faits nouveaux, qui intéressent au même degré la France et l'Europe, et que de longues années d'études ne pourront épuiser.

Paris, 21 avril 1840.

(*Moniteur, etc.*)

XI

A. M DE SORGO

ancien ministre de la république de Raguse.

ADAM MIÇKIEWICZ; SES ŒUVRES, SON COURS DE LITTÉRATURE SLAVE AU COLLÉGE DE FRANCE.

Monsieur,

Lorsque l'auteur du livre à jamais célèbre *In calumniatorem Platonis*, le cardinal Bessarion, commentait devant l'Italie suspendue à ses lèvres les discours de Démosthène, il se passa un phénomène mémorable. Le peuple toscan, accouru pour l'entendre, fut comme frappé d'une révélation soudaine; on oublia tout à coup le portique athénien, et l'Eubée, et Philippe de Macédoine : cette parole éloquente qui retentissait à travers les âges, c'était Démosthène lui-même, se dressant du tombeau, pour protester contre la félonie et la trahison de l'Europe envers la reine déchue de l'Orient. La Grèce est toujours la Grèce; le peuple d'Athènes, c'est l'Italie, qui allait devenir une autre Athènes sous le règne savant et poli des Médicis. Les discours des deux orateurs furent également sans résultat. L'Islamisme s'avançait, Venise s'était brisée en le combattant; les empereurs ne lui opposaient plus qu'une lâche et molle résistance : il allait infailliblement envahir l'Europe, qui semblait tout entière décliner et mourir avec le siècle de Louis XIV, lorsqu'un peuple éminemment chrétien, obéissant à sa mission de sacrifice et de martyre, se posa comme une digue formidable entre elle et les rois de l'Asie, les arrêta, et s'immola lui-même au salut de la croix et de la liberté.

Quoi qu'il en soit, le flambeau des arts, éclipsé à l'Orient, fut une seconde fois transmis à l'Italie par ces généreux exilés qui avaient emporté du vaste embrasement de la patrie ce qu'elle avait de plus précieux, l'inspiration divine et le culte de l'antiquité. C'est alors seulement que l'on comprit dans l'Europe moderne la grandeur des écrivains de la Grèce ancienne, depuis qu'ils avaient Lascaris, Bessarion ou Gémisthès pour

interprètes, Marullus et Politien pour émules, et l'Italie entière pour auditoire !

Cette émotion qui s'emparait du peuple toscan, peuple éminemment civilisable et façonné pour le culte des arts, lorsqu'on lui révélait des beautés que Dante et Pétrarque n'avaient fait qu'entrevoir; l'intérêt qui s'attachait à ces illustres débris d'une nation qui laissait avant de s'éteindre de si larges effusions de lumière, tout cela nous revenait irrésistiblement à la pensée, toutes les fois que nous avons assisté au cours de littérature slave au collége de France. Nous ne pouvions nous défendre des solennelles et frappantes analogies qui existent entre les deux émigrations de Byzance et de Varsovie. Toutes deux ont quitté leur patrie en proie au schisme qui relevait la tête et qui, tour à tour orgueilleux et rampant, se prêtait avec complaisance aux vues ambitieuses des envahisseurs; toutes deux furent des abrégés du pays qu'elles avaient abandonné, et résumaient en elles tous les éléments de la vie sociale. Un exil commun avait enveloppé des prêtres et des guerriers, des artistes et des savants, des princes et des prolétaires; la Pologne, comme Byzance, eut des Gennadius et des Amiruzès, mais elle eut aussi des Constantin Paléologue, des Bessarion et des Lascaris.

Disons-le tout d'abord, cette chaire slave n'est pas comme on s'est efforcé de la représenter dans quelques organes de l'étranger, l'enseignement obscur d'une langue illettrée, à peine connue dans une partie de l'Orient, et méritant tout au plus le nom de *dialecte*. L'établissement de ce cours était non-seulement le vœu unanime des admirateurs zélés de M. Mickiewicz, l'auteur des *Aïeux* et de *Konrad Wallenrod* ; mais il répondait à un besoin réel et pressant de l'instruction publique. Il semblait étrange, en effet, que dans un collége destiné à l'essai des enseignements nouveaux qui avaient pris assez de développement pour s'élever à la dignité de sciences, la langue slave fût seule oubliée parmi toutes les langues vivantes qui font partie des études universitaires, comme le *copte*, le *malais*, l'*arménien*, le *tatare-mantchou*, etc. Dès le quinzième siècle, le slavon méritait déjà de fixer l'attention des savants, puisque Laurent le Magnifique, le même qui accueillit avec tant de faste et de grandeur les lettres exilées de Constantinople, ne dédaigna pas de faire enseigner publiquement l'*illyrique* à Florence, concurremment avec le grec et le latin, en témoignant ainsi de son admiration pour le dialecte de Raguse, l'Athènes slavonne. Une

langue parlée par 72,000,000 d'individus, et par des races qui, seules entre toutes, élèvent aujourd'hui des prétentions de conquête, vaut bien la peine qu'on en fasse une étude sérieuse. Considérée à cette hauteur, l'érection d'une chaire slave au collége de France n'est pas simplement une fondation scientifique; c'est un fait politique d'une haute portée, un fait dont la date coïncide merveilleusement avec les causes qui naguère ont failli susciter une lutte universelle et l'avénement des nationalités au dix-neuvième siècle. « La France, cet abrégé du monde, centre de toutes les communications artistiques et littéraires, qui réalise dans son sein, comme l'a dit M. Mickiewicz, l'idée d'une communauté chrétienne de peuples, devait donner asile à cette science du *slavisme*, aussi positive qu'un calcul, aussi poétique que la Bible. » Il eût été indigne d'une nation comme elle de repousser un enseignement dont les tribunes sont ouvertes dans toutes les grandes villes de l'Allemagne, sous les gouvernements même qui auraient le plus grand intérêt à le supprimer; lorsque des chaires de polonais sont établies en Saxe, concurremment avec les chaires des langues modernes; à Erlangen, en Bavière; lorsque le roi de Prusse vient de promettre solennellement à la députation de Posen l'érection d'une chaire slave à l'Université de Berlin et dans toutes les écoles supérieures de son royaume.

Depuis la fin du dernier siècle, la nation slave a été l'objet des recherches les plus assidues de la part de la studieuse Bohême; l'esprit d'investigation et d'analyse qui distingue les Tchèckes a fouillé ce terrain vierge, et fait prendre en peu d'années un développement inouï à la science encore ignorée du *slavisme*. Les travaux des littérateurs bohêmes, illyriens et polonais, ont fait briller aux yeux les richesses de cette crypte aurifère, les fruits d'or de ce jardin des Hespérides gardé par deux monstres intraitables, la difficulté de la langue et la dépréciation des choses d'autrui. La Bohême a donné le jour à Dobrowski le grammairien, à qui l'on doit la reconstruction de l'ancien idiome sacré, le sanscrit des Slaves, dans ses *Institutiones linguæ slavicæ veteris*, code immortel qui sert de point de comparaison à tous les autres dialectes; à Hanka le bibliographe, illustré par de précieuses découvertes et notamment celle des *Manuscrits de Koninghœfer* (1817), qui contiennent tout un cycle de poëmes héroïques des huitième et neuvième siècles, comme *Libussa*, *Zaboï et Slavoï*, *Cestimir et Vlaslav*, etc. La

Hongrie slovaque fut la patrie de Shaffarik, dont les deux ouvrages *Histoire de la langue et de la littérature slaves* et les *Antiquités slavonnes*, ont servi de source et de modèle à tous les traités publiés depuis sur ce sujet; de Kollar, poëte lyrique, auteur d'un livre sur la *Réciprocité des Slaves* (*Vechselseitigkeit*), qui contient des trésors de science et d'imagination. L'Illyrie possède une pléiade de poëtes et de grammairiens, parmi lesquels Vuk Stéfanowicz, Gay, Katanczic occupent le premier rang. La Pologne a Maciéiowski, veritable Léviathan de la littérature, dont le génie embrasse la Slavonie tout entière avec son histoire, sa légende et sa législation. Ses travaux cyclopéens ont été complétés par Kucharski, Maiewski, Jean Potoçki le célèbre orientaliste, Bohusz Siestrzencewicz le savant philologue. La Pologne revendique aussi cet homme populaire qui, pendant quarante ans, a voyagé de cabane en cabane, s'asseyant à la table du pauvre, épiant sur la bouche du paysan la chanson prête à y éclore, payant lui-même son gîte et son écot par une chanson ou quelque secret d'économie domestique. C'est à la vie laborieuse de Chodakowski que l'on devra un jour le recueil le plus complet de poésies populaires qui ait jamais existé. Un autre Polonais, Danilowicz, a entrepris la tâche difficile de réunir et d'arranger en code systématique ce que les Russes appellent leur législation, et qui n'est qu'un fatras inextricable d'oukases et de règlements contradictoires, rendus depuis Yvan-à-la-bourse jusqu'à nos jours; ses travaux, comme nous l'affirme M. Mįçkiewicz, pourront se comparer à ceux de Justinien et de ses conseillers: et nous le croyons sur parole. L'Autriche slave a suivi ce mouvement d'élaboration intérieure; des chaires ont été établies dans presque toutes les villes mixtes, des revues innombrables ont vu le jour, des bibliothèques ont été organisées sous le patronage des divers gouvernements associés à cette grande palingénésie littéraire: et c'est ainsi que nous avons vu se former et s'étendre une vaste hétairie intellectuelle, type et symbole de la future fédération politique des Slaves, une tétrapole savante, dont tous les membres ont adopté pour devise: « *Slavus sum, nihil slavici alienum a me puto.* »

Mais tous les produits de cette association, composée pour la plupart d'érudits et de professeurs, se ressentent encore de l'aridité d'une recherche purement analytique. Il est réservé à M. Miękiewicz, poëte et créateur avant tout, de donner à la

science du slavisme la vie et la lumière qui lui manquent; de prononcer sur tous les éléments dont elle se compose la parole organisatrice, e *fiat* de la Genèse : tâche sublime dont, mieux que nous, il comprend toute l'importance. D'ailleurs, tout ce qui se rattache à la nation slave est encore aussi étranger à la France qu'il y a deux siècles, lorsque le comique Regnard écrivait son fabuleux *Voyage*, ou lorsque le fécond Nougaret inventait ses *Beautés de l'histoire de Pologne*. A part quelques ouvrages sérieux, comme les *Mémoires* de Rulhière continués par Ferrand, l'*Histoire de Jean III Sobieski* par M. de Salvandy, les travaux de Malte-Brun et de Balbi, tout ce qui concerne l'origine, les mœurs, la vie intime et sociale des peuples slaves, est moins connu que les fastes des Arabes ou des Chinois; dans l'idée de certains hommes de lettres et d'État, la Pologne est aussi loin de Paris que la Polynésie.

Quelques traductions partielles ont cependant fourni de merveilleux échantillons de la légende slave; deux *Nouvelles* charmantes de Charles Nodier, *Jean Sbogar* et *Smarra*, les *Chants populaires de la Serbie*, traduits de l'allemand par madame T. Voïart, qui semblent avoir repris sous une plume féminine la grâce et la simplicité natives, les *Chants héroïques* de Niemcewicz traduits par Charles Forster, les savantes recherches de MM. Eichhoff et des Carneaux, enfin les spirituelles, mais apocryphes imitations de la *Gusla* (1) : voilà tout ce qui fut révélé jusqu'aujourd'hui de cet hémisphère nouveau de la pensée humaine que M. Mickiewicz s'est chargé de nous décrire.

Dans le premier semestre de son cours, il a pleinement justifié la brillante renommée qui l'avait devancé; il s'est posé tout d'abord parmi les professeurs les plus distingués du collége de France, en réalisant, et au-delà, les espérances de ses auditeurs. Les Slaves, disait-il, ne forment qu'une seule et même nation, ne parlent qu'une seule et même langue Leurs mœurs sont agricoles et républicaines. Dans l'antiquité, elles semblent avoir le plus d'analogie avec celles des Pélasges (2) et des Grecs d'Homère. Les Grecs *scythisent*, disait Anacharsis, en écoutant les rhapsodes; de même qu'aujourd'hui on pourrait dire que les Slaves *hellénisent* : et dernièrement un homme d'esprit a publié en Dalmatie une brochure ayant pour titre le *Morla-*

(1) Par M. Prosper Mérimée, aujourd'hui académicien.

(2) Voir Hérodote IIe livre.

quisme d'Homère, où les mœurs des paysans morlaques sont comparées à celles des héros de l'Iliade.

Dans un mouvement de translation accompli par le travail imperceptible des siècles, les peuples slaves ont abandonné à des races étrangères une partie de leurs possessions occidentales, et reconquis à l'orient ce qu'ils avaient perdu de ce côté. Le chêne slave étendait autrefois ses rameaux immenses, d'une part à travers la Saxe et la Poméranie jusqu'à la mer du Nord; de l'autre, le long de la Save et du Danube, jusqu'aux Alpes du Tyrol. La première métropole des Slaves était le temple triangulaire de *Rhéta*, sur l'emplacement duquel se trouve aujourd'hui le petit village de Prilvitz, dans le Mecklembourg; les souverains obotrites de ce pays sont encore de race slave : la seconde métropole était *Arkona*, dans l'île de Rügen. Jusqu'en 1731, on a célébré à Vustrow, dans le Hanovre, le service divin en langue slave. Les costumes, les danses d'Altenbourg, en Saxe, sont les mêmes que ceux des riverains de la Vistule; et jusqu'à ces mystérieuses sympathies des peuples qui tiennent souvent à une identité d'origine, tout atteste encore en Saxe l'ancienne domination vende ou slavonne. C'est la race germanique qui fut destinée à lui succéder dans toutes ses possessions abandonnées. Vingt-trois empereurs, depuis Charlemagne jusqu'à Henri IV (800-1190), travaillèrent continuellement à la germaniser. L'Allemagne, dans ses bras de marâtre, étreignait, étouffait ces malheureuses peuplades, espérant se les assimiler ou leur ôter la vie. Arnold, Helmoldus et Adam de Brême, écrivains du onzième siècle, comptaient déjà trente rameaux de la souche slavonne abattus par la hache tudesque. Quel était le lien mystérieux qui cimentait entre elles toutes ces populations démembrées? Qui les a préservées du malheur de se confondre à jamais avec leurs ennemies et les a sauvées de la destruction finale? Ce lien sacré, ce symbole de régénération, c'était le langage national, la parole, le Verbe trois fois saint, *Slovo*, dont la race entière est l'incarnation vivante.

La langue slave, parlée depuis les boucles de l'Elbe et l'Adriatique jusqu'au détroit de Behring, sur un tiers de l'Europe et de l'Asie, n'est partout, nous l'avons dit, qu'une seule et même langue, sauf de légères altérations d'orthographe et d'accent. Après les travaux de Siestrzencewicz, évêque de Vilno, il n'est plus permis de douter qu'elle ne soit une dérivation directe du sanscrit. Ses étymologies, ses déclinaisons, ses nom-

bres cardinaux et les conjugaisons des verbes auxiliaires, l'attestent jusqu'à la dernière évidence. On peut la considérer comme le lien commun entre les langues gréco-latines et indo-pélasgiques, ou plutôt comme le point de départ des unes et des autres. Son nom même dérivé de *Slovo*, Verbe, Renommée ou Gloire, semble expliquer le mystère de son affinité avec toutes les langues vivantes.

L'imagination des ethnologues s'est suffisamment exercée sur l'origine du peuple slave. Il paraît cependant acquis à l'histoire qu'il est *autochthone* sur toutes les parties du territoire qu'il occupe, c'est-à dire que son établissement y est antérieur aux temps historiques; son alphabet glagolétique, que l'on attribue par erreur à saint Jérôme, et qui, d'après quelques savants, remonte aux temps mythologiques, n'est qu'un ordre de la divinité adressé à ce peuple, de se réunir en société et de se livrer à la culture du sol: chacune de ses lettres exprimant un précepte, un Verbe de ce commandement sacré. En voici les premières lignes: « *Moi, Dieu, voyant, je dis qu'il est bon de vivre des produits de la terre; ainsi que vous le pouvez, hommes sages, prononcez une parole ferme, etc.* » Cet alphabet, appelé *glagolé* ou *boukwiça* (Verbum-Dei), ne serait que le débris d'une ancienne écriture hiéroglyphique des Slaves, et semble avoir des rapports avec les caractères symboliques dont les Babyloniens se servaient pour désigner les heures (1). La haute antiquité de cet alphabet est définitivement constatée par les recherches du savant Kopitar.

L'autre alphabet, appelé *kyriliça* (écriture d'église ou cyrillique), en usage jusqu'aujourd'hui dans les livres de la liturgie slavonne, a été créé par saint Cyrille, ou Constantin de Thessalonique et son frère saint Méthode, premiers apôtres slaves au neuvième siècle. Cette écriture a été formée sur le modèle de l'alphabet grec, ou peut-être le glagolé fut-il leur commune origine. Les deux alphabets cyrillique et glagolétique se trouvent en regard dans la *Texte du Sacre* (2), *ancien re-*

(1) Un écrivain arabe du neuvième siècle, Ibn-Abin-Yaqoub-el-Redim, donne la copie d'une inscription slave gravée sur bois, qui lui avait été remise par l'ambassadeur d'un roi du Kaukase, envoyé en Russie, et dont la ressemblance avec le glagolé ne peut être contestée. Voy. le *Traité sur la plus ancienne écriture des Russiens*, par le conseiller Frahn.

(2) Voy. à ce sujet l'intéressante dissertation du jeune et savant Polonais Corvinus Iastrzembski. *Journ. génér. de l'Instr. pub.*, 4 et 7 sept. 1839.

cueil d'Epistres et d'Euangiles en lettres esclauonnes, sur lesquelles nos roys meltoient la main dans leur Sacre, en faisant le serment de rendre la justice et de conseruer a chacun son droict (1). C'est un écrit autographe de saint Procope, abbé de *Sazawa*, bénédictin du onzième siècle; et apporté en France, selon quelques-uns, par Anne Yaroslavna, femme de Henri Ier, selon d'autres par le cardinal Charles de Lorraine, archevêque de Reims (1574), à son retour du concile de Trente.

D'après Dobrowski, l'alphabet glagolétique remonte au grand schisme d'Orient, lorsque le peuple slave se partagea entre l'Église de Rome et celle de Byzance; il prévalut dans la Carniole et la Dalmatie, demeurées catholiques, tandis que les Russes et les Serbes, ayant embrassé le schisme, adoptèrent l'écriture cyrillique. L'un et l'autre sont composés d'environ quarante lettres, qui répondent à toutes les intonations de l'organe vocal, comme l'alphabet sacré des Indous. Pierre Ier, pour donner une écriture cursive à ses sujets, eut l'idée de supprimer toutes les abréviations et les accents dont les livres cyrilliques se trouvent hérissés; de dédoubler les diphthongues et d'arrondir les arêtes trop saillantes des majuscules. C'est ainsi qu'il forma cette écriture bâtarde des Russes modernes qui n'est ni le slave, ni le grec, et encore moins le romain; mais qui semble une bizarre compilation des trois, et qui rend la langue russe à jamais inaccessible pour les Européens.

Le quatrième alphabet slavon est celui employé par Vuk Stefanowicz dans sa collection des *Chants populaires de la Serbie.* C'est encore un nouveau travestissement de l'alphabet cyrillique, avec une modification de l'*i* bref. Tous ces alphabets cependant, qui entravent par leur diversité la communion intellectuelle entre les peuples slaves, tombent en désuétude, et font place désormais à l'alphabet romain, usité par les Illyriens, les Bohêmes, les Slovaques et les Polonais.

La langue slave porte le double caractère des langues anciennes et modernes. Elle possède simultanément la déclinaison sans articles, les trois nombres, les trois genres, la liberté des inversions, le mètre et la mélodie des langues anciennes, et cette facilité de nuancer à l'infini, de se plier à toutes les abstractions de la pensée, qui fait la richesse des modernes. « Cette langue prend différents aspects dans ses divers dialec-

(1) Pluche, *Spectacle de la nature*, t. VII, p. 256.

tes, disait M. Mickiewicz, auquel nous empruntons ce passage de son cours. Elle apparaît tantôt comme langue théologique et sacrée, comme le sanscrit des Slaves, dans le vieux russien, dans les livres de Cyrille et de Nestor; comme langue du commandement et de la domination asiatique, dans le russe moderne; comme langue de la science et de la haute érudition, de l'enthousiasme religieux exalté par le voisinage de la rêveuse Allemagne, dans le bohême; comme langue littéraire et *sociale* dans le sens étendu de ce mot, dans le polonais; enfin comme langue épique et musicale, comme langue primitive, chez les Monténégrins.»

Parmi tous ces dialectes, le bohême est doué de l'hexamètre le plus parfait, sans licences et sans quantités communes; les traductions d'Homère, de Virgile et d'Horace, par Vinaryçki, sont sans doute les meilleures connues. Le polonais possède la prose la plus nombreuse et la plus expressive. Formée sur le modèle des langues anciennes, soit dans les assemblées publiques, soit dans les camps en présence des ennemis, soit dans les élections des souverains, cette langue a toute la gravité de l'éloquence latine; et sa collection d'orateurs, depuis Kasimir le Grand (1333) jusqu'à la diète constituante de 1791, est son plus beau patrimoine littéraire. Sa poésie est d'une date plus récente, par une singularité qui la distingue de toutes les littératures connues; chez les autres peuples, toujours le chant a précédé la parole, toujours la poésie avant la prose : ici, Platon a devancé Homère. Sa prosodie est très simple et ne possède qu'une seule règle; la pénultième est invariablement longue dans tous les mots, et les autres syllabes sont tantôt longues, tantôt brèves, selon l'augment grammatical. M. Mickiewicz et Bogdan Zaleski, les deux poëtes contemporains, ont cependant tenté d'heureux essais de poésie cadencée, dont les chants de l'Ukraine et de la Volhynie offrent les plus parfaits modèles en polonais.

L'illyrique se subdivise en deux branches, le serbe et le dalmate; le serbe, dont les célèbres poésies populaires ont été recueillies par Vuk Stefanowicz et traduites en toutes les langues (1); et le dalmate, qui se parle à Raguse, l'Athènes slavonne, et qui possède un des cycles poétiques les plus com-

(1) Voy. la traduction allemande de W. Grimm. et la traduction française de M. E. Voïart.

plets de l'Europe. Holly le Serbe, et Katanczyç le Dalmate, offrent aussi des exemples merveilleux de poésie d'après l'antique. La littérature russe est toute d'imitation et ne porte encore aucun caractère national. Il faut pourtant citer quelques fragments remarquables, comme l'*Ode à Dieu*, de Dzierjavin, que l'empereur de la Chine a fait graver en lettres d'or sur les parois des pagodes; et la *Fontaine de Bagtchésaraï*, par Pouschkin, heureuse imitation de la poésie arabe.

La coexistence simultanée de tous ces idiomes d'une même origine, possédant, malgré leur type individuel, un certain air de famille et semblable, « *quantum licet esse sorores*, » est une question philologique de la plus haute portée et digne à tous égards de la méditation des savants. C'est dans le langage, ce penser à haute voix des peuples, que l'on trouvera leur physionomie, que l'on surprendra le secret de leur vie morale, de leurs affinités et de leurs répulsions; ainsi que de leur destinée finale. C'est dans les différentes couches de ce terrain, auquel chaque siècle est venu apporter son alluvion, que l'on peut lire leur histoire ; comme on retrouve, en creusant les viscères de notre planète, quelques pages égarées de ses annales. « Certes, ce serait un spectacle intéressant pour un anatomiste, poursuivait M. Mięckiewicz, s'il se trouvait quelque part un individu organisé de telle façon qu'après avoir parcouru toute l'échelle de l'être, depuis la pierre et la plante jusqu'à la vie intelligente et sensitive, il eût conservé dans ses organes les traces de tous les états intermédiaires ; et qu'il offrit simultanément le tableau de la nature inerte et végétale, et de la nature organique à son plus haut développement. De même, il serait précieux pour un philologue de découvrir une langue qui, après avoir parcouru toutes les phases de son élaboration, depuis le parler sauvage des barbares jusqu'à la mélopée savante d'une société avancée en culture, offrît à la fois, dans ses différents dialectes, les caractères d'une langue primitive, et ceux de la parole humaine dans toute sa force et sa plénitude. »

Tel est le tableau que présente la langue slave. Quelques-uns de ses dialectes sont arrivés à la maturité de langue complète, douée de tous ses organes, et pouvant se prêter à toutes les exigences de la civilisation, comme le polonais et le bohême. D'autres ont été arrêtés dans leur essor de perfectionnement par l'étreinte avilissante des hordes germaniques ou mongoles,

comme le serbe et le russe moderne. D'autres se trouvent encore aujourd'hui tels qu'ils étaient il y a quelque mille ans, avant la séparation des tribus; comme le monténégrin, parlé ou plutôt scandé dans les Alpes slavonnes : orgue immense, dont toutes les touches, du grave à l'aigu, répondent à des jeux différents, mais qui produisent dans leur ensemble la plus magnifique et la plus vaste harmonie. Cependant tous ces dialectes tendent évidemment à l'unité. L'abandon simultané des caractères russes et serbiens en faveur des caractères romains, avec un mode de transcription uniforme pour tous, sera le prélude d'une grande réforme linguistique. Il ne serait nullement question d'opérer dès à présent leur fusion totale, aucun de ces dialectes ne pouvant abdiquer son individualité en faveur d'un langage de convention, d'une *résultante* qui serait destinée à les remplacer; mais ils pourraient toujours se compléter l'un par l'autre, au lieu de puiser dans les idiomes étrangers qui les altèrent et les corrompent, converger sans cesse dans leurs développements, en remontant toujours aux sources primitives, comme le Psautier polonais, l'Expédition d'Igor, les chants épiques de Koninghœfer, les élégies serbes et dalmates : véritables trésors où le peuple est venu déposer « la trame de ses pensées et la fleur de ses émotions (1), » jusqu'à ce qu'un poëte au souffle puissant et créateur, comme Homère ou Dante, vienne les saisir tous quatre à leur source, les fondre dans un poëme immortel, et transmettre la langue slave, une et parfaite, à l'admiration du monde à venir.

Il existe entre le génie du peuple grec et du peuple slave d'autres analogies que la ressemblance des signes alphabétiques, et qui se manifestent dans leurs langues, leurs croyances religieuses et leurs institutions. Le grec, de même que le slave, se décompose en quatre dialectes; l'*attique*, l'*ionien*, le *dorien* et l'*éolien*, qui correspondent exactement par leur caractère particulier et leurs qualités aux quatre dialectes slaves, le *bohême*, le *polonais*, le *serbe* et le *russe* et se réunissent de même en deux couples symétriques : l'attique-ionien et le dorien-éolien, ou le bohêmo-polonais et le serbo-russe. Le premier semble surtout approprié à l'épopée, le second au drame, le troisième à l'idylle, le quatrième à l'ode. Ils se trouvent employés simultanément

(1) Voy. *Konrad Wallenrod*, par Mickiewicz.

dans les récits des rapsodes, comme dans les chants des vieux lyrniki (joueurs de lyre), Homères rapsodes de la Dalmatie. Cette étonnante conformité linguistique, dont on pourrait multiplier les exemples à l'infini, et qui a fait dire à Shaffarik : *Ingenia Slavorum habent quædam Græcum referentia*, etc., ne prouverait-elle pas une identité d'origine ? et les *Pélasges*, ces soldats agriculteurs qui, après avoir passé le mont Hœmus, ou le Balkan d'aujourd'hui, sont venus s'établir dans la Thessalie et la Macédoine, ne seraient-ils pas aussi les vrais ancêtres des *Polonais* (Polacy) ?.... Une foule de preuves viennent à l'appui de cette conjecture. Le nom des Πελασγοί (selon l'hébraïque *Phélagi*, les dispersés), est identique avec celui des *Serbes* ou *Zerves*, qui semble être le nom générique de toutes les populations slavonnes avant le christianisme, la radicale *Zrv* ayant la même signification que *Phélagi* (1). L'ancienne théogonie pélasgique, dont on retrouve les débris dans les chants d'Hésiode, est presque identique avec la mythologie slavonne ; et la guerre des Dieux et des Titans pourrait bien n'être que la destruction des rois slaves, serbes ou pélasges par les nouveaux conquérants de la Grèce, les Hellènes (2).

On pourrait également expliquer par les colonies pélasgiques établies dans la Grande-Grèce, l'affinité du slave avec le romain primitif retrouvé par M. Fauriel, et dont naguère il nous donnait la clef dans un cours plein de science et de profondeur.

En poussant plus loin cette comparaison, on trouve que la constitution sociale des deux peuples est la même. Chez les Slaves comme chez les Grecs, le système communal a toujours prévalu sur le système de centralisation adopté par les Romains. Tandis que Rome appliquait sa règle de fer sur les provinces qu'elle subjuguait, en leur imposant despotiquement avec ses proconsuls son langage, ses croyances, ses mœurs, ou plutôt sa négation de mœurs et de croyances, la Grèce était comme la Slavonie subdivisée en plusieurs petits États qui avaient chacun leur centre, leur organisation et leurs intérêts. Quelquefois séparées par les mers, ces fractions n'avaient de

(1) *Zrywam*, en polonais, je romps, je brise, je disperse; *zerwany*, dispersé, rompu.

(2) Nous ne hasardons aujourd'hui ce rapprochement que comme une simple hypothèse, à laquelle nos études sur Hésiode donneront plus tard une entière certitude.

commun entre elles que la langue et ne se coalisaient qu'au moment du danger, lorsque l'existence de la mère-patrie était menacée par les Perses, les Macédoniens ou les Romains. Alors une ligue se formait, les dissensions intérieures étaient ajournées, pour renaître avec plus d'animosité, lorsque la victoire ou le hasard avait détourné l'orage qui les menaçait.

Mais les Grecs, malgré leur morcellement à l'infini, malgré leur disparité de lois, d'intérêts et de caractères, ont pourtant laissé le plus splendide héritage qu'une nation en s'éteignant puisse transmettre à la reconnaissance des peuples; des monuments artistiques, des chefs-d'œuvre littéraires qui font le désespoir de la civilisation actuelle : et malgré un intervalle de trente siècles, ils sont encore nos maîtres en tout. Comment se fait-il que le peuple slave, si richement doué par la nature, qui semble par son génie aussi bien que par sa masse appelé à de hautes destinées, comment se fait-il que ce peuple ait moins participé au mouvement intellectuel des temps modernes? qu'il se soit laissé tour à tour opprimer par ses voisins, lui-même plus fort qu'eux tous pris ensemble, et pouvant les écraser sous son orteil de géant? C'est que les Grecs avaient un temple commun, un tribunal des Amphictyons et un oracle à Delphes, des jeux lustraux à Olympie, enfin une ligue achéenne pouvant au besoin centraliser toutes les races et faire taire toutes les divisions ; tandis que la ligue slavonne entre les Bohêmes, les Polonais et les Hongrois, ne put jamais avoir de durée; grâce à la jalousie des rois germains; que les deux grandes métropoles slavonnes Kiow et Prague à peine devenues chrétiennes se sont divisées par le schisme; que du sommet des Karpathes aux rives de la Baltique et de l'Euxin à l'Oder ce fut un éternel champ de bataille, une vallée de Josaphat, où rien n'est resté debout, pas même les tombeaux. C'était une Thébaïde perpétuelle, comme disait M. Mickiewicz, dans tous les siècles et sur tous les points de l'Europe; le destin du peuple slave semble avoir été un fratricide sans terme et même sans commencement, dont ses ennemis seuls ont profité!... « Ne serait-il pas temps, s'écrie le savant Kollar, de renouveler l'antique alliance entre les enfants de *Slava?* Ne pourrait-on pas établir, à l'exemple des Grecs, une métropole religieuse à Prague, les Amphictyons à Krakovie, les jeux olympiques dans les Alpes slavonnes, et la patrie, partout! »

Ce souhait généreux semble au moins en partie devoir bientôt se réaliser. C'est un spectacle bien digne de nos admirations que la renaissance instinctive et spontanée de tous ces peuples, arrivés jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle avec les mœurs, les croyances, le caractère qu'ils avaient avant l'existence des sociétés modernes, se réveillant tout à coup à la liberté. D'une part un gardien de troupeaux, changeant, à la manière des pâtres antiques, sa houlette contre un glaive, et puis contre un sceptre, ressuscite à lui seul l'esprit indépendant et belliqueux des Serbes ; ici, une princesse obotrite, issue de la seule famille slave régnant actuellement en Europe, vient, d'après la poétique hyperbole de Grotius, hériter « de la plus belle couronne au monde après la couronne céleste. » Plus loin, la Pologne et la Hongrie se regardant à travers les Karpathes, marchent à travers le sang et le martyre vers une ère d'affranchissement et de grandeur, se reconnaissent pour sœurs et se tendent fraternellement la main.

« Tous les peuples, a dit M. Mickiewicz, ont parcouru les différentes phases de la vie sociale, tous ont dit leur dernier mot ; à présent c'est à la nation slave de prendre la parole. » Cette grande transformation doit-elle s'accomplir sous le patronage d'un prince tatare ou germain, en vertu d'un oukase daté de Saint-Pétersbourg et ratifié à Vienne, ou bien sous le labarum de la Pologne régénérée ? sous la devise qu'elle inscrivait en 1831 en tête de ses bataillons : « PRO NOSTRA VESTRAQUE LIBERTATE, » oubliant que les mots « *Patrie* et *Liberté* » n'avaient pas de termes équivalents dans la langue des Moskovites ?

Cependant, la Russie elle-même n'est pas restée tout à fait étrangère à ce vaste mouvement vers l'unité. La pensée sublime des conspirateurs de 1825, étouffée sous les voûtes des cachots, ou châtiée par l'ignominie de la potence, la pensée de Pestel, Ryleïeff, Mourawieff, Bestoujeff était de séparer dans le sein du colosse oriental l'élément slave de l'élément tatare, scandinave ou germain qui l'avait souillé par son impur alliage, et de réaliser le rêve sublime d'une république universelle des Slaves.

C'est une grande et noble mission dévolue à M. Mickiewicz, et dont il a, nous le croyons, le courage et la volonté. A lui donc la pensée, comme au tzar de Moskou le despotisme ; à

lui le Verbe slave dont tous les obstacles matériels peuvent ralentir, mais non empêcher la propagation. C'est une grande lutte engagée entre les deux principes qui se partagent la vie de l'homme et de l'humanité; mais croyons-le pour l'honneur de la Providence : à l'intelligence, à la justice, à la vérité le triomphe définitif. Non, ce n'est point sous les efforts du *panslavisme* russe et d'un tzar allemand que l'unité slavonne doit s'accomplir; c'est du tombeau de la Pologne que doit sortir quelque jour la fédération des Slaves régénérés. Cette grande idée a germé d'abord dans le cœur chaleureux des poëtes pour pénétrer dans les masses. Tout ce qui éclaire les peuples sur leurs véritables intérêts, tout ce qui relève leur dignité et les rattache à leurs souvenirs, à la patrie, au culte des ancêtres, ne saurait servir les mauvaises pensées du despotisme. Toute lumière jetée au sein des masses est funeste au règne de l'injustice et du mensonge. «L'esclavage, a dit un tzar, c'est le ciment de ma maison! » mot affreux, et qui doit nous édifier sur les destins des Slaves, si jamais ils avaient le malheur de reconnaître la suprématie morale et politique de Saint-Pétersbourg. Otez l'esclavage de la Russie et la Russie tout à coup et comme par enchantement cesse d'exister : la grande république slave est fondée.

Avec la double qualité dont il est doué, de grand poëte et d'éminent professeur, M. Mickiewicz va bientôt, n'en doutons pas, devenir l'âme et l'organe de l'émigration polonaise. Il a chanté mélodieusement les malheurs de sa patrie, il va maintenant prophétiser pour elle des jours meilleurs et de plus hautes destinées. Que des obstacles momentanés, des considérations d'amour-propre et la difficulté qu'il trouve dans l'accent d'une langue étrangère ne l'arrêtent pas en si beau chemin : « le génie, c'est la patience, » a-t-on dit avec raison (1). Qu'il se garde surtout des entraînements personnels qui l'environnent et qui, nous le savons et nous l'en avertissons, tendraient à faire de son enseignement une prédication du *Messianisme*; piége grossier dans lequel des hommes vendus à la Russie voudraient le faire tomber. Il faut aussi qu'il soit fier d'être Polonais. Car il appartient à cette grande républi-

(1) V. *Œuvres complètes de M. Adam Mickiewicz*, traduction française Chez Lecou et Plon frères, rue Garancière, 9.

que qui a devancé toutes ses rivales dans la carrière de l'émancipation et de la liberté; cette sœur aînée de la famille slavonne, comme l'appelle Kollar dans sa *Réciprocité*, qui a produit Sobieski et Kosciuszko, les plus grands guerriers, Vitellio, Kopernik et Zaluzanski, les plus illustres savants, Bogdan Zaleski et lui-même, les plus gracieux poëtes slaves : et qui maintenant encore est grande entre toutes par la pensée, comme elle le fut naguère par les vertus civiques et par l'éclat des armes. Ce n'est pas une propagande politique que nous lui demandons ; mais il peut, par le simple énoncé des idées dont il est l'interprète, hâter le jour de la résurrection de sa patrie et contribuer à renverser un ordre de choses fondé sur les ténèbres et la violence. Depuis dix ans, la Pologne libre est la plus noble aspiration de la France ; Pologne, veut dire pour elle, amour de peuple à peuple, fédération nationale, fraternité universelle. Elle est le songe de tout homme de bien, la première pensée des poëtes qui l'ont célébrée dans leurs chants avec le nom de leur première amante : à tel point que ceux qui n'ont point daigné ou qui n'ont pas osé lui consacrer les prémices de leur talent, forment une véritable exception dans la vaste famille des artistes. La France est déjà vers le sommet de l'échelle intellectuelle dont les peuples slaves ont à peine parcouru la moitié ; mais de même que vous et que M. Miçkiewicz, dans d'autres temps Anacharsis édifiait les Grecs par ses doctes entretiens, et venait s'asseoir aussi, lui le Scythe, le Barbare, au banquet idéal de Platon (1).

Agréez, etc.

Paris, décembre 1840.

(*L'Université catholique.*)

(1) Voici le sonnet qui m'a été adressé par M. de Sorgo, en réponse à la lettre précédente :

Al signor Christino Ostrowski poeta polacco.

Qual suol vibrare armoniosa lira
Si un altra a lei simil risuona acanto
Se che ambe par che un solo affetto inspira,
Che da un sol cuor si parta il doppio canto :

XIII

A M. J.-U. NIEMCEWICZ

président de l'Institut historique polonais.

LE PALATINAT DE PLOCK

Considéré comme théâtre des plus importantes opérations militaires, pendant la guerre de Pologne en 1831.

MONSIEUR,

A vous, le digne ami de Washington et de Kosciuszko, poëte et soldat de l'ancienne Pologne, à qui je dois mon admission dans l'Institut historique, à vous ces quelques pages sur les derniers jours de notre campagne de 1831 ; d'après mes souvenirs personnels et ceux de mon frère Thomas Ostrowski, capitaine d'état-major, aide de camp du général de cavalerie Miller.

En faisant le récit des principaux événements qui préludèrent de loin en loin à la chute de Varsovie, je ne viens pas servir des ressentiments nationaux depuis longtemps assoupis, et flétrir les auteurs de nos désastres ; j'ai seulement voulu donner une idée des opérations importantes qui se sont passées

Tal pur quest' alma insiem'freme e delira
All'echeggiar di què tui carmi, u'l santo
Amor di Patria nobilmente spira,
E che son molli ancor d'eroico pianto.

Io non ti vidi mai, ma pur già t'amo
Ostrowski, e non volgare amico, io porgo
Già a te la destra, e la tua stringer bramo.

D'istesso sangue in te un germano io scorgo;
D'un duolo istesso al par di te son gramo,
E al par di te, col canto all'Etra io SORGO.

sous nos yeux, et décrire cette portion de terrain qui leur a servi de théâtre. Dans une guerre de principes comme la nôtre, les personnes ne sont presque rien, les résultats sont tout; ce n'est pas ma faute s'il faut leur appliquer des noms propres. Ce récit a pour but de démontrer par quelle série de déceptions il nous a fallu passer pour arriver en quelques mois des brillantes victoires de Waver et d'Iganié, aux sanglants revers d'Ostrolenka et de Varsovie. Il doit expliquer au moins, sinon justifier la fin déplorable d'une guerre commencée sous d'aussi fortunés présages; faire comprendre comment une nation insurgée en masse pour le maintien de ses droits les plus sacrés, a été réduite à l'impuissance par l'ineptie et le mauvais vouloir de quelques hommes. Il doit servir aussi de fil conducteur pour ceux qui auront le bonheur de recommencer la lutte nationale, tout en profitant des sévères leçons du passé.

L'histoire militaire du palatinat de Ploçk en 1831 est toute l'histoire de la campagne. L'expédition contre les gardes russes, la bataille d'Ostrolenka, la marche de flanc de Paskéwitch, le mouvement du général Milberg, bien conçu et fort mal exécuté, la désastreuse diversion du général Thomas Lubienski, et enfin la retraite opérée par le général Rybinski, tels sont les faits dont ce palatinat fut témoin coup sur coup depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre. Mais, pour avoir une connaissance exacte de ces mouvements, il est indispensable de se faire une idée nette du terrain et des ressources qu'il offrait aux deux armées belligérantes. Comme tout le nord de la Pologne, le palatinat de Ploçk n'offre aucun de ces obstacles insurmontables qui garantissent à jamais un pays d'une invasion étrangère. Néanmoins, on ne peut le considérer comme entièrement découvert que du côté de la Prusse, attendu qu'il n'est séparé de ce dernier pays par aucune frontière naturelle. Il n'en est pas ainsi de sa partie orientale, qui est protégée par deux rivières considérables, le Boug et la Narew, dont la première le traverse dans presque toute sa largeur, et dont la seconde le sépare du district de Stanislavow et de la Podlaquie. Maîtres comme nous l'étions des places de Sieroçk au confluent de ces deux rivières, du pont de Zegrzé sur la Narew, coupant la grande route de Varsovie à Saint-Pétersbourg par Kowno, et de Modlin, tête de pont formidable, au confluent de la Narew et de la Vistule, un seul de ces passages nous permet-

tait d'opérer, soit offensivement, soit défensivement, sur les deux rives; pendant que l'ennemi, s'avançant de Lomza ou de Ciechanowieç, n'aurait pu se morceler sans courir le risque d'être battu en détail. En 1808, Napoléon sut tirer parti de cette position qui couvre si bien la capitale du côté du nord; mais l'hiver et le mauvais état des routes l'empêchèrent de jouir de tous ses avantages. A ces difficultés, qui sont toutes contre l'agresseur, on doit ajouter la nature du pays enclavé entre la Narew et le Boug; en général peu habité, presque entièrement couvert de forêts de sapins, et même entre Zambrow et Lomza, assez fortement accidenté et couvert de bruyères. Les habitants sont pauvres et vivent presque exclusivement des produits de la chasse. On aurait dû mettre à profit leur adresse merveilleuse et constamment exercée, leur connaissance parfaite de tous les sentiers et conduits de ces immenses forêts, impénétrables à tout autre. Maintenant encore, il suffirait de jeter quelques milliers de fusils entre les mains de ces chasseurs, désarmés par la prévoyance moskovite, pour organiser tout d'un coup les meilleures compagnies franches qui puissent exister pour une guerre de partisans.

C'est entre ces deux rivières que le grand duc Michel cantonnait paisiblement avec la garde impériale, au risque d'être coupé de la grande armée de Dybitch, enveloppé, désarmé, lorsque le plan de cette opération, habilement conçu par le quartier-maître-général Prondzynski, échoua par la faute impardonnable du généralissime. Il n'entre pas dans le cadre de cette notice de suivre la marche de l'armée polonaise dans sa brillante excursion contre les gardes russes. Il suffira de mentionner que plus le généralissime Jean Skrzyneçki s'écartait de Varsovie, plus il témoignait d'irrésolution et de crainte dans tous ses mouvements; tâtonnant toujours, sous le prétexte d'assurer ses derrières, lorsqu'il fallait se porter franchement en avant: désespérant tous les officiers par ses lenteurs, tandis que la marche forcée ne semblait être réservée que pour la retraite. Il ne s'était pas pénétré de ce principe si simple, que bien que la perte d'une capitale soit trop souvent un coup mortel pour l'État et l'armée qui la défend, l'ennemi ne peut s'occuper de diriger ses forces sur ce point, si une armée active manœuvrant sur ses flancs n'est préalablement vaincue. C'est encore ici que nous avons à déplorer l'entêtement et la médiocrité révoltante du généralissime, qui perdait un temps

précieux en pourparlers, ou bien à toujours attendre les rapports de Thomas Lubienski, détaché à Nur, qui ne venaient jamais à temps, et d'Uminski, chargé, dit-on, de couvrir Varsovie et de masquer le mouvement rétrograde de la grande-armée. Grâce à leur inaction, la garde russe, surprise dans ses cantonnements par des têtes de colonnes qui l'attaquèrent mollement, ou plutôt se contentèrent de la suivre et de la saluer d'une canonnade lointaine, eut le temps de se former et de se retirer sans trop de perte d'une position aussi dangereuse.

Skrzyneçki, nous l'avons dit plus haut, accordait à la capitale une importance beaucoup plus grande qu'il ne convenait sous le rapport stratégique. Si, non content de talonner la garde russe, il l'eût franchement abordée, pendant que Lubienski, au lieu de rester oisif à Nur, serait tombé sur ses derrières, et aurait rendu la retraite excentrique tout aussi impossible que sa jonction avec Dybitch, le sort de la guerre eût été résolu en vingt-quatre heures, et les vingt mille hommes qui servaient d'escorte au grand-duc Michel eussent mis bas les armes. Supposant même que, malgré cette victoire décisive, le gros de l'armée russe se fût emparé des positions qui furent témoins de sa déroute du 31 mars, telles que Grochow et Waver, pendant que Uminski se fût réfugié sous le canon de Praga, est-il raisonnable d admettre que Dybitch eût osé bloquer un faubourg de Varsovie, séparé de la ville par un fleuve débordé, en laissant sur ses derrières une armée nécessairement victorieuse? Et n'était-il pas préférable à tous égards pour l'armée polonaise de livrer bataille après avoir anéanti un corps d'un si grand poids dans la balance de nos opérations, que de lui permettre, en s'amusant à des contre-marches insensées, de se reformer sous la protection de l'armée russe, et de revenir quelques jours plus tard avec elle? Que peuvent alléguer les plus zélés partisans de Skrzyneçki pour justifier cette étrange conduite? Rien, sinon l'ambition démesurée du généralissime, qui se trouvait plus à l'aise dans les salons dorés de Varsovie, en passant des jours entiers à humer l'encens des gazettes étrangères, qu'entouré de l'impatience de ses soldats et de la haute désapprobation de ses généraux. Rien, sinon que l'amour de la gloire était dominé chez lui par l'amour de la puissance; cette dernière ne pouvant lui venir que de Varsovie, tandis que du côté de Brzesç et Kowno étaient les fatigues et les rudes travaux de la guerre. Aussi les plus grandes chances

de succès ne l'ont-elles jamais éloigné de plus de quatre à cinq marches de la capitale; tandis que le moindre échec procurait sur-le-champ à cette ville le bonheur de posséder dans ses murs le généralissime avec son nombreux et brillant état-major, où l'on voyait au moins autant d'aumôniers que d'aides de camp de parade : où l'on faisait au moins autant de dévotions que de plans de bataille (1).

Ce sont ces dispositions du bigot général qui amenèrent des résultats si opposés aux calculs du quartier-maître Prondzynski : savoir la bataille d'Ostrolenka et la retraite de l'armée sur Varsovie.

Une inaction non interrompue donna le temps à l'ennemi, qui n'avait pas su profiter de la bataille d'Ostrolenka, et semblait vouloir nous surpasser dans nos fautes, de mûrir le projet téméraire du passage de la Vistule, et d'exécuter une marche de flanc sous le canon de Modlin, débouché facile et retraite assurée pour l'armée polonaise. Si nous jetons un coup d'œil sur la partie extrême du palatinat de Ploçk, nous apercevons que, passé la Wkra, rivière guéable sur tous les points et en toute saison, on n'y rencontre plus d'obstacle sérieux jusqu'à la Skrvia, séparant le district de Ploçk de celui de Lipno; si ce n'est le vaste marais de Szrensk, interposé entre cette ville et la frontière prussienne. La retraite de l'ennemi eût été désastreuse sur ce point, si pressé par nos colonnes débouchant de Modlin ou du pont que l'on aurait jeté à Ploçk, il eût cherché à s'adosser à la partie de la Prusse la plus rapprochée de lui, pour y chercher un dernier refuge. Passé la Skrvia, on trouve des positions dans les forêts de Skompé, appuyées sur les lacs de Lipno. Cependant l'habileté d'un chef, jointe au courage des troupes, eût pu facilement triompher de cet obstacle, soit en le tournant, soit à cause des routes nombreuses et praticables qui le traversent en tous sens. Quant aux ressources que peut offrir le palatinat de Ploçk sur la rive droite de la Narew, il est utile d'en dire quelques mots, vu que l'armée russe a pu s'assurer par son expérience combien il est peu prudent de le traverser dans toute sa longueur depuis

(1) Nos aïeux aussi étaient fervents chrétiens en même temps que soldats intrépides; mais c'est en s'élançant sur l'ennemi, comme des aigles sur leur proie, que les anciens Polonais chantaient leur hymne immortel de *Bogarodzica* (Dei genitrix) : et plus souvent encore après la victoire.

Pultusk jusqu'à Nieszawa, avec une armée compacte, et dans la saison qui précède les récoltes.

Pendant les quinze années de paix qui suivirent la chute de Napoléon, le commerce des villes avait prospéré sur la rive gauche de la Vistule, tant par la proximité de l'Allemagne que par la préférence marquée des fabricants de tout pays et de toute industrie pour cette partie de la Pologne, qui leur présentait encore la Vistule comme dernier boulevard contre le voisinage inquiétant de la Russie. Des colonies opulentes et bien bâties s'étaient peuplées d'étrangers qu'attiraient la fertilité du sol, la douceur du climat et la facilité d'exercer des métiers lucratifs dans un pays où les préjugés nobiliaires n'avaient pas encore complétement affranchi la classe travailleuse et commerçante. Les palatinats de Mazovie et de Kalisz avaient devancé tous les autres dans les améliorations rapides qui s'opéraient malgré la rivalité jalouse de la Russie ; à ce point que l'étranger, arrivant de Prusse à Varsovie par une des plus belles routes ferrées qui existent en Europe, ne s'imaginait plus la quitter en entrant en Pologne, mais plutôt croyait gagner une contrée plus neuve et d'une civilisation plus fraîche et plus féconde. Seul le palatinat de Płock n'avait point participé à ce mouvement général; et sa population, purement et entièrement agricole, était d'autant plus éloignée de jouir des douceurs d'une aisance même médiocre, qu'une grande partie de ses villages est habitée par des laboureurs d'une haute extraction, et qui par conséquent dédaignent les plus dures charges de leur état. Soit dit pour mémoire que ces nobles paysans dont les ancêtres étaient seigneurs ou princes, se sont tellement multipliés, sans doute à cause de la salubrité du climat et de la fécondité du sexe, que l'on trouve des villages entiers dont tous les habitants, jusqu'au dernier manœuvre, sont princes. Il y a là des princes Lubeçki, des princes Czartoryski, des princes Sapiéha, des princes Giédroyç, des princes Sanguszko, tous plus ou moins issus des Jaghellons; sans compter les Zamoyski, les Dobrzynski, etc. Souvent dans tel ou tel cabaret, une princesse vient mettre le bois dans le poêle, et vous fait l'honneur de vous servir à table avec des gants blancs, du temps de ses ancêtres. A Dieu ne plaise que je veuille porter atteinte à la valeur héréditaire de ces dignes journaliers, cultivant avec résignation le terrain qu'avaient possédé leurs aïeux couronnés ; mais leur aversion pour l'in-

dustrie fut de tout temps insurmontable. Dans une contrée qui ne vit que d'agriculture, et médiocrement fertile, une partie des blés est consacrée à la semaille, le second tiers est vendu pour le payement des impôts, et le restant, s'il y en a, nourrit pendant une année, et jusqu'à nouvelle récolte, l'agriculteur, son cheval, sa famille et son bétail. Il se trouve cependant que, grâce à l'odieuse fourberie des Juifs, les provisions de l'année se trouvent consommées avant la moisson nouvelle; et les plus pauvres sont réduits à la demi-ration, en y suppléant par un usage immodéré de pommes de terre : et faute de celles-ci, par une abstinence forcée, mais complète. Le mois d'août seulement vient ramener l'abondance. Or, si avant ce temps, une armée vient s'aventurer par masse dans un pays si mal approvisionné; si le voisinage de l'ennemi l'empêche de prendre des cantonnements étendus : si cette armée est coupée de sa base, dépourvue de lignes d'opérations, elle risque d'être décimée par la faim, et même totalement anéantie.

Telle fut la situation de l'armée russe pendant tout le temps que dura sa marche de flanc dans le palatinat de Plock. Sans cesse exposée sur sa gauche par le point menaçant de Modlin; forcée à ne procéder que par masses compactes, prêtes à tout instant à repousser une attaque, qui même malgré cette précaution, lui eût été fatale; dénuée de vivres, elle n'eût jamais tenté cette marche si hardie, et j'ose dire insensée, si l'impéritie du généralissime, retenu par des intrigues obscures dans le palais de Joseph Poniatowski, ne lui eût permis de tourner impunément notre capitale si bien protégée du côté de la Russie par la Vistule, de choisir Modlin pour pivot, et d'entrer enfin dans cette ville par la porte de France.

Il nous faut observer que, passé Racionz et Bodzanow, les Russes, par une faute impardonnable de leur chef, s'engageaient dans un cul-de-sac formé par la Vistule et la frontière de Prusse qui, sous le rapport stratégique, devait être considérée comme une grande puissance neutre, rangée par les tacticiens au nombre des obstacles insurmontables. En effet, si, par suite d'un échec, Paskéwitch avait dû se replier pour reprendre haleine à l'abri de la frontière de Posen; bien que les Prussiens lui eussent fait bon accueil, il est à croire que cette violation insigne de la neutralité n'aurait pas été soufferte par la France et l'Angleterre: d'autant moins que la con-

duite de la Prusse et de l'Autriche envers les détachements polonais réfugiés sur leur territoire avait provoqué l'indignation générale.

Quoi qu'il en soit, l'armée russe ne fut pas dans la nécessité de recourir à ce moyen de salut; et Paskéwitch fit tranquillement jeter trois ponts à Osiek, où la Vistule, divisée en trois branches, baigne des îles chargées de broussailles. Alors encore, tous les moyens d'empêcher les Russes de passer le grand fleuve étaient entre nos mains; soit à cause de la lenteur avec laquelle s'avançaient les travaux, ou du manque de matériaux propres à la construction, ou de la profondeur et de la rapidité des eaux. La faute d'avoir laissé défiler l'armée russe presque en vue de Modlin aurait pu être réparée par une attaque au moment même du passage de la Vistule; et nous aurions pu l'exécuter indifféremment sur les deux rives, à l'aide du pont de Modlin descendu à Ploçk ou à Dobrzyn. Les circonstances nous auraient parfaitement servis; un corps d'armée russe se trouvait déjà sur la rive gauche du fleuve, lorsque ses eaux courroucées rompirent le joug détestable d'une horde étrangère qui n'aurait jamais dû contempler ses rives que des prisons de Praga. Ce corps se trouva comme coupé et compromis jusqu'à la réparation du pont, ce qui dura trois à quatre jours; et ne fut encore sauvé que grâce à l'apathie du généralissime : pendant que sa perte aurait probablement suffi pour dégoûter les Russes d'une tentative aussi délicate, en présence d'un ennemi maître des deux rives par Praga, Modlin et Ploçk. Au lieu d'agir par lui-même et avec la totalité de ses forces dans un moment aussi décisif, Skrzynecki se contenta d'envoyer le général Milberg avec dix mille hommes dans le palatinat de Ploçk; pour observer l'ennemi déjà en position au district de Lipno, pour intercepter ses communications avec Ostrolenka et la Russie, s'emparer des convois et des détachements encore en retard sur la route de Pultusk à Nieszawa, ainsi que de ceux qui lui arrivaient de Prusse par Mlava. Milberg, avec les forces que le généralissime avait mises à sa disposition, aurait pu facilement remplir cette mission; et, bien que trop faible pour menacer le gros de l'armée russe, il était pourtant en mesure de lui couper entièrement la communication avec Saint-Pétesbourg : cette armée, privée de tout ressort, se fût fondue d'elle-même, à moins de s'ouvrir une grande route militaire à travers la Prusse. Le général Mil-

berg, naturellement indolent et d'ailleurs fortement soupçonné de malveillance, se contenta de remplir à la lettre les instructions du généralissime ; blottit son corps d'armée sous Płock, le long de la Vistule, contre les ravins si dangereux qui en sillonnent la rive droite, depuis Zakroczym jusqu'à Płock : et là, il se livra à une telle incurie, que son petit corps de dix mille hommes, nullement inquiété, manqua souvent de vivres, faute de soins plutôt que par la pauvreté de la contrée. Imitant le système adopté par le général en chef depuis la bataille d'Ostrolenka, de faire la guerre du fond de son cabinet, il détacha le général Miller avec deux régiments de cavalerie et quelques compagnies d'infanterie pour observer l'arrière-garde russe et la division de cavalerie du général Witt; pendant que les Kosaks fourrageaient et pillaient le restant du district de Lipno, jusqu'à Rypin et Sierpcé.

Le général de brigade Miller, actif, entreprenant, rempli d'intelligence et de savoir, et d'ailleurs, soit découragement, soit tout autre motif, fort peu dévoué à la cause nationale, s'empressa de remplir sa mission en vrai commandant de cavalerie légère. Possédant l'art de ménager habilement le repos à sa troupe, et de pourvoir avec la plus grande promptitude à tous ses besoins, il quitta le camp de Płock occupé par toute la cavalerie et la division du général Turno, et s'empara de l'excellente position de Srebrna, en face des vedettes de l'arrière-garde russe, dont un détachement stationnait à Parzen, village situé sur la rive droite de la Skrvia. A peine y fut-il arrivé, qu'il envoya quelques escadrons avec l'ordre de refouler sur l'autre rive tout ce qui se trouvait encore de cavalerie russe en deçà de la rivière; ce qui fut exécuté par T. Ostrowski, son aide de camp. Un engagement de tirailleurs força les Russes à se retirer en brûlant le pont de Brudzen. Nous fûmes témoins à l'escarmouche de Parzen d'un dévouement vraiment admirable. Au milieu même d'un feu bien nourri, et tandis que nos tirailleurs occupaient déjà le village envahi depuis plusieurs semaines par les bandes dévastatrices des Kosaks, les habitants se précipitaient à notre rencontre, transportés de voir pour la première fois dans le cours de cette campagne les soldats et les aigles polonais. Les femmes même du village, malgré le sifflement des dernières balles russes, s'empressaient de nous offrir des rafraîchissements et tout ce que les Kosaks leur avaient laissé de provisions. Tel est l'es-

prit du paysan polonais livré à ses propres sentiments ; tel est le gage futur de notre indépendance nationale !

Le général Miller, après avoir pris des informations très-détaillées sur le gros de l'armée russe, campé dans le district de Lipno, soit au moyen des espions, soit par les déserteurs qui abandonnaient en masse les camps moskovites toutes les fois que la disette s'y faisait sentir, marcha sur Sierpcé, en refoulant devant lui les postes de l'ennemi. Cette mesure aurait eu pour résultat de rendre la position de l'armée russe plus précaire encore, en lui ôtant la possibilité de fourrager sur son flanc gauche, si le général Milberg n'avait arrêté Miller au moment même où il occupait la petite ville de Gozdow, avec l'ordre de rejoindre sur-le-champ le corps d'armée, en ne laissant que le colonel Walewski avec le 2e régiment de mazours, pour remplir son importante mission. Cet ordre inconcevable et toujours motivé sur les instructions du généralissime, alors stationnant à Modlin, rendit la sécurité aux Russes, et leur permit de voiturer des munitions par Golub et Rypin pour le camp d'Osiek ; car le colonel Walewski, commandant il est vrai un régiment de nouvelle formation, mais plein de zèle et de valeur, trouva bon de se replier dès le troisième jour sur Miller qui campait à Bodzanow près de Ploçk. Celui-ci fut tout étonné de voir arriver le colonel Walewski, qu'il supposait occupé à harceler les Kosaks entre Bielsk et Sierpcé. Cependant, le général Milberg était en train d'exécuter un mouvement rétrograde sur Wyszogrod, lorsqu'il apprit qu'une division russe de 5,000 hommes, sous les ordres du général Gerstenzweig, se dirigeait en pleine sécurité de Pultusk sur Osiek, suivant les traces de Paskéwitch.

Forcé pour ainsi dire par l'imprudence de l'ennemi qui avait entrepris, en présence d'un corps d'armée supérieur en nombre et bien reposé, cette marche de flanc si dangereuse, Milberg dut tenter une démonstration. Mais comme s'il avait engagé sa parole à laisser échapper tous ses avantages, il perdit non-seulement l'occasion de faire essuyer aux Russes un échec assuré, mais il compromit sa propre cavalerie en l'envoyant à Racionz, où n'étant pas appuyé par l'infanterie qui n'arriva que sur le soir, le général Turno fut ramené. On ne peut même pas alléguer l'imprévoyance pour justifier de manière ou d'autre la conduite de Milberg ; car ce dernier était informé dès la veille de la bataille, à dix heures du soir, du mouvement

insolite de Gerstenzweig : et, sans contredit, il aurait pu se mettre en position en même temps que Turno, par une marche de nuit de Bodzanow à Racionz, qui n'en est éloigné que de quatre milles. Je cite les faits comme ils se sont passés; je laisse au lecteur le soin d'en apprécier les causes évidentes ou cachées.

Après ce combat, le général Milberg continua sa marche sur Ploçk, puis traversa la Vistule à Modlin, pour se ranger en bataille dans la position de la Rawka, avec le reste de l'armée polonaise, faisant face aux Russes qui déjà inondaient la Kuïavie, le grenier de Pologne; et même jusqu'à Lowicz, tout le palatinat de Mazovie, son sanctuaire national. Cette situation était la conséquence de la faute impardonnable que l'on avait commise en négligeant de jeter un pont à Ploçk; ce qui aurait permis de considérer la marche de l'armée russe sur Varsovie, même après son passage de la Vistule, comme une marche de flanc aussi téméraire et mal combinée que celle de Pultusk à Osiek. Le général Milberg aurait dû entraver la marche de Paskéwitch, en opérant de Ploçk à Gostynin, cette ancienne prison des tzars moskovites; et menacer son flanc gauche, pendant que Skrzynęçki lui aurait opposé une ligne parallèle.

Le palatinat de Ploçk fut encore destiné à servir de terrain aux pacifiques opérations du général Thomas Lubienski, occupé à y poursuivre des fantômes, au moment où le sang coulait à Wola et dans les faubourgs de Varsovie. Si le président du gouvernement, le général Krukowieçki, avait reçu des instructions directes de Paskéwitch, il n'aurait pas mieux agi dans ses intérêts qu'il n'a fait en disséminant l'armée, au moment où il aurait dû plus que jamais la concentrer sous Varsovie; il est inconcevable aussi que la diète n'ait pas dès lors soupçonné les criminelles intentions de Krukowieçki et n'ait pas eu le courage de révoquer ses pouvoirs. Romarino, perfidement accusé d'exaltation patriotique, fut envoyé faire une promenade à Terespol, à cinquante lieues de la capitale; tandis que la cavalerie de T. Lubienski reçut l'ordre d'occuper le palatinat de Ploçk, pour refaire ses chevaux et peut-être frayer à l'armée un passage vers la frontière prussienne. T. Lubienski campa sous Gora et s'acquitta parfaitement de sa mission, au moins en ce qui concerne les approvisionnements. Henri Lubienski, son frère, le seconda très-bien dans cette opération; et prouva jusqu'à l'évidence qu'il savait aussi bien exploiter les propriétés des

autres, qu'il était habile administrateur des siennes. Président de la banque avant la révolution de 1830, ce fonctionnaire déploya depuis une mauvaise volonté si manifeste, qu'il faillit être victime de la fureur du peuple. C'est cet homme qui, entouré d'une phalange de juifs baptisés, d'espions et de fourbes de tout genre, dès les premiers jours de l'insurrection se mit à l'œuvre pour l'anéantir avec toutes ses promesses et ses espérances. Il suffisait pour cela d'ébranler la confiance que son crédule dictateur, le général Chlopiçki, soldat tout d'une pièce, mais dépourvu de toute espèce d'idée politique, comme l'étaient les soldats de l'empire, pouvait avoir dans son succès. Il avait pour compère l'ancien ministre des finances, le prince Georges Lubeçki, qu'on avait imprudemment laissé en activité ; avec un autre employé de ce ministère, M. Krysinski, aide de camp du dictateur, et qui lui représentait sans cesse l'insurrection du 29 novembre, comme une échauffourée d'étudiants. Sans ces trois hommes, l'indépendance polonaise aurait triomphé, malgré toutes les trahisons monarchiques ; le dictateur eût conservé son commandement, et la victoire de Grochow aurait décidé du sort de la campagne. Je le dis à regret ; les frères Lubienski furent, durant tout le cours de l'insurrection, les mauvais génies de la Pologne : pauvres avant, millionnaires après (1).

Après la nuit du 15 août, le banquier jugea à propos de se réfugier sous la protection de son frère, destiné par Krukowieçki à fourrager dans le palatinat de Ploçk. La petite église de Gora le vit, en costume de simple garde national de Varsovie, assister à une messe de parade que le général faisait célébrer le jour de son entrée en campagne. L'ancien chef d'état-major de Skrzyneçki, à beaucoup près meilleur comédien que soldat, Lubienski, ne manqua pas de s'y trouver avec tout son nombreux entourage. J'ai dit nombreux, j'aurais pu dire innombrable, composé qu'il était de l'ancien état-major de l'armée, joint aux tristes débris de celui de Skrzyneçki. C'était une armée à part ; l'officier payeur (2) se répandait en plaintes de

(1) Depuis que cette notice a été écrite, l'éclatante banqueroute, déclarée en 1841, des frères Lubienski dont les ressources se composaient surtout de fortunes particulières, est venue détruire la bonne opinion que l'on aurait pu garder de leur intelligence et de leur bonne foi industrielle.

(2) Thadée Ostrowski, capitaine de cavalerie polonaise en 1812, aide de camp du général Weysenhof.

pouvoir à peine suffire à un aussi vaste service. On a dit beaucoup de messes en 1831 ; le soldat restait parfaitement indifférent à ces pieuses exhibitions : il préférait généralement un *Te Deum* après la victoire. La dévotion des frères Lubienski ne les empêcha pas de faire une course vers Thorn, pour s'y ménager une entrevue avec les généraux prussiens; entrevue où les intérêts de la Pologne indépendante ne furent probablement pas discutés.

A la nouvelle de l'attaque prochaine de Varsovie, si T. Lubienski était demeuré à Gora, il est certain que malgré les honteux conciliabules des généraux Ambroise et Jean Skarzynski, et le découragement qu'ils cherchaient à répandre dans les rangs de l'armée, malgré les intrigues des frères Lubienski, le sentiment national se fût réveillé dans tous les cœurs ; on aurait volé à la défense de la ville, et les opposants auraient payé cher leur mauvaise volonté. L'attaque de Varsovie ne fut pas imprévue; les Russes n'en daignaient pas même cacher le jour et l'heure, tant ils connaissaient à l'avance les dispositions de ces hommes. Quelques jours avant la catastrophe, T. Lubienski, au lieu de se rapprocher de Modlin, où il était redoutable pour l'armée assiégeante, se mit à la poursuite d'une division imaginaire de l'armée russe, aperçue par lui seul sur le chemin de Pultusk à Nowe-Miasto. Il s'arrêta à Pruszkow, sur la Wkra ; après s'être amusé toute une journée à faire préparer un pont solide au-dessus d'un gué où il n'y avait guère que deux pieds d'eau, il s'avança sur Nowe-Miasto, se garda bien d'y entrer: puis, sans avoir vu l'ennemi qui n'y était plus, il repassa la rivière à pied sec, longea prudemment la rive droite, arrêta son corps d'armée à *Blendow*, et le soir, au feu du bivouac, il lui annonça mystérieusement que les Russes et l'ordre étaient à Varsovie ! Voilà quel fut le terme des exploits du général T. Lubienski, que nous n'hésitons pas à déclarer parjure à ses serments et traître à la cause nationale.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur la retraite de notre dernier généralissime, M. Rybinski, plus faible encore que coupable dans sa retraite sur la frontière prussienne. La nature même semblait démentir les tristes prévisions du parti désespéré. Malgré le passage récent des hordes russes, la récolte abondante de l'année pourvoyait largement aux besoins du soldat; et la terre polonaise semblait ainsi protester elle-même, avec son éloquence de moissons et de fruits, contre le

scandaleux découragement de nos généraux. Cette campagne ne fut point pour nous une suite de privations, mais bien une série de déceptions et de fautes; l'habitant patriote, aussi bien que le juif (1) terrifié, nous assuraient la possibilité de continuer une campagne d'hiver, contre un ennemi encore mal assuré dans ses conquêtes. En vain le fautif échelonnement des Russes en Mazovie offrait à Rybinski la facilité de percer ce faible rideau, et de gagner les défilés du palatinat de Krakovie, cet antique foyer de nationalité, couvert par une ceinture de rochers; en vain le général H. Dembinski renouvela deux fois la tentative de se frayer avec une poignée de braves la route de sa ville natale, et Rybinski lui-même parut se résoudre à Wloçlawek à rejoindre les généraux Romarino et Rozyçki : la fatalité nous poussait vers la frontière. Cette campagne, si glorieuse à son début, fut terminée par la défection de Romarino, subissant l'influence perfide du comte Vladislas Zamoyski, son chef d'état-major, qui préféra se réfugier en Autriche avec un corps d'élite de *trente mille hommes* que de jeter son épée dans la balance où se pesaient en ce moment les destinées de la Pologne (2). Le corps de Romarino servit d'escorte au prince Czartoryski, ex-président de la pentarchie, pressé de gagner la frontère gallicienne; et lorsque les camps de Gorzno et de Brodniça furent encombrés des tristes débris d'une armée trahie, mais non vaincue, les Kosaks, comme des corbeaux affamés, s'abattirent sur ses dépouilles et dépecèrent le cadavre.

Ces pages, empreintes de douleur et dictées par une conviction sincère, auront sans doute éclairci quelques points douteux de notre guerre d'indépendance. On y voit comment l'insurrection de 1830 a péri par un excès de mansuétude et de longanimité; pour avoir appelé à son aide ou laissé en place les hommes du lendemain, les traîtres et les transfuges formés depuis 1815 à l'école flétrissante de l'esclavage, et qui

(1) L'hospitalité sans réserve, accordée aux juifs par Kasimir le Grand, au XIVe siècle, a été pour la Pologne une source de ruine et de malheurs incessants. Le fond de la religion juive, c'est la haine; or, la haine n'a jamais produit que de mauvais citoyens.

(2) Cet homme pèse encore aujourd'hui, du poids d'une fortune colossale et de l'influence de son oncle, le prince Adam Czartoryski, sur les destinées de l'émigration polonaise.

n'ont accepté le principe insurrectionnel que comme une éventualité ; on y voit comment la nation polonaise fut déshéritée du prix de ses sacrifices, en expiant la faute d'avoir méconnu ce grand principe : *Que toute révolution doit, sous peine de mort, puiser en elle-même sa force et ses moyens de salut* (1).

Agréez, etc.

Paris, 14 janvier 1841.

(*Journal militaire.*)

(1) Nous pouvons aujourd'hui ajouter à cette notice le renseignement suivant, puisé à bonne source, et dont nous garantissons l'authenticité :

Après la bataille d'Ostrolenka, l'armée russe ayant éprouvé des pertes énormes, grâce à l'intrépidité du général Bem, était en quelque sorte paralysée et frappée de stupeur. La mort du maréchal Dybitch, que l'on attribue généralement à un suicide, avait mis le comble à la désorganisation dans le camp moskovite. Il aurait alors suffi d'un seul effort vigoureux de l'armée polonaise concentrée sous Modlin, pour lui faire mettre bas les armes et même l'anéantir complétement. Que fait notre généralissime? Il envoie demander conseil à ses deux délégués à Paris, le comte Louis Plater et le vieux général Kniaziewicz. Il reçoit du ministre des affaires étrangères, ou plutôt du roi Louis-Philippe, un message semi-officiel, réclamant un délai de six semaines, une suspension des hostilités, pendant laquelle, disait-on, la question de l'indépendance polonaise devait être réglée par la voie diplomatique. Le dévot Skrzynecki accueille ce conseil avec une aveugle crédulité ; les six semaines décisives s'écoulent, le passage de l'armée russe par le grand fleuve polonais est effectué, et Skrzynecki s'aperçoit seulement alors, mais trop tard, de la faute immense qu'il vient de commettre. Avec de tels chefs, une cause, si bonne qu'elle soit, est irrévocablement perdue. Ce délai coïncidait rigoureusement avec le temps nécessaire pour faire arriver les gardes russes sous les portes de la capitale ; et bientôt après, le cabinet des Tuileries, s'applaudissant en secret de son triomphe, faisait piteusement prononcer à la tribune française ces paroles hypocrites, le Mané-Tekel-Pharès de la royauté des barricades : « *L'ordre règne à Varsovie!* »

Il y a de frappantes et de tristes analogies entre notre soulèvement national du 29 novembre 1830, et le coup de main du 24 février 1848 ; moins toutefois les glorieux combats de Grochow, de Waver, d'Iganié et d'Ostrolenka.

XIV

AU COMITÉ POLONAIS.

XIe ANNIVERSAIRE NATIONAL (1)

Messieurs et Concitoyens,

L'horloge des siècles a sonné dix ans!... dix ans passés dans les regrets du pays et l'attente d'un meilleur avenir. Autour de nous, que de choses changées, que de splendeurs éteintes, que d'illusions évanouies ! Chaque jour dans sa course fugitive est venu nous en arracher un lambeau !... Mais nos cœurs sont restés les mêmes; nos sentiments sont aussi vifs, nos douleurs sont aussi poignantes que ce jour mémorable où, le front encore couvert de la poussière des batailles, nous venions pour la première fois nous offrir à vos fraternelles étreintes !

Oh ! si nos chefs, nos généraux, nos ministres, avaient eu la prescience de ce long pèlerinage qui, pour beaucoup d'entre nous, ne devait s'arrêter que sur le bord de la tombe; s'ils avaient pu voir les membres palpitants de la Pologne dispersés aux quatre coins du globe : oh ! alors, le fer nu, la poitrine ensanglantée, ils se seraient précipités contre l'ennemi, pour acheter du moins le droit de tomber glorieusement sur le sol de la patrie !

Mais ce dernier bonheur nous a été refusé!... Errants sur la terre étrangère, nous avons connu le supplice de survivre à tous les amours, à toutes les félicités du jeune âge ; nous avons appris, selon les paroles du poëte, « combien il est d'amertume dans le pain de l'exil, et combien il est pénible de monter et de descendre les degrés d'autrui (2). »

(1) Pendant toute la période de leur exil, de 1831 à 1851, les Polonais ont eu coutume de se réunir le soir du 29 novembre, pour célébrer en commun l'anniversaire de leur insurrection. Les trois allocutions qui suivent ont été improvisées à pareil jour et dans une pareille solennité.

(2) Dante, *Paradiso*, 17.

Imposons silence à nos douleurs; l'anniversaire qui nous réunit est un souvenir de gloire et de liberté, et non pas un deuil irréparable : quelles que soient nos destinées à venir, la semaine sainte des Polonais vivra désormais dans la mémoire des peuples à côté de cette autre semaine de la Passion, qui perpétua sur le monde le règne de l'intelligence divine. Aussi ce ne sont point de vaines démonstrations de sympathie que je viens solliciter; permettez-moi seulement de vous faire entendre quelques paroles graves, inspirées par la gravité de cette commémoration : et qui, puisées dans une conviction profonde, sauront pénétrer dans la vôtre.

Deux faits imposants, deux faits auxquels viennent se rattacher tous les mouvements qui pendant ces dernières cinquante années ont agité les peuples, dominent de toute leur hauteur l'histoire contemporaine; je veux dire le démembrement de la Pologne et la renaissance de la Grèce. Mais d'où vient que, si l'Europe entière s'est émue au récit de ces grandes batailles qui semblaient faire revivre les combats homériques; si toutes les puissances, les yeux tournés vers la Grèce, lui prodiguaient à l'envi leurs armes, leurs vaisseaux, leurs trésors et leur sang : si lord Byron allait lui porter le tribut de sa parole et de son épée, d'où vient que la Pologne n'a trouvé partout que des larmes stériles et des vœux sans accomplissement? C'est que ces deux faits sont dérivés d'une cause unique, l'avénement de la Russie dans la politique européenne; c'est que cette politique, obéissant à son instinct de hyène, a cru sentir que là, vers le Bosphore, il y avait un *cadavre* à dépecer, une proie facile et sans défense : c'est que, pour les nations comme pour les individus, il est plus aisé de démolir que d'édifier. Il y a deux siècles, six millions d'esclaves, à peine affranchis du joug tatare, s'établissaient à leur aise sur une étendue de cent mille lieues carrées environ, comprise entre le Volga, le Don et l'Oka. C'était le tzarat de Moskou, très-peu connu du reste de l'Europe; pour la Russie, il n'en était pas encore question. Cette population sentait fermenter en elle le désir des conquêtes; en remontant vers le dixième siècle, nous trouvons que des chefs de bandits scandinaves, successeurs de Ruryk, suivant le cours des rivières navigables, allaient jusqu'aux portes de Sainte-Sophie rançonner les empereurs de Byzance.

Aujourd'hui, la Russie occupe la septième partie du globe

habité ; et sa population d'esclaves rivés au même joug, compose environ le dixième du genre humain. Ce développement hypertrophique, elle ne le doit ni à la force de ses armes, ni à l'habileté de ses généraux, ni à la valeur de ses soldats ; mais bien à sa politique astucieuse et persévérante, à cette politique qui sait attendre, parce qu'elle se croit sûre de son lendemain, qui sait parfois se détourner de son objet, pour donner le change sur ses véritables intentions, à cette politique, suivant l'expression d'un écrivain russe : « patiente comme le temps et grande comme l'espace. »

« Cet empire, dit M. de Bonald (1), placé sur les confins de l'Europe et de l'Asie, pèse à la fois sur toutes les deux ; et depuis les Romains, aucune puissance n'a montré une aussi grande force d'expansion. Il en est ainsi dans tout État où le gouvernement est éclairé et le peuple barbare ; et qui réunit l'extrême habileté du moteur à l'extrême docilité de l'instrument. » Avant Pierre I[er], à l'endroit où s'élève aujourd'hui la capitale des tzars, croupissaient les eaux de la Neva, fange en été, glace en hiver ; aujourd'hui, Saint-Pétersbourg compte 450,000 habitants, et c'est, au dire de certains voyageurs décorés : *une des plus belles villes du monde.* Saint Pierre, chef des apôtres, fonda son siége sur un roc ; et Pierre I[er], le pape moskovite, établit le sien sur la boue (1). C'est à l'aspect de cette création naissante, sortant comme par enchantement du sein des flots, que le tzar, après avoir dispersé la flotte suédoise près des îles d'Aland, proféra ces ambitieuses paroles : « Il n'y a que la Russie qui soit une œuvre de nature ; cet empire n'aura point de rival dans sa carrière. » La Russie une œuvre de nature? Bien au contraire, la Russie est l'ouvrage d'une seule volonté, le résultat d'une improvisation gigantesque du pouvoir absolu. Mais là ne s'arrêtera point son orgueil : « Celui qui a pu construire une capitale sur un terrain étranger, sous la mitraille des canons suédois, et brûler l'autre en présence de Napoléon, en trouvera sans peine une troisième dans un endroit plus beau et plus commode. » Et cette parole du célèbre

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

(1) La *Politique oriento-méridionale du cabinet de Saint-Pétersbourg*, par Mochnaçki. Voy. la *Pologne dans ses anciennes limites*, par J. Bem (de Gluchow) ; Paris, 1836.

Mochnaçki résume admirablement la pensée du cabinet moskovite; le souverain des glaces a froid, il veut se rapprocher du soleil : il a compris que celui qui sera maître de Constantinople, sera l'arbitre des destinées du monde. Constantinople, placée sur les limites de trois continents, au confluent de trois mers, protégée de deux côtés par les flots, du troisième par cette muraille de montagnes que Mahomet II a dû franchir avec ses vaisseaux, Constantinople est une position inexpugnable. C'est à cette position, unique peut-être sur le globe, qu'elle doit de s'être maintenue indépendante, lorsque depuis un siècle tout ce qui l'environnait avait déjà subi la loi du sabre musulman.

Rome était le centre et la métropole du monde païen; Rome était le foyer lumineux autour duquel, comme autour du soleil, gravitaient toutes les nations barbares: aujourd'hui, lorsque l'Asie a été explorée par les Vénitiens, fouillée en tout sens par les Anglais, le point central s'est déplacé d'Occident en Orient. Ce n'est plus Rome, c'est Constantinople qui est la métropole du monde à venir; et ceci est tellement vrai, que tous les créateurs de systèmes, tous ceux qui se sont préoccupés de nouvelles doctrines sociales, saint-simoniens, fouriéristes ou phalanstériens, ont établi dans cette ville le foyer et le gouvernement de leur utopie.

En effet, consultons l'histoire; c'est aux différents âges de Byzance que se rattachent les grandes ères de l'humanité. A son érection finit le monde romain, le monde des empereurs et des idoles, et commence le moyen âge, le monde des évêques, des rois et des barons; à la prise de Byzance par les Turks commence l'histoire moderne, la vraie histoire des peuples et de l'humanité. L'occupation de cette ville par les Moskovites serait l'avénement d'un ordre de choses tout nouveau; dont on ne pourrait dès à présent évaluer toutes les conséquences, mais qui serait tout différent du milieu dans lequel nous existons aujourd'hui.

Cette pensée du tzar Pierre a été poursuivie par ses successeurs avec une merveilleuse ténacité; par Catherine surtout, cette Lucrèce Borgia moskovite, qui était digne de la comprendre et de la mettre à exécution. Mais pour cela, deux grandes transformations étaient nécessaires; il fallait anéantir la Pologne, qui se trouvait sur le chemin de Byzance, et ressusciter la Grèce, qui devait lui en ouvrir l'entrée. Voici une lettre

qu'elle écrivait à son ministre plénipotentiaire en Pologne ; de tels écrits se gravent trop profondément dans la pensée pour pouvoir être oubliés :

« Fatiguée des troubles incessants excités par les têtes chaudes des Polonais, je veux une fois pour toutes en finir avec eux ; c'est pourquoi je vous recommande que les troupes en Pologne, se trouvant sous vos ordres, agissent, *abstraction faite de toutes les illusions d'humanité*, avec l'énergie nécessaire pour leur ôter à l'avenir tout espoir de révolte. Il ne faut donc faire grâce à aucun des habitants de cette contrée, quand même ils allègueraient une vie calme et retirée pour défense ; à l'exception toutefois de ceux qui seraient pris les armes à la main, et qui, ayant donné quelques preuves de valeur, seraient incorporés dans nos armées, pour servir à la guerre que nous devons, comme vous le savez, après la *pacification* de la Pologne, transporter vers le *sud de l'Europe*, etc., etc.» Signé, Catherine. Cette lettre a été adressée, en 1794, à Repnin, jadis son amant, alors son ambassadeur à Varsovie ; et quelques jours plus tard eut lieu le massacre de Praga : cette nuit sanglante du 19 novembre, où vingt-cinq mille habitants, femmes, enfants et vieillards, furent égorgés par le farouche Souvaroff, digne exécuteur d'un tel ordre.

Lorsque le rapport en parvint à Saint-Pétersbourg, la tzarine avait invité à déjeuner tous les complices de ses infâmes amours : « Je souhaite, leur dit-elle, que ce repas vous soit aussi agréable que les nouvelles que je viens vous apprendre. » Et voilà pourtant la divinité que Voltaire encensait avec tant d'impudeur, et qu'il glorifiait dans le style académique du nom de la Sémiramis du Nord ! « L'historien digne de ce nom, disait Victor Hugo, flétrirait avec le fer chaud de Tacite et la verge de Juvénal cette courtisane couronnée, à laquelle les altiers sophistes du dernier siècle, avaient voué un culte qu'ils refusaient à leur Dieu et à leur roi ; cette reine régicide qui avait choisi pour ses tableaux de boudoir, un massacre et un incendie (1). »

Aux conférences d'Erfurth, les deux empereurs se partageaient

(1) Le massacre de Praga et l'incendie de la flotte ottomane dans la baie de Tchesmé. Le tzar Nicolas vient de commander pour le sien le guet-apens de Sinope.

le monde ; à l'empereur français, l'Occident, au tzar de Russie, l'Orient : « *Je ne puis pas*, disait Alexandre à Napoléon, *livrer aux étrangers les clefs de ma maison!* » Et l'Europe entière ne semblait pas à ce dernier une compensation suffisante pour la perte de Constantinople et des Dardanelles.

Dans l'œuvre de renaissance de la Grèce, la Russie était merveilleusement secondée par l'esprit religieux des populations slavonnes, englobées dans l'empire d'Orient ; et par la diplomatie de 1815. Ces populations, généralement schismatiques, et sourdement travaillées par des agents moskovites, s'étaient habituées à désigner le tzar du nom de Messie et de libérateur. Quant à la diplomatie, science athée, éclose sous la plume de Machiavel, mise en honneur par le traité de Westphalie, devenue souveraine en 1815, qui substitue les intérêts dynastiques aux intérêts des peuples, la force matérielle à l'intelligence ; la diplomatie a toujours considéré le tzar comme son maître et son idole. On sait que la bataille de Navarin, son chef-d'œuvre, que même le soldat de la Sainte-Alliance qualifia de *fâcheux événement*, n'a profité qu'à la Russie. Un général corse, qui avait osé faire entendre à la tribune française ces sinistres paroles : « *La Pologne est destinée à périr!....* » a dit aussi quelques années plus tard : « *La Turquie n'est plus qu'un cadavre!* » L'histoire se chargera bientôt de démentir ces deux blasphèmes. Voilà comment ces deux nations se trouvent associées par une intime fraternité de gloire et de malheur dans l'opinion des peuples et des cabinets ; et de la renaissance ou de la chute de l'une d'elles, dépendra désormais l'avenir heureux ou néfaste de l'autre.

Oh ! si la civilisation est la seule puissance légitime de nos jours ; si ses intérêts sont les seuls respectables, combien la barbarie musulmane est encore préférable à ce que l'on veut bien appeler la *civilisation* moskovite ! Tous les voyageurs, depuis Niebuhr et Jean Potocki, jusqu'à MM. Marcellus et Châteaubriand, s'accordent à reconnaître cette immense supériorité, comme peuple et comme individus, de la race turque sur les tribus schismatiques de l'empire ottoman.

Supériorité religieuse : car si l'Islamisme est le déisme pur, dégagé de toute notion sur la Providence et sur la trinité, le schisme est le culte des images et l'adoration des reliques poussée jusqu'au fétichisme le plus grossier ; quoiqu'au fond ces deux religions aient beaucoup de rapports entre elles, et

que le dogme de la fatalité y soit plus profondément empreint que sur toutes les autres.

Supériorité morale, dérivant de la supériorité religieuse : car si l'instinct du vol, si la prévarication, le fanatisme, l'intempérance sont des vices inhérents au caractère moskovite, les vertus contraires de sobriété, de probité, de bonne foi, et même de tolérance sont traditionnelles chez les Musulmans. Le vol y est à peu près inconnu; tandis que les cachots et les mines de la Russie ne suffiraient pas, s'il fallait y enfermer tous les voleurs avec ou sans épaulettes (1).

Supériorité des institutions, dérivant de la supériorité morale : car si la centralisation arbitraire et violente des mœurs moskovites semble s'acharner à détruire les habitudes et les physionomies locales, si elle promène sur toutes les populations qui ont le bonheur de vivre sous sa tutelle, le sanglant niveau de l'esclavage, les Turks ont partout respecté les nationalités, les cultes et les usages établis. Quant à l'équitable répartition des impôts, au recensement, en un mot aux institutions municipales, je souhaiterais aux nations les mieux constituées de l'Europe d'en posséder de semblables (2).

Supériorité scientifique : car tandis que Nicolas casse les universités, fait fermer les écoles, démolir les bibliothèques, déporter la jeunesse studieuse au fond du Kaukase, sept universités naissantes surgissent à l'envi dans les sept principales villes de la Turquie, savoir : à Constantinople, Andrinople, Salonique, Brousse, Smyrne, Bagdad et Trébizonde. On sait que le respect de la science fut, chez les Abassides au moins, une tradition des anciens kalifes; soixante ans après la conquête, on voyait encore 40,000 jeunes gens fréquentant les écoles de Byzance.

Les Turks ont peu créé, il est vrai, mais aussi ils ont tout conservé. A voir Constantinople, ce bazar des nations, avec ses mille costumes et ses mille langages, on pourrait se croire encore au surlendemain de l'assaut ; la brèche par laquelle Mahomet II a fait son entrée ne s'est pas refermée : seulement sur les coupoles des basiliques la croix grecque a fait place au

(1) La dépense annuelle en pain pour toutes les prisons de Constantinople s'élève à 180 fr. environ. Voir à ce sujet l'excellent ouvrage de D. Urquhart *Turkey and its Ressources*. Londres, 1833.

(2) *La Question turque*, par M. de Breuvery, 1834.

croissant. Vaincre et le lendemain oublier sa victoire, tel est le génie de l'Orient.

Et ici, qu'il me soit permis de vous parler d'un souvenir personnel, qui se presse malgré moi dans mon cœur et sur mes lèvres. Aux bords de la Vistule, en face du faubourg de Praga, il est un site enchanteur, unique peut-être en Pologne, et qui domine toute la contrée. Là, sous des allées de platanes touffus, de jeunes élèves débattaient avec de jeunes mais savants professeurs, les hautes questions de science, d'histoire et de littérature; là, sur une étendue de quelques arpents, on voyait une chapelle, un observatoire, une bibliothèque et un jardin-modèle. C'était un monde à part; le Port-Royal-des-Champs au petit pied. Ce lieu s'appelait *Jolibord,* nom pittoresque qui lui avait été donné par l'illustre Stanislas Konarski, son fondateur. Eh bien ! savez-vous comment ce lieu s'appelle aujourd'hui ? ce lieu s'appelle aujourd'hui la citadelle de Varsovie ! Là, le cri aigu de la sentinelle moskovite sur les remparts, le froissement des chaînes dans les casemates, a remplacé le chant religieux des élèves chrétiens et les doux accents de la poésie polonaise; là, dorment accroupis ces canons décorés de l'aigle à double tête, qui doivent un jour porter le ravage au sein de nos édifices; là, le génie du mal a proféré par la bouche du tzar ces paroles homicides : « *Je ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie, et certes ce n'est pas moi qui la rebâtirai* (1) ! »

Assimilation brutale et sanguinaire, haine ingénieuse et systématique contre toute nationalité qui n'est pas au timbre moskovite; mettre une caserne à la place d'un palais, un faisceau d'armes à la place d'un monument, détruire dans leur germe l'espoir et la moisson des générations futures : tel est le génie du Nord, tel est tout l'avenir de la Russie.

Mais malheur à nous, malheur à l'humanité, si jamais ce génie inquiet venait à s'accoupler au génie immobile de l'Orient ! Malheur aux générations à naître ; car de leurs étreintes impies sortirait l'esclavage universel ! Le Kosak, qui déjà deux fois a désaltéré son coursier dans les eaux de la Seine, se souvient encore de vos monuments, de vos palais, de vos trésors; il en a parlé à ses enfants, à ses proches : et toutes ces

(1) Discours de Nicolas à la municipalité de Varsovie, 10 octobre 1835.

merveilles d'une civilisation raffinée, agrandies, embellies sous le prisme de leur juvénile imagination, leur apparaissent, à travers l'immensité, comme un mirage oriental qui exalte sans cesse leurs désirs (1) ! Longtemps encore leur cri de guerre sera : Paris et la France !

Eh bien ! pour empêcher que le cheval kosaque ne vienne une troisième fois se laver dans les eaux de la Seine, vous n'avez qu'un seul moyen ; *un seul*, fatal, inévitable : ce moyen, vous l'avez désigné d'avance, c'est le rétablissement de la Pologne. Est-ce que ces frêles remparts que vous élevez à grands frais autour de votre cité, sauront la préserver de ces attractions infinies qui, à certaines époques marquées par la Providence, précipitent les barbares vers les grands foyers de la civilisation ? Tout rempart que l'on élève inspire à l'ennemi l'idée de venir le prendre ; les ingénieurs prussiens ou suédois, aux gages de la Russie, sont au moins aussi habiles que les vôtres ! Non ! ce n'est point ici que doit se livrer le grand combat de la liberté ; c'est là, sur la Vistule, sur le Niémen : et nos poitrines polonaises vous défendront bien mieux que ces murs de sable et de limon ! Rendez-nous une Pologne, et vous refoulez sur l'Asie ce colosse qui menace de s'écrouler sur l'Europe ; rendez-nous une Pologne, et vous dépouillez cette mauvaise conscience d'un crime consenti, ce cilice rugueux qui depuis dix ans ronge votre chair et vous empêche de jouir des fruits de la paix : rendez-nous une Pologne, et vous serez encore ce que vous étiez aux jours de Napoléon ou de Louis XIV, vous serez la plus grande nation du monde !.... Votre révolution de 89 ne s'est souillée de tant d'horreurs qu'en expiation de l'abandon de la Pologne ; Louis XV aussi n'avait pour elle que des larmes et des vœux stériles : eh bien ! un de ses fils est tombé sur l'échafaud, l'autre a dû trois fois mendier le pain de l'étranger, et le troisième.... mort dans l'exil (2) !

(1) V. Béranger, *le Chant du Kosaque.*

(2) Nous pourrions y ajouter la grande leçon de 1848. Que devient aujourd'hui la dynastie de juillet? Que devient la couronne de ce prince hypocrite, qui osa faire entendre à la tribune française, un blasphème sanglant, marqué aujourd'hui à son front par le stigmate vengeur de l'histoire? Que devient la mémoire de son ministre ou plutôt son complice, qui s'est chargé de le proférer? C'est ainsi que la Providence, en frappant les parjures jusque dans la troisième génération, semble hautement avertir que celui qui trahit la Pologne, trahit aussi sa sœur en liberté, la France.

Mais, pourrait-on m'objecter, nous voyons sans cesse dans l'histoire, les peuples vieillis, décimés, rajeunis par les peuples incultes; et les civilisations les plus brillantes ont servi de point de mire aux barbares. La Grèce de Platon et de Périclès a cédé la place à la Grèce des Thraces et des Macédoniens, ces Slaves de l'antiquité; l'héritage des Séleucus et des Ptolémée a passé à son tour entre les mains de Rome : Rome aussi, cette puissante unité du monde païen, n'est devenue ce qu'elle était qu'après avoir mis le pied sur les ruines de trois civilisations, l'Étrurie, Athènes et Carthage, Carthage dont les autels étaient souillés de sang humain. Rome, leur héritière, devait tomber à son tour sous les efforts de nos ancêtres Goths et Vandales, de ces barbares dont le pied fugitif a déposé sa trace sur la Vistule, sur le Tibre, sur le Mançanarès. Mais ces peuples vieillis, ce n'est pas la Russie qui saura les rajeunir. Ce que Rome fut autrefois, la Russie l'est aujourd'hui; mais c'est Rome à rebours : en commençant par les jours de la corruption et du fanatisme religieux. Ce colosse si grand que son idée seule suffit pour jeter le trouble dans la conscience des peuples, ce colosse a, comme celui de la Bible, un estomac de fer et des pieds d'argile; cet empire si vaste que jamais le soleil, comme sur les États de Charles-Quint, ne se couche sur ses frontières, cet empire n'a pas de lendemain : et cette conviction, je voudrais la sceller de tout mon sang! elle est écrite là, en caractères aussi ineffaçables que l'existence d'un Dieu! Si puissante pour la destruction, la Russie n'a aucune force créatrice; cette terre inféconde, et qui n'a pas reçu l'insolation de la liberté, n'a rien produit que des tombeaux, rien enfanté que la mort! Parcourez tout ce sombre hémisphère depuis le golfe de Finlande jusqu'au Kamtchatka; partout une nature âpre et monotone qui semble tenir du caractère des habitants la passivité de l'esclavage.... mais où sont les peuples? où sont les vestiges de leur existence? où sont les monuments sur lesquels ils ont déposé l'empreinte de leur génie?... Leur architecture? c'est le Kremlin; informe amas de pierres entassées symétriquement les unes sur les autres : ou la citadelle de Varsovie. Leur peinture? ils n'en ont pas; à moins que l'on ne veuille considérer comme peinture nationale les images enluminées qu'ils attachent sur les parois de leurs temples. Leur sculpture? leur statuaire? leur fonderie? la cloche fêlée de Moskou. Leur éloquence? le discours à la municipalité de

Varsovie. Leur littérature? quatorze ou quinze mauvaises traductions de mélodrames ou de romans.

En 1824, lorsque les conjurés de Moskou venaient pour s'aboucher avec la société des *Faucheurs* de Varsovie, dont Krzyzanowski était le fondateur et le chef, Bestoujeff, un des conjurés, proposa à ce dernier, comme moyen nécessaire à la réussite de leurs projets, l'extermination de la famille entière de l'empereur. Krzyzanowski objecta que jamais les Polonais n'avaient répandu le sang que sur les champs de bataille. « Eh! quoi, lui dit le délégué moskovite, vous désirez l'indépendance, et vous reculez devant le massacre? » Paroles profondes, et qui peignent bien le caractère de ces slaves dégénérés, assemblage monstrueux de l'esprit normand et de l'esprit mongol; ils ont fait du despotisme en vrais Tatars, ils feront de la liberté en vrais Scandinaves, et boiront le sang dans les crânes des vaincus.

Dans l'antiquité, on liait le corps de l'assassin au corps de la victime, jusqu'à ce que la corruption eût passé du cœur de la victime à celui de l'assassin. Tel est le châtiment réservé à la Russie de la part des peuples martyrs qu'elle a cru se soumettre à jamais. Un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, où le despotisme, ce lien de fer, qui étreignait tant de populations ennemies, ou du moins étrangères l'une à l'autre, se brisera violemment; et toutes ces populations, étonnées de se trouver ensemble, se disperseront avec bruit, comme un faisceau de flèches tatares. Les vieilles républiques de Pskow et de Novgorod, jadis florissantes, revendiqueront leurs droits, et rendront à la cité des tzars les représailles d'Yvan le Cruel. Un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, où tout le sang versé sur les plaines de la Pologne, dans les cachots infects, sur les autels du Christ, montera vers le ciel en nuages enflammés; et du sein de ces nuages tonnera l'imprécation de Caïn. Alors, de vastes ruines couvriront tout l'Orient. . .

. . . .

. . . .

Mais du sein de ces ruines, voyez surgir une Pologne plus grande et plus belle! Notre aigle blanche revient se poser radieuse sur son aire suspendue au front des Karpathes! d'une aile elle frappe la mer Noire, de l'autre, la Baltique; sous leur vaste envergure, je vois se presser comme une fédération immense: ce sont les peuples slaves, jeunes et forts, réclamant

à leur tour leur place au soleil et leur part de liberté ! Et ce n'est pas un roi qu'ils viennent lui demander ; non ! la Pologne ne possède ni or, pour en forger une couronne, ni pourpre, pour en teindre un manteau royal. Elle leur répondrait, comme Godefroy de Bouillon, lorsqu'après une victoire on venait lui offrir le trône de Jérusalem : « Que sa palme de martyre est plus belle et plus sainte que tous les diadêmes des rois de la terre. »

Cette Pologne, la verrons-nous encore, ô mes amis ? Persévérance et courage ! c'est le cri que je ne cesserai de vous faire entendre jusqu'au tombeau. Soutenons les plus faibles par nos avis, par notre exemple ; plaignons les infidèles et les lâches. Choisissons un seul d'entre nous pour nous diriger et nous conduire ; non pas quelque diplomate vieilli dans les intrigues des cours, quelque royal prétendant *in partibus*, mais un soldat, le cœur et les mains pures, jeune comme les événements auxquels il devra présider, et qui possédera au plus haut degré ces trois vertus chrétiennes : *la Foi*, *l'Espérance* et *l'Amour*, se traduisant aujourd'hui par un triple symbole, tout aussi divin que le premier... Et je vous le dis en vérité, soyez pleins de joie, car vous reverrez votre patrie heureuse, indépendante et libre !...

Et les générations futures, en voyant avec horreur les ruines ténébreuses qui furent la Russie, diront : Voilà le crime ! Et, contemplant cette Pologne nouvelle se levant à l'horizon comme une Solime céleste, diront : Voici l'expiation !

Paris, 29 novembre 1841.

(*La Presse de Seine-et-Oise.*)

XV

AU COMITÉ POLONAIS

12e ANNIVERSAIRE NATIONAL.

Messieurs et Concitoyens,

Onze années ont fui comme un jour...

Le temps, qui détruit tout, n'a rien changé à nos souffrances; aujourd'hui, nous voilà réunis à la même place, célébrant le même anniversaire, animés des mêmes sentiments!...

Oh! que les années s'écoulent avec peine et lenteur pour ceux qui attendent la liberté! combien chaque jour vient leur apporter d'amertume et de déceptions! que de tombeaux accumulés!...

Beaucoup d'entre nous se sont arrêtés en chemin, glacés par le souffle pesant de la mort. Naguère encore, nous venons d'ensevelir deux proscrits aux cheveux blancs, deux amis qui dès l'enfance, ayant échangé leurs âmes, ont voulu, à la manière des guerriers anciens, reposer côte à côte dans le même cercueil (1). Artisans de la liberté, après avoir creusé leur pénible sillon, ils sont remontés là-haut, pour demander leur salaire à leur divin maître... Paix à leurs cendres!

Moi-même qui vous parle, trouverai-je dans mon âme endolorie des accents dignes de vous, dignes de la grandeur de vos sacrifices? A l'aspect de ces douleurs imméritées auxquelles je ne puis porter aucun soulagement, de ces nobles poitrines guerrières remplies de regrets déchirants, je sens ma voix s'éteindre et mes yeux se voiler de larmes...

Mais que sont nos propres infortunes, nos misères de détail, auprès de l'holocauste immense qui se consomme aujourd'hui sur le sol de la patrie?

(1) Niemcewicz et Kniaziewicz.

Vous dirai-je les Actes du martyre de la Pologne? Vous dirai-je ses temples profanés, ses tombeaux violés, ses prêtres, ses enfants traînés en esclavage? le culte grec-uni, cette œuvre des siècles, effacé d'un trait de plume? D'autres l'ont fait avant moi; d'autres le feront encore : mais toute peinture, si vivante qu'elle soit, restera toujours bien au-dessous de la vérité!

Déployez les Actes des apôtres, consultez les temps primitifs du christianisme; cette prophétie du passé vous apprendra mieux que moi l'histoire de l'avenir (1).

La persécution religieuse est la même; seulement les barbares de Rome se servaient de flamme et de fer, les sauvages de Moskou se servent de glaçons et de lanières de cuir : chacun de son élément.

Naguère encore l'Europe feignait d'ignorer ces horreurs qui la faisaient rougir, on ne prêtait qu'une oreille incrédule à cet immense cri de douleur qui du fond de l'Orient venait troubler ses rêves. Aujourd'hui, ces faits sont à la connaissance de tous; ils ont été résumés dans un livre immortel qui doit à jamais faire honneur à son auguste écrivain (2).

Le vieillard, un pied dans la tombe, avant de paraître devant Dieu, a interrogé sa conscience; et s'est rappelé qu'il était prêtre et chrétien avant d'être pontife et roi.

Il a levé de nos fronts l'interdit terrible sous le poids duquel nous avons gémi pendant dix années; et lui-même il avoue s'être abusé sur les intentions pacifiques de Nicolas.

Paix avec lui, paix avec son âme, le jour où elle paraîtra devant le Juge suprême!

En présence de faits pareils, toutes les douleurs se taisent, tous les partis se confondent et se tendent la main; nous ne sommes plus que Polonais et chrétiens, enfants de la même mère-patrie, frères par le sang et frères par le martyre.

Consolez-vous, amis et frères! les temps de persécution ont

(1) « La pointe des épées s'est émoussée à force de tuer; et les bourreaux épuisés de fatigue, se relevaient tour à tour!.., » (EUSÈBE, liv. VIII).

« Galerius ne pouvait manger s'il n'avait pas du sang chrétien à sa table... » (LACTANCE, *de mort. pers.*)

« Les lois romaines interdisant de mettre à mort les vierges, on les faisait auparavant violer par le bourreau, et puis on les purifiait par le feu! (CHATEAUBRIAND, *Martyrs.*)

(2) Allocution du Saint-Père au consistoire secret du 22 juillet 1842.

toujours précédé les temps de triomphe ; un règne aussi violent que celui du tzar Nicolas ne saurait durer longtemps. La violence, en politique, est un signe infaillible de faiblesse et d'une réaction imminente ; cet homme, n'en doutez pas, se perdra par haine et par orgueil : sa chute sera d'autant plus rapide qu'elle aura pour point de départ l'apogée même de son insatiable ambition. Lorsque la mesure de sang est pleine, il suffit d'une seule goutte pour la faire déborder.

Notre peuple a déjà connu les jours du malheur ; nous ne sommes pas les premiers, ni peut-être les derniers exilés de la Pologne ! Des orages sans nombre ont passé sur sa tête sans l'abattre ; celui-ci passera comme les autres, et ne laissera qu'un mélancolique souvenir de deuil et de souffrance dans les récits et les chants populaires.

Ce n'est pas la première fois que nous avons été comme abandonnés de Dieu et des hommes ; aux temps de Jean-Kasimir, il y aura bientôt deux siècles, la totalité du pays était de même au pouvoir de l'étranger : les Suédois, les Russes, les Tatars, les Prussiens et les traîtres, croyaient avoir étouffé la Pologne dans un bain de sang. Le chef du gouvernement, étranger à la nation, donnait aussi le premier l'exemple de la fuite... Eh bien ! après sa défection, la Pologne s'est relevée plus fière que jamais ; et le règne déplorable du dernier Vasa fut le prélude du règne à jamais célèbre de Jean Sobieski, le sauveur de la chrétienté !

Nous ne sommes plus au temps des conquêtes absolues et des partages définitifs. Ce mot même de conquête semble avoir perdu la signification qu'il avait au moyen âge ; lorsque les serfs étaient attachés à la glèbe du seigneur, et lorsque la conquête de la terre entraînait celle des habitants. Il n'est plus aujourd'hui de conquêtes réelles et durables que celles de l'intelligence et de la supériorité morale ; telle a été pour nous dans les siècles passés la réunion spontanée de la Pologne et de la Lithuanie, par un lien sacré, un pacte indissoluble que les dernières secousses des deux peuples ne font que resserrer de jour en jour.

Toute conquête dépose dans le sol qu'elle envahit les semences d'une révolution. Les races se rapprochent et se superposent les unes aux autres, comme les couches d'une alluvion géologique, mais ne se confondent jamais ! Vient un moment où la séparation s'opère, d'autant plus violente et plus passionnée,

que l'intérêt du crime s'est plus lentement accumulé. Telle a été la révolution anglaise de 1688, la longue insurrection ibérienne contre les Maures, la révolution des Hellènes ; et celle des Russes eux-mêmes, personnifiée dans Yvan le Cruel : telle a été la vôtre en 1792... tel sera le démembrement prochain de l'Autriche.

Il y a trente ans à peine, la France signifiait le monde ; vous avez reculé ses frontières plus loin que celles de l'empire de Charlemagne : vous avez eu vos départements des Bouches-de-l'Elbe et du Cattaro. Eh bien ! qu'advient-il aujourd'hui de cette immense agglomération de territoires conquis ? Le lien qui les étreignait s'est brisé, et les nationalités primitives ont repris leur empire. « On ne fait pas un peuple libre, » écrivait l'historien de la civilisation moderne ; et je ne fais que compléter sa pensée en ajoutant : « On ne fait pas un peuple esclave ! » Il est dans l'ordre moral, aussi bien que dans l'ordre matériel, des lois qui s'accomplissent en dépit de toutes les combinaisons humaines ; et celle-ci est la plus sainte de toutes, car c'est la loi de la justice divine ! Les peuples ont des physionomies distinctes comme les individus, que ni la marche des temps, ni les transformations politiques ne sauraient altérer ; à deux mille ans d'intervalle, nous sommes tout étonnés de les retrouver les mêmes !

Nous aussi, nous les premiers-nés de la famille slave, les premiers admis à l'illumination chrétienne, nous nous sommes appelés d'abord Pélasges, Sarmates, Serbes, Venètes, Vandales ; puis Slaves, Léchkites, Polonais : et cependant, depuis Hérodote et Tacite jusqu'à Kromer et Naruszewicz, nos mœurs ont à peine varié. Notre langue même, ce curieux monument de l'antiquité, n'a subi que d'inappréciables modifications ; témoin l'hymne immortel composé par saint Adalbert à la fin du dixième siècle, et qui semble écrit de la veille, tellement il est encore plein de verdeur et de clarté !

L'établissement du christianisme en Pologne ne lui a pas coûté un seul martyr ; l'avénement de la liberté, qui en est le développement final, ne lui coûtera pas une seule guerre civile : et cependant le christianisme et la liberté lui doivent les plus grandes obligations, sinon leur existence même !

Lorsque nos deux premiers apôtres chrétiens, Jean Kaïch et Paul le Venète, dont la légende, sans trop d'invraisemblance, a fait deux anges, sont allés se présenter au pape pour lui

rendre compte de leur mission, ils lui dirent : « Nous avons en vain cherché parmi ce peuple le supplice ; nous y avons trouvé la pratique des vertus que nous venions enseigner. » Il a suffi d'abattre les idoles, de consacrer les temples, de couper les forêts, et tout était dit. La parole seule a suffi ; le Verbe : *Slovo*, dont le nom même de la race slave est dérivé.

C'est ainsi que nous étions intuitivement chrétiens avant même la révélation ; que nous le sommes de fait aujourd'hui malgré l'hérésie et les jésuites, que nous le serons toujours malgré Nicolas, malgré la révolution, malgré les pontifes qui nous traiteront de séditieux : car, hâtons-nous de le dire, cette religion du Christ, ramenée par notre martyre à sa pureté primitive, sera la seule immuable, comme aussi la plus parfaite, la plus sociale, la plus avancée des croyances de l'humanité (1).

Le même peuple, après avoir jeté ses chaînes brisées sous les pieds du grand-duc Constantin, lui a donné un sauf-conduit jusqu'à la frontière pour le soustraire à la fureur de ses soldats. Indigne de mourir d'une main polonaise, il est allé expirer sur le sol moskovite de cette mort lente, de ce mal héréditaire qui a tué son frère Alexandre, qui tuera son frère Nicolas, qui tuera les enfants de Nicolas jusqu'à la troisième génération ; car, vous le savez, Messieurs, l'aigle de Russie a deux têtes : l'une est celle des Holstein-Gottorp et l'autre celle des Orloff, dont le bec rapace fouille dans la poitrine des tzars pour en arracher le cœur. Le cruel Constantin, né d'une race parricide et maudite, après quinze ans de séjour à Varsovie, est mort en regrettant la Pologne ; le Verbe slave avait déjà converti le barbare !

Admirable mansuétude de ce peuple, qui n'a toujours eu pour ses bourreaux que des prières et des larmes ; qui souffrant tous les outrages, accablé de toutes les trahisons, a répondu comme le Christ, son divin maître : « Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Et c'est un pareil peuple qu'un despote en démence prétendrait subjuguer pour jamais ? que l'on voudrait exclure de la grande famille européenne ? déshériter de cet avenir d'éman-

(1) Je disais ceci en 1842, sous la triste papauté de Grégoire XVI.

cipation intellectuelle et de prospérité vers lequel tous les autres s'avancent à pas de géant ?

Oh ! s'il est ici quelqu'un qui doute à ce point de la Providence, qu'il ait par son assentiment tacite consacré l'iniquité du partage, ce pacte d'infamie qui réunit les trois cabinets du Nord ; qui dans son cœur ait commis en secret le crime que Nicolas commet à force ouverte, qu'il s'éloigne de cette enceinte, car il est le complice du tyran !...

De nos jours, il est évident que les peuples tendent vers l'unité ; que leurs *alliances commerciales* ne sont que le prélude des *grandes alliances politiques* qu'elles préparent. Dès à présent il est aisé de prévoir, sans tomber dans le ridicule des prophéties, que trois grandes unités doivent surgir au sein de l'Europe moderne, en vertu de cette loi permanente qui ramène la société vers son point de départ ; savoir : l'unité gallo-romaine, l'unité germanique et l'unité slave. Mais quelle doit être la signification de cette dernière ? sera-t-elle un symbole de paix et d'humanité, ou bien un mythe de carnage et de destruction ? les États-Unis d'Europe ou le Panslavisme ? Quel est le culte nouveau qu'elle doit inaugurer ? est-ce le catéchisme du tzar, ou la foi des illuminés ? Doit-elle apporter aux deux autres la vie ou la mort ? Énigme à double face, problème formidable que l'avenir jette au présent, et qu'il appartient à Dieu seul de résoudre ! Quoi qu'il en soit, tant qu'il nous reste un souffle de vie, une goutte de sang à répandre, nous lutterons contre cette assimilation brutale qui voudrait nous imposer une foi nouvelle, des mœurs nouvelles, un nom nouveau parmi les peuples. La destinée de la Pologne est d'affranchir et de régénérer les Slaves ; il faut donc avant tout que la Pologne existe. La fédération slave est sans doute un idéal sublime ; mais afin que cette grande synthèse puisse s'accomplir, il faut maintenir la Pologne, qui seule peut lui donner la vie et le mouvement. Une nation, si comprimée qu'elle soit, n'a pas le droit de se départir de son individualité en faveur d'une autre unité prépondérante, tant que sa mission providentielle n'est pas accomplie ; les nationalités locales sont les garants de la civilisation, les sauvegardes des libertés publiques.

Le schisme, cette hydre odieuse dont la tête est à Saint-Pétersbourg, et qui vient d'enlacer de ses retours immenses la moitié de l'Asie, règne déjà sur un grand tiers de l'Europe. Le

voilà parvenu jusqu'au cœur de la chrétienté ; une sentinelle moskovite veille sur le sépulcre du Sauveur, de peur qu'il ne se lève et qu'il n'écrase la tête du monstre.

L'Orient barbare est un abîme qui s'avance vers vous. Les hordes du tzar ne sont plus qu'à deux journées de Rome ; ils n'ont qu'un bras de mer à traverser pour venir s'asseoir dans le Capitole de la ville éternelle. Ils ont fait leur dénombrement, et n'attendent plus qu'un chef qui prendra le nom de *Fléau de Dieu* pour les conduire. Laissez-les faire ; et demain ils viendront dresser des échelles contre vos remparts.

Mais, grâce au ciel, il n'en sera pas ainsi. Rome, obéissant à l'instinct de sa conservation, appellera tous les chrétiens aux armes ; à sa voix l'esprit chevaleresque qui vous animait au temps de Godefroy se réveillera plus puissant que jamais : Byzance ne tombera pas une seconde fois sous le glaive d'un conquérant.

Les deux génies de l'Europe et de l'Asie se rencontreront dans une lutte terrible, décisive ; et cette lutte sera livrée sur les plaines de la Pologne. Là, il y aura deux mondes, deux religions en présence ; qui se traduisent aujourd'hui par deux symboles : despotisme et liberté.

Le fantôme russe n'est pas aussi terrible qu'on a voulu vous le faire accroire ; il disparaît dès qu'on le touche. Nous qui l'avons vu de près, qui nous sommes mesurés avec lui, nous savons qu'il a des points vulnérables, et nous lui avons porté des blessures profondes dont il ne guérira jamais. La guerre interminable de la Circassie, la suppression du cartel d'échange avec l'Allemagne, qui a déjà produit plus de soixante-dix mille déserteurs slaves, les conspirations militaires qui éclatent chaque année, à point nommé, pour les fêtes de Nicolas, ont dernièrement mis à nu les ulcères de ce colosse.

Et que faut-il penser de l'avenir d'un État dont tous les souverains, de père en fils, meurent par le poison ? de cette monarchie absolue tempérée par le régicide ? de cette administration fondée sur le vol ? de cette métropole érigée sur la vase ? mélange épouvantable de grandeur et de faiblesse, d'opulence et de misère ! vampire gorgé de sang, et qui n'a de puissance que dans l'imagination des lâches qu'il effraye !

Mais nous avons fait bien plus que le vaincre ; nous l'avons déshonoré. Nous avons attaché un opprobre éternel au nom du tzar Nicolas, ce despote morose et fanatique qui croit avoir

une *mission divine!* Par nous, ce nom sera associé à celui des tyrans exécrables comme Henri VIII, Philippe II, Yvan le Cruel; par nous, la postérité ne le reconnaîtra qu'avec l'épithète de bourreau : l'émigration polonaise est un fouet sanglant qui le frappe éternellement au visage!

Aujourd'hui même, malgré notre faiblesse apparente, il nous reste un moyen infaillible pour ressaisir tous nos avantages; le despotisme est de cette nature, qu'un seul revers suffit pour lui donner la mort : la liberté seule, malgré ses défaites d'un jour, est impérissable.

Polonais! brisez vos chaînes, mais brisez-les toutes à la fois; et surtout ne comptez plus jamais sur l'appui de l'étranger : vous êtes assez forts pour vaincre, vous êtes vingt-sept millions d'hommes! Malheur au peuple insensé qui place ses espérances en dehors de lui-même!

Pour être libres, vous n'avez qu'à le vouloir; ayez donc le courage de votre volonté!

Vos aïeux aussi sont tombés par excès d'orgueil, pour avoir désobéi à la volonté de Dieu; relevez-vous par un moyen tout opposé : rentrez par le peuple dans le sein de cette famille polonaise qui vous appelle ses enfants!

Brisez les entraves du peuple, et mettez-lui aux mains une épée! Qu'il n'y ait désormais ni titres, ni distinctions, ni priviléges, ni race étrangère qui puissent vous désunir! Liez-vous plus étroitement que jamais, et que de vos étreintes fraternelles naisse la liberté des Slaves! Vous direz au paysan : « Cette terre, fécondée de tes sueurs, arrosée de ton sang, t'appartient tout entière; mais lève-toi et marche : et d'un commun effort, affranchissons-la des ennemis qui la souillent! » Le dernier de vos rois s'écriait, en voyant le sceptre échapper de ses mains tremblantes : « Je ne veux conserver que ce qu'il faut de terre pour y poser un trône! » dites-lui : « Nous ne voulons conserver que ce qu'il faut de terre pour en couvrir nos ossements! » C'est ainsi que vous réparerez la grande iniquité qui a été commise par vos aïeux, et dont vous portez la peine, vous qui êtes aussi les héritiers de leur gloire!

Vous direz à vos ennemis : « Nous ne voulons pas vous rendre guerre pour guerre, et massacre pour massacre; nous voulons seulement repousser l'agression la plus injuste, secouer le joug le plus infâme qui jamais ait pesé sur un peuple! » Et cette parole, les Moskovites eux-mêmes la comprendront; car

quelque dégradé qu'il soit par la tyrannie, il n'est pas d'esclave au monde qui n'aspire à redevenir homme libre, qui n'ait son esclavage en horreur!

Et ne craignez pas que cet appel meure sans écho dans les parois de cette enceinte; ce cri : *Justice et Liberté pour tous!* retentira bientôt des Karpathes à la Dzwina; il parviendra jusqu'au palais du tzar, et le tzar allemand sentira la terre slave s'émouvoir sous ses pieds! Tous les peuples seront saisis d'admiration et de respect; d'eux-mêmes ils viendront s'associer à vos efforts: non plus, comme il y a douze ans, par des chants et des larmes stériles, mais par la toute-puissance de leur volonté! Car celui qui avertit les rois par des exemples mémorables, sait aussi les frapper quand le jour de sa justice est venu. . . . .

. . . .

O Pologne! ô toi, nos premières amours! te voilà maintenant clouée sur la croix du supplice, et de tes flancs déchirés la vie s'exhale avec le sang de ton cœur!...

Et les Juifs se partagent au sort tes sanglantes dépouilles; et l'Europe est là, indifférente et muette, qui te contemple!

Une seule gloire te manquait peut-être; et cette gloire, c'est ton plus cruel ennemi qui te la donne!

Ton martyre doit-il durer longtemps encore?...

Paris, 29 novembre 1842.

XVI

AU COMITÉ POLONAIS

13e ANNIVERSAIRE NATIONAL.

Messieurs et Concitoyens,

L'année qui va s'ouvrir dans un mois sera la treizième de notre exil... Plaise à Dieu que ce soit la dernière! Plaise à Dieu que les nobles espérances qui, dans ce moment, font battre vos

cœurs à l'unisson du mien, soient enfin réalisées par la justice éternelle !

Comme l'équipage d'un vaisseau après une longue tempête se trouve surpris par le calme au milieu de l'Océan ; le pilote se penche à tous les points de l'horizon, et cherche à deviner de quel côté lui viendra le souffle libérateur : par moments, il lui semble qu'une brise naissante vient animer les voiles, il a senti le navire s'incliner sur les ondes... Il revoit en songe la patrie lointaine, les amis, les parents qui l'attendent au foyer domestique... Vain prestige ! Les voiles languissantes retombent sur les mâts immobiles; le soleil s'éteint, pâle et décoloré, sur l'immensité des flots : avec lui, la dernière espérance !

De même, dans ce silence de mort qui nous environne, il nous semble entendre une voix qui nous appelle vers le pays natal ; nous ressaisissons nos armes... hélas ! ce que nous avions pris pour un cri de salut n'était qu'une illusion hâtive de nos cœurs !

Nos rangs se sont éclaircis, comme le lendemain d'un combat ; l'ange de la mort, en passant sur nos têtes, a largement frappé les victimes les plus jeunes, les plus glorieuses... Elles tombaient le front tourné vers la patrie ; et leur dernier soupir était encore un accent de liberté !

Mais, si d'une part notre sainte cause a perdu quelques-uns de ses plus zélés défenseurs, de l'autre elle a conquis de nombreux et puissants alliés ; maintenant, nous pouvons le dire avec un juste orgueil, elle est devenue la cause de l'humanité !

La persécution religieuse, ce fléau de tous les âges, et qui fait l'opprobre du temps où nous vivons, a pour jamais identifié l'existence de la Pologne avec celle du christianisme universel ; de même que le sang des Pulawski, de Kosciuszko, de Niemcewicz et de tant d'autres, l'avait déjà rendue solidaire avec la liberté du monde.

Le christianisme primitif triomphait dans le monde ancien au milieu du martyre et des persécutions ; la liberté, qui est le christianisme moderne, doit aussi triompher par le martyre expiateur de la Pologne.

Les dernières agitations de l'Orient nous ont signalé un fait immense : c'est la haine profonde que la Russie inspire même à ses coreligionnaires. En Grèce et en Serbie, le tzar allemand a vu échouer sa propagande contre l'esprit d'indépendance qui a toujours germé au sein de ces peuples. A son voyage à Ber-

lin, les populations allemandes l'ont partout salué sur son passage du nom de « *Menschenfeind*, l'ennemi des hommes ; » et le tzar est pourtant leur compatriote : le tzar, c'est le pied de l'Allemand sur le Slave. Naguère encore un roi de même origine, le roi de Danemark, repoussait une alliance avec la famille du tzar, pour ne pas se rendre l'instrument et le complice de sa politique. L'Autriche seule, cet empire apostolique, semble toujours servilement attachée au char de Nicolas ; mais à quoi tient cet état de choses ? Peut-être à la vie d'un ministre qui, effrayé des dangers de la liberté, a préféré chercher un appui dans le despotisme russe, et lui a généreusement livré les clefs de sa maison, l'embouchure du grand fleuve slave. Toutefois, l'Autriche de Joseph II finira avec son dernier représentant ; et l'élément slave, qui s'y trouve en grande majorité, prévaudra sur l'élément germanique.

Mais ce qui a puissamment contribué à propager ce sentiment général d'hostilité à l'égard de la Russie, c'est un livre, un livre célèbre que je n'hésite pas de signaler à toute votre admiration ; ce livre, c'est le *Voyage en Russie* de M. de Custine. Le noble voyageur a levé d'une main hardie l'appareil qui couvre tant de plaies hideuses et de blessures incurables ; et l'Europe, en les voyant, a jeté un cri d'horreur et d'épouvante. Quelle barbarie d'une part, et quelle abjection de l'autre ! quelle dégradation inouïe de la nature humaine ! Se peut-il qu'un joug aussi infâme pèse sur des millions d'êtres à l'effigie de Dieu ! Ce que nous n'osions jusqu'à présent articuler qu'avec réserve, se trouve ici, dans ce livre, inscrit à chaque page, en caractères de sang. Voyez ! ces esclaves d'hier, à peine libérés du collier scandinave pour tomber sous la tyrannie de leurs seigneurs tatares, n'ont qu'un seul instinct, la haine ; un seul désir, la vengeance ! pour la liberté, la patrie, ces noms même sont étrangers à leur langue ; ils sont forcés de les emprunter à leurs voisins. A certaines époques marquées par la Providence, ils égorgent leurs nouveaux maîtres, ou les font brûler vifs, au nom de l'empereur, qu'ils appellent leur père, les malheureux !... et le lendemain, la justice de l'empereur fait cerner les coupables, et déporter des populations entières en Sibérie, pour venger les seigneurs !... Tableau fait pour attrister profondément les plus cruels ennemis de la Russie ! Ce colosse asiatique, qui menace à tous moments l'Europe, a donc un anathème éternel attaché à son existence : l'escla-

vage! une hyène sanglante qui lui ronge le cœur et le dévore: le massacre (1)!

Ce livre est bien fait pour consoler toutes nos souffrances, en nous montrant des douleurs encore plus grandes... il est fait pour détacher à jamais de la Russie les hommes de bien de tous les pays et de toutes les opinions, même ceux qui placent leurs espérances dans l'absolutisme. Et cependant, celui qui l'écrivait était bien loin, en commençant son voyage, de partager les idées qui, vers la fin du dernier siècle, ont changé la face du monde. Son grand-père, le général de Custine, son père, le marquis de Custine, sont morts sur les échafauds de 93 !... Mais telle est la puissance de la vérité qu'elle choisit pour ses organes ceux même que le sort avait marqués pour ses adversaires!... Honneur à lui, car il ne s'est pas laissé éblouir à ce faux appareil de grandeur dont les tzars ont coutume de s'environner aux yeux des étrangers... Honneur à lui, car les perfides cajoleries du despote lui ont laissé toute l'indépendance d'esprit nécessaire pour appeler la Russie, chargée de toutes ses iniquités, à la barre des nations... Honneur à lui, car il a brisé du plat de son épée le masque du comédien sur la figure du tyran! Il était digne d'un Français d'écrire jour par jour, sous l'impression des scènes de désolation qui s'offraient à ses regards, ce livre, dont chaque page aurait pu lui coûter la vie ou la liberté!

Cet ouvrage fera-t-il au moins rougir les Russes, en leur présentant le miroir fidèle de leur abaissement? Nous ne le croyons pas, au moins quant à présent; on ne peut rien pour ces barbares, même en leur disant la vérité. L'esclavage a passé dans leur sang, il est devenu pour eux un besoin de nature. Mais les réactions et les vengeances qu'il a déjà provoquées, attestent la colère et l'effroi du souverain de toutes les Russies; le tzar, devant qui tout tremble, a tremblé à son tour devant un livre: « Un mot de vérité lancé en Russie, a dit l'auteur, est une étincelle qui tombe sur un baril de poudre! » Dans un pays où tout est mensonge et prestige, la vérité devait être considérée comme une mortelle ennemie.

Lorsque Catherine II voyageait à travers les solitudes de son

(1) Les scènes horribles de Tarnow et de Bochnia, soudoyées par un gouvernement étranger, complice de la Russie, ne prouvent rien contre la Pologne, pas plus que les massacres en Ukraine, organisés au siècle précédent par Catherine II.

empire, un courtisan faisait élever sur son passage des villes, des villages, des châteaux improvisés. Ces planches de théâtre destinées à faire illusion à la tzarine, ces décors en bois peint, qui cachaient le vide, c'est la Russie tout entière. Ses régiments sans soldats, ses mers sans vaisseaux, ses déserts sans villes, ses villes sans habitants, tout cela ne vaut pas la puissance matérielle du plus chétif État de l'Occident. Mirage trompeur, éclos des brouillards de la Néva et qui se maintient à la faveur du crépuscule boréal; de loin, il trompe les yeux par l'apparence et les couleurs de la vie : mais approchez un peu, il se décolore, se dissipe et ne laisse après lui que l'éternité du désert.

Nous-mêmes, divisés comme nous l'étions après le partage de 1815, nous aurions vaincu, refoulé dans leurs steppes ces troupeaux de barbares, sans les fautes inexplicables de nos indignes gouvernants. Les Russes seront toujours des Grecs du Bas-Empire, perfectionnés des Normands et des Tatars; sur le champ des ruses et des trahisons, ils seront toujours passés maîtres. *Faire avec eux de la diplomatie, avoir foi dans leurs promesses, leurs serments, c'est leur donner une victoire certaine!* « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, » a dit un démon à face humaine, qui méritait bien de naître à Moskou.

Patience, ô mes concitoyens; la justice des peuples est parfois tardive : mais quand elle se réveille, malheur à ceux qui l'ont provoquée! Le Nord et le Midi sont là, comme deux athlètes puissants, qui s'observent et se défient du regard, avant de frapper les premiers coups. Dans ce calme de mort qui précède l'orage, le travail mystérieux de l'humanité s'accomplit, les éléments se préparent à la lutte... Écoutez! n'est-ce pas le bruit des trônes qui s'écroulent?...

Eh quoi! le polype monstrueux sorti des marais de l'Ingrie, étendra-t-il longtemps ses bras sordides sur la moitié du monde? Quand donc l'Europe secouera-t-elle ce rêve de sang qui la tourmente depuis la chute de Varsovie? Qui donc changera nos chaînes contre des épées!...

Soyez prêts, mes amis; car bientôt viendra le moment décisif. Ne vous laissez pas endormir dans un lâche repos; au milieu d'un monde tout de matière, gardez bien votre jeune enthousiasme, digne des chrétiens des premiers âges! et surtout sachez vous préserver de la contagion du doute, qui est la

mort anticipée de l'âme ! Durant ces quelques années d'exil, vous avez resserré les liens qui vous unissent, et vous avez appris à vous connaître davantage. Il fallait cette épreuve pour sceller à jamais par la consécration du malheur l'alliance de la Pologne avec la Lithuanie, qui tant de fois s'est immolée pour elle comme une sœur, comme une amante dévouée. Il fallait cette épreuve pour réduire les hommes et les choses à leur juste valeur et à leurs véritables proportions ; quelques hommes se sont amoindris, l'esprit national s'est développé. Il fallait cette épreuve pour vous convaincre de la nécessité d'une réunion absolue, inconditionnelle, avec le peuple, trop longtemps déshérité de ses droits, issu du même sang, prêt aux mêmes sacrifices ; est-il un pouvoir au monde qui puisse résister à vingt millions de volontés réunies en une seule ? Et que faut-il pour cela ? Un homme qui devienne la personnification vivante de cette volonté, l'interprète de la Providence. L'Irlande, la Pologne des mers, possède déjà son libérateur ; et Dieu donne toujours un Messie aux peuples qui sont dignes de le comprendre. Certes ! Il doit se sentir bien fort et bien grand cet homme qui a pu dire avec plus de vérité que jadis un roi de France : « L'Irlande, c'est moi ! » sans qu'une seule voix s'élevât pour le désavouer, même parmi les instruments volontaires de l'orgueil et de l'intolérance ; ce Daniel O'Connell, ce peuple fait homme, qui, d'un seul mot, soulève et calme les tempêtes ! Grâce au despotisme, l'horizon polonais s'est élargi par delà les limites de l'Europe ; grâce à la liberté, la Pologne sera plus grande qu'elle ne l'était du temps des Piasts ou des Jaghellons : son Sauveur ne se fera pas attendre.

La liberté fut la première amante de chacun de vous. Vous lui avez déjà sacrifié tout ce qui rend la vie heureuse et facile ; les joies du foyer domestique, patrie, famille, jeunesse, indépendance : faites plus encore, immolez-lui vos douleurs et vos ressentiments. Honte à celui qui s'arrête à la moitié d'un sacrifice !

Les tyrans n'ont qu'un jour, les peuples restent ; car l'âme des peuples, c'est la liberté : et cette âme est immortelle !

Aimez-vous et soyez libres ; car la LIBERTÉ, c'est L'AMOUR.

Paris, 29 novembre 1843.

XVII

SUR LA TOMBE DE KASIMIR DELAVIGNE

CHAMP DE REPOS DU PÈRE-LACHAISE.

Messieurs et Concitoyens,

Laissez-moi vous dire sur cette tombe encore ouverte, au nom de la Pologne et de l'émigration, une parole de deuil et d'adieu.

Nos aïeux avaient la coutume de briser leurs dards sur la tombe des héros, morts pour la patrie; nous jetons un peu de terre polonaise sur les restes de nos frères, morts en exil : afin que dans le dernier sommeil, ils aient encore des rêves du pays natal.

Kasimir ! nous t'aimions enfants, lorsque tu nous parlais de gloire, ce premier rêve des enfants et des peuples;

Kasimir ! nous t'aimions soldats, lorsque ta *Varsovienne* combattait avec nous, pour la liberté, sur les plaines de Grochow et de Waver;

Kasimir ! nous t'aimons proscrits, lorsque tu nous prédis le réveil assuré de la Pologne libre, et la destruction de la Russie esclave.

Par le nom, par le cœur, par le génie, nous te saluons fils de la Pologne, notre frère d'armes et proscrit de notre patrie à tous, la liberté :

Qu'il soit donc fait avec toi comme avec nos frères morts en exil. Poëte, soldat et patriote, dors en paix sous la terre polonaise (1) !

Paris, 20 décembre 1843.

(*Le Journal des Débats.*)

(1) Ces quelques paroles improvisées sous l'impression de la scène solennelle qui se passait au cimetière du Père-Lachaise, ont provoqué le cri unanime, jeté par sept à huit mille voix, de « *Vive la Pologne !* »

XVIII

1848, LE PEUPLE-MUSICIEN

épisode du 24 février.

« Il était en ce moment une heure et demie à l'horloge des Tuileries.

» Après avoir franchi le seuil du palais enseignes déployées, sabres nus et fusils sur l'épaule, le peuple vainqueur inondait les appartements royaux, les escaliers, les corridors, les galeries.

» Une trombe populaire composée de citoyens des faubourgs, d'étudiants et d'artistes, venait de traverser la salle splendide où tous les maréchaux de l'ère impériale sont peints en pied.

» De salle en vestibule, cette masse triomphante aborda enfin cette partie du château qui fut la résidence de Marie-Amélie.

» Enfants, pas d'excès! s'écria alors un vénérable colonel, combattant octogénaire du 14 juillet 1789; pas d'excès! nous entrons dans la demeure d'une femme!

» Tous prirent l'engagement de se montrer calmes et modérés, même après la victoire.

» La foule entra donc dans le salon de la reine; non point semblable à un torrent dévastateur, mais bien plutôt pareille à une phalange de chambellans qui se présenteraient à la cérémonie d'un baisemain.

» On ne dérangea rien ; ni les aquarelles, ni les bronzes, ni les meubles, ni toutes ces délicatesses du luxe qui éblouissent l'œil du pauvre : on respecta la femme détrônée jusque dans la moindre fantaisie.

» Cependant une voix s'écria :

» Un piano! le piano de la reine!

» — Tout beau, reprit le colonel en jetant son épée sur l'ins-

trument; que personne n'y porte la main si ce n'est un musicien!

» Un grand jeune homme sans armes sortit des premiers rangs, ouvrit le piano, et d'une main vigoureuse joua les premières mesures d'un air national.

» *La Marseillaise !* s'écria le peuple; et le refrain répété en chœur par tous les assistants, se répandit de proche en proche à travers les vastes couloirs et les avenues du château.

» C'étaient plusieurs milliers de poitrines sonores, encore émues par la chaleur du combat, chantant avec ensemble l'hymne immortel de Rouget de l'Isle.

» Le jeune homme les conduisait avec énergie, avec amour, *con smania* diraient les Italiens; et ce n'était pourtant pas un homme du Midi.

» Un artisan du boulevard le reconnut :

» C'est le citoyen Christien Ostrowski, l'ami de Kasimir Delavigne et de Béranger, le fils du général polonais!

» — Est-ce vrai? lui demanda la foule.

» — Vous l'avez dit, répondit en se levant le virtuose; je suis un soldat de 1831 !

» Le vieux colonel le saisit dans ses bras et le pressa sur son cœur avec effusion.

» Dans ce moment, une main populaire inscrivait : *Vive la Pologne!* à l'endroit même où tout à l'heure on voyait le trône du roi fugitif, emportant avec lui sa couronne brisée et sa race évanouie.

» Là-dessus les échos de la *Marseillaise* se mêlèrent aux cris : *Vive la Pologne! vive la république! vive la France!* »

Paris, 2 mars 1848.

(*Moniteur du soir.*)

XIX

AU CORTÉGE D'ADIEU DES ÉMIGRÉS POLONAIS.

PLACE DE LA BASTILLE

Citoyens et Frères,

Au pied de cette colonne, impérissable monument de la liberté souveraine, de la royauté à jamais abolie, sur cette place de la Bastille où vous avez brûlé le trône du roi fugitif, je viens vous dire une dernière parole d'espérance et d'adieu. Grâce à votre héroïque effort du 24 février, les jours de l'exil sont accomplis; les jours du combat recommencent. Pèlerins depuis quinze ans, voici que nous reprenons le chemin de la patrie.

Après cette séparation, quand vous entendrez parler de nous, quand des noms polonais vous seront apportés par le vent des batailles, c'est qu'alors nous serons engagés dans une lutte décisive, lutte géante, lutte à mort avec le despotisme ; c'est qu'alors notre sang aura coulé sur la terre polonaise, cette antique, cette glorieuse arène de la liberté ! Mais cette fois, ce ne sera plus un assassinat monarchique, dont les peuples muets resteront les impassibles spectateurs ou les complices ; non ! j'en ai la conviction profonde : ce sera un réveil spontané, une commotion de volcan dont la Pologne surgira grande et forte, entre ses limites de l'Oder et de la Dzwina, rempart indestructible que Dieu même a posé entre l'Europe libre et les barbares. Vous direz alors au bruit lointain que vous entendrez à l'Orient : « Nos frères nous appellent, ils luttent pour leur liberté et la nôtre; allons les secourir ! allons combattre à leurs côtés ! »

Ce que nous vous demandons aujourd'hui, frères, c'est un souvenir, peut-être un regret. Des armes... nous en trouverons, même dans les mains de nos ennemis. Au nom des peuples slaves, nous qui briserons leurs chaînes comme vous avez brisé les vôtres, sous cette colonne sainte, à vous, nos frères en

liberté, nous vous jurons éternelle alliance ; puisse cet adieu suprême marquer dans l'histoire des deux peuples-soldats comme un embrassement duquel doit sortir la liberté du monde! Les larmes dans les yeux, nous vous pressons tous sur nos cœurs de frères, nos cœurs déchirés par les douleurs de l'exil, mais aussi palpitants des plus magnifiques espérances pour la patrie polonaise ! Merci, pour cette longue hospitalité que vous nous avez donnée, malgré les lâches réticences d'un gouvernement brisé par votre indignation ; merci, pour votre assistance dans ce cortége du départ où nos rangs, sont confondus avec les vôtres : merci encore pour les vœux qui nous accompagnent, pour les inspirations de dévouement sans bornes qui se pressent dans vos âmes !

Peuple français, adieu ! La Pologne vivra ; c'est notre vœu, notre espérance à tous, c'est le cri de l'humanité : c'est la volonté de l'intelligence éternelle qui veille sur le salut des peuples. Vous êtes déjà libres ; notre indépendance sera la fille aînée de votre liberté !

. . . .

Paris, 26 mars 1848.

(*Le Constituant.*)

XX

APPEL DE LA SOCIÉTÉ

POUR

L'ÉMANCIPATION DES PEUPLES SLAVES.

assemblée générale

CITOYENS ET FRÈRES,

Le long martyre de la Pologne vient enfin d'obtenir son résultat; il a amené chez tous les peuples unis d'origine, de sang et de langage aux Polonais, une fermentation que les gouvernements étrangers sont désormais impuissants à maîtriser. Le

monde slave, remué jusque dans ses fondements par la nouvelle révolution française, prépare une insurrection immense, qui embrasera tout le nord et tout l'orient de l'Europe.

Par leur dévouement à la cause de la liberté dans tout l'univers, les Polonais ont dès longtemps acquis le droit de servir à la fois d'avant-garde et de corps de réserve à cette sainte insurrection de tous les opprimés slaves contre leurs oppresseurs. Il s'agit donc de grouper *autour de la Pologne* en un faisceau indestructible toutes ces forces redoutables, que paralyse leur isolement. Il faut que les quatre nationalités dont la race slave se compose : Polonais, Bohêmes, Russiens et Slaves du midi, tous humiliés sous une même coalition de despotes, s'unissent dans un même intérêt. Pour s'unir, ils ont besoin de délibérer sur une terre libre ; et de bien s'entendre, afin de se lier solennellement par un pacte fédéral. Alors seulement, ils pourront sans crainte confondre leurs bannières sur le grand champ de bataille où se décidera l'avenir du monde.

Dans le but de hâter l'heure de cette ligue émancipatrice, et d'offrir un centre de réunion pour tous les amis de la cause slave, une société s'est formée à Paris, au foyer même d'où s'élancent aujourd'hui sur le reste du monde les étincelles du feu qui détruit et qui régénère. Cette société pour l'affranchissement de tous les Slaves prétend aider les Polonais à se dégager de la triple tyrannie qui les tient enchaînés ; encourager les patriotes russes dans leur généreux effort pour briser l'autocratie : offrir un appui aux Bohêmes dans leur résistance chaque jour plus hardie contre l'oppression autrichienne, enfin éclairer dans leur marche vers la conquête de ce qu'il leur reste encore de droits à recouvrer, les peuples slaves de la Hongrie et du bas Danube, comme les alliés naturels de l'Italie et de la France, et comme les intermédiaires nécessaires qui unissent la Méditerranée à la Vistule.

Convaincue que le moment est venu où tous les droits foulés aux pieds vont recevoir enfin une réparation éclatante, la *Société slave de Paris* ne négligera rien pour seconder chez les quatre grands peuples slaves les progrès de la réforme sociale, non moins que ceux de la renaissance politique. Radicale dans sa démocratie, ni le servage, ni aucune espèce de redevances et de monopole ne trouveront d'excuse à ses yeux. Elle s'efforcera d'établir des rapports de fraternité et de secours mutuels entre les ouvriers des pays slaves et les ouvriers français. Elle

dénoncera à l'opinion les odieuses entraves qui pèsent sur l'organisation du travail, sur l'état des paysans, sur la propriété, l'industrie, les rapports civils et religieux des hommes, dans ces malheureuses contrées ; elle cherchera le remède à tant de maux, dans l'association et la solidarité.

Pour compléter son œuvre, la société se propose de publier dans les langues française et polonaise un journal destiné à servir d'organe aux diverses nationalités slaves, à discuter leurs intérêts, à faire harmoniser leurs tendances et à propager dans leur sein l'agitation émancipatrice nécessaire pour contre-miner les intrigues du panslavisme moskovite et de la domination allemande.

La société se compose de membres résidant en France et de correspondants habitant l'étranger. Pour en faire partie, il n'y a d'exigé qu'une seule condition; celle d'un engagement formel de travailler pour la grande cause de l'affranchissement des Slaves de Pologne, de Bohême, de Russie, de la Hongrie et du Danube.

La société s'ouvre indistinctement aux hommes de toutes les nations. Néanmoins, les membres étrangers sur lesquels on compte le plus, sont les patriotes hongrois et italiens. En attirant sous le drapeau de l'aigle blanc les volontaires du Danube, les légions polono-slaves peuvent aller jusque dans les steppes du Don combattre et anéantir l'autocratie. D'un autre côté, en s'associant ses voisins d'Italie, avec qui les Illyriens partagent déjà de fait la possession de l'Adriatique, la révolution slave triomphera sans peine du despotisme autrichien, et ouvrira par contre-coup aux Moldo-Valaques, aux Grecs et à tout l'Orient chrétien, une ère nouvelle d'indépendance et de civilisation !

Suivent les signatures.

Paris, 28 mars 1848.

XXI

A L'ASSEMBLÉE POLITIQUE DE BERLIN.

RÉTABLISSEMENT DE LA POLOGNE

HABITANTS DE BERLIN,

Pour la seconde fois l'émigration polonaise, glorieuse phalange d'une armée trahie mais jamais vaincue, a touché le sol germanique. Elle ne vient plus cette fois s'offrir en fugitive à votre hospitalité, à vos chants de douleur; au nom de la grande nation qui la rappelle, au nom du grand principe qu'elle représente, elle vous tend la main et vous salue comme les futurs alliés de la Pologne indépendante.

Profondément touché de votre accueil, au moment de franchir la frontière de mon pays, je viens vous adresser dans cette enceinte une parole de paix et d'amitié. Que cette première parole qui trouvera, je n'en doute point, un écho sympathique dans vos âmes, soit la réconciliation fraternelle des Allemands et des Slaves.

Si la révolution de février, ce fait européen, fut aussi pour la Pologne le signal de la délivrance, c'est qu'elle lui a rendu l'active amitié de l'Allemagne, qu'elle a brisé pour jamais son alliance avec le Nord. En effet, le système de la domination matérielle poussée à ses dernières limites, et celui de la pensée abstraite n'ayant d'autre contrôle qu'elle-même, ne pouvaient coexister en bonne harmonie; contraires dans leur principe, opposés dans leur résultat, ils devaient finir par se séparer et se combattre. La conséquence de cette séparation doit être le rétablissement de la Pologne; non pas de ce royaume déri-

soire de 1815, création éphémère des souverains démolie par le peuple, mais d'une République grande et forte, s'établissant d'après ses mœurs, ses besoins, ses convictions nationales : digue formidable contre laquelle cent fois les hordes de l'Asie sont venues se briser et se briseront encore.

Et que l'on ne dise point que cet acte de haute justice, que cette expiation populaire du crime de vos rois, coûterait à l'Allemagne des sacrifices inouïs; qu'elle soumettrait son travail d'organisation intérieure aux chances d'une guerre étrangère, qu'elle épuiserait son trésor et le sang de ses plus nobles enfants : non ! il lui suffira pour cela d'une imposante manifestation morale de sa volonté.

Vous direz aux Polonais :

« Frères, voici des armes! allez combattre et reconquérir votre patrie! nous vous seconderons de nos vœux, de nos capitaux, de notre influence; mais à condition que vous admettrez les nombreux Allemands établis en Pologne à la jouissance de tous les droits dont ils jouiraient dans leur mère-patrie : que vous nous assurerez, par un échange sans entraves, l'écoulement des produits de nos manufactures, et que vous reconnaîtrez notre fraternelle initiative par une franche et cordiale réciprocité ! »

Vous direz à la Russie :

« Nous vous retirons notre alliance jusqu'à ce que vous ayez fait à l'égard de la Pologne ce que nous faisons nous-mêmes; rendez-lui ses anciennes provinces, dont la possession de droit ne vous sera jamais reconnue : à ce prix seulement nous vous porterons les bienfaits de notre civilisation, les moissons intellectuelles de notre pensée, si nécessaires à votre développement, nous vous admettrons dans la grande famille des peuples libres qui vous désavoue et vous traite de barbares. Jusque là, point de trêve, point de transaction ; tant que le dernier soldat moskovite n'aura pas quitté le dernier sillon de la terre polonaise, il ne peut y avoir entre nous rien de commun que le glaive ! »

Oh ! après une manifestation pareille, Messieurs, soyez-en certains, la Pologne se lèvera comme un seul homme ! Vous aurez plus fait pour elle par cet acte de souveraineté populaire que par vingt batailles rangées ! Quel que soit l'enivrement du pouvoir absolu, le tzar lui-même comprendra que la lutte serait la mort pour lui, la dissolution totale pour son empire !

Tout ce que nous vous demandons quant à présent, c'est de permettre une réorganisation complète et toute nationale du grand-duché de Posen; c'est de neutraliser par un vote parlementaire, l'action malfaisante de l'ancienne bureaucratie, qui soulève les deux populations l'une contre l'autre!

Votre perte territoriale, insignifiante d'ailleurs, sera réparée amplement par la suprématie morale que vous aurez conquise sans effort dans toute l'Allemagne. Cette politique franche et généreuse est la seule digne d'un peuple intelligent comme le vôtre et qui vient de reconquérir sa liberté. On vous a dit trop souvent que nous étions vos ennemis; ne croyez pas à ce mensonge. La Prusse moderne, c'est-à-dire l'unité allemande; et la Pologne à venir, c'est-à dire l'unité slave, sont deux trop grandes puissances pour avoir rien à s'envier : il ne saurait y avoir entre elles de rivalités provinciales, ni de querelles de bout de champ.

Dans un élan sublime de patriotisme, vous avez brisé les chaînes des captifs polonais, dont le seul crime fut d'avoir conspiré pour la délivrance de leur pays; le développement nécessaire et logique de cette inspiration populaire doit être l'entière indépendance du grand-duché. C'est ainsi que vous remplirez cette mission médiatrice qui vous est assignée entre les peuples; c'est ainsi que vous établirez parmi vous et les Slaves le lien le plus puissant existant parmi les hommes : la fraternité! c'est ainsi que vous vous rendrez dignes de la signification universelle de votre nom national : *Die Allemannen !*

Mais que dis-je! le peuple russe lui-même cherchera à s'arranger du mieux qu'il pourra avec ce désir formellement exprimé; et s'il présente le combat, ce sera seulement pour sauver l'honneur de ses armes. La Russie de Pierre I[er] n'a pas de base solide; ce géant hydropique n'est pas invulnérable : nous l'avons prouvé en 1831, lorsque trahis par les rois, abandonnés par les peuples, cernés de toutes parts, nous avons tenu la campagne pendant dix mois et nous avons remporté trente victoires! Nous sommes assez forts, même sans vous, pour l'abattre; donnez-nous des armes : et, Dieu aidant, nous ferons le reste !

Grâce à la politique déchue, la Prusse a été le bras droit de l'absolutisme étendu sur l'Europe, et comprimant en elle cet esprit d'indépendance qui fermente au sein des peuples;

grâce à la politique triomphante, ce bras armé se retournera vers le Nord et brisera les chaînes d'un peuple indignement asservi (1) !

Berlin, 10 avril 1848

(Journal de Leipzig.)

(1) Voici le décret royal du 14 avril rendu par le cabinet prussien pendant mon séjour à Berlin. Nous le donnons ici à titre de simple concordance de dates et comme un curieux spécimen de la loyauté tudesque dans les transactions politiques :

« J'approuve la proposition de mon ministère, provoquée par les nombreuses pétitions des habitants allemands du grand-duché de Posen et relative à la réorganisation nationale de cette province *promise* aux habitants polonais. *En conséquence*, cette réorganisation *ne devra plus avoir lieu* dans les parties de la province où la nationalité allemande se trouve être prépondérante. Je désire, en outre, que la proposition faite auprès de la Confédération germanique pour que ces parties du duché soient réunies à la Fédération, puisse être acceptée tout de suite. Les grandes difficultés que pourrait rencontrer la réorganisation nationale des parties polonaises du grand-duché de Posen, se trouveront par là aplanies, et la réorganisation devra désormais être accomplie *sans obstacle*.

» *Signé* : FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier la sincérité des intentions du cabinet de Potsdam à l'égard de la province polonaise de Posen et de ses habitants. Voici ce qui se passait à la même date dans le grand-duché :

« Dans plusieurs contrées, des bandes de soldats et de colons prussiens, commandées par des employés et des propriétaires allemands, parcourent les villages, s'emparent des propriétaires polonais, des prêtres et des maîtres d'écoles de villages, les enlèvent et les fustigent publiquement. C'est ainsi qu'à Grodzisk une jeune fille a été fouettée par les soldats et par les juifs pour avoir fait des cocardes et des drapeaux polonais. Dans le département de Bydgoszcz *(Bromberg)*, M. Treskoff et M. Luttichau, propriétaires allemands, viennent d'organiser une *bande armée* avec laquelle ils vont à la recherche des Polonais, qui, privés de tous les moyens de défense, se trouvent obligés de s'enfuir de leurs maisons, sous peine de se voir ignominieusement maltraités ou assassinés dans le cas où ils chercheraient à se défendre. Et ce nouveau mode de *pacification* est employé au moment même où toute la population polonaise se trouve déjà désarmée. »

V. *Mémoire historique sur le grand duché de Posen*; Paris, 1848.

XXII

A M. C*** B***

LA DÉMOCRATIE EN POLOGNE

Monsieur,

Dans la séance du 14 courant de l'Assemblée politique, vous avez jugé la nationalité polonaise avec une rigueur à laquelle j'étais loin de m'attendre de la part d'un jeune écrivain de l'Allemagne démocratique. Vous avez dit que la noblesse polonaise, ou plutôt la corporation des propriétaires fonciers du pays, n'avait encore donné aucune garantie solide de ses intentions libérales à l'égard du peuple; que tendre la main à la Pologne renaissante ne serait autre chose que relever son aristocratie déchue, au détriment de la classe subjuguée des producteurs et des artisans. Je ne puis passer sous silence une pareille allégation; d'autant moins qu'elle s'est fait entendre dans une réunion patriotique, où l'on vous cite vous-même comme un ami des lumières et du progrès. Non, Monsieur, nous ne sommes pas de ceux qui, depuis un demi-siècle, n'ont rien appris ni rien oublié; la foi démocratique n'est pas pour nous une affaire d'entraînement ni de parti, mais une sérieuse conviction: nous ne voulons pas la liberté pour nous seuls à l'exclusion du peuple, nous la voulons pour les 22 millions de Polonais qui tous ont les mêmes croyances, les mêmes aspirations que les nôtres, nous la voulons dans son expression la plus complète et dans toute son étendue.

Une Constitution libre, émanée de la diète dite de Quatre-ans, avait proclamé, dès 1791, l'égalité absolue devant la loi, avec l'admission successive de la classe laborieuse au bienfait de la propriété. Pour l'esclavage, il n'en a jamais été question en Pologne; jamais la propriété de l'homme par l'homme n'a été admise dans les lois de la République. Cette Constitution du 3 mai, la première en date sur le continent européen, devait être soumise, tous les vingt-cinq ans, à la révision d'une assem-

blée délibérante. Pourquoi ses dispositions pacifiques et réparatrices ne se sont-elles pas accomplies? Demandez-le sans arrière-pensée à l'histoire de Frédéric II, à la coalition de ses successeurs avec les dévots conseillers de Marie-Thérèse ; demandez-le surtout aux guerres de la révolution française : à laquelle, depuis cette époque, nous avons à tort ou à raison attaché nos destinées.

En 1831, pendant notre lutte d'indépendance avec la Russie, les motions les plus énergiques ont été présentées à la diète par les députés Ostrowski, Szaniecki, Wolowski, Zwierkowski, etc., pour la dotation des paysans moyennant la répartition de la propriété nationale entre tous ceux qui auraient bien mérité de la patrie. Le temps seul a manqué à la réalisation de ces projets. Jusqu'en 1846, les propriétaires du grand-duché de Posen et ceux de la Gallicie n'ont pas cessé de réclamer auprès de leurs gouvernements de meilleures institutions pour le peuple; ils n'ont manqué aucune occasion d'améliorer le sort des cultivateurs, même aux dépens de la presque totalité de leurs revenus. Je vous renvoie, pour plus de détails, à la lettre adressée au prince Metternich par un *gentilhomme* polonais, un ex-diplomate, que certes on ne peut suspecter d'un enthousiasme outré pour sa nationalité, ni pour la cause démocratique (1). On sait comment ces généreux efforts se sont évanouis dans le massacre de Tarnow ! Dernièrement encore, un des membres les plus riches et les moins compromis de l'émigration polonaise (2), vient de publier dans le journal allemand *la Réforme* une déclaration par laquelle il s'engage à supprimer la corvée dans toute l'étendue de ses domaines, en invitant les autres citoyens, émigrés ou non, possédant des terres, à suivre son exemple. Est-il nécessaire d'ajouter que cette mesure générale, la suppression de la corvée et l'admission du peuple à la propriété, sera la pierre angulaire de notre futur édifice social, reconstruit sur de nouvelles bases par tous les enfants de la Pologne indépendante ; qu'elle sera la garantie du pacte fraternel entre les propriétaires et les fermiers, c'est-à-dire entre la noblesse et le peuple, que les intrigues des cours étrangères se sont vainement efforcées de dissoudre : que le

(1) Le *marquis* Alexander Wielopolski.
(2) Le *prince* Adam Czartoryski.

mot solennel d'égalité politique doit bientôt briser la chaîne d'airain scellée par trois despotes sur la tombe de notre patrie! Interrogez notre passé, relisez notre histoire sous le règne des Piasts et des Jaghellons, avant que les dynasties suédoise et saxonne ne nous aient apporté le jésuitisme dans une main, et le judaïsme dans l'autre; c'est-à-dire la corruption des mœurs publiques et privées : comparez et jugez. Où trouverez-vous à la même époque d'aussi libérales constitutions que le statut de Wisliça ou le Code de Lithuanie? Où trouverez-vous dans nos lois le servage politique ou l'intolérance religieuse? l'esclavage du corps et celui de l'âme humaine? Où sont nos guerres civiles, avant les soulèvements des Kosaks ou les complots de Targoviça, toujours fomentés par les rois étrangers? Pour le ciel, où sont les attentats dont vous semblez accuser l'ancienne Pologne et dont la nouvelle aussi vous paraît devoir être solidaire? Nous sommes à vos yeux des tyrans et des oppresseurs! Permettez-moi de vous faire observer que ce langage n'est point celui d'un Allemand moderne, mais d'un Prussien de la vieille roche, d'un soldat des margraves de Brandebourg, nos anciens tributaires; si ce n'est des chevaliers renégats de Malborg, vaincus à *Grunwald* et à *Tannenberg* par les armées polonaises, à la tête desquelles je suis fier de retrouver un nom devenu traditionnel dans ma famille (1410): ou bien encore des champs de *Hundsfeld*, près de Breslau, toujours semés d'ossements teutons depuis le douzième siècle (1109). Tout cela est fort ancien, me direz-vous, et mérite plus encore le souvenir du poëte que celui de l'historien; j'en conviens de grand cœur: mais si la race germanique est réellement, comme vous le prétendez, supérieure à la race slave, elle devrait la première donner l'exemple d'oublier des haines périmées et des rancunes éteintes. La Pologne et la Prusse peuvent bien comparer leurs annales et faire leur bilan politique sans trop de désavantage pour la première. La Prusse a sans doute eu de grands hommes d'État, des guerriers renommés et des savants illustres; mais la Pologne a pour elle dix siècles d'une existence souvent prépondérante en Europe, toujours glorieuse : malgré la jalousie de ses voisins, les incursions des barbares, et les accusations des despotes intéressés à la flétrir. Nous avons de plus à leur opposer aujourd'hui bien mieux qu'une milice, nous avons tout un peuple.

Nous sommes tous démocrates, Monsieur, autant et peut-être

plus que vous; car nous sommes prêts à rendre à chacun selon son droit et ses mérites.

Agréez, etc.

Berlin, le 15 avril 1848.

(*Zeitungshalle de Berlin*).

XXIII

A L'EMPEREUR FERDINAND Ier

MASSACRE DE KRAKOVIE

SIRE,

Au moment même où une constitution libérale était annoncée à tous les peuples soumis à votre empire, où l'assemblée préparatoire de Francfort retentissait des plus chaleureux souhaits en faveur de la nationalité polonaise, un acte odieux de vandalisme et de brutalité ensanglantait les rues de Krakovie.

Le baron Krieg, dont le nom seul rappelle de si cruels souvenirs (1), en retardant à dessein l'organisation de la garde nationale et l'admission dans son sein des émigrés nécessaires pour la compléter, a fait avorter toutes les dispositions de votre conseil pour relever cette ville, déjà éprouvée par tant de malheurs.

Une première manifestation a eu lieu le 25, à l'effet d'obtenir le passage pour 60 émigrés, arbitrairement retenus à *Szczakowo*; manifestation qui aurait cessé à l'instant même sans la mauvaise foi évidente et les refus du commissaire impérial, et surtout si la garde nationale avait eu des armes pour contenir le peuple impatient de revoir ses frères.

Toutefois, pressé par nos instances et reconnaissant la justice

(1) Son père fut l'organisateur en chef des massacres de Gallicie. *Krieg* signifie *guerre* en allemand. Tel père, tel fils.

de nos réclamations, le baron Krieg a remis entre les mains du comité national les deux arrêtés suivants :

1° Que l'émigration polonaise serait libre de séjourner indéfiniment à Krakovie ;

2° Que la garde nationale recevrait des armes, selon le décret impérial du 16 avril.

De plus, le baron Krieg, en se séparant du comité, a garanti sur sa parole d'honneur l'exécution de ces arrêtés. Cependant, dès le lendemain, des mesures de rigueur ont été prises pour empêcher les habitants de se procurer les faux et les lances déposées dans les magasins de la ville ; et finalement, ces objets ont été transportés dans le château. C'est alors que, sans aucun prétexte même apparent, sans aucune sommation préalable, sans aucune agression de la part des habitants, le feu a été commandé sur plusieurs points ; et, après un combat d'une courte durée, à la suite duquel les troupes se sont retirées hors de la ville, le bombardement a commencé. Les édifices de Krakovie, ces glorieux monuments de notre passé de dix siècles, allaient être livrés aux flammes ; quand le comité national, indigné de cette violation d'une promesse récente, a délégué deux de ses membres au général comte Castiglione commandant les troupes impériales, à l'effet d'obtenir une suspension d'armes de quelques heures : et, sur le refus du général, l'émigration polonaise, pour éviter la destruction totale d'une ville sans défense, a quitté le sol de la patrie qu'elle revoyait pour la première fois depuis dix-sept ans.

Les écrits publics de Vienne ont déjà rapporté les détails de cette catastrophe du 26 avril, journée de deuil pour les deux nations, journée de joie pour les oppresseurs étrangers. Toutefois, nous attestons devant Dieu et devant les hommes, qu'aucune provocation directe ni indirecte n'a pu autoriser cette répression barbare, digne pendant des massacres de Gallicie. Le baron Krieg lui-même, qui se trouvait la veille sous la sauvegarde du comité, a dû reconnaître tout ce qu'il y avait de modération et de dignité dans l'esprit du peuple polonais et de l'émigration.

Le cœur encore déchiré par l'impression de ce funeste événement, nous nous présentons devant vous, Sire, pour vous demander une éclatante et prompte réparation. Qu'une enquête sévère soit ouverte à l'instant par des juges équitables ; et de quelque côté que soit venue la première violation du traité,

que les auteurs en soient exemplairement punis! Ne souffrez pas, Sire, que le sang polonais soit encore répandu par les instigateurs ou les agents de l'étranger; que les lois tutélaires qui ont garanti la nationalité de Krakovie soient anéanties, foulées aux pieds pour satisfaire aux sombres vengeances de ceux qui sont chargés de les faire exécuter : que, pour les sentiments de fraternité dont naguère encore nous étions pénétrés envers la nation allemande, nous recevions de ses mains la destruction et la mort! Rappelez-vous, Sire, que la plupart de vos soldats sont de même origine que nous; des frères ne doivent pas être immolés par des frères!

Malgré le cruel souvenir de ce jour, nous vous crions du fond du cœur que nous ne sommes point les ennemis du peuple allemand; que nos ennemis communs sont ceux qui voudraient nous priver à tout jamais du bienfait de notre nationalité : craignez qu'ils ne profitent un jour de nos divisions! Cette voix de justice s'élève vers vous de la cité même où le nom immortel de Jean Sobieski est gravé sur chaque pierre de votre palais impérial!

Le baron Krieg et le général Castiglione, en arrachant à la ville polonaise une capitulation désastreuse, ont outre-passé leurs pouvoirs; déchirez cette page sanglante de votre histoire et remplacez-la par une page de réparation et de clémence!

Nous espérons, Sire, que cette voix parviendra jusqu'à vous; et que la ville qui nous a délégués entendra bientôt des paroles de paix et de réconciliation (1).

Agréez, Sire, etc.

Vienne, 1er mai 1848.

(1) Le bombardement de Léopol a répondu, quelques jours après, à cette adresse. Voilà comment les empereurs de la race de Habsbourg entendent leur droit de grâce.



XXIV

A M. DE LAMARTINE

membre du gouvernement provisoire.

SUR SA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Monsieur,

Témoin oculaire des événements de Posen et de Gallicie, je viens, au nom de l'émigration polonaise, au nom de ma patrie outragée jusque dans sa tombe, demander à la France justice et réparation.

La question polonaise, dont la solution pacifique a été rendue impossible par la mauvaise foi des cabinets allemands, ne peut être aujourd'hui tranchée que par le glaive de la liberté. Lorsque, sur les assurances des cours de Vienne et de Berlin, qui nous promettaient la réorganisation nationale des provinces démembrées de l'ancienne Pologne, nous reprenions le chemin de la patrie, vous nous avez fait entendre ces brillantes promesses : « Les nations *sympathiques* de l'Allemagne, le roi de Prusse ouvrant les portes de ses citadelles à vos martyrs, le grand-duché de Posen redevenu polonais, Krakovie affranchie, les portes de la Pologne ouvertes, etc., etc. » Elles étaient ouvertes, en effet ; mais derrière ces portes, nous avons trouvé des assassins. Partout, en Gallicie, dans le grand-duché, sur les tombeaux des Jaghellons, nous avons vu se dresser entre nous et nos ennemis du Nord les baïonnettes allemandes.

Tandis que les peuples nous accueillaient avec transport, espérant élever par nos mains une barrière impénétrable qui les garantît des projets spoliateurs de la Russie, les gouvernements, soi-disant constitutionnels, nous tendaient un piége infâme ; il s'agissait de disperser l'émigration polonaise au moment même où elle touchait le sol de la patrie, et de la rejeter loin de nos frontières. Bientôt ces frontières se sont fermées sur nous ; le sang polonais a coulé par torrents, les

sympathies des deux nationalités ne sont plus qu'un souvenir. Les menées des diplomaties étrangères, dont les agents ne se donnaient même pas la peine de déguiser leurs projets, ont pleinement réussi; les tristes victoires de Xionz et de Krakovie, si toutefois on peut appeler de ce nom des massacres, n'ont profité qu'à l'absolutisme.

Des promesses ouvertement violées, des conventions aussitôt rompues que signées, des actes de barbarie et d'atrocité sans exemple, qui dépassent les scènes de Tarnow et de Bochnia, voilà ce que signifiait dans la bouche des gouvernements le nom de nationalité polonaise.

A Léopol, le jour même de la promulgation d'une constitution autrichienne, on s'empare des papiers du comité national, on défend de célébrer la mémoire des martyrs de Gallicie, on brûle plusieurs édifices, et on se sert pour désarmer le peuple d'une ruse indigne, qui n'échoue que grâce à la fermeté et à la prudence du comité.

A Krakovie, on organise une garde nationale, mais sans lui donner des armes, pour la trouver impuissante au moment du combat ; et puis, on fait feu sur le peuple, on exige impérieusement l'expulsion de tous les émigrés, la dissolution du comité national, sous peine de réduire la ville en un monceau de cendres.

A Posen enfin, on parle de créer une administration provinciale distincte, de former un noyau de troupes polonaises avec les enseignes et les cocardes nationales ; mais on détache du grand-duché d'abord onze districts de la frontière, puis la citadelle de Posen, puis la ville elle-même, et puis tout le territoire compris entre la ville et la frontière prussienne. Des colonnes armées, sous les ordres de deux généraux signalés par une hostilité flagrante à l'égard des Polonais, parcourent le pays sous prétexte de le pacifier, et sèment partout le meurtre et le brigandage. Un troisième général qui avait, aux yeux de la cour, le tort impardonnable d'être honnête homme en même temps que soldat, est immédiatement révoqué de ses fonctions, et ne peut plus retourner à Posen de crainte d'être assassiné par les Allemands du grand-duché (1).

A Berlin même, un journaliste qui rédigeait des articles

(1) Le digne général Willisen, aujourd'hui mis à la retraite.

favorables à notre cause, reçoit tous les jours des menaces de mort anonymes. Dans une dernière lettre on lui fait savoir que, s'il persiste, sa maison sera brûlée et démolie à ras de terre (1).

La Russie a prodigué des trésors pour soudoyer d'infâmes calomnies débitées chaque jour contre nous dans les journaux, et qui ont eu leur retentissement jusqu'à la tribune de l'Assemblée nationale (2). Devons-nous ajouter que la diplomatie française ne fait absolument rien pour les prévenir? Dernièrement encore, un agent soi-disant français, délégué par vous à Berlin, vous a transmis sur les événements de Posen des dépêches remplies de faux rapports et d'injurieuses assertions (3).

D'où viennent ces trahisons qui nous font rougir de notre époque, et qui appellent les vengeances du ciel sur l'Europe monarchique? C'est que les révolutions de Vienne et de Berlin n'ont été qu'un écho stérile du mouvement républicain de février; c'est que, durant notre passage, grâce à l'inertie de la France, une réaction sourde, mais violente s'était accomplie. La Prusse et l'Autriche sont encore, malgré les apparences, ce qu'elles étaient en 1831, lorsqu'elles désarmaient nos soldats jetés par le sort de la guerre sur leur territoire; les formules seules ont partiellement changé: les hommes destinés à les mettre en œuvre sont toujours les mêmes, et ces hommes désavouent lâchement les concessions arrachées par la peur, le plus vil et le moins avouable de tous les sentiments humains. Le traité de la Sainte-Alliance, déchiré sur les barricades du 13 et du 18 mars, s'est ressoudé par notre sang; la main du ministre qui l'a tracé plane encore, invisible et maudite, sur les destinées de l'Allemagne.

C'est donc à la France que nous adressons tous nos vœux et nos espérances, en lui demandant d'intervenir entre nous et nos meurtriers; pour faire cesser cette guerre de massacres qui

(1) Voy. le journal *Zeitungshalle*, 9 mai.

(2) Le produit des 80 millions, déposés à la Banque de France par le tzar Nicolas en 1846, a été employé à les solder.

(3) Voy. *Réfutation des dépêches de M. le chargé d'affaires de France à Berlin, déposées à l'Assemblée nationale le* 15 *mai* 1848. (Mémoire historique sur le grand-duché de Posen.)

jette l'épouvante dans les âmes des peuples civilisés. Cette intervention ne peut plus se faire par la voie de la pacification et des traités ; toutes nos illusions sur la sincérité des souverains allemands se sont évanouies. Nous demandons au nom des paroles de fraternité que vous nous avez fait entendre, le 26 mars dernier, au nom du principe républicain sur lequel repose l'espoir de notre régénération, au nom du droit des gens foulé aux pieds par les cours spoliatrices, que la France fasse une souveraine manifestation de sa volonté ; qu'elle déploie une force armée imposante pour la soutenir.

Le principe de notre *Indépendance* et de notre *Unité*, dans les frontières d'avant 1772, reconnu et proclamé par la France républicaine, sera accepté sans opposition par la diète de Francfort. Les cours de Vienne et de Berlin se hâteront de suivre cette impulsion ; et alors, quand les deux provinces de Posen et de Gallicie nous seront rendues en toute propriété, la présence d'un seul drapeau français sur les bords de la Vistule rejettera pour jamais la Russie hors de notre territoire.

C'est donc à la France, à qui appartient l'initiative politique en Europe, à casser l'arrêt inique du partage de la Pologne ; à reprendre en sous-œuvre la tâche de sa régénération. La Providence, qui veut que les peuples soient libres, que les nationalités soient respectées, lui en fait une loi et une nécessité. Le mouvement de concentration des Slaves, ce problème immense, qui préoccupe aujourd'hui tous les esprits, a deux solutions également possibles ; c'est à la France à le résoudre dans le sens de la liberté. Malheur à nous, malheur à l'Europe, si le signal du réveil leur était donné par le despotisme ! si le *panslavisme* russe arrivait à terme et prenait ses droits de primogéniture avant que la race gallo-romaine tout entière se soit ralliée autour du drapeau de la république ! Elle se trouverait alors placée entre ses difficultés intérieures et l'inimitié triomphante des barbares qui se souviennent encore de ses désastres ! Il faut qu'elle les maintienne assez loin d'elle pour n'avoir plus rien à craindre de leurs agressions.

Puisse le génie réparateur qui dirige ses destinées, qui l'a placée au premier rang parmi les peuples libres, lui inspirer une détermination digne de sa grandeur, et la préserver d'une faute insigne, dont trois de ses gouvernements ont déjà porté la peine !...

L'abandon de la Pologne pèsera comme une tache éternelle

Songez que chaque balle qui frapperait l'un de vous, tuerait le frère d'un Polonais!

Laissez les représentants que vous avez choisis délibérer librement, et non pas sous la menace d'une violence ; élus du peuple, ils ne prendront que des décisions conformes à votre honneur et à vos sentiments.

Les généreux accents qui ont déjà retenti dans le sein de l'assemblée nationale en faveur de ma patrie, trouveront, je n'en doute point, un écho dans vos cœurs ; ne les laissez pas étouffer par la voix de la discorde !

Ne donnez pas à vos ennemis le prétexte de calomnier la *Liberté* en l'appelant désordre ; que le mot de *Fraternité*, que vous avez inscrit sur vos bannières, ne soit pas une vaine devise : et que l'*Indépendance* de la Pologne soit le fruit d'une étreinte de paix et d'amour de toute la nation française (1)!

Paris, 15 mai 1848.

(*Le Courrier français.*)

XXV

A M. DE LAMENNAIS

LA FRATERNITÉ ALLEMANDE

« Quand vous voyez un peuple chargé de fers et livré au bourreau, ne vous pressez pas de dire : Ce peuple est un peuple violent qui voulait troubler la paix de la terre ;

» Car peut-être est-ce un peuple martyr qui meurt pour le salut du genre humain. »

(PAROLES D'UN CROYANT, V.)

I.

1. Une grande lumière se fit à l'Orient.
2. Je crus que c'était le soleil de la liberté qui se levait sur

(1) Cette adresse au peuple, envoyée sur tous les points de Paris, n'a pas peu contribué à calmer l'effervescence du 15 mai, conduite, à mon avis, de même que les sanglantes journées de juin, par des mains ennemies de la France et de la Pologne.

mon pays; ce n'était qu'une de ces aurores menteuses qui brillent sur le Nord trois mois avant le jour.

3. Bientôt cette aurore hâtive s'éteignit dans le sang; et je reconnus avec horreur que ce sang était le mien.

4. Je m'approchai; je vis des hommes luttant dans l'ombre avec démence et se portant des coups terribles; en vain je me demandai quel pouvait être l'objet de leur combat, mais bientôt je distinguai deux peuples ou plutôt deux armées: l'une avait une croix sur le cœur, l'autre avait une pièce d'or à l'effigie de Satan.

5. Un aigle blanc luttait aussi dans les airs avec un vautour.

6. Et il se trouva un homme qui leur dit: « Insensés que vous êtes! pourquoi donc vous frapper ainsi dans les ténèbres? attendez que le jour soit venu; et alors vous vous reconnaîtrez pour frères, et alors vous vous repentirez du sang que vous avez déjà versé.

7. Et je m'aperçus que ces paroles étaient arrivées jusqu'à eux; car la lutte cessa des deux côtés: et il se fit un grand silence, comme entre un éclair et le coup de tonnerre qui le suit.

8. J'avisai un soldat gisant sur le sol et gémissant à haute voix; une large blessure déchirait sa poitrine, et sa tête sanglante était enveloppée d'un drapeau rouge et blanc.

9. Je versai un peu de vin pur sur ses lèvres; je l'interrogeai, et il me répondit en ces mots:

10. « Ceux que tu vois mourants autour de moi sont les fils des premiers chrétiens; ils en ont gardé l'austérité, l'esprit d'association et la soif du martyre.

11. » Leur nom de peuple est *Slovo* ou le Verbe, et ce nom leur fut donné par les apôtres.

12. » Ceux que tu vois du côté opposé sont les fils des bandits adorateurs de Teutatès; ils en ont gardé la soif de l'or, l'astuce et les instincts sanguinaires.

13. » On les appelle le peuple *muet*; ce nom leur fut donné parmi les nations, car ils n'ont de parole que pour le mensonge, car leur main ne s'étend que pour le crime (1).

14. » Ils nous ont dit hier: « Venez à nous et nous vous

(1) *Niemiec*, allemand, est synonyme de *niémy* muet en polonais.

» rendrons vos domaines ; vos terres que nous avons ravagées sont infertiles dans nos mains, elles seront fécondes » sous les vôtres ; vos trésors que nous avons dérobés nous » ont porté malheur, car ils ont excité la convoitise de » nos voisins ; vos maisons dont nous vous avons expulsés se » lézardent et s'écroulent sur nos têtes.

15. » Venez et reprenez ce qui vous appartient. »

16. » En nous disant cela, ils nous tendaient un piége, car » aucun d'eux n'avait l'intention de les rendre.

17. » Nous avons répondu : « Nos trésors, gardez-les, pourvu » que nos frères en exil puissent revoir leur patrie ; nous ne » vous réclamons que ce qu'il faut de terre pour en couvrir » nos ossements : prenez dans nos maisons le pain et le sel, » gage d'alliance et d'hospitalité.

18. » Soyez nos amis et ne formons désormais qu'une même » famille d'hommes libres. »

19. » En leur disant cela, nous leur tendions les mains ; et les faux et les lances, qui nous servaient au combat, se sont dispersées sur la terre.

20. » Mais aussitôt leurs chefs, nous voyant désarmés, se sont jetés sur nous pour nous égorger lâchement, comme des assassins. »

21. Ici, le sang coula plus abondamment de la blessure du soldat, comme en témoignage de ses paroles ; je m'inclinai sur lui et nous confondîmes nos pleurs et nos âmes.

II

1. Le soldat reprit en revenant à lui :

2. « Alors ce fut un carnage, une mêlée horrible, dont rien ne peut donner l'idée ; si ce n'est les massacres de Tarnow et de Bochnia.

3. » Ils frappaient sans pitié, sans pudeur, sans remords, en dépouillant les cadavres ; ils insultaient notre peuple jusque dans sa tombe : et puis la calomnie, arme des lâches, achevait ceux que le fer ne pouvait atteindre.

4. » Ils nous traitaient de peuple violent, parce que nous réclamions la part qu'ils avaient frauduleusement détachée de

notre pays; comme si le Christ, en chassant les vendeurs du temple de Sion, avait été violent.

5. » De soldats, devenus brigands, ils allaient après le combat, traquer au fond des bois les malheureux qui s'y étaient réfugiés; ils les marquaient à l'épaule d'un fer rouge : et ceux qui résistaient, ils les assommaient après leur avoir fait subir des tourments inouïs.

6. » Et le juif immonde, pareil à l'oiseau vorace qui suit le soc du laboureur, suivait l'Allemand, et ramassait les débris du carnage dans le sillon de sang.

7. » Ils ont armé le frère contre le frère, l'homme des champs contre l'homme des cités, le mécréant contre le chrétien; dans chaque couche d'enfant ils ont mis un poignard empoisonné.

8. » Nous leur parlions de fraternité et ils nous répondaient par le massacre.

9. » Or, en faisant ces choses, ils ne s'apercevaient pas qu'ils se châtiaient eux-mêmes; car déjà les pirates finnois se sont approchés d'eux pendant la nuit : et bientôt ils vont les charger de fers pour les vendre aux tyrans de l'Asie. »

10. A peine j'osais croire aux paroles du soldat; n'admettant pas qu'il y eût des hommes assez pervers pour commettre de tels crimes envers d'autres hommes : mais le soldat étendit la main comme pour me montrer le pays environnant, et ses yeux se fermèrent à jamais.

11. Je recueillis son âme sur ses lèvres, et cette âme était celle de tout un peuple.

12. Et avec cette âme je parcourus tout le territoire compris entre les fleuves et les mers de l'Europe centrale; et ce que je vis, aucune parole humaine ne saurait le rendre : car il faudrait inventer une langue nouvelle de malédictions et de blasphèmes pour l'exprimer.

13. Partout le règne de la mort et du néant; autour de moi, des bandes de chiens affamés dépeçant des lambeaux de cadavres : sur ma tête, des nuées de vautours, planant comme un linceul, ou s'abattant sur les plaines avec un bruit d'ailes pareil au souffle de l'ouragan.

14. Et je me rappelai ces paroles d'un homme inspiré de Dieu : « Je vois un peuple sur lequel six rois ont mis le pied ; et toutes les fois qu'il fait un mouvement, six poignards s'enfoncent dans sa gorge. »

15. Alors les assassins s'écrièrent : « Que leur sang retombe sur nous et sur nos enfants jusqu'à la troisième génération ! »

III.

1. Lorsque le Christ expirait sur la croix du Calvaire, les Juifs rassemblés disaient en ricanant : « S'il est digne d'être un Dieu, qu'il descende de sa croix ; et nous le reconnaîtrons pour Messie. »

2. De même, ô mon pays ! lorsqu'on te voit palpitant sous le fer du bourreau, on t'insulte en disant : « S'il est digne d'être un peuple, qu'il se délivre lui-même ; et nous le reconnaîtrons pour frère. »

3. Et l'on feint d'oublier que trois clous de fer ont déchiré tes membres, et que trois couronnes d'épines ont pénétré dans tes tempes !

4. On ne se contente pas de te clouer à l'arbre du supplice, on vient avec des défis sanglants te cracher au visage !

5. Mais ceux qui t'ont blasphémé seront réprouvés devant Dieu ; comme les Juifs d'autrefois, dépositaires de la pensée divine : aujourd'hui errants et fugitifs jusqu'au jour du jugement dernier.

6. Car de même que dans les anciens jours, le Verbe de Dieu s'était fait homme pour le salut des hommes, de même, dans les jours nouveaux, le Verbe de Dieu s'est fait peuple pour le salut des peuples.

7. Ce Verbe de Dieu fait peuple se nomme la république des Slaves.

Paris, 29 mai 1848.

(Le Courrier français.)

XXVI

L'ÉMIGRATION POLONAISE A PARIS

CONTRE LE MANIFESTE DU TZAR.

Au nom du droit des gens et de l'humanité, violé par l'intervention de la Russie dans la cause hongroise; au nom du peuple polonais, dont nous sommes l'émanation vivante : nous protestons contre la qualification de *sujets rebelles* qui nous est donnée par le tzar dans le manifeste récent dans lequel il essaye de motiver et de justifier ce dernier attentat contre la liberté des peuples.

Non, les Polonais émigrés, nos frères, qui combattent sous les drapeaux de Bem et de Kossuth, ne sont point et n'ont jamais été les sujets de Nicolas! Non, le tzar n'a pour esclaves, si toutefois il en est encore dans le temps où nous vivons, que ceux qui se soumettent de plein gré à sa domination! Il en a menti devant Dieu et devant les hommes en nous appelant rebelles, c'est-à-dire sujets révoltés!

La Pologne, même aux temps les plus reculés, n'a jamais reconnu de sujets ni de maîtres dans le sens moskovite; le droit sacré de liberté pour l'individu, d'indépendance pour le peuple, inscrit dans nos lois, avait passé dans nos mœurs : bien avant que les autres peuples, nos voisins, aient conçu la première idée, aient ressenti le premier besoin de leur émancipation sociale. Depuis le temps de notre conversion au christianisme, dont nous avons adopté l'esprit de tolérance et de charité, tout esclave redevenait libre en mettant le pied sur le sol de la Pologne; le servage et la féodalité n'y sont venus qu'à la suite des barbares.

Ce droit inaliénable proclamé par nos aïeux, nous l'avons hautement attesté en 1831, lorsque nous avons déclaré, par l'organe de la diète polonaise, la dynastie des Romanoff ou

plutôt des Holstein-Gottorp à jamais écartée et déchue du trône;

Ce droit, nous l'avons inscrit avec notre sang sur les plaines de Waver et d'Ostrolenka, lorsque notre vaillante armée, destinée à servir d'avant-garde contre l'Europe et la civilisation, s'est retournée contre la Russie ;

C'est pour garantir à ce droit toute son intégrité que nous avons quitté volontairement patrie, famille, bonheur domestique, tous ces biens plus chers que la vie, et que nous nous sommes résignés à dix-huit ans d'exil et de pèlerinage : il est plus réel et plus positif que la puissance fantastique du tzar, que nous voyons déjà s'écrouler sous les anathèmes des Magyares et des Slaves.

Nous déclarons, par conséquent, en face de Dieu et des hommes, le prétexte sur lequel s'appuie le cabinet de Saint-Pétersbourg pour intervenir en Hongrie, nul et mal fondé; et nous en appelons aux instincts de droiture et d'équité qui sommeillent au sein du peuple russe lui-même, pour appuyer ce démenti formel que nous donnons aux paroles de Nicolas, son oppresseur et le nôtre (1).

Paris, 29 mai 1848.

(Le Siècle.)

(1). Voici quelques passages saillants de ce fameux manifeste :

« Depuis une année, l'occident de l'Europe est devenu le théâtre de séditions incessantes qui se sont étendues jusqu'à l'Orient dans les principautés de Valachie et de Moldavie... et surtout dans la Hongrie d'où l'esprit de révolte menace d'envahir aussi nos provinces... Depuis qu'elle est soutenue par l'affluence de nos *sujets rebelles* polonais, et par des transfuges et des vagabonds de tous pays, l'insurrection en Hongrie a pris une telle consistance, que l'empereur d'Autriche a dû réclamer notre aide contre l'*ennemi commun*. Nous n'avons pu lui refuser nos services... Nous sommes convaincu que le dieu des batailles donnera à la Russie le courage de remplir *sa sainte mission*, etc. » *Extrait du manifeste du tzar*.

XXVII

A MM. LES MINISTRES

LA GUERRE DE HONGRIE ET L'INTERVENTION RUSSE (1).

I

Dans cet exposé rapide de la guerre nationale de Hongrie, je tâcherai de m'élever à un point de vue qui me permettra de la considérer dans son ensemble, avec les effets probables qui doivent en résulter pour l'avenir de l'Orient. J'espère démontrer que la chrétienté tout entière est intéressée au plus haut point à soutenir, à protéger les nobles efforts des Hongrois pour le maintien de leur indépendance.

Nul ne saurait contester que, depuis l'intervention de la Russie dans la guerre hongroise, intervention provoquée par la faiblesse du cabinet de Vienne, cette guerre ne soit entrée dans une phase universelle; ce n'est plus la lutte de deux nationalités, croate et magyare, faisant partie d'un même État et liées depuis des siècles par des traités fédératifs; ce n'est plus la querelle de la Hongrie avec la maison de Habsbourg-Lorraine, dont l'unique lien, la pragmatique-sanction, a été brisé pour jamais par l'appel à l'intervention russe; c'est une guerre continentale, une guerre de principes dans laquelle se trouvent en présence, les armes à la main, d'un côté le principe de paix et de progrès de l'Europe, de l'autre le principe de guerre et de domination de l'Asie : ici le monde gallo-ro-

(1) Ce mémoire sur la Hongrie, rédigé d'après des renseignements officiels transmis à l'auteur par le général Bem, a été adressé à M. de Falloux, alors ministre de l'instruction publique et le membre le plus influent du cabinet. Bien que la question hongroise s'y trouve examinée surtout au point de vue religieux, aucune tentative n'a été faite, aucun vœu n'a même été formé pour le maintien de l'indépendance hongroise. Mon message est resté sans réponse et sans résultat.

main, et là le monde gréco-slave. Quelle qu'en soit l'issue, les hommes d'État, les esprits sérieux de tous les pays sont vivement préoccupés de cette pensée, que la guerre de Hongrie, dans un avenir peut-être peu éloigné doit, par ses résultats, changer la face du monde, ainsi que les rapports politiques entre les puissances européennes.

La France ne saurait se maintenir dans une position purement expectative en présence d'un pareil événement; il importe autant à sa grandeur et à sa dignité qu'à la suprématie morale qu'elle a toujours exercée sur les peuples comme première puissance chrétienne de l'Occident, de sauvegarder les intérêts de la civilisation : elle ne peut le faire qu'en prêtant un appui ferme et décisif à la cause nationale de la Hongrie.

Si, après la secousse encore récente de février, la question politique a pu être posée à l'intérieur entre le parti de la modération et celui du mouvement; à l'extérieur elle doit être invariablement maintenue dans les termes dans lesquels Napoléon l'avait placée : c'est-à-dire entre la France et la Russie, la civilisation et les barbares, personnifiés dans les deux parties belligérantes.

II

Il n'est plus permis de douter du caractère religieux de la guerre de Hongrie, depuis ces paroles du tzar, copiées textuellement de son dernier manifeste : « Que Dieu soit avec nous, et personne ne pourra plus nous résister ; chaque Russe partage cet espoir, et *la Russie remplira sa sainte mission !* » Cette sainte mission est de convertir au schisme toutes les populations qu'elle aura conquises; et de leur imposer, avec un nouveau gouvernement, une foi nouvelle, des croyances et des mœurs nouvelles : à ce sujet, qu'il me soit permis d'entrer dans quelques développements numériques.

On sait que le tzar de Russie est en même temps le chef politique et le chef religieux de son immense empire ; en ajoutant à ses États les provinces subjuguées par la ruse ou par la violence, il devient en même temps leur souverain absolu et leur pontife suprême : c'est l'association païenne et monstrueuse d'une tiare pontificale et d'une couronne impériale

sur le front d'un despote. Il me serait facile de puiser dans les statistiques les éléments de cette propagande religieuse de la Russie, exercée dans un but de domination universelle ; il suffira de dire que cet empire pèse déjà sur les destinées de l'Europe chrétienne d'une population de 60,000,000, que le schisme a, de manière ou d'autre, conquis pour ses adhérents. Ce chiffre se trouve réparti de la manière suivante :

Pour les grecs-schismatiques.	40,500,000
Les catholiques grecs-unis.	6,564,000
Les chrétiens dissidents.	3,049,000
Musulmans et juifs.	5,887,000
	56,000,000

Ajoutons à ce dénombrement la population du royaume de Pologne (1815) :

Catholiques-romains.	3,325,000
Dissidents.	260,000
Grecs-schismatiques.	5,000
Juifs.	410,000
Nous aurons pour chiffre total de la Russie :	60,000,000

Dans ce vaste empire, les catholiques sont aux schismatiques dans la proportion de 1 à 4. Les autres communions sont à ces derniers comme 1 est à 12 (1). N'oublions pas de dire cependant que, grâce à la persécution que le tzar dirige contre tous les *dissidents*, les catholiques surtout de son empire, la moitié peut-être, c'est-à-dire cinq millions, ont été déjà convertis à l'Église grecque-schismatique, et l'autre moitié se trouve fortement exposée.

La soumission de la Hongrie par les armées russes, non-

(1) Ces chiffres sont extraits des pièces officielles annexées à l'allocution du saint-père le pape Grégoire XVI, à la date du 22 juillet 1842.

seulement ajouterait à sa population un chiffre de 15 millions, mais encore ouvrirait inévitablement à la Russie le chemin de Constantinople, en attirant à elle toutes les populations de race slave qui constituent une grande partie de l'empire turk. En supposant donc que la Russie s'empare de la métropole de l'Orient, son chiffre grossirait de la manière suivante :

1° La Russie (comme ci-dessus).	60,000,000
2° La Grèce et la Turquie (si l'on excepte ses possessions africaines) possèdent une population de	20,000,000
3° En Autriche, l'élément slave est de . . .	15,700,000
4° En Prusse, il s'élève à	2,000,000
5° La Moldavie, la Valachie, la Serbie, soumises à l'influence russe, comptent une population de	2,300,000
C'est-à-dire que le total des populations attirées vers la Russie et pouvant se réunir à elle, soit activement soit passivement, après la conquête de la Hongrie, serait de.	100,000,000

Cependant la Russie ne s'arrêterait pas en si beau chemin ; sa soif de conquêtes ne serait plus assouvie qu'elle n'ait étendu jusqu'à Rome les limites de l'empire des tzars ; Rome, qui est la proie ardemment convoitée par elle depuis des siècles : Rome, que le testament de Pierre Ier désigne à ses successeurs comme le terme glorieux où doit s'arrêter leur ambition (1).

En un mot, la Russie, réalisant son idée de *panslavisme*, qui prendrait alors la signification d'*esclavage universel*, se verrait à la tête d'une population de plus de 100 millions, et serait la maîtresse absolue des destinées du monde !

Si les audacieux desseins de Pierre Ier devaient s'accomplir, d'après ce plan que ses successeurs ont suivi avec une infatigable persévérance, que deviendraient alors, je le demande à tout homme de sens et de conviction, que deviendraient la France, la civilisation et la liberté ?

(1) Voir en tête du volume, p. 1.

III

Il est donc évident que la Russie, croyant accomplir une *mission divine,* et sous prétexte de combattre la révolution, c'est-à-dire la France, tend à la suprématie universelle, sans égard pour les nationalités qui se trouvent déjà entraînées de manière ou d'autre dans sa sphère d'attraction. Dans cet état de choses, lorsque Nicolas est prêt aux derniers sacrifices, aux efforts les plus désespérés pour soumettre la Hongrie ; lorsque les hordes asiatiques, suivies de femmes et d'enfants, comme aux jours des incursions barbares, s'avancent déjà sur les chemins du Midi : quelle est la garantie que l'Europe a le droit d'invoquer pour sa sécurité? Quelle est la barrière assez puissante por arrêter ce flot destructeur qui vient de franchir les Karpathes, et s'achemine déjà vers les Alpes? Est-ce l'Autriche? Assurément non ; et je ne crois pas que telle puisse être la pensée des hommes d'État auxquels l'élection populaire a remis les destinées de la France.

L'Autriche, on le sait à Londres et à Saint-Pétersbourg, est un État hors nature; c'est, de même que la Russie, une dynastie allemande, greffée sur un empire slave : et cette identité absolue de conformation politique la fera à tout jamais l'appendice et la vassale de la Russie. L'Autriche n'est qu'une dynastie; moins cette dynastie, l'Autriche n'existe pas. Environnée de puissances ennemies, dont chacune, prise individuellement, est assez forte pour l'écraser, l'Autriche ne doit son salut qu'à leurs dissensions. Le principe anarchique adopté pour maintenir sous sa dépendance les diverses races que comprend sa population, peut tout aussi bien s'appliquer à sa politique extérieure : *divide et impera!* Depuis Léopold I[er] et la déchéance de l'empire romain consentie par ses héritiers, c'est une politique toute d'expédients et d'interventions; intervention polonaise contre les Turks, comme en 1683 ; intervention hongroise contre le Brandebourg, comme sous Marie-Thérèse ; intervention russe contre les Hongrois, comme de nos jours : des alliances matrimoniales avec les familles régnantes, toujours fécondes pour les cabinets, toujours stériles pour les peuples. Du reste, pas de politique arrêtée, pas de finances, pas de principes positifs; ce n'est ni le principe absolu de la Russie,

ni le principe constitutionnel de l'Angleterre . encore moins le principe démocratique de la France. C'est une mosaïque étrange, une Babel inachevée de races, de religions, de systèmes, de langages, étonnés de se trouver ensemble, et n'ayant d'autre lien commun qu'une dynastie dégénérée qui ne produit plus que des rejetons caducs et moribonds; sans traditions dans le passé, sans guide dans le présent, sans raison d'être pour l'avenir, c'est un État de 30,000,000 d'hommes immolés à l'alimentation dispendieuse d'une pépinière d'archiducs idiots: construction vicieuse suspendue sur un abîme, et certes, ce ne sera pas la Russie qui l'empêchera longtemps d'y tomber !

Un pareil État ne saurait servir de rempart à l'Europe; le relever serait désormais impossible : et *l'on aurait tort d'y compter sérieusement.*

L'Autriche vient de prononcer elle-même sa déchéance, en invoquant à son secours la Russie, la plus mortelle de ses ennemies; l'appel à l'intervention russe est, de la part du cabinet de Vienne, un acte de désespoir, un suicide politique. Il valait mieux, pour cet empire, renoncer pour jamais à ses droits réels ou prétendus sur la Hongrie , et garder les Slaves qu'il était parvenu à s'attacher , Croates, Serbes et Dalmates, que de perdre en même temps Slaves et Hongrois : et tel sera, n'en doutons pas, l'effet inévitable de l'intervention russe. Car de deux choses l'une; ou la Hongrie sera victorieuse, et alors tous les Slaves du midi quitteront le drapeau de Yellachich pour se ranger sous les bannières de Kossuth, en s'unissant avec lui dans une haine commune contre la domination allemande : ou la Hongrie sera soumise par le tzar, et le Danube redeviendra entièrement slave, depuis Vienne et Presbourg jusqu'à son embouchure. La Russie avance à pas lents, mais ne rétrograde jamais; c'est une loi imposée par Pierre Ier, sous peine de mort, à tous ses successeurs, et qui est devenue, pour sa politique, une maxime de cabinet.

Si, malgré nos prévisions, la Russie victorieuse renonce cette fois à l'occupation définitive de la Hongrie, ce n'est qu'une question de temps; et les cent vingt-sept millions dus pour les frais de la guerre par l'Autriche, lui serviront tôt ou tard de prétexte pour en reprendre possession : si toutefois le génie de la liberté n'y met bon ordre auparavant.

Notons bien cependant que telle est la faiblesse réelle de la Russie, malgré l'immense développement de son territoire,

qu'elle ne saurait remplacer l'armée d'invasion qui s'achemine à présent vers la Hongrie, dans le cas possible d'une défaite, sans dégarnir entièrement le Kaukase et la Pologne ; c'est-à-dire, en voulant sauver l'Autriche, déjà disloquée, sans s'exposer elle-même à une ruine inévitable (1).

Cependant elle a fait coup sur coup, et presque sans résistance de la part de ses voisins, deux pas de géant en quelques semaines ; l'un jusqu'à Léopol, capitale de la Gallicie, l'ancienne Russie-Rouge : l'autre jusqu'à Bude-Pesth, capitale de la Hongrie. Comparons les distances, et nous trouverons que le troisième pourrait bien la conduire jusqu'aux bords de l'Adriatique, toujours dans la même direction; et alors elle n'aurait plus qu'un bras de mer à traverser pour venir s'asseoir dans le Capitole de la ville éternelle : en réalisant ainsi la sinistre prédiction de Pierre I[er].

La propagande religieuse, organisée depuis longtemps par le cabinet de Saint-Pétersbourg, parmi les Slaves schismatiques de l'Autriche, a déjà porté ses fruits ; Stur en Moravie, Hurban dans le nord de la Hongrie, Raïachich, patriarche de Serbie, le vladika grec de Monténégro, soulevés contre les Hongrois, tendent déjà ouvertement la main à la Russie. Encore quelques victoires de Paskéwitch, et Vienne subira le sort de Varsovie, l'orient de l'Europe sera tout kosaque et tout schismatique ; la France alors, isolée, repliée sur elle-même, perdra pour tout jamais sa dignité morale, comme première puissance chrétienne du continent, au profit de la Russie, qui partagera le sceptre du monde avec l'Angleterre, désormais sa seule rivale ; et fera bientôt de l'église de Saint-Pierre une basilique moskovite, de même que Mahomet II a fait de la basilique grecque de Sainte-Sophie une mosquée musulmane.

Les résultats en seront très-probablement les mêmes pour l'Europe que la conquête de Byzance par les Turks et son abandon par l'Église d'Occident ; faute immense, à peine expiée par la réforme protestante et par un siècle entier de guerres civiles et religieuses : les mêmes causes produisent en politique les mêmes effets.

(1) Ceci est tellement vrai que, pour soumettre les Hongrois, le maréchal Paskéwitch a dû recourir au seul moyen dont il ne se soit jamais servi pour vaincre : la corruption.

IV.

Le seul moyen d'empêcher ce développement monstrueux du schisme qui le mettrait immédiatement, comme nous l'avons démontré plus haut, à la tête d'une population de 100,000,000; aujourd'hui que la Pologne, trahie et désarmée, est encore frémissante : c'est de relever la Hongrie.

Ce magnifique pays, compris entre les Karpathes et l'Adriatique, est en très-grande majorité catholique-romain; et ne compte, sur 15 millions d'habitants, que 2 millions et demi de grecs schismatiques. Voici le relevé exact de sa population, sous le point de vue religieux :

Catholiques et protestants	11,000,000
Grecs-unis et schismatiques	3,750,000
Juifs.	250,000
En tout. . . .	15,000,000

Grâce à l'esprit belliqueux de la nation magyare; aux victoires récentes qu'elle vient de remporter sur les armées réunies des deux empires : au prestige qui s'attache aux noms désormais immortels de Louis Kossuth, de Bem et de Klapka, on pourrait en faire en peu de temps le rempart et l'avant-garde de la civilisation chrétienne à l'orient de l'Europe. Tel est, selon nous, le devoir de la France et de l'Angleterre ; ainsi que de tous ceux qui placent l'intérêt politique au-dessus des agitations mesquines et souvent ridicules des théories prétendues sociales.

Personne ne doute plus du caractère éminemment religieux de cette guerre de Hongrie, depuis que les prêtres se sont mis à la tête des populations insurgées, proclamant la guerre-sainte et conduisant au combat les bataillons des volontaires, la croix à la main; rien aussi ne saurait égaler l'enthousiasme religieux évoqué par la lettre pastorale des évêques de Hongrie aux fidèles du royaume, dans laquelle se trouvent les paroles suivantes que nous citons textuellement :

« Lorsqu'il y a six mois, notre constitution de huit siècles fut modifiée à la diète de Presbourg suivant les exigences du temps et les vœux de la nation, et ses bienfaits étendus à tous les fils

de la nation, sans distinction de langue, de classe ou de communion ; lorsque le gouvernement indépendant, sanctionné par la parole du roi, reçut ses pouvoirs : nul n'aurait cru jamais qu'il était possible d'attaquer cette constitution libre, ni d'exciter contre les Hongrois les nationalités voisines. Le bien acquis étant devenu le bien de tous, l'alliance sincère de ces nationalités devait, au contraire, se fortifier ; les barrières et les murs entre les peuples comme entre les classes, devaient tomber à jamais. »

Et plus loin :

« Pressez-vous dans nos temples, autour de l'autel du Seigneur; adressez-vous à la sainte Vierge, patronne de notre patrie : qu'elle défende son cher héritage, qu'elle intercède en faveur de ce peuple qui porte son souvenir sur ses monnaies et sur ses drapeaux. Si vous vous confiez en Dieu, si vous puisez vos forces dans la religion, vous serez forts, persévérants dans la lutte, prêts à tous les sacrifices patriotiques ; car celui-là suit la loi qui, selon les préceptes de l'Évangile et des apôtres, la suit par obéissance, non aux hommes, mais à Dieu : librement et non par contrainte, etc. »

Cet appel énergique à toutes les forces vives de la nation a déjà produit son effet ; la Hongrie qui, il y a un an, comptait à peine trois mille combattants, a aujourd'hui 150,000 hommes sous les armes : et la voilà bientôt sous les portes de Vienne ! Tous les évêques catholiques, au nombre de quinze, ont adhéré au manifeste d'indépendance : entre autres, le vénérable Ham, archevêque de Gran et primat de Hongrie ; Joseph Lenovics, archevêque d'Erlau; Michel Horwath, évêque de Csanat et ministre de l'instruction publique ; César Mednyanski, aumônier en chef de l'armée hongroise, qui vient, à la bataille de Kapolna, de se signaler lui-même par un beau fait d'armes ; Vladislas Bemer, évêque de Grand-Wardein ; Rudnyanski, évêque de Neusohl ; Vincent Yehekelfalusy, évêque de Zips, etc.

Ne serait-ce pas de la part du clergé hongrois un pressentiment qu'il combat pour la cause même de la chrétienté, dont le dernier rempart est sur le point de s'écrouler sous l'effort du paganisme septentrional ?

Ce pressentiment est vrai, car la Russie réunit dans une exécration commune la cause du catholicisme et celle de la liberté; sa pensée à ce sujet est nettement formulée dans un

mémoire présenté au cabinet du tzar sous le titre : *Politique et moyens d'action de la Russie* (1).

« Il est à prévoir que toutes ces propagandes qui travaillent déjà l'Orient, propagande catholique, propagande révolutionnaire, toutes opposées entre elles, mais réunies dans un sentiment de haine commune contre la Russie, vont maintenant se mettre à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais.

» *L'Occident s'en va !* tout s'écroule, tout s'abîme dans une conflagration générale ; l'Europe de Charlemagne, aussi bien que l'Europe des traités de 1815, la papauté de Rome et toutes les royautés de l'Orient, le catholicisme et le protestantisme, la foi, depuis longtemps perdue, et la raison réduite à l'absurde, l'ordre désormais impossible, la liberté désormais impossible : et sur toutes ces ruines amoncelées par elle, la civilisation se suicidant de ses propres mains !

» Et lorsque, au-dessus de cet immense naufrage, nous voyons, comme *une arche sainte*, surnager cet empire plus immense encore, qui donc pourrait douter de sa *sainte mission?* Est-ce à nous, ses enfants, à nous montrer sceptiques et pusillanimes ? »

Sous le point de vue légal aussi bien que religieux, les Hongrois se trouvent parfaitement déliés de leurs serments de fidélité à l'égard de l'empereur-roi, par le fait de l'intervention russe, en vertu de la loi de 1723, nommée la pragmatique-sanction, qui garantit à la Hongrie son entière indépendance, tout en rendant la couronne héréditaire dans la maison de Habsbourg-Lorraine ; et surtout du décret du roi Andréas qui fait la base de sa constitution et dont voici le 31e paragraphe :

« Nous garantissons à tous les Hongrois le droit de la résistance armée envers le souverain, dans le cas où celui ci voudrait commettre un acte contraire à la constitution du royaume. »

Un autre paragraphe a la teneur suivante :

« Le roi ne pourra ni déclarer la guerre, ni conclure des traités concernant la Hongrie, sans l'assentiment des États ; *il ne pourra*, DANS AUCUN CAS, *faire franchir les frontières du royaume à une armée étrangère...* »

(1) Par un employé supérieur du ministère des affaires étrangères.

Ce décret est inscrit en toutes lettres dans la formule du serment prêté par tous les souverains en montant sur le trône; le violer, c'est abdiquer : et la diète de Debreczin était parfaitement fondée à prononcer, le 14 avril 1849, la déchéance à perpétuité de la maison régnante.

V

J'arrive à la partie la plus importante de ce travail ; aux moyens d'exécution.

La question politique de l'Europe, nous croyons l'avoir surabondamment prouvé, n'est plus posée entre la Hongrie et les Slaves de l'Autriche ; mais par le fait de l'intervention étrangère, elle s'est transformée en lutte continentale entre le Nord et le Midi, entre le monde gréco-slave et le monde gallo-romain : en un mot, entre le schisme et le catholicisme. Eh bien! il serait encore possible de faire triompher la Hongrie et de faire rentrer l'invasion dans ses limites, sans déclarer la guerre, mais par la voie des négociations diplomatiques. C'est en reprenant en sous-œuvre la grande politique de Louis XIV et de Napoléon à l'égard de l'Autriche, politique dont la France n'aurait jamais dû s'écarter ; en reformant la ligue que ces deux souverains avaient projetée entre la Turquie, les Hongrois et les Slaves ralliés autour de la bannière polonaise. Depuis la funeste époque du partage, la Russie ne doit sa puissance réelle ou fictive qu'à la diplomatie, et surtout aux traités de 1815. Inattaquable dans son centre, elle est partout vulnérable à sa circonférence ; s'appuyant sur ses extrémités comme sur les bases d'un immense arc-boutant, c'est à ses limites que réside toute sa vitalité : et c'est aussi là qu'elle peut et doit être entamée. C'est pour avoir méconnu ce grand principe que Charles XII a succombé après des prodiges de valeur, que Napoléon lui-même a échoué dans son expédition de 1812. Pour restreindre la Russie, il suffiraitde l'isoler; de la dépouiller de sa puissance fédérative, déjà fortement ébranlée par la révolution de février. Tout à l'entour, c'est la Suède, l'Allemagne, la Pologne, la Krimée, la Turquie, le Kaukase, la Perse, nations toujours vivaces, quoique soumises ou désarmées ; au centre, c'est le génie de la mort qui règne, opprime et rêve la

conquête du monde. Dépouillez ce fantôme de son linceul, et vous trouverez qu'il n'a pas de cœur ni d'organes ; ôtez à la Russie ses annexes, et vous la réduisez à l'impuissance la plus absolue, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Oui, l'isolement de cet empire asiatique serait à lui seul un événement immense ; s'il n'était le précurseur d'un coup bien plus fatal pour lui : de l'hostilité de ces mêmes puissances qui depuis 1772 avaient été ses complices ! Oui, la Russie réduite à ses propres forces, est impuissante à défendre l'immense territoire qu'elle possède ! Oui, c'est sur Constantinople que doivent se porter tous les efforts de la France, ayant pour but la délivrance de la Hongrie ! c'est là que la question hongroise doit être résolue, sans qu'il soit besoin de dépenser un seul homme ni même un seul écu. Il suffirait de mettre en mouvement un levier puissant, d'un effet infaillible ; et ce levier, c'est la haine instinctive, héréditaire, de la Turquie contre la domination moskovite. Les Turks ne sont plus de nos jours ce qu'ils étaient il y a quelque vingt ans. Leur armée de 300,000 hommes, bien organisée et commandée par des chefs formés aux écoles françaises, est en état de tenir tête à la Russie ; cette force nouvelle, jetée dans la balance où se pèsent aujourd'hui les destinées des nations, assurerait gain de cause à la nation hongroise, en préparant de loin en loin la restauration de la Pologne : sans laquelle (l'expérience d'un demi siècle l'a trop bien démontré), il n'est point de paix et de stabilité possibles pour l'Europe, sans laquelle le catholicisme romain court les plus graves et les plus imminents dangers (1).

Il convient à la France bien plus qu'à aucune autre puissance au monde, de prendre l'initiative dans ce mouvement universel qui doit dire au schisme d'Orient : « Tu n'iras pas plus loin ! » Sa parole seule, qui ébranle les peuples ou les apaise, suffirait dans cette circonstance ; en déclarant franchement et sans restrictions, en face de l'Europe civilisée, l'indépendance de la Hongrie ; en invitant la Turquie, par l'organe du représentant français à Constantinople, à prendre possession des provinces moldo-valaques, pour donner la main, à travers le Danube, à la Hongrie victorieuse. Le général en

(1) Dolemus maxime in tantum adduci periculum, Poloniæ regni statum et formam, cum qua ipsius catholicæ religionis conjuncta est securitas... »

(Clément XIII, *aux confédérés de Bar.*)

chef de l'armée musulmane dans ces provinces, Omer-Pacha, de même que l'illustre Louis Kossuth, Slave de naissance, et doué des plus éminentes qualités de l'homme de guerre, n'attend qu'un signal, de quelque part qu'il vienne, pour se réunir au général Bem, et se jeter en Transylvanie. Et qu'on ne craigne pas, en agissant ainsi, une conflagration générale ; la lutte se terminera sur les bords de la Theiss et du Danube : la Russie ne peut rien contre la France sans l'Allemagne, et l'Allemagne moderne est trop occupée d'elle-même pour pouvoir lui prêter, comme autrefois, aide et appui !

Le peuple anglais, ce peuple énergique et souvent généreux, se hâtera de suivre l'impulsion qui lui sera donnée par la France ; et les nobles accents qui ont déjà retenti dans la chambre des lords en faveur de la cause hongroise, sont un gage assuré de son alliance !

Par ce moyen, la France maintiendra l'initiative qu'elle a toujours exercée sur les peuples, sans s'imposer de nouveaux sacrifices ; elle arrachera, au profit de l'ordre et de la liberté, une arme toute-puissante aux mains de l'opposition : elle acceptera le devoir et gardera pour elle-même l'honneur de la régénération politique de l'Europe. En agissant autrement, elle ne ferait que différer la lutte ; pour la transporter plus tard des bords du Danube sur ses propres frontières, sur le Rhin : lutte dont personne aujourd'hui ne saurait prévoir et garantir le résultat.

Je finirai par ces belles paroles d'un général polonais à la députation qui venait lui offrir le commandement en chef de l'armée hongroise :

« J'espère contribuer à rendre le drapeau magyar si glorieux, si pur de toute idée de nationalité dominante, que toutes les souches de la grande famille slave s'enorgueillissent de faire cause commune avec lui !... »

C'est à ce drapeau que la France doit aussi se rallier, dans l'intérêt de sa grandeur et de sa dignité.

Agréez, etc.

Paris, 15 juillet 1848.

(*La Démocratie Napoléonienne.*)

XXVIII

LE GÉNÉRAL BEM

DERNIERS ÉVÉNEMENTS DE LA GUERRE DE HONGRIE (1).

MON CHER CAMARADE,

J'ai reçu presque simultanément vos deux lettres datées de Paris; la troisième, contenant le brevet du commandement en chef qui m'avait été offert après la bataille de Varsovie, ne m'est pas encore parvenue. Je vous remercie cordialement pour l'envoi de votre *Mémoire sur la Hongrie*, qui s'accorde entièrement, dans son ensemble et ses détails, avec mes propres convictions.

La fin déplorable et inattendue de l'insurrection ne m'a pas permis de vous rappeler auprès de moi. Cette guerre, de même que la nôtre en 1831, a été perdue par la profonde incapacité ou le mauvais vouloir de quelques chefs, appelés par l'intrigue ou le hasard à la diriger. Plusieurs d'entre eux, guidés par l'orgueil et l'ambition, bien plus que par le véritable intérêt du pays, repoussaient constamment les hommes qui pouvaient lui porter le salut, de crainte d'être éclipsés eux-mêmes; et l'invasion russe approchant, ils se sont réfugiés à l'étranger en remettant le pouvoir dictatorial aux mains d'un traître. Gœrgey, d'odieuse mémoire, a mis bas les armes devant les généraux moskovites, après avoir envoyé ses agents auprès des autres corps d'armée avec l'assurance qu'une nouvelle organisation aurait lieu incessamment, par laquelle tous les officiers devaient conserver leurs grades. Cette ruse moskovite porta le dernier coup à notre campagne si glorieusement commencée; car dès lors il devint impossible de conduire les troupes au

(1) Cette lettre m'a été adressée d'Alep, peu de temps avant la mort de l'illustre général, comme la dernière expression de sa volonté, et en quelque sorte son testament politique.

combat. Au bruit du canon russe, j'étais accouru en toute hâte de la Transylvanie; mais il est trop tard, la trahison avait porté ses fruits : le découragement était partout. Le cœur brisé, je quittai *le dernier* le sol de la Hongrie, et je me mis sous la protection du gouvernement turk.

Je puis cependant vous assurer que, si j'avais été appelé à temps pour commander l'armée hongroise, pas un soldat russe ni autrichien ne serait sorti de ce pays; les ressources qu'il présente sont immenses : et je puis vous en donner une idée en disant qu'à la fin de la campagne, nous avions trois fois autant de troupes et de provisions de tout genre, qu'à son début.

Si le désastre de la Hongrie a couvert de deuil toute cette noble contrée, ses conséquences peuvent tourner au profit de la cause nationale; car dès à présent une collision entre la Turquie et le tzar me paraît inévitable : et son résultat final doit être le rétablissement de l'indépendance polonaise. Les forces de la Turquie sont suffisantes pour anéantir la puissance moskovite; son armée excellente brûle de se mesurer avec l'ennemi : au premier signal, tout ce qui respire saisira le glaive. Je n'exagère pas en affirmant que, pour une guerre offensive, il sera possible de jeter de trois à quatre cent mille hommes dans les frontières russes, sans dégarnir entièrement l'intérieur; vous concevez aisément ce qui en adviendra pour nous-mêmes. Mais il faut avant tout que le gouvernement turk puisse se dégager de l'onéreuse tutelle de la politique étrangère, qui lui lie les mains; de celle de l'Angleterre surtout dont l'ambassadeur, lord Stratford, fait ici la pluie et le beau temps. C'est à son influence aussi que je dois d'être interné dans la ville d'Alep; mais cela ne peut guère durer : car je fais pour en sortir tout ce qui est dans la puissance humaine!

Quel dommage que le gouvernement français ne donne pas à son envoyé des instructions plus précises, en lui défendant de se traîner à la remorque de la politique anglaise, pour parer aux événements décisifs qui peuvent éclater d'un jour à l'autre!

Quant à votre projet et à celui de vos compatriotes de venir me rejoindre en Turquie, nous pourrons y songer sérieusement dès que je serai à Constantinople; c'est-à-dire dans un mois ou deux, si toutefois lord Stratford veut bien le permettre : et alors, la guerre éclatant, je ne doute pas que les offi-

ciers polonais ne soient accueillis avec empressement dans les rangs de l'armée ottomane.

S'il vous arrivait de parler à des hommes haut placés de la situation actuelle de la Turquie, vous pouvez leur certifier que pour briser à tout jamais le despotisme moskovite, il suffirait d'un concours actif des deux puissances de l'Occident, par l'envoi d'une flotte dont le but serait de tenir en respect la puissance navale de la Russie sur la mer Noire. . . . . . .

. . . .

C'est ainsi que, sans des frais considérables, sans même une large effusion de sang, la France et l'Angleterre pourraient écarter cette éternelle menace qui pèse sur leur avenir et sur la sécurité de l'Europe entière !

Pour ce qui concerne ma situation personnelle, les dispositions du gouvernement à mon égard sont les meilleures possibles ; l'armée me paraît très-dévouée, et les officiers du plus haut rang serviront volontiers sous mon commandement : dès que les influences étrangères cesseront de s'opposer à mon emploi.

Une de mes plus chères espérances pour l'avenir, c'est de pouvoir bientôt sans doute remettre les affaires du pays entre les mains de votre digne oncle, du vénérable président de notre assemblée nationale (1). Sa haute intelligence, ses vertus et son expérience seront pour la Pologne la meilleure garantie de nos bonnes et loyales intentions ; et la main qui trace ces lignes, sera toujours et partout à ses ordres.

J'achève en vous assurant que la délivrance de notre patrie du joug moskovite, comme elle fut la première, sera la dernière pensée de ma vie.

Agréez, etc.

Alep, 8 mai 1850.

GÉNÉRAL J. BEM (MOURAD-PACHA).

(La Presse.)

(1) Vladislas Ostrowski, ancien colonel d'artillerie, maréchal de la diète en 1831.

XXIX

A NOS FRÈRES HONGROIS.

LE GÉNÉRAL BEM

(RÉPONSE).

AMIS ET FRÈRES,

Le cœur brisé par une des pertes les plus cruelles que nous ayons faites depuis vingt années d'exil, nous nous associons à votre pensée, en prenant avec vous le deuil du général Bem, le héros de votre guerre d'indépendance, le champion de notre antique liberté.

Ce deuil, nous le portions déjà dans nos cœurs, du jour où les débris de votre vaillante armée ont quitté le sol natal profané par l'invasion moskovite; hier encore, nous avons frémi d'horreur et d'indignation en voyant le sang de la Hongrie couler à torrents sous la hache du bourreau de l'Autriche: et voilà qu'aujourd'hui même, celui que le plomb de vos champs de bataille avait si souvent épargné, celui qui nous apparaissait dans le présent comme un symbole de gloire, dans l'avenir comme une espérance de grandeur nationale, vient de tomber à son tour sous l'influence du climat meurtrier sous lequel la vengeance des despotes avait eu l'infernale adresse de le reléguer (1)!

Par le sang de tous nos martyrs, par toutes les douleurs communes, par tous les vœux de nos âmes fraternelles, soldats du même drapeau, nous vous jurons amour et fidélité jusqu'à

(1) Le général Bem est mort non pas de la peste, mais par le poison de l'Autriche. Cette conviction est fondée entre autres sur le témoignage du Dr. S. Grabowski, ancien médecin en chef de l'armée polonaise, et qui vient de faire tout récemment un voyage dans le Levant. Un serviteur allemand aurait été l'instrument de ce crime et de cette lâcheté. L'Autriche est d'ailleurs coutumière du fait et n'en est pas à son coup d'essai dans ce genre de prouesses: « *Cui crimen prodest...* »

la mort. Tant qu'un cœur polonais battra, la sainte cause hongroise trouvera des soldats dignes d'elle ; comme le Cid, Bem aura même après nous, des héritiers et des vengeurs.

La glorieuse campagne de 1831 avait établi sa réputation militaire ; il a été donné à la Hongrie de rendre son nom immortel parmi les peuples. Nous, qui l'avons suivi pas à pas durant une laborieuse période de quinze années ; nous, son ami le plus inséparable, le plus cruellement éprouvé, nous savons tout ce qu'il y avait de stoïque résignation, d'indomptable activité, de calme et tenace persévérance dans cette âme de héros que jamais le malheur de l'exil ne put entamer ni ternir.

Naguère, vous avez vu cet homme sublime, intrépide jusqu'à l'impossible au milieu du danger, affectueux et facile à s'émouvoir jusqu'aux larmes aux doux noms de famille, de patrie et de liberté, frappant du pied le sol de la Transylvanie, pour en faire surgir d'invincibles bataillons. En déposant les armes sur le sol musulman, il n'avait encore d'autre pensée que de pouvoir un jour abattre le géant moskovite ; en disant à la nation turque, qu'il considérait dès lors comme un levier tout-puissant entre les mains de la liberté : « Lève-toi et marche ! » Oui, si le sort l'avait placé à votre tête ; s'il eût conduit votre grande armée au combat entre le Hongrois Klapka, l'Irlandais Guyon et le Serbe Damianitch, votre cause nationale eût déjà triomphé malgré les Russes, les Autrichiens et les Croates : et votre triple victoire eût régénéré la face du vieux monde !

Cependant, amis et frères, ne désespérons pas de l'avenir ; l'humanité marche par secousses électriques, et chaque étape de sa route infinie est marquée par un progrès. Quelle que soit l'issue de son dernier effort, Bem a mêlé notre sang avec le vôtre, il nous a faits amis et frères à tout jamais. Depuis cinq siècles déjà, nous vous tendions la main à travers les Karpathes qui nous séparent sans nous diviser ; les noms de Louis le Grand et d'Edvige éveillaient dans nos cœurs les mêmes sympathiques souvenirs : maintenant, nous avons confondu dans une même pensée de liberté tout ce que deux peuples belliqueux peuvent avoir d'énergie, de constance et d'infatigable dévouement. La Hongrie et la Pologne, réunies devant la tombe de leur héros, n'auront plus qu'une même destinée de gloire, de martyre et d'affranchissement !

Que son nom soit désormais notre devise d'alliance et de fraternité ; notre premier cri de guerre au jour du premier combat : lorsque Dieu, qui ne permet jamais aux causes saintes de périr, nous mettra une dernière fois l'épée à la main pour nous mesurer avec les esclaves et les bourreaux du despotisme.

Conformément au pieux désir exprimé dans la lettre d'hier de votre ancien envoyé, M. Vladislas Teleki, nous porterons avec vous le deuil de Bem, dans nos cœurs et sur nos vêtements, jusqu'au premier coup de canon qui sera tiré pour notre indépendance.

Agréez, etc.

Paris, 24 janvier 1851.

(Le Siècle. — La Presse.)

XXX

A M. SARRANS JEUNE

représentant à l'assemblée constituante.

DÉCADENCE DE LA RUSSIE

« La question polonaise est la question première, la question la plus importante. »

TALLEYRAND, *Congrès de Vienne.*

« En relevant la Pologne, *cette clef de toute la voûte*, je ne prétendais rien acquérir; je ne me réservais que la gloire du bien, les bénédictions de l'avenir... Jamais je n'aurais mieux fait, jamais je n'ai mérité davantage. »

NAPOLÉON, *Mémorial de Sainte-Hélène*, II, 335.

Homme de courage et de conviction, ancien aide de camp de Lafayette, par qui je fus béni peu de jours avant sa mort au nom de la fédération universelle, vous avez dans plusieurs circon-

stances solennelles fait entendre votre voix en faveur de mon pays ; et notamment dans cette mémorable séance du 23 mai 1848 dans laquelle, malgré les fausses interprétations produites à la tribune sur les événements de Posen par l'ancien ministre des affaires étrangères, malgré le récent souvenir de l'attentat du 15 mai provoqué par les hésitations et les faiblesses du gouvernement, l'indépendance de la Pologne a été votée par acclamation au sein de l'assemblée constituante. La révolution de février ayant ouvert la France à tous les proscrits, vous avez désiré qu'il en fût de même pour toutes les nationalités opprimées, alliées à la France par une communion de principes, de sympathies et d'intérêts ; ce sentiment qui vous honore devait être aussi, par une déduction logique, la base de la politique extérieure pour les tristes hommes d'État que le hasard ou les nécessités du moment avaient placés à la tête de cette sublime révolution. Malheureusement, votre généreuse initiative pour la reconstitution d'une Pologne forte et indépendante par les volontés réunies de la France et de l'Allemagne, a été réduite, grâce à la malveillance inexplicable de quelques membres du cabinet, aux proportions d'un ordre du jour motivé ; tout comme on le ferait pour une question subalterne d'un intérêt provincial : et cette magnifique démonstration qui aurait sans doute rendu l'existence politique à tout un peuple, peut-être même sans aucune effusion de sang, est venue échouer à la tribune française contre une misérable question d'étiquette. Quoi qu'il en soit, nous avons profondément inscrit dans nos cœurs ce service rendu, d'intention au moins, à l'indépendance polonaise ; et nous avons trop besoin qu'on se souvienne des nôtres, pour qu'il nous soit permis d'oublier les noms de ceux qui ont bien mérité de manière ou d'autre de la sainte cause nationale. Je puis donc vous adresser cette *Lettre slave*, écrite sous l'impression des agitations récentes en Orient et les présentant sous un point de vue encore inobservé.

I.

Cette vaste question de l'Orient, qui est le nœud de la politique du dix-neuvième siècle, et qui, non résolue, est une menace éternelle suspendue sur le présent et l'avenir de l'Europe, vient d'ouvrir à la politique française de nouveaux horizons. Devant

elle, toutes les autres ont pâli ou se sont effacées ; religions, races, alliances, nationalités, civilisation, prépondérance, et même les questions subordonnées de commerce, d'améliorations sociales et d'échange : toutes sont renfermées en elle. Il importe donc beaucoup de la présenter sous son véritable aspect, et de l'éclairer de toutes les lumières qu'une longue étude et la connaissance approfondie de ses éléments peuvent fournir à l'impartialité de l'historien.

Le succès tout à fait négatif de l'ambassade du prince Menchykoff à Constantinople, est de nos jours le point culminant et la crise de cette question orientale qui, grâce à un hasard presque providentiel, semble à présent courir vers sa solution. Disons-le tout d'abord en l'honneur de la diplomatie française; sa conduite dans cette circonstance est digne des plus grands éloges. Au moment où nous pouvions la croire d'accord sur une foule de questions fondamentales avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, le concours ferme et loyal qu'elle a prêté à la politique anglaise a révélé en elle des dispositions d'indépendance et de courage auxquelles personne ne s'attendait, et dont elle a dû être étonnée la première. Il est vrai que sa tâche lui a été rendue immensément plus facile par les lourdes bévues diplomatiques du négociateur russe, et l'étrange manière dont il s'est acquitté de sa mission de conciliation auprès du divan. Après avoir parlé très-haut au nom du tzar de toutes les Russies, le chapeau en tête et la cravache à la main, tout comme il le ferait avec le gouverneur d'une province déjà subjuguée, il s'est retiré devant un refus positif, sans même laisser derrière lui, pour sauver sa dignité et celle de son souverain, une déclaration de guerre. Il s'agissait tout simplement de la question des Lieux-Saints, c'est-à-dire de la préséance de la religion romaine ou schismatique dans les temples mixtes de la Palestine ; spectacle édifiant pour les Turks, de voir deux communions chrétiennes se battre à coups de protocoles sur le berceau même de notre religion : c'était un cierge de plus ou de moins à rallumer devant tel ou tel sanctuaire, une clef française ou russe à introduire dans telle ou telle porte du Saint-Sépulcre. M. de Menchykoff en a profité pour vouloir mettre dans sa poche les clefs de la Turquie elle-même. Pour y parvenir, il a usé d'un moyen qui lui avait, en 1826, très-bien réussi dans son ambassade de Perse, *l'intimidation;* et, coupant court à toutes les formalités de rigueur, il a tenu au sul-

tan à peu près ce langage : « Reconnaissez l'autorité spirituelle du tzar sur tous les raïas, c'est-à-dire sur quatorze millions de vos sujets professant le culte grec-schismatique parmi les vingt millions restants de votre population ; nommez-le pontife suprême dans toute cette portion chrétienne de vos États jusqu'à ce qu'il puisse en devenir le chef temporel et politique ; consentez à ce que le patriarche grec de Constantinople, fut-il voleur, fripon ou débauché, ne relève que du tzar, qui le destituera quand il en trouvera l'absolue nécessité ; cédez-nous, de droit divin et sans résistance, la Bulgarie, la Bosnie, la Roumélie et au besoin Constantinople, jusqu'à ce que nous puissions nous en emparer de force : et nous serons contents de vous. Quant à la Grèce, c'est notre affaire ; et nous nous chargerons plus tard de régler ses destinées. »

On conçoit aisément qu'après une telle allocution prononcée avec ce ton martial et ce geste impératif dont les diplomates russes possèdent seuls le secret, la Turquie ait cru devoir appeler à son aide, et de toute sa voix, l'appui des deux puissances intéressées dans la question, qui n'obéissent pas encore aveuglément aux oukases de Nicolas, la France et l'Angleterre ; l'Angleterre surtout, qui se trouvait providentiellement, dans la personne de l'amiral Dundas, à portée de la secourir : le reste de l'ambassade était facile à prévoir.

Le prince Menchykoff, presque octogénaire, et qui, depuis l'avénement d'Alexandre, a pris part à toutes les délibérations importantes du cabinet russe, est encore neuf dans les missions diplomatiques en Europe ; et son premier essai, il faut le dire, n'a pas été entièrement à son avantage. Il avait oublié cet axiome de toute rigueur en politique comme en guerre, qu'il fallait en cas de non-succès, avoir soin de se ménager une honorable retraite. Il avait oublié aussi que ces airs d'intimidation et de mépris, qui voilaient peut-être au fond une grande irrésolution, n'ont pas toujours été dans les traditions de la diplomatie moskovite. Le tzar Yvan le Cruel, par exemple, recommandait à ses ambassadeurs chargés de traiter avec le roi de Pologne, Étienne Batory, de supporter tous les affronts, *même les coups de poing*, à la condition de réussir. En 1688, un ambassadeur russe, admis à présenter à Mahomet IV ses lettres de créance, fut saisi à la nuque et jeté la face contre terre, pour avoir opposé de la résistance aux chambellans chargés de lui tenir les deux bras pendant l'audience, selon la rè-

gle de Bajazet II. L'envoyé moskovite, son secrétaire et son interprète, furent chassés *à grands coups de poings* de la salle du trône (1). Et cependant Mahomet IV venait de perdre la grande bataille de Vienne contre Jean Sobieski, le sauveur de la chrétienté! M. de Menchykoff aurait dû se souvenir un peu de ces enseignements, qui ne sont pas encore assez anciens pour pouvoir être complétement oubliés.

Cependant l'ultimatum du cabinet russe, après plusieurs délais successifs qui n'ont pas été invoqués par le divan, a été rejeté. Deux bérats réglant finalement l'affaire des Lieux-Saints et du patriarcat de Constantinople ont été publiés; Rechid pacha est nommé président du conseil et le prince Menchykoff, sans avoir rien obtenu, s'est embarqué pour aller rendre compte à son maître du résultat imprévu de son ambassade. Le *fiasco* est complet, la déconfiture ne laisse rien à désirer (2).

Et qu'en résultera-t-il maintenant? la guerre entre la Turquie et le tzar? la guerre serait pour le tzar le signal de la décomposition imminente de son empire; événement qu'il peut bien prévoir dès à présent, mais dont il ne veut sans doute pas avancer le jour et l'heure par une résolution irréfléchie. Le désaveu du prince Menchykoff et son envoi en Sibérie? ce n'est pas présumable non plus; car le prince n'a agi qu'en vertu des instructions précises du souverain et conformément à ses volontés : d'ailleurs si le descendant de l'illustre Menchykoff, que Pierre Ier avait désigné pour son successeur éventuel, était envoyé en exil sur les traces de son aïeul par le descendant de Catherine II, dès le lendemain on trouverait ce dernier étranglé dans son lit par tous les descendants des nombreux affiliés et compagnons du premier, siégeant aujourd'hui dans le sénat ou dans le conseil intime de l'autocrate. C'est donc un affront irréparable qu'il faudra dévorer! Mais le résultat très-positif, très-certain, qu'il est permis d'en espérer, c'est la consolidation de cette alliance anglo-française que nous avons appelée de tous nos vœux pour le bonheur de l'Europe et pour le nôtre; qui s'est déjà signalée à son début par un premier succès remporté sur l'arrogance et l'orgueil moskovites : et à laquelle nous prédisons, sans crainte de nous tromper, un vaste et splendide avenir.

(1) *La France et la Russie à Constantinople*, par M. Poujoulat.

(2) On se rappelle que le grand Menchykoff avait été garçon pâtissier avant d'être premier ministre : l'ambassade de son successeur, a-t-on dit, devait être une boulette diplomatique.

II.

Cette question des alliances a été vivement débattue dans ces derniers temps; surtout depuis que deux livres ont été publiés sur cette matière : les *Limites de la France*, et les *Lettres franques*, qui tous deux ont produit une certaine sensation en France et en Angleterre. Le premier reprend l'histoire du sol français, à partir de l'époque mérovingienne et de l'établissement de la royauté, et la poursuit à travers les croisades, les guerres avec l'Angleterre et celles de la révolution, depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon. Il considère l'Europe comme un composé de trois groupes de nationalités qui se résument en trois races distinctes: les Gallo-romains, les Anglo-germains et les Russo-slaves. Il voudrait voir s'opérer la centralisation de la première sous le drapeau de la France ; et formule sommairement sa pensée dans le passage suivant : « Union intime avec l'Espagne et l'Italie, neutralité de la Hollande et de la Suisse, alliance avec la Russie, tel doit être le but constant de la politique française. » Et plus loin: « Les limites naturelles et surtout la ligne du Rhin, voilà la question vitale pour la France. » Il voudrait voir aussi l'influence anglaise annulée sur le continent et sa marine expulsée de la Méditerranée, moyennant la cession de Constantinople à la Russie et l'occupation par la France de trois points importants sur le littoral de l'Afrique : Maroc, Alger et Tunis. En un mot, il conseille l'alliance des deux grandes unités gallo-romaine et russo-slave, à l'exclusion de l'Angleterre, qu'il voudrait reléguer dans ses possessions indiennes et dans le royaume-uni. L'auteur des *Lettres franques*, qui ne semblent qu'un appendice du précédent ouvrage, va plus loin encore ; il invoque à grands cris une descente en Angleterre, en évaluant les chances de succès ou les périls que pourrait offrir une pareille entreprise. Il prend pour texte de son ardent réquisitoire contre la perfide Albion ce mot d'un homme d'État anglais (prononcé sans doute dans un jour de spleen ou dans un accès de goutte) : « Si nous étions justes un seul jour, l'Angleterre n'aurait pas une année à vivre ! » A chaque page il voudrait mettre l'Angleterre au ban des nations, il appelle les foudres du ciel sur ses flottes, sur son commerce, sur sa politique ; il remonte jusqu'à Jeanne

d'Arc pour raviver les vieilles haines et rouvrir les anciennes blessures, et partant de cette devise napoléonienne : « *l'Empire c'est la paix!* » il arrive tout naturellement à cette conclusion : « *Guerre aux Anglais !* » Et la fraternité des peuples, dit-il, sera désormais une vérité !... On voit dans ce libelle du belliqueux avocat une plume encore inexercée à traiter les questions de droit international, et qui mettrait, si on suivait ses conseils, le feu aux quatre coins de l'Europe, comme une fusée de guerre à la Congrève.

Tous deux cependant déclarent hautement leurs sympathies à l'endroit de la branche aînée des Bourbons, tout en reconnaissant la souveraineté *de fait* du 10 décembre ; et se prononcent d'une manière absolue pour l'alliance avec la Russie contre l'Angleterre. C'est ainsi que *les blancs*, comme les appelait Napoléon I[er], ces hommes incolores qui l'ont abandonné devant Paris, qui l'ont trahi à Waterloo, pourraient bien, le cas échéant, ouvrir sous les pas de son successeur les mêmes piéges et les mêmes abîmes.

Pour nous, qui avons servi la République française avec autant de dévouement et de persistance que le Consulat et l'Empire, si le souvenir du Prométhée moderne fait encore vibrer nos âmes polonaises des mêmes inspirations de gloire et de patrie, c'est que nous nous rappelons les prophétiques paroles, prononcées par lui du haut de son rocher de Sainte-Hélène : « L'Europe ne formera bientôt que deux partis ennemis ; on ne se divisera plus par peuples et par territoires, mais par principes et par opinions. Et quelles que soient les phases et la durée de tant d'opinions, l'issue n'en saurait être douteuse : *les lumières et le siècle ne rétrograderont pas* (1). » Aimant la liberté par-dessus tout ; républicains dans l'âme parce que nous sommes Polonais, et non par vanité, par caprice ou par vengeance, c'est à cette pensée du proscrit de la Sainte-Alliance que nous voulons être et que nous resterons fidèles. Voilà ce que signifie ce *bonapartisme* polonais, qui fait couler tant de fiel sous la plume de l'historien-poëte de la Restauration. Oui sans doute, le nom est beaucoup, mais l'idée est tout.

J'aborde à présent le cœur même de la question.

(1) *Memorial de Sainte-Helene*, I, 147.

Deux alliances se sont, depuis la funeste époque de 1815, partagé les sympathies et les intérêts de la France : l'alliance anglaise et l'alliance russe. Établissons avant tout que l'idée d'une domination universelle invoquée par l'une ou par l'autre serait une idée absurde, impossible, antichrétienne. L'univers n'appartient ni à la France, ni à l'Angleterre, encore moins à la Russie de Pierre Ier ; l'univers n'appartient à personne, parce qu'il est à tous. Dieu a partagé à dessein le globe en plusieurs continents, séparés par les mers, distincts de climat, de physionomie, de production, pour donner à chacune des races composant la famille humaine la part du sol qui lui convient ; vouloir l'unité politique imposée par la compression ou le mensonge, ce serait un blasphème contre la Providence. La diversité même des nationalités est un bienfait pour toutes, car elle produit la vie, le mouvement, l'émulation ; car elle est la cause incessante des progrès de l'humanité, dans sa marche régulière et simultanée vers ses destinées infinies. La vie en toute chose, c'est la variété ; l'uniformité absolue, c'est la mort. Aussi tous ceux qui avaient rêvé l'empire universel, comme Charlemagne, Charles-Quint, Napoléon, et de nos jours Nicolas (ou plutôt Pierre Ier), ont vu leur gigantesque création s'écrouler encore de leur vivant ; parce que l'empire universel, c'est-à-dire la domination d'une race sur toutes les autres et à leur détriment, est un ordre de choses hors nature, réprouvé par Dieu et condamné par la raison humaine. Mais parmi tous ces peuples différents de caractère, de besoins et de langage, ceux qui ont les mêmes affinités, les mêmes instincts, les mêmes intérêts moraux, peuvent combiner leurs efforts, contracter des alliances, pour grandir leur cercle d'activité ; faire prévaloir leurs idées d'amélioration et de progrès, et les garantir au besoin par la force des armes, contre les pressions extérieures et les violences des peuples moins policés, mais qui pourraient élever à leurs frontières des prétentions de suprématie et de conquête. Telles sont les seules alliances dignes des sociétés modernes, et qui seules auront la sanction de l'avenir; telles sont surtout celles qui conviennent à la France : nous allons voir laquelle des deux alliances proposées répond le mieux à ces conditions rationnelles.

III.

L'alliance la plus naturelle pour la nation française, celle qui ressort de son histoire de dix siècles, et qui lui garantit son inviolabilité comme l'aînée des nations chrétiennes à l'occident de l'Europe, ce serait celle des peuples aspirant comme elle à la liberté, éclairés de sa lumière et affranchis par son initiative ; quel que soit le nom qu'ils portent dans la famille des peuples et à quelque race qu'ils appartiennent. Mais par une singulière fatalité, les ambitieux incapables, qui se sont toujours trouvés à la suite de chaque révolution prêts à s'emparer du pouvoir et des destinées de la France, l'ont fait dévier de cette route providentielle, et l'ont fait mentir à sa mission. Ils ont partout jeté aux peuples des paroles de liberté; et puis, au moment du combat, ils les ont livrés sans appui et sans émotion, aux étreintes avilissantes du despotisme. Telle a été la marche suivie par les hommes qui se sont succédé au gouvernement depuis 1772; en 1793, en 1807, en 1815, en 1830, en 1848, toujours. Cette alliance de principes avec les nationalités opprimées, qui en se relevant formeraient une barrière impénétrable autour de la France, a donc été rendue difficile, pour quelque temps au moins. Restent les alliances d'intérêts, qui ont une source moins généreuse, une sphère d'action plus circonscrite : mais qui en grandissant les forces de la France, lui permettraient de se ressaisir un jour d'elle-même et de son avenir.

Considérons d'abord ce que serait l'alliance russe.

La Russie comme peuple n'a jamais existé ; comme État, elle n'existe encore que sur la carte. Sur cette carte nous voyons plusieurs Russies, qui n'ont aucune cohésion entre elles : c'est la *Russie-Rouge* ou la Gallicie, qui depuis 1809 appartient à l'Autriche ; c'est la *Russie-Blanche* et la *Russie-Noire* ou la Polésie, qui sont d'anciennes enclaves de la Pologne et qui jusqu'aujourd'hui sont tout aussi polonaises qu'avant 1793; c'est l'ancien royaume catholique ruthène ou de *Toute-la-Russie* fondé en 1246 et reconnu par le pape, embrassant la Volhynie et la Podolie polonaises ; c'est la *Petite-Russie*, faisant frontière entre cette dernière et les Kosaks ; c'est enfin le duché de Moskou ou la *Grande-Russie*, qui n'a pris cette dénomination qu'au seizième siècle : nulle part nous ne trouvons

l'empire de *Toutes-les-Russies*, si ce n'est dans les actes diplomatiques de Saint-Pétersbourg. C'est un nom de fantaisie inventé par Pierre Ier, et dont la reconnaissance a été frauduleusement arrachée au trône polonais par un roi parjure, élu en 1764 sous l'influence de deux traitres. Il y a donc au moins deux Russies : la *Russie polonaise* et la *Russie moskovite*. La Russie de Pierre Ier n'est même pas un empire asiatique ; c'est tout au plus la négation de l'Europe : c'est une horde campée entre l'Europe et l'Asie sur des terres immenses, incultes, presque inhabitables, et qui appartiennent au premier venu, parce que personne ne tient à les posséder. La terre n'y a aucune valeur ; les hommes seuls, si on peut appeler de ce nom des esclaves, constituent la propriété : ce n'est qu'un vaste désert de boue et de glace, comme l'Enfer de Dante.

La Russie de Pierre Ier n'a même pas intérêt à exister ; chacun des membres qui la composent ne demanderait pas mieux que de s'en détacher, et de renoncer à sa qualité de sujet... j'allais dire *citoyen* moskovite. Ici, ce sont les vieilles républiques de Pskow et Novgorod, jadis florissantes par l'alliance de la Pologne, plus tard étouffées dans le sang par un tzar de Moskou, lui-même esclave des Tatars, et réduites aujourd'hui à l'état de misérables bourgades ; là, ce sont les belles tribus kaukasiennes qui seules, depuis quinze ans, luttent avec désespoir contre les forces réunies de la Russie, et qui en succombant lui ouvriront la route des Indes ; ailleurs, ce sont les Kosaks du Don et du Dniester, cette ancienne milice républicaine, aujourd'hui dégénérée sous le bâton du recrutement ; c'est enfin la Perse, la Turquie slave, qui n'acceptera jamais le catéchisme moskovite des mains du tzar-dieu ni du prince Menchykoff, son Messie, mais qui recevra plutôt le christianisme grec-uni des mains d'un pontife slavo-romain, comme les Tatars de Lithuanie ou les Maronites du Liban. Je ne parle pas de la Pologne, car ce nom est déjà dans votre cœur, et vous l'avez prononcé avant tous les autres. Quel bonheur pour tous, si ce quelque chose sans nom, rêve insensé d'un Allemand ivre, venait à s'évanouir, la Russie ! Les Russes eux-mêmes applaudiraient, si la Russie du tzar cessait d'exister !

C'est quelque chose d'immense, et ce n'est rien. Cet empire auquel il faut la septième partie du globe habité pour pouvoir s'étendre, tiendrait tout entier sur la dixième partie du sol qu'il occupe ; c'est une apparence, un mirage, un trompe-l'œil,

une fantasmagorie qui s'élargit sans cesse en se dissipant ; c'est un géant-fantôme sans cœur et sans entrailles, qui ne subsiste qu'à la faveur de l'effroi qu'il inspire aux esprits crédules et timides, avec une grandeur théâtrale toute de perspective et de lointain : qui sent qu'il n'est rien, malgré sa taille goliathique, et qui veut grandir encore pour devenir quelque chose.

Napoléon a voulu le frapper au cœur, et son épée s'est brisée dans le vide; parce que, subissant l'illusion, il s'était imaginé que le fantôme était vivant.

Pour l'abattre, il suffisait de le frapper dans ses alliances, ou plutôt dans les lâches complaisances des cabinets allemands qui, depuis 1772, s'étaient reconnus ses tributaires et ses complices. C'est à Vienne, à Berlin, à Varsovie et Vilno surtout qu'il fallait le combattre. Moins M. de Metternich et la Sainte-Alliance, la Russie était moins que rien. Que l'Europe dise à ce fantôme de s'en retourner en Asie, d'où il est venu, et il s'en ira. Défendons-lui surtout de s'emparer de Constantinople ; car il ne prendrait corps et chair que du jour où il viendrait à s'assimiler la Turquie. Alors seulement la Russie deviendrait une terrible puissance organisée pour le mal ; elle serait en effet le *Fléau des nations*. Tout après, rien avant. L'empêcher de prendre pied en Orient, c'est l'empêcher d'être. Lui donner Constantinople, ce serait lui donner le monde.

L'alliance de la France avec la Russie serait donc l'alliance de la vie avec la mort, *de la réalité avec le néant*. Ce serait la consécration de ses tendances à la domination universelle, la reconnaissance de cette mission divine que Nicolas s'arroge si orgueilleusement dans ses manifestes. Oui, certes! si le vol, la déprédation, la bassesse, le fanatisme et le massacre, constituent une *mission divine*, personne n'est plus à même de l'accomplir que le tzar de toutes les Russies ; l'héritier de cette dynastie hybride et monstrueuse qui n'est plus allemande et ne sera jamais slave : dont tous les membres sont parricides, fratricides ou infanticides par tradition de famille ! « *L'Occident s'en va !* » se plaît-il à proclamer dans ses incessants défis jetés à l'Europe civilisée ; mais si l'Occident s'en va « *la Russie s'effondre !* avec un mouvement bien plus rapide : puisqu'il suffit d'une simple négociation avortée pour la faire chanceler du sommet à la base ! Elle dégèle et se rompt comme les glaces

d'Austerlitz que quelques boulets français ont suffi pour entr'ouvrir sous les pas de Constantin et de sa garde impériale !

Contracter une alliance avec la Russie ce serait lui donner une marine qu'elle n'a pas encore et qu'elle ne peut pas avoir ; mais qui, peu d'années après l'occupation de Constantinople, ferait de la Russie la troisième puissance maritime du globe, après l'Angleterre et les États-Unis : grâce aux admirables matériaux de construction de ses forêts, au fer polonais, et surtout aux matelots grecs et illyriens, les meilleurs de l'Europe et peut-être du monde entier. Les deux ports de Marseille et de Toulon deviendraient un jour des ports russes plutôt que français, encombrés des grossiers produits de l'industrie moskovite, qui certes, sous le rapport du bon marché, pourrait faire concurrence à toutes les autres ; c'est alors que le tzar-fantôme et vampire étreindrait l'Europe esclave de ses deux bras, par la mer du Nord d'un côté et la Méditerranée de l'autre ; et tandis qu'à travers la Turquie, le Kaukase et la Perse il poursuivrait à grands pas sa route vers les Indes anglaises, la France affaissée, repliée sur elle-même, réduite au rang de puissance de troisième ordre, exécrée des rois et maudite des peuples, se débattrait convulsivement sous les étreintes vengeresses de l'Angleterre, qui anéantirait aisément sa marine naissante, ruinerait ses colonies et, dans un temps donné, détruirait ses possessions africaines, qui lui ont déjà coûté tant de sang et de millions : voilà ce que vaudrait l'alliance russe à la France, et voilà où la conduiraient inévitablement les belles déductions politiques des *Lettres franques* et des *Limites de la France*. « On ne doit s'allier qu'avec les forts, » disait Talleyrand ; or, la Russie, ce n'est encore que la violence unie à la faiblesse.

Examinons à présent ce que serait l'alliance anglaise, dans son principe et dans ses résultats.

J'éprouve, j'en conviens, quelque peu d'embarras en abordant cette analyse ; car je sens que je vais toucher à des cendres encore brûlantes, à des rivalités et des rancunes mal assoupies, à des blessures à peine cicatrisées. Je sais qu'entre la France et l'Angleterre il y a bien du sang versé, bien des batailles perdues et gagnées, depuis Crécy et Azincourt jusqu'à Aboukir et Trafalgar. Mais « la meilleure manière de guérir une blessure, dit un aphorisme d'Hippocrate, c'est de l'oublier. » — « *Il tempo è un galant'uomo !* » dit aussi le proverbe ita-

lien. Le temps a déjà beaucoup fait pour amortir cet antagonisme ardent entre deux peuples civilisés, faits plutôt pour s'estimer et se comprendre; le temps parviendra bientôt à l'éteindre entièrement : pour peu qu'il soit secondé dans son œuvre réparatrice par la sagesse des gouvernements. D'ailleurs, il faut en croire la voix de Napoléon lui-même sortant de la tombe, qui déclare qu'il n'aurait jamais songé à faire la guerre à l'Angleterre avec tout autre ministère que celui de William Pitt; et que, si le parti whig eût prévalu, il aurait eu son chef, le célèbre Fox, non pas pour ennemi, mais pour allié dans toute sa politique européenne. A quoi tiennent pourtant les destinées de l'humanité dans notre triste époque de barbarie monarchique! C'est ainsi que la chute du ministère North a suffi pour éteindre la guerre d'indépendance des États-Unis! C'est ainsi que l'ambition ou la démence d'un seul homme d'État, peut faire couler des flots de sang! Aussi, ce que nous demandons à la France, au nom de la civilisation et de la liberté, ce n'est pas un de ces entraînements romanesques comme celui qu'elle ressentit vers la fin du dernier siècle pour la patrie de Washington; ou cette affection héroïque que la Pologne éprouva de tout temps pour sa sœur d'adoption, en lui prodiguant le meilleur de son sang et les plus purs de ses dévouements: ce que nous lui demandons quant à présent, c'est l'oubli de plus complet possible du passé, au nom de sa grandeur et de son avenir, c'est une réconciliation généreusement offerte et acceptée des deux parts ou, si vous voulez, le pardon réciproque. « L'homme n'est jamais si beau que quand il invoque le pardon ou qu'il pardonne lui-même, » dit un auteur polonais; et cela est tout aussi vrai pour les nations : la beauté des nations, c'est surtout leur grandeur morale.

« *L'accord* de l'Angleterre et de la France, dit M. Oscar d'Haussonville, porte des fruits que ne produira jamais aucune alliance. Il amène le maintien de la paix, et d'une paix constamment favorable à notre influence. Quand de concert avec l'Angleterre, nous pouvons travailler au développement régulier des institutions modernes en Europe, nous avons l'avantage de remplir notre mission libérale sans prendre la physionomie révolutionnaire (1). » En effet, depuis la fin de la lutte

(1) *Histoire de la politique extérieure du gouvernement français*, I, 117, et suivantes.

américaine, toutes les fois que les deux politiques de la France et de l'Angleterre se sont trouvées d'accord, il en est résulté du bien pour l'Europe ; comme dans la guerre d'indépendance de la Grèce, dans les réformes opérées en Turquie sous le patronage des deux puissances, et tout récemment dans la question des Lieux-Saints ; toutes les fois qu'elles se sont divisées, le froissement des chaînes a retenti d'un bout du monde à l'autre : comme après la guerre d'Espagne, cette irréparable faute de Napoléon, la campagne manquée de Moskou, et enfin la désastreuse issue des deux tentatives insurrectionnelles de 1831 et de 1849, en Pologne et en Hongrie. Les intérêts de ces deux puissances, qui sont parfaitement identiques dans la question d'Orient, se trouveront encore être absolument les mêmes lorsqu'il s'agira de délivrer l'Italie du joug autrichien, devenu intolérable ; ou d'arracher la Pologne, *cette clef de voûte* (Napoléon l'a dit), au despotisme effréné de la Russie. Sur ce terrain au moins, tout le monde en convient à Londres comme à Paris, les deux nations pourront toujours parfaitement s'entendre et se réunir.

Dans toutes les autres questions, la France et l'Angleterre ont deux sphères d'action parfaitement indépendantes ; deux mondes à part, où leurs intérêts peuvent quelquefois se confondre, et jamais se trouver en opposition. La France doit primer sur le continent, de même que l'Angleterre doit primer sur la mer. La France, quoi qu'on fasse, ne deviendra jamais une puissance maritime ; ses matelots riverains, qui depuis l'enfance ne sont façonnés qu'au commerce du petit cabotage, ne suffiront jamais aux besoins d'une navigation un peu étendue : ceux du milieu des terres ne seront toujours, comme on l'a dit à Londres, que des matelots *du beau temps*. Sa marine à voiles et celle à vapeur, écrit un juge très-compétent en pareille matière, le prince de Joinville, *n'en a que le nom* (1). Il lui faudrait vingt fois son budget de chaque année pour élever seulement le nombre de ses vaisseaux au quart du chiffre de ceux que possède la Grande-Bretagne ; qui, au 1er janvier 1848, comme l'assure M. Ledru Rollin (2), comptait *trente-trois mille six cent soixante et douze navires*, manœuvrés par *deux cents*

(1) *Essai sur la Marine française*, 1839-1852.

(2) *De la decadence de l'Angleterre*, 1851 ; mauvais titre pour un bon ouvrage.

cent trente-six mille soixante-neuf hommes. L'Angleterre, de son côté, ne pourra jamais être une puissance continentale. « Notre patrie, a-t-on dit dans l'*United service* (avec une certaine opulence d'expression que nous nous plaisons à rencontrer dans un compatriote de Shakspeare), l'Angleterre est une flotte dont le vaisseau amiral est à Londres, et les autres bâtiments, partout ! » « Il ne faut pas, s'écriait aussi lord Chatham, qu'il soit tiré sur l'Océan un seul coup de canon sans notre bon plaisir ! » Et Frédéric II disait avant lui : « Si j'étais roi de France, il ne se tirerait pas en Europe un seul coup de canon sans ma permission ! » Tous deux avaient parfaitement raison. L'Angleterre ne peut rien contre la France sur le continent, la France ne peut rien contre l'Angleterre sur la mer ; mais ce qu'elle peut, c'est d'étendre le génie de civilisation et de liberté qui est son âme, sa raison d'être, sa nécessité politique sur toute l'Europe : et l'Angleterre ne peut pas l'en empêcher. Placées l'une à côté de l'autre et ne pouvant se combattre avec avantage, elles ne peuvent que se prêter mutuellement aide et appui. Ce ne peut être entre elles qu'une lutte insensée, lutte de désespoir et de barbarie indigne de notre époque, ou un concours pacifique et fécond pour le bonheur de toutes deux et la paix du monde régénéré.

On ne doit vouloir en politique que les choses possibles ; or, une descente en Angleterre, tentée dans un but de conquête ou de vengeance, serait un crime, un acte de démence, qu'il faudrait abandonner avant même que les préparatifs en fussent terminés : et qui, en admettant même qu'elle pût réussir pour un instant, se retournerait par la désapprobation générale et la stérilité de ses résultats contre les chefs imprudents qui l'auraient entreprise. Si j'avais un conseil à donner à ceux qu'une pareille tentative pourrait séduire, comme de justes représailles après tous les désastres subis par la France pendant cinquante années de luttes avec sa voisine, je leur dirais : « Laissez-lui l'empire des mers, sur lesquelles la France ne sera jamais son égale ; abandonnez à tout jamais une idée de conquête impossible, qui même accomplie ne tournerait qu'au profit de la Russie, votre ennemie à toutes deux, et gardez votre dignité et votre honneur sur le continent ! Exercez cette mission d'initiative et de tutelle protectrice sur les peuples qui vous a été assignée par la Providence, et qui est la véritable mission du pouvoir actuel, issu du peuple ! Rendez l'existence

nationale à l'Italie, à la Pologne, qui ont le mieux mérité de votre patrie, l'une par la communication de ses idées religieuses et civilisatrices, l'autre en jetant un demi-million d'hommes sur tous vos champs de bataille ! La France est un principe, l'Angleterre ne sera jamais qu'un fait, une puissance matérielle ; à ce point de vue, tout l'avantage se trouve du côté de la première : mais ce principe et ce fait réunis forment un tout invincible, la puissance la plus imposante qui se soit encore offerte à la vénération des peuples. C'est là qu'est le devoir de la France, c'est là que se trouve sa suprématie morale ; le nom même de *la France* signifie dans le langage des peuples *affranchissement* et liberté : ceux qui vous disent le contraire sont vos ennemis qui vous trompent et veulent votre ruine ! »

La seule objection sérieuse qu'on pourrait élever contre l'alliance anglaise, c'est le besoin pour la France d'avoir ses frontières du Rhin, que cette alliance, dit-on, ne peut pas lui donner. Oui, certes ! les limites du Rhin sont un besoin vital, organique pour la France ; parce qu'il ressort du principe même des nationalités. Toute son histoire depuis un demi-siècle n'est qu'un effort immense pour atteindre à cette limite naturelle, trop souvent négligée ou mise en oubli par l'ancienne monarchie française ; un gouvernement ne sera stable et fort, un pouvoir ne sera considéré qu'à la condition impérieuse de lui donner ce développement. Il faut à la France la Belgique, qui sera la première place d'armes de la coalition, dans le cas où la coalition des rois contre la France viendrait à se reformer. C'est par là que ses armées ont toujours pénétré. C'est là que se trouve cette ligne de bataille hérissée de forteresses établies par Vauban, et que la Sainte-Alliance a su retourner contre la France. D'ailleurs la Belgique est bien plutôt française que flamande ; Liége, Namur et Mons sont tout aussi français que Lyon, Paris et Bordeaux. Si en 1830 la Belgique ne s'est pas réunie à la France, est-ce l'Angleterre qui s'y est opposée ? N'est-ce pas plutôt la lâcheté de Louis-Philippe, ce roi de la paix à tout prix, qui reculait devant l'idée d'un agrandissement de territoire, pouvant le compromettre avec la Sainte-Alliance ? faute immense qui pèsera comme une tache ineffaçable sur son règne ! En 1848, grâce à l'élan universel communiqué par la révolution de février, il eût encore été très-facile de rattacher la Belgique à la France ; non par une honteuse manœuvre hypocritement concertée et qu'on

a été forcé de désavouer, mais par un appel énergique et loyal au peuple belge, au nom du principe fraternel, solidaire, républicain. Aujourd'hui encore, l'occasion pourra s'en représenter, au nom des intérêts matériels de la Belgique, de cette usine immense, qui chôme pour la plupart du temps faute de pouvoir trouver un débouché à ses produits. Dans cette circonstance, on pourra sans doute obtenir l'assentiment de l'Angleterre, en lui offrant un concours actif et vigoureux, contre ses deux rivales sur le continent, l'Autriche et la Russie, qui la délivrerait à jamais de ses craintes incessantes à l'égard de Constantinople et des Indes. Par une alliance récente, la monarchie belge vient de se livrer, corps et biens, au système de l'Autriche ; et d'ailleurs le cabinet anglais a des vues trop vastes et trop élevées pour ne pas comprendre que l'Angleterre aurait tout à gagner à cet échange, auquel elle avait déjà consenti en 1802, en signant le traité d'Amiens avec Bonaparte.

Ainsi, d'un côté la France réunissant toutes les branches de la race gallo-romaine autour de ses frontières du Rhin et des Alpes ; tendant une main à la race slavonne qui se débat sous les étreintes du germanisme russe, et l'autre à la race anglo-saxonne, autrefois sa rivale, aujourd'hui son émule sur le champ des conquêtes pacifiques de la science et de l'industrie ; de l'autre côté l'Europe régénérée, l'Italie libre, le partage de la Pologne, cette grande honte des temps modernes effacée, la Turquie s'ouvrant à la civilisation européenne, la Russie restreinte et réprimée dans ses prétentions de domination universelle, et tout ce que Napoléon avait vainement tenté par le glaive s'accomplissant sans commotion peut-être et sans désastres par la voie des traités : tels seront les fruits immédiats ou lointains, mais indubitables, de l'alliance de la France avec l'Angleterre, telle est, selon nous, la mission, la seule possible et la seule efficace, de la France moderne.

IV

J'arrive à ce qui fait l'objet capital de cette lettre, à la décadence anticipée de la Russie, dont les symptômes les plus manifestes viennent de se révéler à l'occasion de l'incartade du prince Menchykoff à Constantinople.

La Russie est, de même que l'Autriche, un État impossible et hors nature; c'est pareillement un empire presqu'en totalité slave, gouverné par un prince allemand : voilà ce qui explique leur incessante affinité. Malgré les mensonges officiels des historiens de la Russie, Karamzin en tête, Nicolas n'est point un descendant de la famille des Romanoff. Voici à ce sujet quelques renseignements précis, puisés dans les archives mêmes de Saint-Pétersbourg.

La maison des Romanoff n'est ni ancienne, ni illustre dans l'histoire de la Russie. La première fois qu'il en est question, c'est au XVI[e] siècle; à propos d'un des nombreux mariages du tzar Yvan le Cruel (le Henri VIII de la Russie), et dont la fille d'un Romanoff devint la quatrième ou la cinquième épouse : les autres avaient été assassinées. Dans le siècle suivant, le patriarche Philarète Romanoff, ayant acquis une certaine popularité pendant les guerres civiles de la Russie qui voulait se rallier à l'unité romaine en se donnant un prince polonais, parvint à faire élire son petit-fils Michel duc ou tzar de Moskou. Michel Romanoff était un homme fort ordinaire ; son fils Alexis était presque idiot : et sous le règne de ces deux *vrais* Romanoff la Russie tomba dans un état de dégradation morale voisin de l'abrutissement et dont les mémoires récemment retrouvés de Kochykin, sont un éclatant témoignage. Alexis laissa une fille et deux fils : Sophie, Yvan et Pierre, qui régna plus tard sous le nom de Pierre I[er]. Les mémoires secrets du temps rapportent que bien des fois le tzar Pierre s'est vanté auprès de ses intimes de n'être pas le fils d'Alexis. Quoi qu'il en soit, voici comment cette famille était composée à la mort de Pierre :

1° *Branche aînée* : les deux filles d'Yvan Romanoff, Anne, duchesse de Kourlande, et sa sœur, duchesse de Mecklenbourg;

2° *Branche cadette* : Pierre II, fils d'Alexis et petit-fils de Pierre I[er].

A côté de ces deux branches légitimes il y avait encore deux princesses bâtardes, nées des amours de Pierre I[er] et de Catherine la cantinière, avant que le mariage formel par devant le pope n'eût légitimé leur union; et dont l'une avait été mariée à un duc de Holstein-Gottorp : et la seconde, la princesse Élisabeth, fut reconnue plus tard impératrice.

A la mort de Pierre II que le prince Menchykoff voulait à toute force marier avec sa fille, le trône revenait par droit de

succession à la duchesse Anne de Kourlande, fille d'Yvan et nièce de Pierre Ier; et ce droit passait après elle sur la tête du jeune Yvan, son petit-neveu, fils d'une duchesse de Brunswick. Mais cette famille n'ayant pas su se faire un parti en Russie, et n'étant appuyée que par les étrangers qu'elle y avait amenés, une conspiration se servit du nom de la princesse Élisabeth, fille naturelle de Pierre Ier, pour renverser du trône le jeune Yvan et le faire enfermer dans la forteresse de Schlusselbourg. Élisabeth devenue impératrice s'empressa de faire venir en Russie le fils de la duchesse de Holstein-Gottorp sa sœur, marié à une princesse d'Anhalt-Zerbst, et qui monta sur le trône à la mort de sa tante, sous le nom de Pierre III. On sait comment ce prince fut assassiné en 1762 par sa femme qui se fit proclamer impératrice sous le nom de Catherine II. Aussitôt après, elle fit mourir le jeune Yvan au fond de sa prison; et dans sa personne elle anéantit la descendance légitime de la maison Romanoff, pour laisser le trône à son bâtard Paul Ier dont on ignore jusqu'à présent la véritable famille. Paul Ier, marié à une princesse de Wurtemberg, fut le père d'Alexandre et du souverain actuel de la Russie, Nicolas, marié lui-même à une princesse de Prusse.

On voit par ce rapide exposé que les Holstein-Gottorp, après une alliance avec une fille naturelle du tzar Pierre, et après avoir passé par les Anhalt-Zerbst et les Wurtemberg, n'ont plus rien de commun avec la famille russe des Romanoff; que s'ils ont encore du sang slave ce n'est pas dans le cœur, mais sur les mains. Ce n'est pas sans un profond sentiment de dégoût que nous avons dû secouer quelques lambeaux de toute cette fangeuse histoire, pour en faire jaillir la vérité sur la descendance légitime du tzar régnant de toutes les Russies (1).

(1) Aujourd'hui même, excipant des traités de 1767 et 1773 par lesquels le grand-duc, depuis Paul Ier de Russie, a cédé au roi Christian VII de Danemark tout ce que la maison de Gottorp possédait dans le Holstein, l'empereur Nicolas déclare que cette cession n'a eu lieu qu'au profit de la descendance de Christian VII. En conséquence, tout en confirmant et renouvelant la cession faite par son père des droits de la maison de Gottorp au profit du prince Christian de Gluksbourg, successeur désigné de la couronne de Danemark, l'empereur de Russie se réserve de rentrer dans les susdits droits si la descendance mâle du prince Christian de Gluksbourg venait à s'éteindre. (*Le Siècle*, 29 nov. 1852.) Nous applaudissons à la pensée de Nicolas de se ménager, en cas de *non-succès*, une bonne retraite dans ses États héréditaires.

Nicolas élevé au trône sur les cadavres de ses deux frères, Alexandre et Constantin, n'a pas menti à une pareille origine; le tzar actuel, nous l'avons dit plus haut, c'est le pied de l'Allemand sur le Slave : et son règne, il faut l'espérer, sera le dernier de cette exécrable dynastie. Le génie allemand et le génie slave sont incompatibles; accouplés, ils ne peuvent enfanter que des monstres.

L'histoire moderne, depuis Charlemagne, n'est pas autre chose que l'histoire de ces envahissements de la race germanique, obtenus par la fraude, sur des populations d'une origine étrangère. Cette race sémitique, triste débris des Mèdes et des Persans, arrivée la dernière en Europe, sans doute avec la peste, s'est interposée, on ne sait trop comment, entre les deux grandes familles indo-celtique et indo-slave, qui toutes deux ont un point de départ commun, pour les dominer, les asservir et les rendre ennemies l'une de l'autre. La Russie slave n'est nullement antipathique à la France romaine et celtique; mais la Russie mongole germanisée par le tzar, et par toute cette administration tudesque qui commence à M. de Nesselrode et qui finit au dernier *sowietnik* allemand originaire de Prusse ou de Kourlande, avec des noms finissant en *er* ou en *man*, et la France impériale, républicaine ou même royaliste, seront toujours deux mortelles ennemies. L'instinct particulier de cette race intermédiaire, c'est la domination; c'est le système de la force brutale, force athée, dans l'absence et la négation de tout principe moral. Son caractère général et différentiel, c'est de ne pas avoir d'attachement au sol, de nationalité proprement dite; l'Allemand, c'est le cosmopolite par excellence. La race germanique n'est plus aujourd'hui l'incarnation de l'esprit de réforme et de protestantisme des guerres de religion; comme sous Gustave-Adolphe et Wallenstein : mais bien de l'esprit féodal du moyen âge, esprit d'exploitation et de vasselage. Qu'est-ce que l'Allemagne moderne? c'est l'une des contrées les plus fertiles au monde dont les habitants désertent par centaines de milliers, faute d'y pouvoir trouver un morceau de pain pour eux et pour leurs enfants; ce sont des rois, des ducs et des barons qui, pour maintenir leurs prétentions et pour garder leur rang, écrasent leurs sujets d'impôts, ne pouvant les vendre au plus offrant, comme ils le faisaient autrefois aux colonies américaines : et dévorent en une soirée de jeu ou de débauche la subsistance d'une année de leurs États, de vingt

lieues de périmètre. « *Ubi bene, ibi patria,* » dit chaque émigrant s'embarquant au Havre ou à Boulogne, avec sa pipe, ses enfants et son lit de plume. Du reste, sans regret, sans arrière-pensée; avec une indifférence non simulée pour tout ce qu'il laisse derrière lui, comme s'il emportait la patrie à la semelle de ses souliers : son *moi* individuel, absolu, lui vaut le monde entier (1). « *Le moi est haïssable,* » a dit Buffon.

Le plus populaire parmi les philosophes prussiens, le fondateur et le chef de l'école dite hégélienne, partage le monde entier en deux moitiés distinctes et indépendantes l'une de l'autre : le *moi*, et le *non-moi*; c'est-à-dire l'être intérieur ou personnel, et l'être extérieur ou général. L'Allemand, c'est le *moi*, mis en face de l'humanité qui est le *non-moi*, comme deux puissances coexistantes, également exclusives et souveraines. On ne pouvait touver de définition plus exacte pour symboliser tout l'esprit de cette race. Cette distinction à laquelle Dieu n'avait sans doute pas songé en créant l'univers, trouvée par un pédagogue allemand, est la déification de l'individualisme. L'Allemand prend sa raison particulière pour la raison universelle, il en fait une balance à faux poids, il la suspend au pivot de sa tenacité en lui donnant son orgueil pour fléau; sur un plateau il pose *objectivement* le monde et les hommes, c'est-à-dire le *non-moi*, dans l'autre il se loge *subjectivement* lui-même, avec son *moi* despotique, ridicule et jaloux : et puis il s'imagine que la balance incline de son côté! Nous déclarons que cette théorie philosophique préconisée aujourd'hui en Allemagne est antisociale, antihumaine, athée, subversive et barbare; plus russe que la Russie elle-même, dans la plus mauvaise signification de ce mot : dans le sens négatif, tzarien, satanique! Jamais une société ne sera fondée sur une pareille base! Jamais les Allemands qui l'ont adoptée ne formeront une nation!

Toute la vie nationale allemande éteinte dans les masses, s'est réfugiée sur les trônes, son dernier asile et sa place d'armes. En effet, quelque part que l'on jette les yeux en Europe, on trouve un prince allemand trônant sur des sujets d'origine celtique ou slave auxquels il est parvenu à s'imposer comme un bienfaiteur et une providence. Sur la Russie et

(1) *Ich*, moi, est dérivé de l'hébreux *Isch*, homme.

la Pologne slaves, un Allemand; sur l'Autriche magyare, italienne et slave, un autre Allemand; sur la Norvége et la Suède scandinaves, encore un Allemand; sur le Danemark, la Hollande, la Belgique, l'Angleterre, en Grèce, et même jusqu'en Portugal, partout et toujours un Allemand. Trois trônes seulement en Europe, à part la France, ont échappé à cette loi générale qui veut que la langue allemande, ce patois coriace et guttural, soit la langue du commandement et de l'autorité; c'est un Carignan en Sardaigne, un Bourbon en Espagne, et un autre Bourbon à Naples : encore ce dernier, par les innombrables alliances de sa famille avec la maison des Habsbourg, est-il devenu bien plutôt un archiduc autrichien qu'un prince napolitain ou français. L'Amérique septentrionale et les Indes sont en voie de subir la conquête de l'Allemand. Réseau dominateur, polype immense étendu sur l'univers et l'infectant de ce principe funeste et maudit qui forme sa nature même et son élément; qui se trouvera toujours dans son cœur, sinon sur ses lèvres : la domination universelle.

Et à quoi tient cet état de choses? est-ce à quelque supériorité morale ou physique? non, mille fois non! Son corps, sa physionomie, son intelligence porte les signes évidents de l'abjection et de l'infériorité. Sa similitude avec la race juive, d'origine sémitique comme elle, est par trop évidente; ce sont les mêmes traits physiologiques, les mêmes instincts de rapine et de concussion : presque le même langage. Sa figure, de même que celle du juif, porte un cachet particulier, indélébile; elle se reconnaîtra, dans ses mélanges avec les autres races subjuguées, jusque dans la dixième génération. C'est la même rapacité jalouse et cette tendance à vivre sur le bien d'autrui qui s'est révélée dernièrement dans les assemblées populaires de Francfort et de Berlin; réunies au nom du principe démocratique, et qui voulaient faire des provinces limitrophes de Lombardie, de Schleswig et de Posen, des enclaves allemandes : sous prétexte que la population tudesque, accueillie à titre d'hospitalité et de bon voisinage, y était devenue prépondérante! Laissez faire l'Allemand, et bientôt la Suisse, l'Alsace, avec une partie de la Lorraine, seront revendiquées au même titre, comme devant faire partie de l'empire germanique. L'Allemand, comme l'ivraie, étouffe et dévore tout ce qui se trouve à sa portée; intrus sans pudeur et sans courage, une fois établi sur quelque lambeau d'un sol étran-

ger, qu'il y soit appelé par les besoins industriels ou qu'il parvienne à s'y faire admettre par ses faux semblants de bonhomie et de placidité, il ne quitte plus jamais son nouveau terroir, qu'il considère comme sa conquête ; il exploite, il pressure, il dépossède, sous des apparences légales, les populations qui le méprisent et le détestent ; ne pouvant même vivre dans son pays, il veut dominer chez les autres : c'est une mauvaise herbe qui repousse sans cesse, et qu'il est presque impossible de déraciner. Il n'a point de patrie, car toute la terre lui appartient ; son nom générique *Alle-man* ou *Herr-man* veut dire que tous les hommes lui doivent obéissance : il veut être seul dans le monde, et n'a vu dans le démembrement de la Pologne qu'une nation d'origine slave à tuer. Qu'on y prenne garde ! cette race insatiable envahirait l'univers ; il est temps d'en *affranchir* au moins l'Europe, en la sarclant et l'émondant avec le fer de la France ! La bonne politique à son égard, c'est celle des batailles d'Iéna et de Wagram ; moins toutefois les deux fautes immenses de la paix de Tilsitt et du traité de Schœnbrunn : ce n'est pas Moskou qui a perdu Napoléon, c'est bien plutôt Vienne et Berlin (1).

Le rêve impossible du gouvernement de février avait été une alliance avec l'Allemagne, c'est-à-dire avec le chaos, dont la pensée se fait jour à travers tous les nuageux discours du ministre des affaires étrangères ; et qui, selon lui, devait servir à régénérer la Pologne : c'est contre cette impossibilité que le gouvernement de février s'est brisé. La race allemande et la race slave sont deux grandes antithèses ; l'une est l'incarnation de l'individualisme, l'autre de la fraternité, deux idées incompatibles, dont l'expression sociale est la forme monarchique et la forme fédérale : il n'est qu'un seul moyen de les empêcher de se nuire et de se combattre, c'est de les séparer.

Nicolas, nous l'avons démontré, appartient autant par sa naissance que par son caractère à cette race spoliatrice, dont il est la personnification la plus complète.

C'est aussi pour cette raison, parce qu'elle est composée de ces deux éléments irréconciliables, slave et germanique, que

(1) L'Allemand haineux et jaloux, déteste mortellement tout ce qui n'est pas lui-même : le Slave, le Hongrois, le Français et l'Italien. Cette haine date de loin ; le Dante, quoique gibelin, a donné aux trois faces de Satan les trois couleurs allemandes : le noir, le rouge et le jaune.

cet empire universel fondé sur l'esclavage, la Russie, est appelé à une catastrophe inévitable et prochaine. Voici ce que dit à ce sujet M. Marmier, l'auteur des *Lettres sur le Nord*, qui n'a aucun motif plausible pour déguiser la vérité : « Après la mort de l'empereur Nicolas il y aura un changement ou une révolution épouvantable. Le grand-duc Michel avouait qu'il croyait au prochain démembrement de la Russie. L'unité factice se brisera, pour donner place à un ordre naturel. La Pologne attend ce moment réparateur et pour elle et pour tous les intérêts que le gouvernement actuel comprime sans pouvoir les anéantir. » Cette conclusion significative est parfaitement juste. Mais ce moment réparateur les Russes l'attendent aussi bien que les Polonais ; et nous ne sommes pas fondés à croire plus que le grand-duc Michel à l'avenir de la Russie.

Le règne de Nicolas, un des plus longs que ce peuple ait eu à subir, a été un temps d'arrêt dans l'essor dévorant et prodigieux de l'empire russe ; croissance hâtive, à laquelle tous les tzars depuis Pierre Ier l'avaient habitué : et qui par là même était devenue la loi organique de son développement. Depuis 1832, c'est-à-dire depuis la soumission de la Pologne, la Russie n'a plus fait un seul pas en Europe, ni même en Asie ; et cependant il faut pour elle ou s'étendre ou mourir. Nicolas le sent si bien, qu'il voudrait tenter de relever par un coup de main hardi son règne qui décline, et le discrédit dans lequel il est tombé aux yeux de ses sujets ; en ouvrant une carrière nouvelle à leur ambition : en changeant la direction des esprits. Grâce à l'alliance anglaise il n'y parviendra pas. Il connaît la haine profonde dont il est l'objet de la part des Russes eux-mêmes et tout ce que nous pourrions dire à ce propos serait au-dessous de ce qu'on trouve dans les nombreux ouvrages des auteurs russes publiés à Paris, comme ceux de l'illustre Tourgueneff, de MM. Y. Gollovin, A. Hertzen, Sasonoff, etc., glorieuse colonie d'émigrés qui est venue abriter sur le sol de la France la pensée russo-slave, la véritable pensée nationale, pensée de fédération et de fraternité. « L'administration russe, disait M. Donoso Cortès, est aussi corrompue que l'administration la plus pervertie de l'Europe ; et l'oligarchie russe ne le cède pas à l'aristocratie la plus vicieuse. La Russie, placée au milieu de l'Europe conquise et prosternée à ses pieds, absorbera par toutes les veines le poison qu'elle a bu et qui la tuera.

La Russie ne tardera pas à tomber dans la putréfaction. » Cette putréfaction est déjà tout opérée ; la Russie est déjà sur tous les points en pleine décomposition. Partout le vol, comme une gangrène affreuse attachée à ses flancs, mine et ronge les entrailles de cet empire chimérique. Un proverbe russe dit : « Le noble écorche le paysan, le tzar écorche le noble, et le diable écorche le tzar. » En 1829, de l'aveu d'un célèbre général au service de la Russie, Jomini, on avait volé, dans le port même de Kronstadt, un vaisseau de ligne ; depuis on n'a jamais pu savoir ce que ce vaisseau est devenu. Le général Woronzoff, en prenant le commandement de l'armée du Kaukase, fut tout étonné de n'y point trouver plusieurs citadelles dont les frais de construction étaient depuis cinq ans payés aux ingénieurs et qui n'étaient indiquées que sur la carte. Ces faits sont connus de tout le monde en Russie ; ils n'y produisent aucun étonnement, ils y semblent tout simples et tout naturels : l'administration tout entière n'y vit que par le vol. « *Voler* et *mentir*, a dit Bulharyn, un des meilleurs écrivains de la Russie, ce sont les deux verbes auxiliaires de notre langue. » M. Donoso Cortès, cette noble intelligence trop tôt enlevée à nos sympathies, fait tort à la Russie de la moitié au moins de sa corruption, en la comparant avec ses voisins ; il atténue bien plutôt qu'il n'exagère la putréfaction moskovite. Voici tout au long l'extrait d'un discours prononcé en 1847 au sein d'une assemblée polonaise par un réfugié russe, lâchement livré par l'Autriche une année plus tard aux vengeances de l'autocrate :

« Les affaires intérieures du pays vont horriblement mal. C'est une complète anarchie avec tous les semblants de l'ordre. Sous les dehors d'un formalisme hiérarchique excessivement rigoureux se cachent des plaies hideuses ; notre administration, notre justice, nos finances sont autant de mensonges : mensonge pour tromper l'opinion étrangère, mensonge pour endormir la sécurité et la conscience du souverain, qui s'y prête d'autant plus volontiers que l'état réel des choses lui fait peur. C'est enfin l'organisation en grand, une organisation pour ainsi dire étudiée et savante de l'iniquité, de la barbarie et du pillage ; car tous les serviteurs du tzar, depuis ceux qui occupent les plus hautes fonctions jusqu'aux plus petits employés de district, volent, ruinent le pays, commettent les injustices les plus criantes, les plus détestables violences, sans la moin-

dre honte, sans la moindre crainte, publiquement, au grand jour, avec une insolence et une brutalité sans exemple, ne se donnant même pas la peine de dérober leurs crimes à l'indignation du public, tellement ils sont sûrs de rester impunis.

» L'empereur Nicolas se donne bien quelquefois les airs de vouloir arrêter les progrès de cette effroyable corruption; mais comment supprimerait-il un mal dont la cause principale est en lui, dans le principe même de son gouvernement? Et voilà le secret de sa profonde impuissance pour le bien! car ce gouvernement qui paraît si fort au dehors, à l'intérieur il est impuissant; rien ne lui réussit : toutes les réformes qu'il entreprend sont aussitôt frappées de nullité. N'ayant pour fondement que les deux passions les plus viles du cœur humain, la vénalité et la peur; fonctionnant en dehors de tous les instincts nationaux, de tous les intérêts, de toutes les forces vitales du pays : le pouvoir, en Russie, s'affaiblit chaque jour par sa propre action, et se désorganise d'une manière effrayante. Il s'agite, il se démène, il change à chaque instant de propos et d'idées; il entreprend beaucoup de choses à la fois : mais il ne réalise rien. Seule, la puissance du mal ne lui manque pas; et il en use largement : comme s'il voulait hâter lui-même le moment de sa ruine. *Étranger et hostile au pays* au milieu du pays même, *il est marqué pour une chute prochaine.*

» Ses ennemis sont partout; c'est la masse formidable des paysans qui ne comptent plus sur l'empereur pour leur émancipation; et dont les soulèvements, jour par jour plus terribles et plus fréquents, prouvent qu'ils sont las d'attendre : c'est une classe intermédiaire fort nombreuse et composée d'éléments très-divers, classe inquiète, turbulente, et qui se jettera avec passion dans le premier mouvement révolutionnaire.

» C'est encore et surtout cette armée innombrable qui couvre toute la surface de l'empire. Nicolas regarde, il est vrai, ses soldats comme ses meilleurs amis, comme les plus fermes soutiens de son trône; mais c'est là une étrange illusion, qui ne manquera pas de lui être fatale. Quoi! les appuis de son trône, des hommes sortis des rangs du peuple, si profondément malheureux; des hommes que l'on enlève brutalement à leurs familles, que l'on pourchasse comme des bêtes fauves dans les forêts où ils vont se cacher, souvent après s'être mutilés eux-mêmes pour échapper au recrutement : que l'on conduit enchaînés à leurs régiments, où ils sont condamnés pen-

dant vingt ans, c'est-à-dire pendant la vie d'un homme, à une existence d'enfer, battus tous les jours, tous les jours accablés de nouvelles fatigues, et tous les jours mourant de faim ! Que seraient-ils donc, grand Dieu ! ces soldats russes, si au milieu de pareilles tortures ils pouvaient aimer la main qui les leur inflige ! Croyez-le bien, Messieurs ; nos soldats sont les ennemis les plus dangereux de l'ordre de choses actuel : ceux de la garde surtout, qui voyant le mal à sa source, ne peuvent se faire d'illusions sur l'unique cause de toutes leurs souffrances. Nos soldats, c'est le peuple lui-même, mais encore plus mécontent ; c'est le peuple entièrement désillusionné, armé, habitué à la discipline et à l'action commune. En voulez-vous une preuve? Dans toutes les dernières émeutes des paysans, les soldats congédiés ont joué le rôle principal.

» Pour terminer cette revue des ennemis du pouvoir en Russie, je dois vous dire enfin, Messieurs, que dans la jeunesse noble il y a une foule d'hommes instruits, généreux, patriotes, qui rougissent de la honte et de l'horreur de notre position, qui s'indignent de se sentir esclaves, qui sont tous animés contre l'empereur et son gouvernement d'une haine implacable. Ah ! croyez-le bien, les éléments révolutionnaires ne manquent pas en Russie ! elle s'anime, elle se passionne, elle compte ses forces, elle se reconnaît, elle se concentre ; et le moment n'est pas éloigné où la tempête, une grande tempête, notre salut à tous, éclatera !

» Messieurs, c'est au nom de cette société nouvelle, de cette véritable *nation russe*, que je viens vous proposer une alliance. L'idée d'une alliance révolutionnaire entre la Pologne et la Russie n'est pas nouvelle ; déjà elle avait été conçue, vous le savez, par les héroïques conspirateurs des deux pays en 1821, et plus tard leurs martyrs. »

Et cette main que le proscrit nous tendait fraternellement au nom de sa nation délivrée, nous l'avons acceptée au nom de la Pologne martyre, nous l'avons serrée avec effusion ! Que peut-on ajouter à cet éloquent tableau tracé par Bakounin, des souffrances intérieures de la Russie ployée sous le joug d'un despote allemand, cent fois plus détestable que celui des Tatars dont nous l'avons aidée au seizième siècle à se délivrer ? Que sont auprès de lui les déclamations à vide de la *Revue des Deux-Mondes*, lorsqu'elle proclame : « Qu'il est certain que la société et le pouvoir en Russie sont fondés sur des bases im-

posantes, que la hiérarchie y est fortement constituée (1). » Que signifient les accusations contre l'anarchie polonaise de M. de Saint-Priest, qui donne en toute circonstance raison à la Russie contre la Pologne, au bourreau contre la victime ! Que prétend M. de Lamartine dans son *Histoire de la Restauration* lorsqu'il dit : « La Pologne est anarchique, la France ne l'est pas ; voilà pourquoi la Pologne a péri, et voilà pourquoi la France ne périra pas ! » Il n'est pas, sans doute, ici question de la France de M. de Lamartine. Mais à ce compte la Russie ne devrait-elle pas être mille fois démembrée, anéantie, mise au ban des nations, pour l'honneur de l'humanité, pour le maintien de la foi dans la justice divine, dans la Providence ! Ne devons-nous pas avoir une pitié profonde pour ce peuple qui ne sait récompenser que par le martyre et la torture morale des hommes pareils à ce noble exilé qui lui faisait espérer en même temps un penseur profond et un écrivain de génie ! Fatalité sinistre pesant sur tout un peuple en expiation du meurtre de la Pologne, de ce fratricide sanglant qui mit à son front la tache de Caïn ! Non, certes ! un État pareil ne peut pas, ne doit pas subsister ! Il n'est pas seulement en décadence, il est déjà tombé ; et bien plus tombé que nous, parce que dans notre chute momentanée nous avons sauvé l'avenir ! Comment oserait-on croire à l'avenir d'un État, fût-il encore plus grand que la Russie, où il ne se trouve aucune notion de droit, ni de propriété, ni de religion, ni de morale ; rien que le tzar, rien que sa volonté, dans son extension la plus despotique : pouvoir sans contrôle, sans contre-poids, anéantissement de tous dans un seul, négation de Dieu et de l'humanité, du bien et du mal, de la justice et de l'intelligence ! Machine tendue pour la torture de l'âme russe, comme l'a dit notre frère de cœur, J. Michelet ! Mais la Russie c'est la négation de l'âme ! Pour être Russe, il faut d'abord renier la sienne, la corrompre, l'avilir et la tuer ! « Un seul homme pense en Russie, c'est le tzar ! a dit un misérable renégat, borgne de corps et d'esprit, le comte A. G*** ; et la Russie entière exécute aveuglément, sans examen, sans volonté, sans conscience. » Or, si cette pensée se pervertit et s'égare, si elle devient folle par sa tension, par l'absence même de toute règle et de toute limite ; si elle conçoit un

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1859.

projet impossible, hors nature, antihumain, comme celui de tuer et d'anéantir un peuple, la Russie entière deviendra folle en l'exécutant : l'instrument de cette idée se brisera de lui-même et se tuera en obéissant! Et voilà précisément ce qui arrive aujourd'hui ou ce qui doit arriver demain.

Un seul moyen lui reste pour se préserver de cette mort certaine et pour sauver son avenir; mais ce moyen, la Russie, c'est-à-dire le tzar, ne l'adoptera pas, et la Russie-tzar périra : ce serait d'éliminer de son sein l'élément germanique, et de redevenir réellement slave, comme l'avaient déjà tenté les héroïques conjurés de 1824, de briser le tzarisme allemand et scandinave des faux Romanoff, et de mettre à la place la fédération nationale slavonne. Ce serait encore de restreindre l'autorité sans bornes, par la séparation des pouvoirs temporel et spirituel; ce serait enfin de rentrer dans la communauté des peuples, dans la famille chrétienne, par l'assimilation de l'idée fédérale polonaise, par l'adoption du rite grec-uni : qui, en fondant une Église catholique slave, ferait cesser le schisme religieux et rétablirait l'unité spirituelle de l'humanité. Cette réforme essentielle, vitale pour la Russie, a déjà été indiquée par la Pologne dans les synodes de Florence et de Brzesç, en 1439 et 1596, dans lesquels le rite grec-uni avait été proposé et adopté pour toutes les terres russiennes dépendant de la république. Elle a été poursuivie par l'empereur Alexandre, qui lui-même embrassa le catholicisme en 1824, dans un convent dominicain de la Lithuanie; et qui négociait à Rome le retour de tout son empire à l'Église universelle lorsque la mort est venue, fort à propos pour l'empêcher d'accomplir son œuvre, le surprendre dans un port de la mer d'Azof. « Attendez, soyez patients, disait-il souvent aux Polonais; *Moi et la Russie* nous viendrons à vous! » Après la mort d'Alexandre, on a trouvé le projet d'une constitution ébauchée par lui; qui accordait encore beaucoup, il est vrai, à l'absolutisme : mais qui, en limitant l'oligarchie, en fondant un droit constitutionnel, portait déjà le germe d'une réforme complète pour son pays. Cette mort tragique et mystérieuse, sur laquelle plane jusqu'à présent un voile impénétrable, fut celle de la Russie elle-même. Le règne de Nicolas, qui commençait par l'écroulement d'un trône, et qui doit aboutir à l'écroulement d'un empire, ne fut que le délire de son agonie. Il a fait mentir toutes les prévisions d'Alexandre et avorter tous ses projets,

qui auraient pu rendre la vie à ce corps mal organisé, grandi trop vite, et déjà frappé de marasme et de démence. Mais le tzar Nicolas qui proclame tout haut que « l'Occident s'en va ! » n'acceptera rien de l'Europe, ni ses idées, ni sa religion, ni sa politique; il ne veut avoir rien de commun avec elle, il la maudit, la menace et lui déclare la guerre! Son orgueil inconcevable ne se courbera jamais jusqu'à cette sainte martyre qu'il tient palpitante à ses pieds, et qui seule pourrait, en se relevant, lui donner la moitié de son âme! Il confond dans une haine commune le *polonisme*, c'est-à-dire le sentiment de la liberté, et le *dominus vobiscum*, c'est-à-dire la foi romaine, universelle; car il pressent qu'elles seront ses héritières. « *Plutôt la guerre que de céder une seule chaumière polonaise!* » disait en 1811 l'empereur Napoléon. « *A moins que je meure, je rétablirai la Pologne!* » ajoutait en 1812 l'empereur Alexandre. « *Je détruirai Varsovie, et ce n'est pas moi qui la rebâtirai!* » blasphémait en 1835 le tzar Nicolas. Aucun d'eux n'aura tenu son programme, le premier faute de prévoyance, le second faute de courage, le troisième faute de temps; l'un a été emporté par l'exil au delà des mers, l'autre est mort du mal héréditaire qui tue, de père en fils, en Russie, tous les souverains allemands: tel sera aussi le sort du dernier. « Qu'avons-nous besoin d'une constitution, disait en 1814 la princesse Lapuchin, maîtresse du tzar Alexandre, à Vladislas Ostrowski; n'avons-nous pas nos matelas et nos écharpes? » Que Nicolas pèse bien ces paroles échappées à la candeur d'une dame russe qui faisait de ses bras une écharpe pour le cou de son impérial amant; et qui sont tout aussi vraies pour lui à Saint-Pétersbourg qu'elles l'étaient pour son frère à Taganrog.

V.

« La Russie n'existe pas, il n'y a que le tzar.

» Le tzar souverain est en même temps peuple, messie et dieu; le prince Menchykoff est son apôtre et le knout son symbole religieux.

» Le tzar n'est pas slave, mais il est allemand.

» La Russie, à moins d'être maîtresse du monde entier, ne peut se maintenir.

» Alors aussi l'humanité n'existera pas; il n'y aura plus que le

tzar qui vivra, pensera, voudra pour elle, et deviendra réellement dieu de l'univers. »

C'est au nom de cette effroyable religion, laissant bien loin derrière elle le paganisme ancien, le culte du Dalaï-Lama et le fétichisme des sauvages, que le prince Menchykoff allait tout récemment réclamer le protectorat du dieu-tzar sur les quatorze millions de grecs-schismatiques de la Turquie et de l'Asie Mineure. C'est aussi sous un prétexte religieux que la Russie intervenait au siècle dernier dans les affaires de la Pologne; pour protéger, disait-elle, tous les dissidents, qui n'avaient nullement besoin de cette protection : parce que les étrangers habitant ce pays, Allemands, Juifs, Arméniens ou Tatars, y ont toujours trouvé le libre exercice de leur culte. Mais la Russie n'est jamais embarrassée pour trouver un prétexte d'intervention, ni pour couvrir de sa protection tous ceux qu'elle veut avoir pour esclaves. Cependant un fait inattendu est résulté de cette audacieuse tentative de communisme politique; c'est que les grecs-schismatiques de la Turquie, que l'on croyait jusqu'à présent dévoués à la personne du tzar et à sa doctrine, ont hautement protesté contre cette dangereuse tutelle qu'on voulait leur imposer : et chaque jour ils adressent au divan leurs réclamations à ce sujet. La tolérance religieuse qui est une des réformes principales du tanzimat, et qui chaque jour s'étend davantage, ne leur fait nullement désirer de voir le tzar intervenir entre eux et les musulmans, ni de rien changer à leurs conditions réciproques. L'habileté proverbiale de la diplomatie russe, qui prétendait être si bien informée et qui faisait la force principale du cabinet moskovite, a donc reçu une profonde et irréparable atteinte. Aujourd'hui, après le départ subit du prince Menchykoff, le prestige est complétement dissipé; la diplomatie russe vaut tout le reste ! Nous avons sous les yeux une brochure du prince Stéphanopoli Comnène, un descendant des anciens empereurs de Byzance, qui repousse formellement, au nom de sa nation, toute idée de solidarité avec la Russie; il s'indigne de voir que l'Europe ait pu si longtemps croire aux sympathies de la Grèce chrétienne pour Nicolas :

« Le système insatiable, asservissant et corrupteur des Russes, est plus effrayant, dit-il, pour tous les peuples, que celui des anciens Ottomans. Il est urgent que tous se réunissent pour en préserver le monde...

» Que la France cherche à étendre ses limites sur les provinces rhénanes, par les sympathies nationales et les autres convenances qui la lient à ses voisins, personne ne désire plus que nous son agrandissement. Mais vouloir les obtenir par des concessions humiliantes, ruineuses, facilitant, en outre, sur l'Orient et l'Occident, sur le rite grec et le catholicisme, le débordement de la conquête, de la déprédation et de l'intolérance, oh ! non ; la France n'abdiquera pas sa loyauté ni sa magnanimité pour tomber, à ses dépens, dans un tel machiavélisme ! Elle n'effacera pas l'auréole de sa gloire, ne cédera pas les trésors de son intelligence et de son industrie pour apaiser les menaces d'un audacieux conquérant, dont l'empire colossal a, du reste, des pieds d'argile. Une nation sachant, comme la France, diriger ses armées et ses flottes bien organisées par une prévoyante politique, ne laissera pas le tzar faire un pas en avant vers Constantinople ; parce que là se réunissent les grands intérêts politiques, religieux et commerciaux de toutes les nations civilisées.

» Il importe hautement à la sécurité du catholicisme romain et au maintien de l'équilibre continental, que la diplomatie française et anglaise fasse pressentir que la France et la Grande-Bretagne soutiendront leurs intérêts en Orient par leurs armées, si le tzar prétend user de coërcition auprès du sultan dans les différends actuels ; attendu que ce qu'il veut enlever à la Turquie il veut l'arracher de même à ces deux puissances : par des prétentions dont ses exigences sur les Lieux-Saints et son protectorat sur les Grecs, ne seraient que le prélude. »

Et plus loin :

« Comment l'Autriche peut-elle se flatter de conserver son indépendance, quand les Russes possédant les provinces moldo-valaques, auront mis sous leur protection les Serbes, les Épirotes, les Gréco-slaves, les Monténégrins, tous les *orthodoxes* de la Roumélie et de l'Asie Mineure ? quand ils pèseront sur l'empire de Vienne et le royaume de Prusse ? Une fois qu'ils seront arrivés sur les rives de l'Albanie, leurs flottes n'auront plus qu'à franchir la mer Adriatique pour posséder Rome et l'exarchat de Ravenne ; provinces de l'ancien empire grec, dont le tzar prétend aujourd'hui, sous le masque grec, usurper les dépouilles.

» Est-il exact de dire que les Russes soient corellgionnaires des Grecs depuis que le tzar est chef de son église comme de son armée? Les empereurs de l'ancienne monarchie grecque n'ont jamais exercé cette théocratie. D'ailleurs, l'union de la religion n'emporte pas celle du territoire et de la nation; d'autant plus que *le caractère grec n'a rien de commun avec celui des Russes* (c'est le prince Comnène qui le dit) : ni dans sa physionomie, ni dans sa langue, ni dans ses institutions civiles, ni dans le reste de son développement moral, ni dans ses travaux scientifiques, artistiques et littéraires, ni enfin dans ce que son génie national a manifesté pendant les temps anciens et modernes. De quel droit le Russe s'arrogerait-il donc la qualité de Grec pour greffer sa cause sur celle des Hellènes? Le Français se dit-il Allemand, Italien ou Espagnol, se fondant sur ses rapports religieux avec ces peuples? La commune origine même est-elle invoquée entre ceux-ci quand il s'agit d'intérêts politiques? »

Après avoir passé en revue les bienfaits rendus à la civilisation, aux arts, à la science, par la Grèce ancienne qui jusqu'à présent nourrit le monde entier de son génie, de ses traditions, il rappelle les services des empereurs d'Orient, des Comnène et des Paléologue, dont le dernier, Constantin, est mort sur la brèche encore ouverte de Mahomet II; et enfin les noms de ces nobles exilés de Byzance qui transmirent à l'Italie et à la France le flambeau de la pensée antique. Dans un langage digne de Bessarion ou de Démosthène, il s'écrie en terminant :

« Non, ce ne sont pas les Grecs qui appellent la domination et la suprématie religieuse des Russes! ce ne peuvent être que des hommes corrompus, aveugles ou salariés, recueillis dans les repaires des Fanariotes, prêts à se donner à la première puissance qui se fera précéder par quelques émissaires habiles avec des monceaux d'or. Le mal qui résultera des progrès moskovites sur le Bosphore sera plus grand encore, s'il est possible, que celui du partage de la Pologne; puisqu'il s'étendra sur l'occident, le midi et l'orient de l'Europe, dont la Russie prendra la plus grande et la meilleure part pour y centraliser la corruption et le fanatisme! »

Puis, s'adressant au pape :

« Le chef de l'Église catholique ne saurait assez travailler avec les successeurs de Charlemagne, qui l'a doté de son

apanage, pour préserver la catholicité du fanatisme des Moskovites; déjà presque aussi nombreux que tous les catholiques, et qui renouvelleront sur toutes les terres conquises les persécutions religieuses qu'ils pratiquèrent contre les religieuses de Minsk.

» Enfant de la Grèce, ayant consacré toutes les facultés de mon âme à la délivrance de ma patrie ; moi, descendant des Comnène, anciens empereurs de Constantinople : je proteste, au nom des véritables Grecs et du droit des gens, contre les prétentions des Russes, se disant Grecs et héritiers des Byzantins, pour s'emparer de notre sol et de notre liberté. La Grèce est le théâtre politique où se débattent les intérêts du monde. C'est là qu'il faut empêcher les Russes de porter la perturbation dans l'ordre politique, religieux et social. *La cause des Grecs n'est pas celle des Russes.* Les nations isolées et la société entière attendent protection des élus qui ont entre leurs mains les destinées des peuples. Respect à leur caractère, mais confiance à leur sollicitude ; c'est dans les grands périls que se révèlent les grandes vertus ! »

Voilà donc à quoi se réduisent les sympathies des Grecs pour la Russie ; il faut avouer qu'elles sont très-énergiques. Nous n'aurons que peu de chose à ajouter à cette citation.

Nous avons remarqué le nom de la Pologne cité à plusieurs reprises dans cet écrit que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier. C'est que ce nom se trouvera toujours dans le cœur de tous les peuples qui revendiquent leurs droits nationaux ; qui considèrent à juste titre la Russie comme l'ennemie implacable et mortelle de l'humanité. Nous en remercions le prince Comnène que nous n'avons pas l'honneur de connaître ; et du fond de notre âme, nous formons des vœux sincères pour que sa voix soit entendue. Nous le prions de se rappeler que l'affranchissement de la Grèce était une des pensées constantes du roi Jean Sobieski ; et le motif principal de sa campagne de Vienne : que tout en combattant la Turquie, il négociait avec elle à Zuravno (17 oct. 1696), la restitution des Lieux-Saints aux cultes romain et grec-uni. Toutefois, il peut se rassurer sur l'avenir de sa patrie, de même que nous sommes certains du réveil de la nôtre. Toutes les nations européennes sentiront bientôt la nécessité de reconstruire cette antique barrière qui, pendant huit siècles, les a protégées contre les invasions des barbares. Le triomphe de l'indépendance polonaise est identifié

d'un côté avec le triomphe de l'idée nationale slave en Russie et des nationalités en général ; de l'autre, avec le triomphe de l'Église chrétienne universelle : par le retour nécessaire du schisme grec à l'unité. La paix, ce but moral vers lequel tendent toutes les sociétés, n'est possible, n'est durable qu'à ce prix ; sans quoi, dans un temps peu éloigné, l'équilibre européen serait rompu : et le moyen âge, le temps des incursions barbares, recommencerait pour l'Occident et le Midi. L'Europe occidentale ne permettra pas qu'une seconde page d'infamie soit ajoutée à la page sanglante qui contient l'assassinat de la Pologne ; elle ne voudra pas que Constantinople soit russe, et que la Russie soit le monde. .

La France ne pourra réaliser sa devise : « l'*Empire c'est la Paix !* » rasseoir l'autorité sur des bases réelles, échapper aux convulsions qui depuis soixante années ont accumulé tant de ruines, qu'en relevant cette *clef de voûte* sur laquelle repose tout l'équilibre des sociétés chrétiennes ; tous les pouvoirs qui s'y sont succédé depuis près d'un siècle, ont péri pour avoir méconnu ce grand principe, ou pour lui avoir refusé satisfaction : Louis XV comme la République, Napoléon Ier comme Louis-Philippe et les nains de Février. Le pouvoir actuel aussi, exécuteur testamentaire des idées napoléoniennes, mais non pas des erreurs napoléoniennes, ne pourra se maintenir qu'à la condition de replacer cette *clef de voûte*, tombée mais non brisée, au sommet de l'édifice européen ; sinon, il serait désavoué par ce même peuple dont il est issu. En le faisant, il aura bien mérité de la France, de la Pologne, de l'Europe et du monde ; ce sera continuer, au nom de la France, l'œuvre de l'*affranchissement* de l'Amérique. Mais cette fois, la tâche sera immensément plus aisée par l'association spontanée de l'Angleterre ; et par cette période de crise et d'affaissement politique dont nous avons observé les signes évidents et palpables dans ces dernières années du règne de Nicolas. Son étoile a pâli, nous pouvons donc espérer de voir bientôt se lever la nôtre. La Russie n'a ni corps ni âme ; c'est le vide : mais c'est un vide qui attire et qui tue. C'est un abîme creusé sous l'Europe romaine ; et qui, en s'entr'ouvrant, pourrait bien la dévorer. Elle n'a d'autre puissance que celle du prestige ; celle de tous les abîmes, dont on n'ose pas sonder les profondeurs. Ce prestige, que faut-il faire pour le dissiper ? Ce qu'on a fait avec les catacombes du Panthéon ; en les étayant par

des soutiens solides, pour les empêcher de s'écrouler et d'entraîner avec elles tout l'édifice : en éclairant le gouffre, en s'habituant à le mesurer du regard, à le braver. Ces piliers de voûte, nous les avons désignés dans le cours de cet écrit par les noms des quatre nationalités qui doivent un jour former la tétrapole slavonne ; ces piliers s'appellent : Pologne, Bohême, Serbo-dalmatie, et enfin Russie régénérée par le régime fédéral. Alors, on aura détruit le prestige qui s'attache à l'abîme moskovite, la fascination qu'il exerce encore sur tous ceux qui craignent de l'approcher. Jetez une lumière dans le précipice et regardez au fond ; vous n'y découvrirez que le tzar : le dieu du néant.

Au siècle suivant, on sera tout étonné de voir une Pologne grande et forte, reconstruite sur un plan nouveau avec ses anciens éléments de dix siècles ; groupant autour d'elle une société à venir que nous entrevoyons déjà : les *États-Unis d'Europe*, et de chercher la place où fut autrefois l'empire des tzars de Moskou, et où se trouvera une imposante fédération slave, indestructible pour les siècles. Ce n'est pas la Pologne qui deviendra Russie ; c'est la Russie qui sera devenue Pologne : c'est-à-dire fédérale et républicaine.

Je ne sais si ces lettres produiront une réaction nécessaire contre le germanisme moskovite; toutefois, il était de notre devoir d'en signaler les dangers et d'indiquer les moyens de les prévenir. Tous ces noms slaves qui naguère encore, du temps de Napoléon I[er], ne se donnaient rendez-vous que dans les camps de la France, pourraient bien, d'un jour à l'autre, se trouver enrolés sous les drapeaux des rois absolus ; aujourd'hui même on en compte déjà beaucoup trop pour la sécurité de l'Europe : c'est un Radeçki, un Yellachich, un Paskéwitch, un Radzivill dans l'armée, c'est un Gorzkowski, un Karniçki, un Goluchowski, un Sanguszko dans l'administration du despotisme. Nous pourrions bien aussi, sans beaucoup de peine, y trouver quelques noms anglais ou même français ; pour les noms allemands, ceux-là forment masse et cohue. Certains noms polonais ne s'y verront jamais ; mais ceux qui les portent, si l'on n'y prend garde, seront les derniers soldats et martyrs de la civilisation européenne au dix-neuvième siècle. Il y a quelque vingt-cinq années, l'Europe était encore toute gallo-romaine et toute française ; que vingt-cinq autres années s'écoulent sans une Pologne libre, et l'Europe sera toute slavo-

germaine et toute byzantine : le rêve insensé de Pierre Ier deviendra une effrayante réalité.

En thèse générale :

Les princes allemands, moyennant les peuples slaves abandonnés à leur despotisme, subjugueront la race gallo-romaine ;

Ou les Slaves affranchis de la tutelle germanique, et mis en fédération avec l'assistance des Gallo-romains, deviendront les alliés et les frères de leurs libérateurs ;

Il n'est point d'Europe libre, ni même constitutionnelle, sans une Pologne indépendante et fédérale ;

L'alliance anglaise, c'est la paix solide et la liberté ;

L'alliance russe, c'est la guerre civile et l'esclavage ;

Le choix est indiqué : la France avisera.

Agréez, etc.

Paris, 13 mars 1853.

(Galignani's Messenger.)

XXXI

SUR LA TOMBE DE HŒNÉ WRONSKI

Mathématicien (1).

Messieurs,

L'homme illustre dont nous déplorons la perte en ce lieu même, était l'aîné par l'âge de l'émigration polonaise, l'aîné par le génie de la grande famille slavonne. Sous ce premier rapport déjà, il aurait droit à tous nos regrets ; si d'autres titres plus imposants ne le recommandaient à la vénération universelle. Difficilement les hommes supérieurs sans patrie, trop nombreux de nos jours, rejetés en dehors des conditions sociales ordinaires, durant ces crises politiques toujours plus pressées qui semblent vouloir transporter les nations les unes

(1) Les nombreux écrits de Wronski ont été recueillis par son beau-frère et son élève, M. de Montferrier, éminent mathématicien lui-même ; et doivent être publiés par M. Amyot, son éditeur.

chez les autres, peuvent se frayer une voie facile et commode pour conquérir leur droit à l'immortalité. Quand ils y parviennent, on ne reconnaît l'étendue de leur génie qu'à l'immensité de leurs souffrances. Aussi leurs ouvrages, de quelque nature qu'ils soient, portent l'empreinte de ces déchirements qui ont agité leur vie de sacrifice et d'abnégation; à chaque pas la misère, comme une ombre vengeresse qui les accompagne, vient se dresser entre eux et le but lointain, mais généreux, qu'ils se sont proposé. Telle fut la vie de Hœné Wronski; tels sont aussi ses ouvrages qui, dans leur immense orbite, embrassent tout l'ensemble des connaissances humaines : et dont nous possédons jusqu'à présent à peine la première période. Il n'est pas dans ma pensée de donner une analyse, même la plus sommaire, des vingt volumes déjà publiés de cette impérissable encyclopédie scientifique; depuis sa *Réforme absolue du savoir humain*, et celle des mathématiques transcendantes, comme prototype de la réforme générale de la philosophie, jusqu'à la *Philosophie absolue de l'histoire* ou l'*Historiosophie*, le dernier en date et peut-être le plus remarquable de ses ouvrages.

Élevé dans cette école de cadets de Varsovie qui a produit tant de citoyens illustres, dès sa seizième année il se distingua comme officier d'artillerie dans la défense de la capitale contre les Prussiens. En faisant sauter le village de Wola, dans lequel l'ennemi s'était retranché, il contribua à faire lever le siége, et mérita une récompense nationale. Plus tard, à la bataille de Maciéiovicé, cette agonie de la Pologne monarchique, il commandait l'artillerie de l'aile droite de l'armée polonaise, et fut fait prisonnier à côté de l'immortel Koscinzsko. C'est sur l'invitation de ce dernier, et plus tard du général Dombrowski, chef des légions polonaises, qu'il s'occupa, dès 1800, de la rédaction d'un mémoire sur la nécessité du rétablissement de la Pologne. Cette grande nécessité, il voulait la fonder non-seulement sur les intérêts politiques, mais encore sur la découverte des plus hautes vérités morales qu'il entrevoyait déjà, et dont l'accomplissement lui présageait le salut de sa patrie par la science, et celui de la race slave par sa patrie. C'est alors que, renonçant à une brillante carrière diplomatique qui lui était offerte par Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, sur la recommandation de Kosciuszko, son ancien compagnon d'armes et de captivité, il entreprit son immense travail dans presque toutes les branches du savoir hu-

main ; en se résignant, comme Descartes l'avait fait avant lui, à dix années de retraite et de réclusion absolue. Ayant achevé son œuvre, il se présenta devant l'Institut de France avec un résumé de ses nouvelles théories mathématiques et des problèmes abstraits qu'il avait résolus. Le compte rendu de ce corps savant se trouve dans le *Moniteur* du 15 novembre 1810; avec une invitation faite à l'auteur de donner à ses prolégomènes une application pratique et usuelle. Il y répondit en publiant, en 1811, sa *Philosophie des mathématiques*, et une année après, la *Résolution générale des équations algébriques*. Sa dernière pensée fut celle de l'union absolue des peuples slaves sous le drapeau de la Pologne, qu'il appelle, dans son langage poétiquement coloré, *le dernier asile providentiel de l'humanité*. Et bien que je sois loin d'adopter entièrement les moyens proposés par Wronski pour arriver à cette synthèse, c'est avec un sentiment tout personnel de joie et d'orgueil que j'entrevois, de même que lui, dans cette union nécessaire au nom du principe fraternel, polonais, le salut et la grandeur de l'Europe.

Paris, 11 août 1853.

(Le Siècle.)

XXXII

A RÉCHID-PACHA

Ministre des affaires étrangères de la Sublîme-Porte Ottomane.

LÉGIONS POLONAISES.

En présence des grands événements qui se préparent en Orient ; et qui, selon toutes les prévisions humaines, doivent amener une collision sanglante entre l'empire ottoman et les armées du tzar moskovite : les Polonais résidant à Paris et à Londres ont manifesté l'intention d'offrir à la Turquie, cette ancienne et fidèle alliée de la Pologne, le poids de leur épée, ainsi que l'autorité de leur influence morale parmi tous les peuples d'origine slave.

Ils l'ont fait avec une entière confiance et le juste espoir de la réciprocité de sa part ; lorsque le moment sera venu d'employer leurs armes pour le rétablissement de l'indépendance polonaise, si nécessaire à la sécurité de l'Europe, contre les projets d'envahissement et de conquête de la Russie.

Ils ont approuvé hautement et sans réserve l'attitude ferme et courageuse du gouvernement turk dans les négociations ouvertes à Constantinople par le tzar de Russie ; qui ne tendaient pas à moins qu'à remettre entre ses mains les destinées de toutes les populations chrétiennes du Levant : et qui attestent, à ne plus pouvoir en douter, ses projets de domination et de suprématie universelles.

Ce que la Russie n'a pu obtenir par les ténébreuses intrigues de sa politique dissolvante, par la *menace* et la *corruption*, les deux principaux ressorts dont elle ait l'habitude de se servir, elle l'obtiendra moins encore par la force des armes ; car, nous en avons la conviction intime, cette injuste agression sera, de la part du tzar Nicolas, un acte de désespoir et de démence : le signal de la décomposition immédiate de tout l'empire russe.

Cependant, si malgré cette clameur de désapprobation générale qui s'est élevée au sujet de ses exigences inadmissibles, le tzar se croyait assez fort pour braver l'opinion publique de l'Europe et voulait en appeler du résultat honteux de sa négociation avortée aux chances d'une guerre continentale ; nous supplions le gouvernement de la Sublime-Porte de ne pas séparer sa cause de celle de tous les peuples ennemis de la Russie : qui tous, attendent avec une égale ardeur le jour du combat, comme le jour qui doit leur rendre la vie nationale, venger leurs droits méconnus, foulés aux pieds par son despotisme, et qui brûlent de se mesurer avec elle dans une lutte suprême et décisive.

Nous le prions de se rappeler qu'il se trouve en France et en Angleterre une armée jeune et vaillante, des soldats et des chefs depuis longtemps éprouvés dans toutes les guerres de l'Europe contre la tyrannie moskovite ; les fils et les frères de ces anciens légionnaires polonais qui ont toujours protesté et qui protestent encore contre le triple assassinat de leur patrie : contre cette spoliation indigne et violente de tout un peuple, que le tzar Nicolas veut étendre aujourd'hui jusqu'au cœur de l'empire ottoman.

Pénétré de ce devoir sacré, transmis par nos aïeux comme un héritage inviolable, chacun de nous est prêt à verser son sang pour une cause que nous considérons désormais comme identique à la nôtre.

Si nous avons bien compris la pensée du tzar de Russie, cette pensée serait l'occupation définitive des principautés danubiennes, en se retranchant derrière les traités de 1841 ; sauf à profiter plus tard d'un moment de trouble et de surprise en Europe : d'une dissolution que nous croyons improbable de l'alliance anglo-française, pour aller plus loin, et pour s'acheminer ouvertement vers Constantinople.

Il est donc nécessaire, selon nous, que la question soit dès à présent vidée entre la Turquie et le tzar, de manière à ne pas lui laisser l'espoir de reprendre la lutte dans des circonstances plus favorables ; que cette puissance aille d'elle-même, franchement et sans délai, au-devant des projets de l'ambitieux despote : pour les déjouer, les combattre et les anéantir.

On ne peut vaincre la Russie que sur les bords de la Vistule; toute l'histoire des guerres de la République et de l'Empire français est une démonstration évidente de ce grand principe. La Pologne est le point vulnérable et sensible de l'empire russe; en délivrant ce pays, prêt à se soulever de quelque part que lui vienne le signal de son affranchissement, vous refoulez le géant moskovite loin de l'Europe : dans ses steppes glacées et ses déserts asiatiques. Selon nous, ce n'est pas au cœur qu'il faut le frapper, le géant n'en a pas; pour le vaincre, il suffit de l'isoler de ses alliances avec l'Allemagne qui, depuis 1815, constituent la seule puissance réelle de cet empire : tout le reste, on le sait à présent, n'est que désordre, impuissance et mensonge.

La Turquie a été puissamment secondée dans sa résistance contre les frauduleux attentats de la diplomatie moskovite, par le mouvement général de l'Europe ; par ce sentiment de justice et d'équité qui lui fait considérer le maintien de l'empire ottoman comme une nécessité politique d'un intérêt universel. Elle a été secondée surtout par la répulsion profonde que la Russie inspire même à ses coreligionnaires, et leur adhésion unanime et spontanée à cette résistance. Nous en prenons acte; et nous souhaitons qu'il en soit de même à notre égard, par la coopération active de la Turquie à nos efforts : au moment où les Slaves de Pologne et même ceux de l'empire

moskovite voudront se dégager de l'onéreuse tutelle de l'autocrate.

C'est dans cette direction, et non pas dans une autre, que se trouve, à notre avis, le salut commun.

La Turquie en avait elle-même la conscience et le pressentiment, lorsqu'à l'époque du premier partage de la Pologne, sanctionné par l'approbation tacite ou la criminelle indifférence de l'Europe, elle s'est engagée volontairement, au nom du droit des gens et de la morale publique, dans une lutte désespérée avec Catherine II. Aujourd'hui, les circonstances sont entièrement changées; et, grâce à l'alliance anglo-française, toutes les probabilités de la victoire se trouvent du côté du bon droit et de la raison publique.

Qu'il nous soit permis de rappeler, à cette occasion, un glorieux passé de plusieurs siècles; pendant lesquels nous nous sommes livrés de rudes combats, mais dont les uns et les autres, nous avons emporté beaucoup d'estime mutuelle et de profondes sympathies. La Turquie est, de même que la Pologne l'était autrefois, le pays de la valeur personnelle, de la foi gardée aux engagements, de la tendance au progrès et de l'hospitalité. La Russie est le pays de la fraude, du vol organisé, d'un fanatisme sans bornes, d'une oppression sans exemple. Déjà corrompue et gangrénée avant d'avoir pu faire éclore les premiers germes de la civilisation, elle est arrivée sous le règne actuel, aux dernières limites de la décadence morale et de l'affaissement politique. Que ce soit l'œuvre d'un jour ou de plusieurs années, la Russie se tuera en voulant s'emparer de Constantinople.

La Pologne libre, et autour d'elle une fédération des peuples slaves, imposante par sa masse et pacifique par son esprit national, sortira des ruines fumantes de cet empire de sang et de glace. Délivrée par la réunion intime des armes polonaises et musulmanes, elle deviendra la plus fidèle alliée et le rempart indestructible de la Turquie, sur la seule frontière sur laquelle leur indépendance pourrait encore être menacée. Les différences de religion ne sont plus, au temps où nous vivons, des raisons déterminantes de guerre entre les peuples; il ne peut plus y avoir aujourd'hui d'autres croisades que celles de la civilisation et de la liberté.

Tous nos compatriotes sont prêts à s'employer à cette mission libératrice; car tous se rappellent la prophétie d'un pa-

triarche de l'Ukraine : « Que la Pologne sera victorieuse le jour où les coursiers ottomans viendront boire les flots de la Vistule. »

Agréez, etc.

Paris, 25 septembre 1853.

(Le Siècle.)

XXXIII

A OMER-PACHA

commandant en chef les troupes musulmanes dans les principautés danubiennes.

LA GUERRE D'ORIENT

Général,

J'ai l'honneur de vous transmettre, par M. B***, ancien officier de l'artillerie légère polonaise, se rendant aujourd'hui même à Constantinople, la traduction littérale d'une lettre du général Bem, datée d'Alep, peu après la malheureuse issue de la guerre de Hongrie. Cette lettre, dont je garde pieusement l'original, comme un précieux souvenir de mon ancien chef et ami, contient en quelque sorte jour par jour, l'histoire anticipée des événements qui viennent de s'accomplir en Orient. Expression fidèle de son patriotisme, elle augmente encore nos regrets sur la perte de l'illustre général qui, dans les circonstances présentes, serait devenu le drapeau et le point de ralliement pour tous les officiers polonais désirant, ainsi que moi-même, prendre une part active à la guerre d'indépendance de la Turquie. La grande pensée qui s'y trouve exprimée, celle du rétablissement de la Pologne, comme nécessité dominante de la situation actuelle, ne peut manquer, grâce à votre appui,

d'inspirer au gouvernement de la Sublime-Porte des résolutions dignes de la cause qu'elle a remise entre vos mains, en le déterminant à ordonner la formation d'un corps auxiliaire polonais. Le vœu public de l'Europe entière se trouvera sans doute favorable à cette mesure de salut, hautement invoquée par les deux nations, et dans leur commun intérêt.

Troublée au sein d'une paix profonde par un souverain dont les prétentions à la domination universelle sont aujourd'hui parfaitement reconnues, et qui passait jusqu'à présent pour la plus imposante incarnation de principe d'ordre et d'autorité, l'Europe n'a pu rester impassible à l'aspect de ce grand débat qui s'agitait à ses frontières, et dans lequel tous ses intérêts industriels, politiques et moraux se trouvaient si puissamment engagés. Mais il importe surtout que l'Autriche, comme la plus proche voisine de la Turquie et la plus directement menacée par l'ambition moskovite, soit entraînée à prendre une part active à l'alliance anglo-française.

Il conviendrait pour cela que les agents de S. M. le sultan auprès de la cour de Vienne fissent, dès à présent, tous leurs efforts pour réunir autant que possible la cause de l'Autriche allemande et slave, avec la cause de la Turquie slave et musulmane; en offrant à la première les avantages les plus étendus pour sa navigation sur le Danube, la voie de communication la plus naturelle pour les produits de l'Allemagne dans son commerce avec le Levant,

Une première victoire sur le Danube, un corps russe refoulé sur le territoire autrichien, suffiraient pour détacher à tout jamais la cour de Vienne de sa fausse alliance avec la Russie; alliance cimentée bien plutôt par la terreur des commotions politiques que par le sentiment de ses véritables intérêts. Ce fait d'armes que l'Europe attend de votre épée, détruirait à jamais le prestige qui, surtout depuis la campagne de 1849, s'attache à la puissance moskovite; et déciderait l'Autriche rassurée à se prononcer ouvertement contre son ennemie.

Je n'ignore pas que l'honneur moskovite se trouve en jeu dans la guerre actuelle, entreprise soi-disant au nom du principe religieux, et qui cache maladroitement les vues orgueilleuses du tzar sur Constantinople; je sais que les troupes russes se défendront jusqu'à la dernière extrémité avant de repasser ignominieusement les trois fleuves qui les séparent de leurs

frontières : mais ces troupes, naguère encore réputées invincibles, sont sourdement travaillées et minées par des éléments insurrectionnels, éléments qu'il serait aisé de mettre à profit en organisant autour de vous des cadres polonais, cadres aussitôt remplis que formés, et qui changeraient en un jour les émigrés russes en excellents soldats musulmans. Qu'il me soit permis de vous rappeler aussi à ce propos le mot célèbre de Napoléon après la campagne d'Eylau et de Friedland : « Que les bataillons moskovites sont des citadelles vivantes qu'il faut abattre et démolir à coups de canon. »

Agréez, etc.

Paris, 15 novembre 1853.

XXXIV

AU COMITÉ POLONAIS.

23e ANNIVERSAIRE NATIONAL

Messieurs et Frères d'armes,

Depuis longtemps les peuples de l'Europe, guidés par le sentiment de la justice autant que par le besoin de la sécurité commune, reconnaissent d'instinct la nécessité du rétablissement de la Pologne ; bientôt cette voix de la conscience universelle, cette aspiration généreuse de l'âme européenne va se traduire en faits positifs, en efforts simultanés pour redresser cet antique et respectable rempart de la civilisation. Personne aujourd'hui n'ignore les éminents services rendus par notre patrie à la cause du progrès et de la liberté dans les temps écoulés ; le rôle providentiel échu à la Pologne, et qu'elle a rempli au prix de son existence même, n'est pas encore achevé. Nous sommes tous prêts, comme l'étaient nos pères, à nous offrir en holocauste pour la paix durable de l'Europe ;

pour le triomphe du droit sur la force, du principe national sur l'oppression étrangère : principe impérissable qui doit un jour changer la face du monde entier.

Grâce aux succès récents des armes musulmanes, présageant dans un avenir prochain des victoires plus décisives, l'écroulement de la Russie a commencé. Tous les peuples qui la composent, courbés sous un joug qu'ils détestent, aspirent à un état de choses meilleur, et font des vœux secrets pour l'indépendance de la Turquie. Dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être, il nous sera permis de poursuivre ce combat à outrance, engagé il y a vingt-trois ans, à pareil jour, à pareille heure, avec le despotisme moskovite; et qui doit finir de même sur les bords de la Vistule. Mais avant de rejoindre nos frères, qui déjà sur le sol musulman se groupent autour d'un drapeau polonais, nous dirons une dernière fois quelles sont les croyances pieusement gardées dans nos cœurs, qui nous font considérer la cause turque comme une cause éminemment polonaise et nationale.

L'état anormal de lutte et de souffrance dans lequel se débat le vieux monde, date de la seconde moitié du dernier siècle, et coïncide évidemment avec les événements qui amenèrent le partage de la Pologne. La guerre de Sept ans, terminée par la paix désastreuse de 1763, en arrachant à la France l'empire des mers, rendit la Prusse prépondérante en Allemagne et l'Angleterre toute-puissante en Amérique. L'Autriche, un instant humiliée, ne dut son salut qu'à la valeur des Hongrois; la Russie, d'après les plans de Pierre Ier, méditait dès lors ses projets de domination universelle.

Cette guerre fut le signal d'une première coalition des souverains d'origine allemande contre la France, où fermentait déjà le levain de la liberté. Mais il fallait auparavant anéantir la Pologne, qui se trouvait sur leur chemin, puissamment attachée à la France par les affinités nationales aussi bien que par les traditions historiques.

En 1772, sur l'ouverture du prince Henri de Prusse, guidé par les perfides conseils de Kaunitz, eut lieu le premier démembrement de la Pologne. Trois puissances, jusque-là rivales, se lièrent par un pacte d'iniquité; la question des dissidents, toujours soulevée par la Russie, en fut le prétexte : et l'Angleterre, alors ennemie de la France, refusa les propositions de Louis XV, de s'opposer conjointement à cette spoliation.

Le soulèvement des colonies américaines, ne voulant pas payer les impôts nécessaires pour solder les frais de la guerre contre la France, et qui donna au monde une grande nation de plus, fut le premier châtiment de l'Angleterre. Les confédérés de Bar, émigrés dans le Nouveau-Monde, réunirent à jamais les noms de Kosciuszko et de Kasimir Pulawski, à celui de l'immortel Washington, fondateur des États-Unis d'Amérique.

Encore meurtri de sa défaite de 1792, et couvert des boues de la Champagne, le roi de Prusse envahit la Pologne ; la réforme pacifique de 1791 fut annulée : et pour ne pas rester en arrière des violences commises au nom de la révolution, on procéda à un second démembrement.

Les excès de 93 en furent l'inévitable et terrible conséquence. D'après l'expression de Descorches, ambassadeur de France à Varsovie, le dernier roi de Pologne imposé par la Russie, l'infâme Stanislas-Auguste, en accédant au complot de Targovitza, avait signé l'arrêt de mort de Louis XVI.

Deux années plus tard, le massacre de Praga prélude à l'assassinat de tout un peuple, et laisse bien loin derrière lui les scènes de représailles qui désolèrent la Vendée.

Depuis ce dernier partage, source de toutes les complications actuelles, la brèche de l'Europe est ouverte pour ce flot envahissant qui grossit toujours, et qui, un instant refoulé à Zurich, ne s'arrête que devant le génie militaire de Napoléon.

La Pologne ne vit plus que dans ses légions ; en Italie, en Égypte, sur le Rhin, partout elle unit ses destinées à celles de la république et de l'empire français : jamais la gloire de ses armes n'a brillé d'un plus vif éclat. Les victoires d'Austerlitz et d'Iéna lui rendent une ombre d'indépendance. Le grand-duché de Varsovie est érigé sous un prince saxon allié de la France ; création insuffisante qui détermine une conjuration tacite des trois cours co-partageantes : création funeste et précaire comme tout ce qui est incomplet. Les souverains de sang germanique ont toujours porté malheur à la nation polonaise.

Les affaires d'Espagne affaiblissent en le déconsidérant le pouvoir moral et matériel de la France ; l'astre impérial semble pâlir à Essling : Wagram lui rend sa splendeur. Malgré cela, dès lors on pouvait prévoir que tôt ou tard le Nord et l'Ouest se heurteraient dans une collision suprême et décisive.

La Russie, ayant failli à ses promesses, est mise au ban des nations. La campagne de 1812 s'ouvre sous les plus heureux présages; les Russes se retirent dans l'intérieur de l'empire, à l'abri de leurs remparts de neige et de glace. A Smolensk, le prince d'Eckmuhl conseille à Napoléon d'attendre à 1813 pour la seconde campagne de Russie, il présente un plan complet pour le rétablissement de la Pologne; il propose de rendre le Tyrol et les provinces illyriennes à l'Autriche en échange de la Gallicie, d'assurer à la Prusse la possession des provinces de la Russie dites allemandes : enfin, de restituer à la Suède la Finlande et son ancien littoral sur la Baltique. Malgré les sages conseils de Davoust, guidé trop exclusivement par une haine passionnée contre l'Angleterre, Napoléon marche vers Moskou, sans réorganiser la Pologne; aussi il a successivement la Bérézina, puis Leipsick, puis Waterloo : les derniers boulets jetés à la coalition aux portes de Paris sont tirés par des canons polonais.

Deux fois en deux ans la France est couverte par ces hordes asiatiques que la Pologne libre eût absorbées, en les empêchant d'entraîner à leur suite toute l'Allemagne. Napoléon meurt sur le rocher de Sainte-Hélène; et l'Angleterre, devenue insolvable, voit encore aujourd'hui une dette énorme de plusieurs milliards peser sur son avenir.

Le soleil de Juillet éblouit un instant la Pologne. Trompée par Louis-Philippe, elle succombe dans une lutte inégale contre cette hideuse coalition aux trois têtes couronnées, toujours vivante, toujours reformée au moment du combat. Ne l'oublions pas, Messieurs; l'humiliation de la France fut toujours et sera longtemps le vœu secret de l'Allemagne.

La royauté des barricades finit comme elle avait commencé; le trône de Juillet est brûlé sur la place de la Bastille : et Louis-Philippe va, de même que Charles X, de même que Napoléon (avec lequel c'est, du reste, son seul point de ressemblance), demander une tombe à l'Angleterre.

La commotion de Février aurait pu devenir le signal d'une régénération universelle; des hommes sans mission et sans âme en font une détestable parodie. Le vieux-monde aurait pu renaître et rajeunir, comme à toutes les grandes époques de sa transformation; comme au seizième siècle, comme aux temps du christianisme primitif, comme à ceux de la civilisation grecque et romaine : nouveau Lazare, il a dû rentrer dans

sa tombe. Pour certains hommes, le passé et l'avenir n'existent pas, il n'y a que le présent. Ils ont oublié qu'il n'y a point de France libre sans une Europe libre; qu'il n'y a point d'Europe libre sans une Pologne indépendante : ils espéraient même, les pauvres esprits, se faire accepter comme un pouvoir régulier par les gouvernements despotiques! Ils recueillent à présent le fruit de leurs œuvres; mais quel que soit leur châtiment, il restera toujours bien au-dessous d'une faute aussi grave.

Aujourd'hui, sous le prétexte d'une question de sanctuaire, le tzar veut devenir le souverain effectif de la Turquie. En pleine paix, il envahit les principautés danubiennes, qu'il remplit de ses exactions; et, combinant cette attaque avec une disette de grains en Europe, il espère que l'Angleterre, où sir Robert Peel a sacrifié l'intérêt agricole à l'intérêt manufacturier, pressée par le besoin d'assurer ses subsistances, laissera s'accomplir la plus brutale conquête que l'on ait encore tentée au nom du fanatisme religieux.

La question est de savoir si les pouvoirs de l'Occident accepteront sans combat les prétentions du tzar orthodoxe, s'ils assisteront en témoins impassibles au démembrement de la Turquie, comme ils l'ont fait au dernier siècle à l'égard de la Pologne;

Ou bien, s'ils profiteront de l'énergie des Turks, secondée par le dévouement des Polonais, pour faire prévaloir le droit sur la force dans l'organisation nationale de l'Europe à venir: si, en leur prêtant un aide moral et matériel, ils ne mettront pas la Russie hors d'état de troubler désormais la paix des autres peuples.

Ils ne peuvent assurer ce résultat et réparer toutes les fautes du passé que moyennant le RÉTABLISSEMENT INTÉGRAL DE L'ANCIENNE POLOGNE.

Paris, le 29 novembre 1853.

XXXV

M. SASONOFF

à l'auteur des Lettres Slaves.

DÉLIVRANCE PROCHAINE DE LA RUSSIE.

Monsieur et ami,

C'est avec une sincère joie que j'ai appris, par votre fraternelle invitation, la possibilité où vous étiez de vous réunir cette année, pour célébrer l'anniversaire de votre révolution. J'ai d'autant plus été touché par cette invitation qu'elle m'a rappelé la dernière fête polonaise à laquelle j'ai assisté; celle où mon ami Bakounin prit la parole, pour dire du fond de sa conscience qu'il se sentait fier de pouvoir répéter avec vous : « La Pologne n'a pas encore péri tant que nous existons. » Mon ami a depuis attesté la vérité de ses paroles à Prague comme à Dresde, comme dans les prisons de la Saxe, de l'Autriche et de la Russie. Oh ! certes, je n'ose pas me comparer à ce martyr de la liberté qui est un saint pour moi; mais du fond de ma conscience, j'ose dire à son exemple que je ne serai pas déplacé à votre patriotique réunion. Je me rappelle que vos drapeaux portaient pour devise en 1830 : *Za wasza i nasza wolnosç*; je me rappelle que la même année, à peine sorti de l'enfance, j'avais voulu apprendre le polonais : pour connaître la langue de ce peuple héroïque dont la mâle énergie nous ouvrait l'avenir, en provoquant une révolution aussi nécessaire à la Russie esclave qu'à la Pologne subjuguée. Les convictions de mon adolescence sont restées celles de mon âge mûr. Exilé volontaire de mon pays; condamné par le tzar pour n'avoir pas voulu rentrer en Russie lorsqu'il me l'ordonnait, j'ai tout sacrifié pour rester maître de moi-même : pour pouvoir aimer la Pologne indépendante comme la Russie libre. Oui, chers concitoyens; je vous le dis avec tout mon cœur et

avec toute mon intelligence : nous ne pouvons êtres libres qu'ensemble, comme ensemble nous sommes asservis! Je puis ne pas être de votre avis sur les alliances que vous recherchez pour reconquérir votre indépendance ; mais lorsque vous agirez comme peuple polonais, le peuple russe répondra à votre appel fraternel : j'en juge par moi-même et par tous ceux qui pensent comme moi en Russie, et leur nombre est grand, croyez-le bien!

Frères, laissez-moi vous dire encore quelques paroles sincères et viriles. Lorsque les envahissements incessants du tyran qui nous opprime ont soulevé dans le monde entier une clameur immense, j'aurais voulu prendre part dans ce concert de malédictions pour aider à l'écraser sous la réprobation générale ; mais l'erreur ou la passion sont venues ajouter à cette légitime révolte de l'opinion publique des outrages immérités au peuple russe. On a voulu nous confondre, nous Russes, nous Kosaks, nous Moskovites, avec ce gouvernement d'origine étrangère contre lequel nous n'avons cessé de protester, nous Russes, nous Kosaks, nous Moskovites, par des insurrections, par des conspirations, par l'exil, la déportation et la mort. On nous a accusés dans notre religion, dans notre histoire, dans nos mœurs. Eh bien ! frères d'exil, de souffrance, de croyance, je n'accepte aucune de ces injures ; et devant vous, je viens réclamer contre une injuste animadversion.

Comme vous, nous sommes chrétiens; cette religion dans laquelle nos mères nous ont élevés, nous a appris la pratique de la liberté chrétienne dont nos confesseurs et nos martyrs nous ont enseigné la voie. Notre histoire dont la partie la plus moderne est malheureusement entachée du plus affreux des despotismes, eut aussi ses époques de luttes généreuses et de grandes réparations ; et nous n'en récusons rien, car la liberté y a trouvé des représentants toujours dignes, quoique souvent malheureux. Les mœurs de notre peuple sont les mœurs de tous les peuples slaves ; nous attaquer à ce point de vue, c'est vous attaquer vous-mêmes. Frères, j'avais besoin de dire tout cela devant vous, assuré de votre fraternelle sympathie. La clameur qui s'élève contre la Russie blesse mon cœur sans obscurcir mon intelligence ; et le seul résultat qu'elle puisse avoir pour un cœur sincère, pour un esprit convaincu, c'est de provoquer une haine plus profonde encore et plus entière contre ce despotisme sans entrailles qui, aux yeux d'hommes civilisés, nous

ravale au degré de bêtes féroces. Il n'est pas juste de confondre un peuple avec le gouvernement qui l'écrase. Haine donc! oui, haine et vengeance contre ce gouvernement perfide, antinational autant qu'antihumain qui, en cherchant à subjuguer l'Europe, perd la Russie; périsse à jamais le despotisme : mais justice et réparation pour les Slaves qui le détestent!

Laissez-moi ajouter un mot pour continuer une sainte tradition, laissez-moi vous dire comme Bakounin : « La Pologne n'a pas encore péri tant que nous vivons. » Tant que nous vivons, le peuple russe aussi ne périra pas; il vivra POUR SA LIBERTÉ COMME POUR LA VOTRE (1).

Agréez, etc.

Paris, 29 novembre 1853.

XXXVI

A M. HAVIN, DIRECTEUR DU SIÈCLE.

COTÉ RELIGIEUX DE LA QUESTION D'ORIENT

Monsieur,

Parmi les choses dures pour la France, amicales pour la Russie, dont se compose la brochure de M. de Fiquelmont : « *Côté religieux de la question d'Orient,* » il se trouve plusieurs passages très-hostiles à l'adresse de la Pologne; et que je ne puis me dispenser de relever avec tous les égards dus à l'ancienne réputation de l'écrivain-diplomate. Il est dit, à la page 161, dans la partie de son travail formant l'épilogue :

« Les Romains ne firent la conquête du monde qu'à l'aide » de la supériorité de leur civilisation et de leur intelligence;

(1) M. Sasonoff, notre ami, vient de compléter aujourd'hui cette noble profession de foi par la publication d'un ouvrage remarquable, ayant pour titre : *la Vérité sur Nicolas.*

» la Russie n'a conquis *jusqu'à présent* que des peuples qui » étaient aussi inférieurs en lumières qu'en civilisation !...

» Le peuple polonais était, dans son ensemble, *inférieur* au » peuple russe !...

» Le peuple russe avait le juste orgueil d'avoir triomphé de » tous ses ennemis (!); tandis que le peuple polonais n'avait su » vaincre ni les Turks *proprement dits*, ni les Tatars de la Kri- » mée, ni les Suédois, etc., etc. »

Autant de mots, autant d'erreurs palpables ; fruit d'une distraction au moins étrange chez un ancien homme d'État, presque contemporain de M. de Metternich. Dans un autre passage il est question, à propos du traité d'Oliva, de « l'*intolérance des lois de la république de Pologne !...* »

En opposant une dénégation formelle à ces assertions de M. de Fiquelmont, nous ne ferons pas à ses lecteurs français l'injure de les réfuter en détail; il nous suffira de le renvoyer aux notions les plus élémentaires de l'histoire ancienne et moderne. Mais nous voudrions savoir ce qu'il entend par cette expression, « les Turks proprement dits, » sinon ceux qui furent vaincus, en 1683, par notre Jean Sobieski ; sans lequel M. de Fiquelmont n'aurait probablement jamais écrit sa brochure dans une résidence autrichienne : à moins toutefois qu'il n'attache à ce « proprement dits » un sens particulier qu'il ne nous a pas été donné de pénétrer.

Nous voudrions savoir également ce que c'est que « le *peuple russe vainqueur de tous ses ennemis,* » et dont personne n'avait entendu parler en Europe avant Pierre I[er], le tzar *moskovite,* fondateur de Saint-Pétersbourg.

Ce libelle, qui semblerait écrit dans quelque chancellerie orthodoxe, met son auteur en opposition ouverte avec les tendances actuelles du cabinet autrichien, et celles de M. de Metternich lui-même, qui depuis 1815 a considéré l'existence de la Pologne comme nécessaire à la sécurité de l'Allemagne. En effet, il suffit d'un instant de réflexion pour pouvoir affirmer que l'Autriche catholique, la Prusse libérale, préféreront toujours avoir pour voisine immédiate la Pologne catholique et libérale comme elles, que la Russie schismatique et barbare qui, à un moment donné, leur reprendra les deux tiers de leurs populations. Si la France et l'Angleterre ont un intérêt moral tout-puissant à relever cette antique barrière de la civilisation qui séparait autrefois l'Europe de l'Asie, l'Allemagne, comme la

plus directement menacée par l'ambition moskovite et dominée par son ascendant, a tout à la fois un intérêt moral, matériel et politique à ce grand acte de justice et de réparation qui doit lui rendre son autonomie comme peuple, et sa liberté d'action comme État. Il n'est pas un seul publiciste sérieux à Vienne et à Berlin qui ne soit de cette opinion ; et nous pourrions extraire de la presse allemande des milliers de documents à l'appui de notre affirmation.

En 1848, le lendemain de l'explosion populaire à Berlin, le gouvernement prussien autorisait, *dans l'intérêt même de l'Allemagne*, la réorganisation nationale du grand-duché de Posen, le port des couleurs nationales, la délimitation des districts allemands et polonais, etc. Le décret royal du 24 mars ajoutait : « *Cette réorganisation doit être effectuée* AU PLUS TÔT ; *et, à* » *cette fin, une commission composée de Polonais et d'Allemands* » *sera constituée : laquelle, de concert avec le président supé-* » *rieur de la province, me soumettra les propositions nécessai-* » *res* (1). » Ces sages mesures, ordonnées et *signées* par Frédérick-Guillaume, sont venues échouer entre les mains des hommes arriérés, chargés de veiller à leur exécution.

Le cabinet autrichien, de son côté, a proposé à trois reprises différentes la cession spontanée de la Gallicie, *sans aucun dédommagement territorial*, en vue du rétablissement intégral de l'indépendance polonaise, savoir : en 1814, dans les préliminaires du congrès de Vienne, avant le débarquement et le retour en France de l'empereur Napoléon (2) ; en 1828, pendant la campagne désastreuse de Nicolas en Turquie, proposition rendue stérile par les menées de l'ambassadeur russe à Paris, M. Pozzo di Borgo, et peu de temps après par la révolution de juillet : en 1831 enfin, pendant la guerre de Pologne, une ouverture semblable, faite au ministère français, n'a pas pu être accueillie faute de l'assentiment de l'Angleterre.

Les événements actuels en Orient en sont la conséquence.

Depuis cette époque, des écrits sans nombre ont vu le jour en Allemagne, réclamant hautement le maintien de la nationalité polonaise et, parmi les noms de leurs auteurs, je citerai ceux de MM. Rotteck, le célèbre historien ; de Raumer, l'ha-

(1) *Mémoire historique sur le grand-duché de Posen*; Paris, 1848.

(2) *Histoire du Congrès de Vienne*, par M. Flassan; t. I, p. 60.

bile homme d'État ; Otto Spazier, Oppenheim, Eisenmann (1), etc. ; qui certes, pour la netteté des idées et l'élévation des sentiments, peuvent se comparer à M. de Fiquelmont : sans parler des chaleureux discours prononcés dans les assemblées de Francfort, de Vienne et de Berlin.

Telle est la pensée unanime des populations allemandes, cette expression infaillible des besoins et des intérêts nationaux; il n'en faudrait d'autre indice que l'accueil enthousiaste qui a salué les débris de l'armée polonaise en 1832, durant leur passage à travers l'Allemagne : et dont l'immense entraînement a gagné jusqu'aux souverains eux-mêmes. Cet élan national s'est depuis reproduit à différentes époques; maintenant encore, il n'attend que les événements pour pouvoir se manifester.

Ces faits sont généralement inconnus en Europe; et leur ignorance seule peut expliquer, sinon justifier le silence absolu des principaux organes de l'opinion publique à l'égard de la Pologne, dans la question d'Orient. Mais ils ne sauraient être ignorés de M. de Fiquelmont, ancien ministre des affaires étrangères dans son pays adoptif, et qui, depuis près d'un demi-siècle, honore la carrière diplomatique de ses talents. Ce serait d'autant plus inconcevable que lui-même est originaire de Lorraine, ce duché héréditaire de l'avant-dernier roi de Pologne, Stanislas Leszczynski, et dont tous les habitants se souviennent encore de ses bienfaits.

D'ailleurs, j'ai toujours considéré l'ignorance comme un des fléaux les plus implacables de l'humanité ; à l'égal au moins de la tyrannie, sa sœur aînée, dont elle sert si merveilleusement les desseins : car l'ignorance, cette tyrannie d'en bas, se reproduit comme un germe homicide, avec chaque génération naissante. C'est ce que pensait aussi le poëte Goëthe, lorsqu'il disait en bon allemand :

Gegen Dummheit Kæmpfen die Gœtter selbst vergebens !

Ce qui pourrait se traduire au besoin par ces deux beaux vers de Kasimir Delavigne dans les *Enfants d'Édouard :*

Plus une calomnie est difficile à croire,
Plus, pour la retenir, les sots ont de mémoire.

(1) *Aufruf zur Herstellung des Kœnigreichs Polen*; Erlangen, 1848.

En somme, les intérêts de la Pologne ne sont en opposition qu'avec ceux de la Russie; ils sont parfaitement identiques avec ceux de tous les peuples civilisés, y compris l'Allemagne : qui, n'en déplaise à M. de Fiquelmont, ne prétend pas en être exclue de sitôt.

Agréez, etc.

Paris, 3 mai 1854.

(*Le Siècle.*)

XXXVII

ADRESSE AUX PEUPLES DE L'EUROPE.

LE RÉTABLISSEMENT DE LA POLOGNE

comme seule solution possible de la guerre d'Orient (1).

« Il n'y a pas de droit contre le droit. »
BOSSUET.

« L'Europe devrait être citée à la barre de la Pologne, pour les injustices croissantes dont ce pays a été victime. *Elle le sera au jugement de Dieu!* »
Mme DE STAEL.

« Polonais ! vous aimez la liberté; vous en êtes dignes !... »
J. J. ROUSSEAU.

« Partout où nos canons peuvent atteindre, nos alliés doivent être respectés. »
NAPOLÉON III, *Lettre au tzar Nicolas, 29 janvier 1854.*

Délégation vivante d'un peuple jadis libre et renommé dans l'histoire, aujourd'hui violemment spolié de son existence politi-

(1) Cette adresse a été faite au nom du peuple polonais et de l'émigration polonaise, en vertu d'un mandat conféré à l'auteur par de nombreuses lettres d'adhésion (Voyez l'Appendice, No II).

que, il est de notre devoir de faire entendre sa voix aux nations européennes, préservées de l'esclavage par ses combats et son martyre : pour attester hautement, en face de Dieu et des hommes, son droit inaliénable et sacré à l'indépendance, comme peuple et comme État. Ce droit a été reconnu et proclamé par la France, durant tout le règne de Louis-Philippe, par un paragraphe annuel, inséré dans l'adresse des deux chambres ; il l'a été, de la manière la plus solennelle, par le vote unanime de la représentation nationale, à la date du 23 mai 1848. Aujourd'hui, lorsque les criminelles intrigues du cabinet de Saint-Pétersbourg ont engagé toutes les puissances de l'Occident dans une guerre de répression contre le tzar de Russie, ce n'est plus par des votes parlementaires ou de timides démonstrations qu'on peut espérer de vaincre l'orgueilleuse ambition de ce despote ; c'est par des actes décisifs, par un effort simultané de toute la civilisation : qui, en rendant l'existence nationale à la Pologne, garantiraient l'Europe et le monde contre les prétentions du tzar, ouvertement manifestées, à la domination universelle.

Après avoir employé plus de vingt années à saper et à dissoudre l'empire ottoman, par toutes les menées de sa diplomatie, par toutes les rancunes du plus grossier fanatisme, à raffermir son ascendant sur l'Allemagne, par l'effroi des commotions politiques et par son intervention armée en Hongrie, le tzar jette enfin le masque ; d'une part, il déclare la guerre à l'Europe en attaquant directement la Turquie sous un prétexte inadmissible : de l'autre, il s'achemine vers le cœur de l'Asie, vers les Indes, afin de rattacher les Slaves dont il veut devenir le dominateur exclusif, à l'antique berceau de leurs ancêtres.

Cette pensée de l'omnipotence absolue fondée sur l'esclavage, n'est pas de l'invention du tzar Nicolas ; héritage des Timourlengh et des Genghis-khan, elle a été transmise aux tzars de Moskovie par les Tatars de la Horde-d'Or et du Nogaï, autrefois leurs maîtres : les princes allemands de la maison de Holstein-Gottorp, entée sur la famille des Romanoff éteinte depuis un siècle, l'ont ressaisie aux mains de Catherine II, pour en faire un jour leur droit public et leur instrument de conquête illimitée. Centraliser la race slave autour de trois grandes métropoles, Constantinople, Moskou et Saint-Pétersbourg ; dominer les Allemands par les Slaves et, moyennant leur adhérence, subjuguer l'Europe et l'Asie, et peut-être un

jour la partie du Nouveau-Monde attenant à cette dernière : tel est le plan nettement tracé dans le testament de Pierre Ier, et poursuivi par ses descendants avec une incroyable tenacité, au service de laquelle ils ont mis constamment l'infernale habileté de la fourbe mongole, la mauvaise foi byzantine et les sauvages instincts de la rapacité scandinave. Toutes les proclamations de Nicolas, son manifeste en 1849, à la veille de l'invasion de la Hongrie; celui du 3 décembre 1853; celui du 21 février et enfin du 23 avril de cette année, portent l'empreinte la plus évidente de cette atroce pensée de domination, ou plutôt de destruction universelle.

Ce plan monstreux, émanation fiévreuse du cerveau d'un tzar maniaque, et qui ne manque pas d'une certaine grandeur barbare, est encore bien loin de son accomplissement; car son exécuteur testamentaire, qui veut avoir une *mission divine*, se présente aux peuples de l'Europe le symbole de la foi grecque dans une main, pour asservir leur intelligence, et le knout dans l'autre, pour enchaîner leur puissance et leur volonté. L'Église *orthodoxe*, dont il est le chef temporel et le pontife suprême, déclarée comme hérésie par les patriarches grecs de Constantinople et d'Athènes, au nom de laquelle cependant il veut démembrer la Turquie, comme ses prédécesseurs l'ont fait à l'égard de la Pologne, n'est pour lui qu'un vain prétexte et non pas une croyance religieuse; sa religion n'est autre que celle de la force et de la violence : religion athée dont le tzar est dieu, le prince Menchykoff, le révélateur et l'apôtre, l'obéissance muette et passive de l'esclave, le dogme et le culte extérieur. N'en dissimulons pas toutefois le danger permanent; la prédiction de Napoléon se réaliserait dans le sens moskovite, Constantinople tomberait aux mains de la Russie et l'*Europe deviendrait kosaque*, si tous les peuples civilisés, ceux au moins qui s'appartiennent encore, se bornaient à des demi-mesures ou à des tentatives isolées : s'ils n'attaquaient pas de front et sur tous les points ce fantôme goliathique qui menace de s'écrouler sur le monde, en le couvrant pour les siècles de son linceul d'abrutissement et d'infamie. Les moyens ne leur manquent pas, ils sont évidents; il leur suffira de le toucher une seule fois avec le glaive de la Pologne, pour voir le spectre moskovite s'évanouir et disparaître dans les steppes fangeuses dont il veut sortir pour faire la conquête de l'univers.

La question polonaise doit nécessairement surgir de la ques-

tion d'Orient, dont elle est le point culminant, le nœud capital, la clef indispensable; en d'autres termes: ou l'indépendance de la Pologne doit être et sera le résultat de la victoire des alliés, ou bien l'intégrité de l'empire ottoman ne sera qu'un mot, une fiction politique.

La guerre d'Orient a pris de telles proportions qu'aucune des parties belligérantes ne peut plus revenir sur ses pas et remettre la solution du différend à des transactions diplomatiques. Pour chacune d'elles, il faut vaincre ou mourir. Il est aisé d'en conclure que cette guerre arrivera jusqu'à ses dernières conséquences; en un mot, disons-le hardiment, point d'Europe libérale, ou point de Russie despotique : c'est-à-dire plus de civilisation, de lumière et de progrès, ou plus de barbarie, de servitude et de conquête.

Constatons d'abord une vérité d'une évidence palpable, admise comme un axiome par les hommes d'État les plus dévoués aux idées d'ordre et de conservation, et gravée comme une loi divine au fond de toutes les consciences; IL N'EST QU'UN SEUL MOYEN EFFICACE ET CERTAIN DE RÉPRIMER ET DE CONTENIR LA RUSSIE, SAVOIR : LE RÉTABLISSEMENT DE LA POLOGNE. Tous les autres moyens sont insuffisants, dérisoires, et ne pouvant amener sur l'Europe que de sanglantes catastrophes.

La Pologne est le côté faible, le point accessible et vulnérable de la Russie; tout le reste de ce prétendu colosse est un abîme sans issue, fortifié par un rempart de glace. Lui reprendre ce pays, c'est l'isoler de l'Allemagne et de la Turquie; c'est l'arrêter dans son expansion vers l'Occident et le Midi : c'est lui fermer à tout jamais les chemins de l'Europe. L'agglomération des troupes russes sur la Vistule et le San, est un indice effectif de l'importance que la Russie attache à la possession de la Pologne qui, en lui échappant, briserait entre ses mains le sceptre et la couronne des Slaves. Moins la Pologne, la Russie, ou plutôt le tzarat de Moskovie, devient à peine un État de troisième ordre, et perd jusqu'à son nom d'empire de *Toutes les Russies*, habilement usurpé sur elle pour donner le change à l'Europe; avec la Pologne, la Russie, devenue empire GRÉCO-SLAVE, constitue une puissance formidable, écrasant l'Europe et l'Asie, et tendant à conquérir le monde. L'Occident n'avance jamais et ne fait irruption dans le Nord qu'à l'aide du bras polonais; ce bras enchaîné, la civilisation est à

son tour livrée à l'ennemi : le Nord envahit l'Occident. Il fallait que la Russie enlevât à tout prix cette sentinelle toujours vigilante, cette avant-garde de l'Europe, aguerrie depuis des siècles, et qui présentait des obstacles insurmontables à sa marche. Il est par trop évident pour tous ceux qui veulent voir, que l'agression récente contre l'empire ottoman n'aurait jamais eu lieu sans le démembrement de la Pologne ; il est également certain qu'une fois maîtresse à Varsovie, la Russie sera tôt ou tard souveraine à Constantinople : ce n'est qu'une question de temps et d'opportunité, pour porter un jour ses vues plus haut et plus loin, ses désirs s'étendant sans cesse en raison de leur satisfaction. Ses exigences immodérées au sujet des Lieux-Saints ; la mission du prince Menchykoff à Constantinople ; l'invasion en pleine paix des principautés danubiennes, sont les phases successives d'une attaque indirecte préparée de longue main contre la France : qu'elle craint encore assez pour ne pas lui dénoncer les hostilités, mais pas assez pour ne pas méditer son humiliation et sa ruine. Miner l'Europe par la corruption, la troubler par le fanatisme, et la subjuguer après par force ouverte ou par surprise ; voilà ce que veut dire dans son langage : « ouvrir à la nation russe un champ plus vaste, et multiplier ses rapports avec l'Occident (1). »

Sous ce point de vue général, la cause polonaise est identique avec la cause française et musulmane ; ou plutôt ces trois causes indissolublement liées n'en font qu'une seule, qui doit être vidée au même instant. Mais, n'hésitons pas à le dire avec toute la force de nos convictions, le point vital, essentiel de cette grande question, composée de ces trois éléments inséparables, la France, la Pologne et la Turquie, n'est ni à Constantinople, ni sur le Danube, ni même en Krimée, il est à Varsovie ; c'est là, et non pas ailleurs, qu'elle peut et doit être résolue : c'est là, et non pas ailleurs, que le géant peut être frappé au cœur et mortellement. La Pologne et la Turquie sont les deux ailes du front de bataille de l'Europe, comme la France en est le corps de réserve ; la perte de l'une des ailes peut entraîner la défaite du corps tout entier : qui, selon la logique des combats, doit se porter vers l'aile la plus gravement menacée. Vouloir vaincre la Russie sans organiser

(1) Voyez le mémoire adressé en 1814 par M. Pozzo di Borgo, à l'empereur Alexandre.

la Pologne comme point d'appui ; lui faire la guerre sur tout autre principe, ce serait commettre une seconde fois la grande faute de 1812 qui a coûté son empire à Napoléon Ier : et qui, depuis cette funeste époque, a mis la Russie à la place de la France dans l'équilibre européen. Reconnaître le principe du partage en Pologne, ce serait le reconnaître partout ailleurs ; et alors, il n'y a plus de raison pour que la Turquie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, ne soient un jour ou l'autre également conquises et démembrées. Arracher à la Russie cette proie palpitante qui semble s'immortaliser sous le supplice, c'est remettre toute chose à sa place en Europe ; c'est réparer tous les affronts subis par la France depuis un siècle : c'est la replacer tout d'un coup à la tête de la civilisation.

Si, d'une part, la destruction de la Pologne était nécessaire à la Russie pour prendre pied en Europe et lui assurer la conquête de Constantinople, de l'autre, elle lui servait à rapprocher et centraliser les Slaves qui, la Pologne existant, ne pouvaient se réunir qu'autour d'elle. Détourner cette mission de la Pologne au profit de son despotisme ; fonder le grand empire Gréco-Slave : telle a été et telle est encore la politique des tzars de Russie. La Pologne seule y formait obstacle ; cette puissance supprimée, la concentration des Slaves se fera nécessairement, fatalement, autour de l'empire moskovite : en vertu de cette loi de gravitation qui fait que les corps pesants attirent les corps d'un poids inférieur, et les entraînent dans leur orbite. Ce vaste assemblage d'une race virile, formant le tiers de l'Europe et le quart de l'Asie, déjà préparé par les émissaires du *panslavisme*, ferait de la Russie la plus redoutable agglomération de peuples qui jamais ait existé ; et mettrait le tzar Nicolas à la tête d'une population de : CENT MILLIONS (1). C'est sur ce chiffre assez éloquent par lui-même que nous appelons la plus sérieuse attention des peuples et des cabinets de l'Europe ; c'est là le nœud gordien de la question actuelle, qui doit être tranché par le glaive de la civilisation : c'est vers le rétablissement de la Pologne dans ses limites d'avant Pierre Ier (1686), que doivent se porter les vues de tous ceux qui veulent préserver la plus ancienne partie du monde civilisé de la barbarie moskovite, et qui tiennent à ne pas devenir, eux-

(1) Voyez le *Tableau statistique*, à la fin.

mêmes ou leurs enfants, les serfs de Nicolas ou de ses successeurs.

Tels sont les termes réels de la question d'Orient ; telle est aussi sa seule solution possible.

Aujourd'hui, lorsque la guerre est commencée de fait par l'entrée des flottes anglo-françaises dans la mer Noire et la Baltique ; par l'incendie du port d'Odessa, en réponse à la plus brutale provocation qui soit consignée dans les annales du monde, la question d'Orient se présente sous deux aspects divers :

Ou c'est une *guerre-circonscrite* entre la Russie et la Turquie, dans les limites que la conférence de Vienne s'est efforcée de lui tracer, un duel entre le tzar et le sultan, dont les conditions ont été fixées par les traités arrachés à ce dernier par la ruse ou la violence, et devant finir sur les bords mêmes du Danube, où il a commencé, en un mot, un retour au déplorable système de 1815 ;

Ou c'est une *guerre nationale* contre l'ambition démesurée du tzar moskovite, dont le but serait de refouler la Russie dans ses frontières naturelles, celles d'avant le traité de Moskou (1686), de relever les nationalités opprimées par son influence ou convoitées par son orgueil, et dont le principe et le moyen doivent être le rétablissement de l'indépendance polonaise.

Dans l'un et l'autre cas, examinons quels en seraient les résultats.

Toute l'histoire moderne n'est autre chose que la lutte patente ou déguisée des rois absolus coalisés autour de la Russie, contre la révolution personnifiée par la France. Cette lutte existe depuis ce traité désastreux imposé à la France en 1763, plutôt par l'adresse politique que par les talents militaires du roi de Prusse ; et se poursuit sans cesse à travers la république, l'ère impériale, les deux commotions de 1830 et de 1848, jusqu'à nos jours. Le premier de ces deux principes irréconciliables a pour alliés et pour auxiliaires les intérêts dynastiques, représentés par les maisons souveraines de Holstein-Gottorp, de Hohenzollern et de Habsbourg-Lorraine; le second, l'esprit de civilisation et de progrès : les nationalités comprimées par les traités admis, par des divisions territoriales faites au caprice des cours, au rebours de leurs affinités naturelles. Ces nationalités impérissables, après une longue et

muette résignation, veulent enfin renaître à la vie et à l'indépendance. C'est l'Italie intelligente, c'est la Hongrie belliqueuse, c'est la Pologne martyre, c'est l'Allemagne, la Serbie slavonne, la Moldo-Valachie roumaine, la Grèce, l'Espagne enfin, étouffées, écrasées, avilies, sous des régimes sans pudeur, sans âme, sans pitié. Cet état anormal, monstrueux, barbare, selon la plus mauvaise acception du mot, ne saurait se prolonger indéfiniment. Tout le monde en convient, y compris le tzar Nicolas; chacun vent, prévoit, pressent le changement: hormis peut-être la diplomatie, qui se cramponne encore aveuglément à son œuvre. L'édifice artificiel de 1815, basé sur la défaite de la France et le partage de la Pologne, se disloque de toutes parts; et le traité dont il est sorti ne saurait plus lui donner la force et la durée qu'il n'a pas lui-même. Mais ce traité honteux, ébranlé de fond en comble, déchiré par tous ses signataires, troué de balles par le peuple de Paris, de Bruxelles, de Berlin, de Vienne, de Milan, de Neufchâtel, de Palerme, de Rome, de Florence, de Livourne, de Venise, de Krakovie, de Posen, de Léopol, de Dresde, de Bade, de Varsovie, ce traité n'existe plus de fait, il est virtuellement aboli. En effet, pour nous borner à quelques exemples, où se trouve dans ce traité le royaume de Grèce? Où est le royaume de Belgique? Ou bien l'empire français, gouverné par un membre de la famille napoléonienne, de cette famille, selon son article additionnel, expressément *exclue à tout jamais* du droit monarchique européen? Que sont devenues les institutions nationales des provinces polonaises et leur administration distincte, inscrites en tête de l'acte de Vienne et ratifiées par les traités particuliers entre la Russie, la Prusse et l'Autriche? Qu'est devenue la république libre et strictement neutre de Krakovie (art. 1, 6, 7, 8, 9, et 10)? Ce sont autant de questions auxquelles la diplomatie ne saurait répondre qu'en avouant son impuissance absolue à le maintenir.

Et si l'on voulait arguer contre la Pologne de son insurrection nationale de 1830, ne voit-on pas que ce soulèvement n'ayant été qu'une protestation en faveur de ses droits violés par la Russie, ne devait en aucune manière entraîner leur annulation! Car autrement, si c'est la force seule qui constitue un droit international, que vient-on nous parler de traités garantis par une alliance commune, et violés par ceux-mêmes qui avaient le plus grand intérêt à leur conservation! La diplo-

matie de Vienne voudrait étendre son aile protectrice sur les chrétiens d'Orient qui, tout le monde le sait, ne réclament nullement cette protection; mais n'y a-t-il point aussi en Pologne des chrétiens à protéger : des catholiques-romains et des grecs-unis opprimés, persécutés par le tzar *craignant-Dieu*, et surtout craignant l'alliance anglo-française? Aurait-elle deux poids et deux mesures pour les questions religieuses comme pour les questions politiques? serait-elle une nouvelle école du Bas-Empire? Dans son état actuel, l'Europe n'a pas d'équilibre et d'unité politique; d'un côté se trouve le fait évident, de l'autre, le droit également évident : d'un côté toute la force, de l'autre toute l'intelligence. C'est la négation absolue de tout principe, de tout système, de toute harmonie; c'est la vieille politique de 1815, c'est le désordre avec sanction légale : c'est l'anarchie.

La question d'Orient ne saurait être résolue par l'anarchie. Il faut à l'Europe un ordre de choses normal, basé sur les intérêts réels des nationalités; des lois et des conventions nouvelles: la carte est à refaire sur tous les points, de même que les traités périmés de 1815. Il faut que pour toutes ses fractions, la force et la liberté soient proportionnées au droit et à l'intelligence. Vouloir pacifier l'Orient par un duel au premier sang et quelques protocoles, après le guet-apens de Sinope, après tant de sacrifices de part et d'autre, ce serait vouloir l'impossible, l'absurde. Autant vaudrait échanger un cartel entre le tzar Nicolas et le sultan, auquel sans doute un des deux combattants s'abstiendrait de répondre. Et quand même, à force de concessions et de demi-mesures, le différend turko-russe serait momentanément assoupi, sans que la nation polonaise soit rétablie dans son indépendance, ce serait maintenir l'état de guerre dans toute sa virtualité; ce serait à recommencer dans quelques années au plus tard : dans quelques mois, peut-être! Cette victoire sur le papier n'aurait d'autre résultat que d'irriter la gloriole du tzar, sans assouvir sa soif de conquête et de vengeance; de rendre la coalition de 1792 plus rassurée et plus solide que jamais, en rattachant l'Allemagne à la Russie par des liens indissolubles; de détruire tout au plus quelques vaisseaux dans la mer Noire ou la Baltique, au profit exclusif de l'Angleterre; et dans le cas inadmissible, quant à présent, de la dissolution de l'alliance anglo-française, de remettre un jour la France aux prises avec

toute l'Europe, pour donner finalement gain de cause à la Russie : voilà quelles seraient les conséquences, éloignées si l'on veut, mais certaines, de la question d'Orient résolue par la *guerre-circonscrite*.

En admettant la seconde de ces hypothèses, celle d'une guerre continentale contre la Russie, tout change et tout se modifie à l'avantage de l'alliance anglo-française.

Toute la force active de la Russie réside, depuis le partage de la Pologne, dans son association avec l'Allemagne ; le reste est purement imaginaire. Formée par la complicité d'un crime politique, cette association ne peut subsister et se maintenir qu'à la faveur de crimes semblables au premier. Si la Russie ne peut rien contre la France sans son alliée, toutes deux marchant de front peuvent, comme en 1813, lui dicter des lois et lui imposer des princes de leur adoption. Les Slaves soudés aux Allemands, forment une masse formidable, à laquelle aucune puissance au monde ne saurait résister; pas même celle de la France et de l'Angleterre réunies : *on ne peut les désarmer qu'en les séparant*. Ce sont les deux tiers de l'Europe contre un tiers.

En effet, sous les limites artificielles imposées aux peuples par les derniers traités, sous cette mosaïque difforme et sans cohésion qu'on appelle le *système européen*, trois grandes races se partagent à un chiffre presque égal notre ancien continent ; c'est, en commençant par les régions occidentales, la race gallo-romaine, composée de la péninsule ibérique, de la France, de la Belgique, de la Suisse et de l'Italie; c'est la race germanique, subdivisée en une multitude infinie de fragments, mais une et compacte par son esprit de méfiance jalouse à l'égard de la première ; c'est enfin la race slave avec la Bohême à l'occident, la Serbo-Dalmatie au sud, la Pologne au centre et la Russie à sa frontière asiatique. Toutes les autres nationalités n'existent en Europe qu'à titre d'immigration et de droit de cité acquis par les siècles ; comme les Magyars, les Roumans, les Turks, les Finnois et qui, annexées aux grandes, doivent un jour entrer dans leur système fédéral : si ce n'est toutefois l'Angleterre, qui seule, par sa situation tout exceptionnelle, son poids imposant et sa constitution robuste, partage avec l'Amérique l'empire maritime du globe. Ces trois grandes fractions de la famille européenne convergent de leurs extrémités à leur centre ; selon cette loi immuable qui

ramène sans cesse la société vers son point de départ : l'unité. Elles ont pour délimitations naturelles le langage ; institution impérissable, parce qu'elle est d'origine divine. A quelle époque cette unité doit-elle se réaliser pour chacune d'elles ? C'est là le secret de la Providence ; il n'appartient point aux hommes d'en préciser le moment : ils ne peuvent que diriger ce mouvement unitaire, en le dégageant autant que possible des entraves temporaires qui pourraient le retarder. Agir ainsi, c'est agir conformément aux vues de la Divinité ; c'est là ce qu'il nous sera permis d'appeler : la *Synthèse unitaire européenne*.

Eh bien ! disons-le sans restriction, la race qui semble de nos jours la plus rapprochée de cette destinée finale, c'est la race slave, qui révélée à peine d'hier, marche du pas le plus ferme et le plus rapide vers l'homogénéité ; c'est à la vérité la moins avancée dans les voies de la civilisation et des lumières, mais c'est la plus jeune et la plus belliqueuse : la seule qui, dans notre époque, élève des prétentions de conquête. Son unité nationale doit s'accomplir dans un temps donné, en dépit de tous les obstacles qui lui seraient opposés ; au profit du tzar sans la Pologne, au profit de l'Europe sans le tzar. C'est une question de prédominance morale ou matérielle entre le tzar et nous, basée sur deux principes contraires ; ou bien, pour nous servir d'une expression mathématique, c'est une équation universelle à deux solutions différentes : positive avec la Pologne, négative avec le tzar. C'est la *Fédération slavonne* ou le *Panslavisme*.

La France qui, depuis un siècle, se débat sous le souffle ardent de la révolution sociale, n'a jamais eu l'intuition complète de cette pensée unitaire ; et si elle l'a eue, c'est pour la démontrer théoriquement aux deux autres races. Elle n'est encore aujourd'hui qu'une vaste officine où s'élaborent les idées qui doivent éclairer le monde, sans en concevoir l'application pour elle-même ; c'est un livre qui instruit, une parole qui enseigne : et dont les autres profitent en agissant. La maxime de Louis XIV, « Plus de Pyrénées ! » et le traité d'Amiens signé en 1802 entre l'Angleterre et la France, furent les premiers indices de sa réalisation ; cependant, tout son avenir est dans ce seul principe, et non pas ailleurs.

Quant à l'Allemagne, elle n'a point encore de centre déterminé, de symbole national ; et son idée unitaire est, jusqu'à

présent, à l'état d'abtraction philosophique. Dominée par l'ascendant de la Russie, pétrifiée par la peur, qui rend toute sa vie nationale impuissante et stérile, elle ne pourra songer à ressaisir son autonomie, à obtenir cette unité si désirable, qu'en se dégageant entièrement de sa puissante alliée, qu'en s'arrachant par un effort généreux à ses mortelles étreintes. Sinon, elle restera ce qu'elle est depuis Charlemagne, le chaos; quelque chose d'éternellement inachevé comme la cathédrale de Cologne : tout au plus, un docile appendice de la Russie. Elle aura le sort qui fut toujours réservé aux faibles et aux timides : celui de servir les forts et les audacieux. Après avoir longtemps exploité les Slaves par son industrie, la voilà depuis sa complicité dans le partage de la Pologne, suppliante et prosternée aux pieds de Nicolas; en voulant spolier la Pologne, l'Allemagne s'est démembrée elle-même : elle sera sans doute la dernière à se centraliser.

Dans cette situation, quel doit être le but constant de la politique anglo-française ? C'est évidemment d'arracher l'Allemagne à l'ascendant de la Russie, *par leur séparation territoriale*. Plus fortes que chacune d'elles, la France et l'Angleterre sont isolément plus faibles que toutes deux réunies. L'Allemagne appartient de fait à la Russie par toutes ses maisons régnantes qui se reconnaissent pour vassales et feudataires de Nicolas; de même que la Russie appartient de fait à l'Allemagne par Nicolas, le tzar allemand des Slaves, le pied de l'Allemand sur le Slave : lié de sang et d'intérêts à toutes les familles royales allemandes. Les Russes ne sont ennemis de la France que parce qu'ils sont conduits par un tzar allemand; les princes allemands ne sont hostiles à la France que parce qu'ils se traînent à la suite des barbares. Le seul moyen de les disjoindre (et tout le règne de Napoléon Ier l'a bien prouvé), c'est d'interposer entre eux un État qui n'appartient ni à l'Allemagne, ni à la Russie; mais qui, sincèrement allié à la France depuis vingt générations, s'appartient bien à lui-même : c'est en un mot, la Pologne. Depuis 1792, la Prusse est le bras droit de la Russie étendu sur l'Europe et l'étreignant par la mer du Nord et le Rhin ; ce bras toujours armé, toujours menaçant, il serait temps de le lui couper à l'épaule. L'Autriche toujours à la veille de sa ruine, entre l'esprit libéral et la conquête russe, n'entrera franchement dans le concert européen qu'après une victoire *décisive*, qui la garantirait à jamais des

vengeances de l'autocrate. Cette victoire décisive ne peut être obtenue qu'au nom du rétablissement de la Pologne ; l'Autriche sera la première alors à demander sa reconstruction. Que veut l'Europe ? se *garantir* contre la Russie envahissante ; et c'est pour cela qu'elle lui fait une guerre de *sécurité* : cette garantie, quelle doit-elle être ? cette sécurité que doit-elle exiger ? C'est que l'Allemagne soit *séparée* de la Russie par l'interposition de la Pologne indépendante, dans ses limites d'avant le premier partage. Par ce moyen, l'Allemagne et la Russie s'appartiendront enfin à elles-mêmes, et la France sera garantie à l'avenir des invasions de l'une et de l'autre ; tel sera le résultat immédiat et certain de la question d'Orient résolue par la *guerre-nationale* : hors de là, il n'y a que désordre et révolutions, et finalement l'omnipotence de la Russie.

L'empereur Alexandre pressentait si bien l'avénement de ces principes, qu'il disait, dès 1811, et plus tard au congrès de Vienne à qui voulait l'entendre : « A moins que je meure, je rétablirai la Pologne ; » et que pour lutter de magnanimité avec Napoléon, fondateur du grand-duché de Varsovie, il promettait en 1818 aux chambres polonaises l'adjonction des provinces lithuano-russiennes à la Pologne constitutionnelle. Mais le tzar Nicolas, ce fanatique barbare, qui s'imagine que Dieu est pour quelque chose dans ses calculs d'ambition, n'y consentira jamais de son plein gré. Son caractère avide, défiant, plein d'abîmes, ne se pliera jamais à la nécessité politique la mieux démontrée. Digne successeur d'Yvan IV et de Pierre III par la démence de l'orgueil, il déteste tout ce qui est civilisation, progrès et liberté ; aussi bien la France qu'il honore de sa haine en l'appelant le *monstre révolutionnaire*, que la Prusse savante dont la lumière l'inquiète et le trouble ; aussi bien l'Autriche qu'il tient à ses pieds comme une proie à demi dévorée, que la Turquie qu'il considère comme un obstacle à son idée de prédilection, celle d'un empire universel gréco-slave. Des sciences, il n'accepte que les arts guerriers ; des arts libéraux, que le théâtre ; de la liberté, que les instincts sauvages de meurtre et de désordre qu'il attise contre toute espèce de supériorité sociale : en terrifiant les uns pour assoupir les autres, afin de les écraser tous ensemble. « *Tout ou rien, le monde ou le néant !* » voilà le dilemme inflexible de sa politique, la maxime d'État de la Russie gouvernée par le tzar ; tel est le portrait d'après nature du fils de Paul Ier, de ce prétendu dé-

fenseur de l'ordre, de cette *sanglante idole* qui se fait un piédestal de nos cadavres. Mais tous ceux qui ont rêvé l'empire universel, César, Charlemagne, Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon Ier, bien plus grands par le génie que le tzar, ont vu s'effondrer leur gigantesque chimère; après leur mort, soit dans l'exil, soit dans le cloître, sur le trône ou sous le fer d'un parricide, il n'en est resté que le souvenir des plus grands désastres dans la mémoire des peuples : il en sera de même de Nicolas et de sa monstrueuse utopie.

Ce n'est pas d'un prince pareil que l'on obtiendra jamais la cession spontanée de la Pologne, ou plutôt sa *restitution* ; il faut donc l'y contraindre par le glaive. Mais cette fois, ce sera la *guerre des nations* contre un despote en démence ; la *guerre sainte* entreprise au nom de la justice humaine et divine : la *guerre de la paix universelle*. Qu'on le sache bien ; à ce nom magique de la Pologne, les armes tomberont des mains des Moskovites eux-mêmes, comme elles en seraient tombées en 1831 sur les plaines de Waver et d'Igauié, sans l'odieuse impéritie du gouvernement des cinq, présidé par un ancien diplomate russe, et qui ne sut mettre à profit aucune des circonstances favorables à son triomphe ! Si le nom de la Pologne est populaire en Europe, il l'est bien plus encore parmi les Slaves, qui la considèrent à juste titre comme le labarum de leur délivrance ! Voyez ces milliers de volontaires qui s'enrôlent spontanément sous les drapeaux de la Turquie, pour échapper au knout, à la famine et à la peste, ces trois fléaux que les camps moskovites traînent constamment à leur suite ! Voyez ces Kosaks eux-mêmes, qui semblaient jusqu'aujourd'hui les plus dévoués au tzar par leurs instincts naturels, et qui n'attendent qu'un chef polonais pour revivre dans leur antique indépendance ! Ce sera bien mieux encore lorsqu'il s'agira de délivrer la Pologne, d'abord pour elle-même, ensuite pour tous ses alliés ; on verra l'armée moskovite, cette partie la plus sacrifiée de la nation, se détourner par masses contre le tzar qui l'avait envoyée et qui n'a même plus de pain noir à lui donner ! Qu'on se rappelle que la conspiration russe de 1824, celle de 1828 à Varsovie, et celle plus récente encore de 1849 en Hongrie, se recrutaient presque en totalité parmi les militaires ; que le tiers au moins de l'armée russe est composé de soldats polonais ! Un seul mot jeté dans leurs rangs les ferait tous accourir parmi vous ; enlèverait à l'armée du tzar ses plus vaillants sol-

dats et ses meilleurs officiers, la désorganiserait tellement qu'il la mettrait dans l'impossibilité de combattre : et cet avantage vaut bien l'alliance de l'Autriche ou de l'Allemagne entière !

Voici ce que disait en 1813, vers la fin de sa carrière, M. de Narbonne; lui que Napoléon appelait le plus clairvoyant parmi ses ambassadeurs : « La révolution, trop sanglante dans sa phase de violence, trop abattue et trop servile dans son retour à la raison, a perdu la liberté légale ; la compression des espérances généreuses de la révolution, l'abus de la force et de la guerre, perdra un jour la stabilité en Europe, sans y ramener la liberté! Pour longtemps peut-être, il ne laissera plus au continent que le règne alternatif des grandes insurrections et des grandes armées (1). »

Pour détourner cette éloquente menace du compagnon inséparable de Napoléon dans sa campagne de Moskou, et qui n'est qu'un commentaire de la sublime prophétie de Sainte-Hélène; pour que le tzar soit mis dans l'impossibilité de poursuivre ses projets sur la Turquie et les Indes, il faut que la grande faute de 1812 soit réparée : il faut que l'indépendance de la Pologne soit proclamée dès le début de la prochaine campagne. Le plan de cette guerre n'a pas encore été clairement arrêté ; son objet final est resté flottant dans le vague de mille conjectures différentes : on s'est mis en route, sans se donner rendez-vous au terme du voyage. Aussi, est-elle bien loin d'avoir tout l'élan et la popularité qu'elle prendra tout d'un coup le jour où l'on osera prononcer le nom solennel qui doit lui donner une âme. Mais il est important, dans cette déclaration collective, de ne pas se laisser prévenir par le tzar Nicolas ou ses héritiers. Que la France et l'Angleterre, qui toutes deux y ont le plus grand intérêt, osent vouloir que la Pologne soit, et la Pologne sera! Qu'elles disent au fantôme russe de s'en aller en Asie et de laisser l'Europe en paix! L'abandon de la Pologne a été le triste fruit de leur division ; que son rétablissement soit le résultat logique et le gage de leur alliance!

Quelles que soient les phases différentes de la guerre, la victoire finale appartiendra à la France et l'Angleterre réunies; dût l'Allemagne, par un de ces revirements soudains, si fré-

(1) *Souvenirs contemporains*, par M. Villemain, 1854.

quents dans ses annales, se ranger du côté de la Russie. Mais pour rendre cette guerre éminemment nationale; pour la sanctifier par son but et son principe, pour offrir une digne compensation à tant de sacrifices, il faut lui donner pour objet la Pologne : et pour terme, Smolensk, Kiow et Varsovie! Sans quoi, la victoire leur sera longtemps et chaudement disputée, payée au prix des blessures les plus graves, des plus irréparables déceptions; peut-être même arrachée dans un jour d'effervescence populaire : ceux qui leur disent le contraire sont, à leur insu, les dupes ou les complices de la Russie!

La France de 1855, en combattant pour sa sœur d'adoption, retrouvera l'irrésistible élan de ses grandes journées républicaines, et le glorieux reflet de ses bannières impériales! La Russie se sert contre elle des traités de 1841, pour lui disputer la Turquie; que la France retourne les traités de 1815 contre la Russie, pour lui disputer la Pologne! La Russie prétend exercer sa tutelle sur les grecs-schismatiques d'Orient, qui la repoussent; que la France couvre de sa protection les catholiques et les grecs-unis de Pologne, qui lui tendent les mains et font appel à sa justice! La Russie soulève la Grèce, la Serbie et le Monténégro au nom du tzar orthodoxe; que la France appelle aux armes la Pologne, au nom de l'unité chrétienne et du progrès! Ce sera en même temps un acte de bonne politique et d'excellente stratégie; car c'est le seul moyen d'assurer à l'avance l'infaillibilité de la victoire! Ce sera un magnifique duel entre la civilisation et la barbarie, entre le principe du bien et celui du mal, entre la lumière et les ténèbres; avec la France et l'Angleterre d'une part, la Russie et ses esclaves de l'autre : avec l'Europe pour témoin, et Dieu pour arbitre et pour juge! La brèche du partage fermée, l'Allemagne arrachée à l'ascendant moskovite, les traités de 1815 abolis, l'unité rendue à l'Europe organisée et pacifiée à tout jamais, telles en seront les conséquences; l'issue d'un pareil combat ne saurait être douteuse : Dieu le veut, et l'humanité le désire!

En un mot, par la guerre *circonscrite, diplomatique,* on n'obtiendrait qu'un armistice de quelques jours à Constantinople;

Mais par la guerre *étendue, nationale,* on trouvera la paix durable et définitive dans Varsovie.

II.

La Vieille-Europe, depuis le partage de la Pologne, se trouve dans un état perpétuel de guerre et d'anarchie, qui a fait mentir les généreuses promesses de la révolution française et semé tout l'ancien continent d'éclatants désastres et de ruines lamentables. Cela devait être ; car ce partage, dont les souverains de l'Europe se sont rendus complices, en profitant de nos dépouilles : et dont les peuples, le prenant pour un acte isolé, ont été les témoins impassibles ou les instruments, est une brèche sanglante faite à son honneur et à sa moralité. Il a mis la force à la place du droit ; les anciens intérêts dynastiques à la place des nationalités renaissantes : les sauvages passions du fanatisme à la place des idées d'harmonie et de liberté qui formaient l'essence de l'âme européenne.

Qu'on se figure une grande maison, dont toute une paroi, crevassée par le travail des années, se serait subitement abîmée sans cause apparente ; à travers cette ouverture immense, toutes les intempéries de l'atmosphère : le souffle ardent du Midi, la bise glacée du Nord, les épidémies, les tempêtes, ne cessent d'y porter tous leurs ravages. Cette maison ainsi dévastée, rendue inhabitable, deviendra infailliblement la proie du premier bandit qui aura l'audace ou le bonheur de s'en emparer, pour en faire le repaire impur du crime et de l'esclavage.

Cette maison, c'est l'Europe ; cette paroi tombée, c'est la Pologne.

Tous les habitants de cette vieille maison du progrès et des lumières sentent instinctivement le besoin de sa restauration ; personne n'a le courage de se mettre à l'œuvre : les matériaux sont prêts, personne n'ose organiser leur emploi. Il le faut cependant ; car de jour en jour le danger devient plus pressant : et bientôt, si l'on n'y portait remède, l'édifice tout entier ne serait qu'un informe amas de décombres.

De même, tout décline en Europe ; les mœurs, les croyances, les idées : ses arts industriels, ses conquêtes scientifiques, transportent sa puissance et sa richesse aux mains des nations barbares, et leur donnent une arme de plus contre la civilisation qui les a produits. Le despotisme sous toutes ses formes, la guerre avec tous ses fardeaux, l'anarchie avec tous ses

prestiges, semblent vouloir y fixer leur domaine, en ramenant avec eux les ténèbres et l'abjection du moyen-âge. Il est temps que l'Europe lève un regard sérieux et profond sur son avenir; qu'elle rejette loin d'elle ce remords intolérable qui depuis trois quarts de siècle pèse sur sa conscience; qu'elle referme cette brèche toujours béante, à travers laquelle son repos et sa dignité se sont évanouis; qu'elle secoue ce rêve de sang qui paralyse sa force vitale, déshonore son histoire, énerve et dégrade sa pensée : et qui fait tourner tous ses efforts de régénération au profit de la compression intérieure ou de la tyrannie étrangère. Ce n'est qu'à cette condition rigoureuse qu'elle pourra se relever de sa déchéance morale et de sa désunion politique; et ce n'est qu'en rendant à la Pologne son droit à l'indépendance qu'elle maintiendra pour elle-même son droit à la réhabilitation.

Ce droit primordial, imprescriptible, indépendant d'aucun fait, antérieur et supérieur à toute force, que toute nation possède, celui de se gouverner elle-même, d'après sa propre volonté, de s'appartenir à elle-même, ce droit, disons-nous, n'a jamais été transféré ni abandonné par la Pologne. Elle a toujours protesté contre sa violation; soit légalement, quand elle pouvait encore parler, dans ses diètes de 1768, de 1773, de 1788, de 1793, de 1812 et de 1830; soit les armes à la main, par la confédération de Bar en 1768, par la campagne de 1792, par l'insurrection nationale de Kosciuszko, sur tous les champs de bataille de la république et de l'empire français, par son soulèvement de Varsovie en 1830, de Krakovie en 1846, de Posen en 1848 : elle proteste continuellement mais en vain, par son martyre, par son émigration, par ses appels successifs aux peuples de l'Europe. Après l'explosion populaire du 29 novembre 1830 à Varsovie, la diète polonaise, pour consacrer cet acte de justice nationale, a publié un Manifeste qui se terminait par les mémorables paroles que voici : « Si la liberté de la Pologne doit succomber sous les ruines de ses villes et les cadavres de ses défenseurs, notre ennemi ne régnera que sur des déserts; et tout bon Polonais emportera cette consolation que, si le ciel ne lui a pas permis de sauver sa propre patrie, il a du moins, par ce combat à mort, mis à couvert *pour un moment*, les libertés de l'Europe menacée. »

Ce manifeste, sanctionné par l'*unanimité* des deux cham-

bres réunies dans la séance du 20 décembre 1830; confirmé par l'acte de déchéance du tzar Nicolas et de ses descendants, prononcée le 25 janvier 1831, n'a jamais été renié par les représentants, ni désavoué par la nation polonaise: sa pensée se maintient donc jusqu'aujourd'hui dans toute sa vigueur originelle.

Quand la Pologne succomba dans sa lutte désespérée de l'année suivante, sous la complicité persistante des trois cours de Russie, de Prusse et d'Autriche, une grande partie de la nation et de l'armée, préférant les souffrances de l'exil au joug de l'autocrate, constitua *l'Émigration polonaise.* Cette représentation sommaire du peuple polonais, disséminée sur la terre étrangère, fut encore l'expression militante de la pensée finale de son manifeste. Après de nouveaux mais infructueux efforts en 1833, 1846, 1848 et 1849, cette phalange s'est grossie d'une nouvelle levée de proscrits; qui ne craignant pas de quitter la terre natale, le foyer domestique, les joies de la famille: tous ces biens plus chers que la vie, n'ont d'autre souhait et d'autre espérance que de rapporter à la Pologne le drapeau glorieux et sans tache des anciens légionnaires du Pô, du Tibre, du Danube, de Saint-Domingue, du Tage, du Rhin, de la Moskowa et de Paris.

On voit dans cet héroïque essaim, appelé par nous la *nouvelle Émigration*, des volontaires de tout rang, à peine sortis de l'adolescence, prêts à braver tous les périls des batailles, à se dévouer au salut de leur patrie; et la *Légion polonaise*, déjà projetée par les gouvernements de France et d'Angleterre, en vue de la délivrance de la Pologne, ne manquera, certes, ni de chefs, ni de combattants. Cette légion se recrutera chaque jour de tous les Polonais enrôlés forcément par la Russie et composant environ un tiers de son armée; ainsi que de tous les volontaires affluant du pays.

L'Émigration polonaise, au milieu des graves éventualités du moment, du réveil imprévu des tendances européennes, ne pouvait garder le silence; elle se devait à elle-même, elle devait à la Pologne qu'elle représente, comme elle le doit à l'Europe entière, d'élever sa voix vers les peuples qui la connaissent, qui l'ont jadis saluée de leurs acclamations fraternelles, pour leur faire connaître sa pensée; elle leur parle au nom de sa nation enchaînée, parce qu'elle-même est libre, et comme telle, elle avait le devoir de parler; elle leur parle au nom de

l'intérêt général, au nom de l'humanité : convaincue profondément qu'une fois délivrée de l'oppression, la Pologne ne la démentira pas, car elle se démentirait elle-même et perdrait la raison de son existence.

L'immense majorité de cette émigration, résumant en elle tous les éléments de la vie nationale, n'a jamais cessé de professer les principes formulés dans l'immortelle constitution du 3 mai 1791; développés dans les assemblées de 1812 et de 1831, savoir :

« 1° Que la Pologne veut et doit être une nation indépendante, qu'elle possède assez de force pour la devenir par l'insurrection nationale ;

» 2° Que cette insurrection aura pour objet d'arracher la Pologne entière, dans ses anciennes limites, à la domination étrangère ;

» 3° Qu'elle rendra justice à tous et notamment à la classe la plus souffrante et la plus nombreuse, celle des paysans et des journaliers : en les faisant participer à toutes les récompenses et immunités destinées aux futurs libérateurs du pays. »

Qui ne connaît les éminents services rendus par notre patrie, à la cause du progrès et des lumières, dans les temps écoulés? Sentinelle avancée de la civilisation chrétienne en Orient, elle a rempli jusqu'au dernier moment, elle remplit encore aujourd'hui, la mission tutélaire qui lui fut assignée par la Providence; cent-vingt incursions de Tatars, éteintes sur nos plaines, se dresseraient au besoin pour l'attester. Pendant huit siècles, la lance au poing, le harnais à l'épaule, nos aïeux ont soutenu la paix de l'Europe; ont protégé ce mouvement d'élaboration intérieure qui a fait jouir les peuples de l'Occident de tous les fruits de l'intelligence et de la grandeur nationale. La Pologne seule peut revendiquer l'honneur de les avoir préservés de la barbarie, en désarmant et civilisant les races du Nord, à demi sauvages, par sa parole, par son exemple, par son épée ; en sauvant la chrétienté sous les murs de Vienne, par le glaive de Jean Sobieski; en donnant à la France la Lorraine, avec sa frontière allemande, héritage de Stanislas Leszczynski ; en l'initiant aux bienfaits d'un gouvernement populaire, dont elle offrait le modèle dès le quinzième siècle : tandis que tous ses voisins étaient encore agenouillés sous la lourde férule de la féodalité. Elle a nourri l'Europe de sa pensée, comme de ses moissons; elle a donné une impulsion

puissante au développement des sciences par le génie de son Kopernik, dont le système solaire a dégagé des ténèbres scolastiques du moyen âge, et fondé sur des bases réelles tout l'édifice du savoir moderne. Ces services ne sont plus ignorés de personne ; et l'Europe ne saurait les renier qu'en se reniant elle-même : ils n'ont d'équivalents, dans le présent et le passé, que l'indifférence odieuse et l'oubli fratricide dont l'Europe s'est rendue coupable à l'égard de la Pologne, en la laissant partager par ces mêmes barbares qu'elle avait tant de fois vaincus pour la défendre. Dirai-je les cruautés sans exemple que les trois cours spoliatrices ont exercées sur leur victime, depuis cette honteuse époque jusqu'à nos jours ? Dirai-je les persécutions inouïes dont elle fut l'objet pour son attachement à la foi de ses pères, pour son amour de la terre natale, pour sa valeur dans les combats ; pour toutes ces grandeurs de l'âme polonaise qui l'ont recommandée à l'admiration et aux respects de tous les peuples ? Dirai-je ses temples profanés, ses évêques et ses prêtres déportés en exil, ses patriotes traînés sur les échafauds, ses enfants enlevés par milliers des bras de leurs mères; toutes ces atrocités enfin, qui nous font rougir de ce dix-neuvième siècle : et qui feraient douter de la Providence et de l'humanité, si elles ne devaient pas entraîner après elles justice et réparation ! Ces faits innombrables auxquels naguère encore l'Europe ne croyait pas ou feignait de ne pas croire, ont été consignés dans un acte solennel ; dans l'allocution du pape Grégoire XVI au consistoire des évêques du 22 juillet 1842, accompagnée de pièces officielles d'une incontestable autorité : ils ont été entendus par la chrétienté tout entière, et l'indignation unanime qu'ils ont soulevée se traduit aujourd'hui en une croisade de liberté contre la Russie. Mais qui saurait énumérer toutes ces victimes obscures disparues soudainement, la nuit, du sein de leurs familles ; transportées à l'extrémité du monde, perdant leur nom, leur individualité humaine, marquées d'un numéro, d'un chiffre signifiant le tzar, enrôlées dans les régiments du Kaukase ou bâtonnées au fond des casemates : et mourant, prisonniers anonymes, sous les traits empestés d'un ciel de feu, plus rude et plus inclément encore que les flèches empoisonnées des barbares ! Ce tableau est loin d'être chargé, du fond de notre âme et de notre conscience nous attestons sa réalité ; il atténue plutôt qu'il n'exagère les souffrances incessantes de la Pologne

chrétienne, trahie et vendue par l'Autriche, ce Judas des Slaves : mise en croix entre la Russie schismatique et la Prusse protestante, comme le Christ entre les deux larrons ! Jamais, depuis la persécution romaine aux jours de Domitien et d'Héliogabale, le ciel et la terre n'avaient été attristés par l'aspect de pareilles tortures infligées à tout un peuple de martyrs, par toute une horde de bourreaux et de tourmenteurs ! Depuis 1830 seulement, le nombre des suppliciés de notre pays suffirait pour consacrer à jamais son droit souverain à l'indépendance ; pour faire de la cause polonaise la cause de l'humanité : la cause sainte de tous les peuples !

Pour ôter tout prétexte d'ignorance et de doute à l'Europe chrétienne, voici quelques traits principaux de ces actes de la Pologne, depuis le 8 septembre 1831 ; tracés avec le sang et les larmes de toute une génération :

En 1832, après l'expatriation forcée des débris de l'armée et de la représentation nationale, régime militaire avec tous ses abus et ses violences ; suppression de toutes les formes légales et des garanties émanant du traité de Vienne, promulgation des statuts soi-disant organiques à la place de la charte constitutionnelle, état de siége dans tout le pays ;

En 1833, pendaisons de Varsovie et de Lublin, fusillades de Vilno, après la tentative échouée de Joseph Zaliwski ; martyre d'Arthur Zawisza, de Szpek, de Michel Wolowicz, des soldats polonais immolés sous le knout à Kronstadt, pour n'avoir pas voulu changer de religion ; fermeture des établissements d'instruction élémentaire, abolition de l'université de Varsovie, et translation de sa bibliothèque à Saint-Pétersbourg ;

En 1834, déportation en masse de la noblesse et des patriotes en Sibérie, condamnations aux travaux forcés dans les mines de l'Oural, à l'armée du Kaukase, à la colonisation des provinces asiatiques, arrestations et tortures inquisitoriales dans les forteresses de Zamosç, de Modlin et de Bobruysk ; recrutements extraordinaires, dégradations, confiscations des biens des émigrés, tous les désordres du despotisme triomphant et rassuré, deux cent mille victimes au moins, et 600 millions de francs résultant des confiscations ;

En 1835, inauguration de la citadelle de Varsovie, mémorable discours de Nicolas à la municipalité de cette ville ;

En 1837, abolition du rit grec-uni, et conversion forcée au rit schismatique ; la persécution religieuse recommence, mar-

tyre des prêtres et des religieuses, surtout en Lithuanie ; suppression de l'université de Vilno et fermeture de sa bibliothèque, les juifs eux-mêmes deviennent suspects et se voient condamnés à toutes sortes de honteuses vexations ;

En 1839, martyre de Simon Konarski, à Vilno ; déportation de plusieurs propriétaires pour avoir voulu, d'après l'inspiration de cet illustre patriote, affranchir leurs paysans ; destruction incessante et systématique de l'enseignement public et de la langue nationale, par une série d'oukases de 1836 à 1847 ;

En 1844, martyre de Seiégenny, digne prêtre selon l'Évangile, voulant expliquer au peuple la parole du Christ et la mettre en œuvre ; police secrète avec toutes ses ténébreuses dénonciations et ses perquisitions infernales ; tyrannie d'une soldatesque effrénée, surtout dans les grades supérieurs, s'exerçant sur les villes et les campagnes; impôts hors de proportion, excitation à la haine et au mépris entre les citoyens, tendant à provoquer à la guerre civile ;

En 1846, exemple et conseils donnés au gouvernement autrichien pour l'organisation des massacres de Gallicie : destruction de la république de Krakovie, dernier abri de la nationalité polonaise, et silence ou même assentiment tacite de la plupart des cabinets européens. . . . .

. . . .

Voilà dans toute sa réalité cette page du martyrologe des temps modernes, glorieuse pour la Pologne, infamante pour ses bourreaux, et dont chaque ligne remplit tous les cœurs honnêtes d'amertume et de douleur ! . . . .

Et l'Europe, qu'a-t-elle fait, qu'a-t-elle tenté de faire en face de cette hécatombe sans cesse renouvelée ? de cet holocauste toujours fumant, et ne pouvant dévorer sa victime? Comment a-t-elle payé sa dette à la Pologne ?

L'Europe l'a jetée avec une froide et cruelle résignation aux pieds de son bourreau ; en lui disant : « *Chacun pour soi !* » Opprobre et malheur ! Tandis que la Pologne se débattait sur son lit de torture, l'Europe ingrate, oublieuse de son passé, insouciante de son avenir, avait à peine une aumône à jeter à ses enfants proscrits ! Livrée à sa fiévreuse activité matérielle, aux seules jouissances de la chair, il lui importait peu de conserver son honneur, pourvu qu'elle conservât sa richesse ! Elle étouffait à plaisir la voix de sa mauvaise conscience pour pouvoir prolonger d'un jour, d'une heure encore, cette existence de

débauche et d'impudeur que le système de la paix à tout prix lui avait donnée, afin de complaire à ses penchants! La triste république de 1848, qu'a-t-elle voulu faire pour répondre à la spoliation de Krakovie? Elle ne songeait à rétablir la Pologne qu'à son jour et à son heure; comme si une cause juste et sainte n'était pas de toutes les heures et de tous les instants: comme s'il pouvait être une France libre avec une Pologne esclave, comme si le sang de la Pologne ne criait pas vengeance! L'Europe n'a jamais prêté qu'une oreille impatiente à cet immense cri de douleur qui, du fond de l'Orient, venait troubler ses rêves; il fallait qu'elle se vît menacée dans ses plus chers intérêts, dans ses relations industrielles: il fallait qu'elle sentît le glaive de Nicolas sur sa tête, pour se réveiller enfin de son inexplicable torpeur!

Mais, que dis-je! l'Europe elle-même a coopéré au martyre de la Pologne, en applaudissant à sa défaite; en proférant sur elle, par la bouche d'un soldat diplomate, ce sinistre blasphème, dans la honte duquel s'est écroulée la monarchie de Juillet: « *L'ordre règne à Varsovie!* » En disant avec lui, ou en le laissant dire publiquement, officiellement, que la Pologne n'était plus qu'un cadavre! Mais qui donc a le droit de condamner à mort les peuples, avant qu'ils ne soient réprouvés de Dieu! Est-ce un cadavre que ce corps indestructible qu'on a besoin de cramponner à tous ses membres, de dépecer par lambeaux comme dans un immense charnier, de faire garder par deux cent mille soldats, pour l'empêcher de se dresser debout, et d'étouffer, dans un suprême effort de désespoir, les bourreaux lassés de le frapper! Est-ce un cadavre que cette Pologne intelligente, dont la pensée toujours active produit à elle seule plus de monuments littéraires que tous les États du tzar moskovite, couvrant la septième partie du globe! Est-ce un cadavre que cette mère féconde qui, oubliant ses immenses douleurs, enfante sans cesse de nouvelles légions d'émigrés pour tous les peuples de l'Europe combattant au nom de la liberté! Est-il un seul combat livré pour elle depuis un siècle où la Pologne n'ait envoyé ses plus nobles enfants! Répondez, pays de France, d'Italie, de Hongrie, antiques bords du Nil, âpres sommets du Kaukase, forêts du Nouveau-Monde; vous nous connaissez, vous avez vu briller nos armes, palpiter nos aigles, vous savez si la Pologne est vivante, si la vie est énergique, généreuse, inépuisable; car dans tout l'univers, elle a gravé son

nom en traits indélébiles : car dans tout l'univers, elle a semé nos ossements qui doivent, comme les dents du dragon, engendrer, pour elle et pour vous, des héros, des martyrs et des libérateurs ! Oui, nous l'attestons en face de Dieu et des hommes ; avec toute la ferveur d'une conviction religieuse : LA POLOGNE EST VIVANTE, autant et plus vivante que l'Europe elle-même, parce qu'elle a foi dans son salut ! parce que, supprimée comme État, elle existe, pense, agit comme peuple, comme nation, comme armée ! LA POLOGNE EST VIVANTE, parce que son sang toujours nouveau ne cesse de se répandre et de sanctifier la terre, comme une rosée de martyre et de rédemption ! LA POLOGNE EST VIVANTE, parce que nous, ses enfants, ses soldats, ses apôtres, nous vivons pour attester sa vie !

Rien ne meurt, excepté ce qui veut mourir ; or, la Pologne ne veut pas mourir : elle veut vivre d'une vie nouvelle, supérieure, pour la gloire et le bonheur de tous ! Les épreuves qu'elle a traversées, loin de l'abattre, ont élevé son âme, ont rendu sa vitalité plus robuste, ont exalté, raffermi le sentiment national. Il en est ainsi de tous les peuples qui se sentent dans l'âme une part de l'inspiration divine ; la Russie seule, une fois morte, ne revivra plus jamais : car son âme, c'est le néant !

Mais non-seulement la Pologne n'est pas morte, la Pologne ne peut pas mourir ; elle est impérissable : parce qu'elle porte dans son sein le feu céleste qui doit régénérer le monde !

Son âme est indestructible, immortelle, comme le Verbe divin dont elle émane ; et cette âme rendra la vie à tout le genre humain racheté par son supplice !

ELLE VIVRA ! car le jour de sa délivrance, sera le jour de la délivrance universelle !

ELLE VIVRA ! comme l'Angleterre, la France, la Turquie, l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, qui toutes trouveront dans l'affranchissement général leur part d'indépendance et de liberté !

ELLE VIVRA ! souveraine par le martyre, et sacrée par son propre sang !

Supposer le contraire, ce serait commettre une impiété contre l'Esprit de Dieu, dont le Christ des peuples est le dépositaire parmi les peuples !

Ce serait nier la Justice, c'est-à-dire nier Dieu !

Que si même elle était abandonnée par tous les peuples, elle

vivrait cependant; mais de cette vie de désespoir et de vengeance qui ferait retomber son sang sur la tête de ceux qui l'auraient condamnée à mourir : la Pologne morte et la Russie vivante subjugueraient l'Europe, l'Asie, le monde!

On n'anéantit pas un peuple ni une idée dans l'espace de quelques générations; il n'y a qu'un despote en démence qui puisse concevoir le projet de l'assassiner! Après quelques années le fer s'émousse, la corde s'use, le sang se renouvelle; le peuple soulève la pierre sépulcrale : l'idée plus radieuse que jamais sort de sa tombe en déployant ses ailes, et s'élance vers l'infini!

Pour que l'Europe se ressaisisse et redevienne elle-même; pour qu'elle ait le droit d'imposer silence à toutes les passions de haine et de jalousie qui cherchent à étouffer ses instincts traditionnels d'autorité populaire et de vraie liberté, il faut qu'elle remonte à la source même du mal qui la ronge et la dévore; il faut qu'elle reprenne en sous-œuvre et d'un commun accord, la tâche indignement abandonnée par l'ancienne monarchie, méconnue par la république, à peine ébauchée par l'empire, et enfin ouvertement trahie par les deux détestables régimes de 1830 et de 1848 : il faut qu'elle relève cette paroi démolie tournée vers l'Orient et le Nord, si nécessaire à son existence, en lui donnant pour bases les conditions indispensables de l'équilibre et de la solidité. Il faut qu'elle se dégage de la vieille routine des transactions diplomatiques avec les puissances absolues qui l'ont toujours impitoyablement sacrifiée : à Bâle, en 1795; à Campo-Formio, en 1797; à Tilsitt, en 1807; à Schœnbrunn, en 1809; à Vienne, en 1815; à Paris, en 1830 (1). D'ailleurs, qu'a-t-elle gagné à cette longue ingratitude? Plusieurs révolutions manquées, des guerres désastreuses et sans résultat, des secousses incessantes, terribles, qui l'ont quittée plus faible, plus troublée et plus découragée qu'elle n'était auparavant; et qui ne lui laisseraient entrevoir dans l'avenir d'autre perspective que l'anarchie ou la servitude. L'Europe n'a pas d'autre moyen d'échapper à l'une et à l'autre, d'assurer sa paix et sa liberté, qu'en délivrant la Pologne; premier échelon vers un ordre de choses meilleur, vers une organisation

(1) Nous devons aujourd'hui, pour la vérité historique, ajouter à cette énumération la date funeste du 31 mars 1856.

définitive : car IL N'Y AURA JAMAIS NI PAIX, NI LIBERTÉ POUR L'EUROPE, SANS UNE POLOGNE INDÉPENDANTE.

La vieille politique ne peut tout au plus que constater le fait de l'indépendance polonaise; mais le produire, jamais! La guerre existe, tant qu'il y a un seul Polonais et le tzar; or, il est plus facile de supprimer le tzar que de supprimer la Pologne. C'est une question qu'il est impossible d'éteindre; qu'il n'est plus même permis d'ajourner : éloigner une question capitale, ce n'est point la résoudre, c'est souvent la rendre insoluble.

La discussion des deux principes d'ordre et de liberté ne peut être également résolue qu'à ce prix; une juste balance ne saurait être établie entre les instincts démocratiques des temps modernes et l'autorité, avant que cette grande question nationale ne soit vidée. Comment parler en effet d'une trêve entre le pouvoir et la liberté dans certains États dont tous les fonctionnaires sont d'une nation et tous les administrés de l'autre? C'est inadmissible; dans un pareil conflit il n'y aura jamais que désordre et souffrance : toute cause de révolution étant, au fond, dans une nationalité comprimée par une autre. *La France*, dit le tzar Nicolas, *est un pays qui ne sait être ni libre ni esclave.* » Si cette parole de haine peut avoir une apparence de vérité, c'est parce que la France est solidaire de l'Europe, ces dernières années ne l'ont que trop bien démontré, à l'intérieur et au dehors; c'est qu'il ne peut pas y avoir de France libre avec l'Europe esclave : c'est qu'il ne peut pas y avoir d'autorité entourée de respect en France lorsqu'elle ne l'est pas ailleurs. La France est le cerveau de l'Europe; elle pense et sent pour elle : toutes les souffrances de ce grand corps viennent s'y refléter, comme dans l'organisme humain où tous les nerfs viennent aboutir au cerveau. Comprimer ce foyer de la pensée et de la volonté; l'amortir ou l'éteindre : ce n'est pas la manière de guérir les souffrances du corps tout entier. Rendez l'Europe heureuse, en donnant satisfaction au principe national; et vous n'aurez plus besoin d'exagérer le principe de l'autorité : parce que vous n'aurez plus de luttes à subir contre les colères et les impatiences de l'esprit révolutionnaire.

On a dit que la Pologne est impopulaire en France, *comme la liberté*; nous acceptons le mot et la comparaison : car nous n'admettons pas que la liberté, malgré l'abus que l'on a pu faire de son nom, puisse jamais devenir impopulaire ailleurs

qu'en Russie. Sans doute, les libéraux d'avant, pendant et après 1848, ont cruellement abusé de ces deux noms identiques; mais à qui la faute? Est-ce la Pologne ou les émigrés qui ont évoqué la fatale journée du 15 mai? Est-ce la Pologne ou les émigrés qui ont appelé sur la France les orages de juin et de septembre? Est-ce la Pologne ou les émigrés qui furent l'objet des agitations verbeuses et stériles des deux assemblées? Mais nous étions tous absents alors; nous avions tous volé vers notre pays, sur les belles paroles du chef du gouvernement, proclamant : *« que les portes de Krakovie nous étaient ouvertes*, etc. » Il faut rendre à chacun, dit l'Évangile, selon son droit et ses mérites; ces souvenirs funestes, nous n'en acceptons pas la responsabité : nous les avons désavoués en notre nom et au nom de notre patrie (1). Ne faut-il pas plutôt attribuer cette défaveur passagère qui, depuis quelque temps, s'attache à notre cause, à cette défaillance qui s'empare de l'esprit humain après toutes les grandes crises poliques? Mais la cause polonaise ne saurait en être atteinte; pas plus que le dogme chrétien n'a été atteint par les excès de l'inquisition et du jésuitisme : pas plus que la liberté elle-même n'a été atteinte par les divagations des rhéteurs et des philosophes. Elle survivra, certes, à son impopularité d'un jour, comme elle a survécu à son martyre d'un siècle. Pologne, selon nous, ne veut pas dire *violence* et *révolution*, Pologne veut dire *justice* et *nationalité*; la cause polonaise n'est pas, selon nous, une arme de parti, un moyen d'ambition : elle est un principe inviolable, une nécessité universelle.

L'Europe, tant de fois sauvée par l'ancienne Pologne, doit payer sa dette à la nouvelle, sous peine de périr elle-même. En le faisant, elle résoudra l'indéchiffrable question d'Orient, cette éternelle énigme de sphinx pour les Œdipe de sa vieille politique. D'ailleurs, espérer le maintien de l'intégrité de l'empire turk, en laissant la Pologne sous le joug moskovite, c'est vouloir le but, en rejetant le moyen. C'est le tzar lui-même qui la provoque, qui la défie; il faut que l'Europe lui réponde en disant : Je veux avoir la Pologne qui me manque, cet organe robuste, ce membre indispensable, si longtemps mutilé, écrasé, et du premier coup, sa victoire est certaine, la balance incline

(1) Voyez le *Courrier français* du 25 mai 1848; AU PEUPLE DE PARIS (ENVAHISSEMENT DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE) : pag. 141.

de son côté! L'Europe ne se sentirait-elle pas ce courage? Est-ce que le tzar est réellement aussi fort qu'il le pense? Est-ce qu'il possède un autre levier que son or et ses mensonges? Est-ce que la France et l'Angleterre n'ont pas plus de puissance morale et matérielle que la Russie? Est-ce que la Pologne et la Turquie n'ajouteraient pas à ce qui leur manque encore? Est-ce que l'Europe est destinée à périr sous une nouvelle invasion de barbares?

La Pologne abandonnée, c'est le vampire asiatique terrassant la vie européenne; ce sont 100 millions d'esclaves, obéissant à une pensée, à une parole, à un geste; écrasant, *même contre leur gré*, par leurs masses compactes, le reste de l'Europe, où tout devient glacé, désert, immobile, comme la Russie; c'est le schisme grec avec le tzar à sa tête, dominant le catholicisme et le protestantisme; c'est la Turquie arrêtée dans son essor de rénovation, déchirée par le fanatisme, démembrée par l'Europe ou plutôt conquise par la Russie; c'est l'Allemagne à jamais enchaînée à la volonté du tzar, c'est l'Italie, la Hongrie, rivées à leurs fers, et replongées dans leurs cachots : la France envahie, l'Angleterre gravement menacée.

La Pologne délivrée, c'est l'Europe victorieuse; et alors, tout renaît, tout se ranime : les arts, les sciences, l'industrie, le commerce, la richesse, au sein de la paix à jamais raffermie, de la liberté mesurée à l'intelligence, du bonheur individuel et général. Plus de guerre possible, car plus de conquête réalisable; plus de lutte internationale, car toutes les nations sont indépendantes et jouissent des mêmes droits. C'est le tzarisme contenu, limité dans son essor, peut-être anéanti. C'est la race polonaise rétablie dans son intégrité territoriale, donnant la main à toutes les races slaves et les émancipant à son exemple; d'un côté, ravivant les nationalités bohême, croate, slovaque, illyrienne, serbienne, bosniaque, et les fondant dans un lien fraternel; de l'autre, relevant la malheureuse Russie de son affaissement, de sa stupeur, et la rendant européenne; préparant pacifiquement, progressivement, par les tendances naturelles, ce magnifique édifice des ÉTATS-UNIS D'EUROPE, posé sur le trépied *slavo-romano-germanique*; synthèse grandiose dont les proscrits polonais ont été les premiers apôtres, et dont la réalisation est réservée à l'avenir de tous les peuples : système aussi simple et sublime que le système solaire d'après

Kopernik, où toute chose est à sa place et se meut librement, spontanément, en obéissant à la loi générale d'attraction.

Voilà les deux perspectives que nous montrons à l'Europe ; voilà les deux chemins qui s'ouvrent devant elle : l'un mène au noir abîme de la toute-puissance asiatique, l'autre, aux riantes régions de la paix, du bien-être, de l'harmonie universelle, en un mot, à la fédération européenne. L'heure providentielle a sonné ; l'Europe est encore libre de choisir : elle ne le sera plus lorsque les négociations rompues auront renoué leurs trames homicides. Il ne faut pas que Constantinople, son palladium, puisse jamais être touché par la main du tzar moskovite !

« Celui qui y règnera, *sera le vrai souverain du monde,* » écrivait le tzar Pierre dans son célèbre testament.

C'est ce que pensait aussi Napoléon, lorsqu'il disait à Sainte-Hélène, trop tard malheureusement pour la liberté de l'Europe et la sienne :

« D'après le cours naturel des choses, dans quelques années la Turquie tombera au pouvoir de la Russie...

» Si jamais la France et l'Angleterre s'allient de bonne foi, ce sera pour empêcher l'exécution de ce projet; *mais cette alliance même ne suffirait pas...*

» Je vois dans l'avenir plus loin que les autres : aussi, je voulais opposer une barrière à ces barbares, *en rétablissant la Pologne...* »

Et nous, ses enfants, nous qui croyons à son avenir au sein de l'Europe régénérée ; désirant avant tout faire accepter la Pologne comme un des éléments, sinon comme l'élément capital de la guerre, nous répétons le cri que nos glorieuses légions faisaient retentir en remettant le pied sur le sol de la patrie :

« LA POLOGNE NE MOURRA PAS ! »

III.

La nation polonaise est une muraille vivante, établie entre la me Noire et la Baltique, et séparant l'Europe de l'Asie. Cette muraille, incessamment minée par le flot des barbares, a fini par s'écrouler vers la fin du dernier siècle, en couvrant

deux tiers du monde de ses éclats. Pénétrant aussitôt par cette brèche, le flot des barbares s'est répandu sur l'Occident et le Midi ; pour y déployer ses tentes comme aux jours d'Attila, pour rançonner les villes, incendier les moissons, traîner le peuple en esclavage : et puis, chargé de monceaux d'or, de dépouilles sanglantes et de malédictions, pour refluer vers sa source asiatique.

Aujourd'hui, le voilà qui cherche une troisième fois à se faire jour en Europe, par la route de Constantinople ; mais cette fois, c'est pour ne plus la quitter ; il veut y fixer sa demeure, lui dicter des lois selon sa nature, lui donner des souverains de sa race. Si la pensée barbare du chef orgueilleux de ces barbares devait prendre corps et chair, dans quelques années on verrait des rejetons orthodoxes de sa famille, installés sur les trônes principaux de l'Europe ; à l'Orient, ce serait l'impérieux Constantin ; au centre, sans doute un Leuchtenberg ; à l'Occident, le grand-duc Alexandre, le tzaréwitch aux manières exquises, prototype vivant de son oncle, qui lui aussi rêvait de se faire couronner à Paris et sacrer à Rome : et qui l'aurait fait au détriment de ses alliés, si la Prusse et l'Autriche avaient osé lui servir de parrains ou de complices. On se souvient avec quelle superbe complaisance le tzar Alexandre prêtait l'oreille aux discours académiques, le saluant aux portes même de la ville conquise des noms de sauveur et de libérateur !

Ces enseignements ne sont pas perdus pour le tzar Nicolas, le souverain voyageur ; il ne se plaît, comme Charles-Quint, que dans les États de ses voisins : et croit être chez lui du Portugal jusques en Chine. La Turquie absorbée ne serait pour lui qu'une première étape ; la seconde, serait l'Autriche ; la troisième, la France ; la quatrième enfin, l'Angleterre où les descendants de Ruryk, les fils du bandit varègue, iraient saluer leurs demi-frères, les vainqueurs normands du Livre-d'Or, héritiers féodaux de Guillaume le Conquérant.

Il y a donc un intérêt commun à relever cette digue abattue ; à la reconstruire plus forte et plus compacte que jamais, afin de contenir le flot barbare dans ses limites, en lui disant comme Dieu dit à l'Océan : « *Tu n'iras pas plus loin !* »

Sur quel plan cette muraille doit-elle être reconstruite ? Évidemment sur un plan national, qui lui permît de rallier autour d'elle et de centraliser les Slaves. La Pologne telle que

nous la souhaitons, telle qu'elle doit être, pour accomplir cette mission qui doit lui donner la force et la durée, possède dans son sein tous les éléments nécessaires : son existence indépendante de douze siècles en est une infaillible garantie. L'Europe moderne ne la connaît que par ses malheurs ; mais nous, ses enfants, ses soldats, sa parole active, nous la connaissons autrement encore : et par les gloires de son passé, nous présumons de la grandeur de son avenir.

En effet, aussi haut que nous puissions remonter dans la nuit des âges, nous trouvons que les vastes plaines désignées par l'antiquité du nom de pays Scythes ou Sarmates, furent peuplées par des tribus originaires de l'Inde (probablement de la caste guerrière) qui, après avoir traversé le Kaukase, où leurs traces sont toujours vivantes, vinrent s'établir entre la mer Noire, la Baltique et l'Adriatique. Le nom générique de cette race, PEUPLE SLAVE, est dérivé de l'indien *çrava*, PAROLE ou *renommée*; en polonais SLOWO et *slawa*, le VERBE ou la *gloire*. C'était donc la race parlante et glorieuse, le peuple des assemblées publiques et des batailles. Une fraction notable de ces tribus, après avoir franchi les Balkans, ou le mont Hémus des anciens, sous la dénomination de Pélasges, alla peupler la Grèce, plus tard conquise par les Hellènes ; une autre, en s'avançant des bords de l'Adriatique, le long du littoral italique, alla fonder les colonies pélasgiques de la Grande-Grèce : sur lesquelles Rome ancienne vint asseoir sa puissance (1). Une grande partie de la Turquie d'Europe, de l'empire d'Autriche, de l'empire moskovite et les régions orientales de la Prusse moderne, sont des pays slaves. Cette race occupe donc l'immense portion de l'Europe et de l'Asie, qui s'étend de l'Adriatique à la mer Glaciale, et de la mer Caspienne à la Baltique. Au centre de toutes ces populations indo-slaves, autochthones dans tout le territoire qu'elles possèdent, se trouve la Pologne, l'ancienne Léhie, établie le long du cours de la Vistule (le fleuve VANDALUS des anciens), depuis sa naissance dans les Karpathes jusqu'à son embouchure dans la Baltique. Les deux premiers grands États slaves qui se constituèrent au moyen âge, furent la Pologne et sa voisine la Lithuanie, admise par son apostolat à l'illumination chrétienne. Au quatorzième

(1) Voyez HÉRODOTE, liv II.

siècle, elles se réunirent par un pacte volontaire, en une fédération librement consentie, saintement observée jusqu'à l'heure du partage, et formèrent une des nations les plus considérables et les plus respectées du continent européen.

Leur territoire uni comprenait au nord-ouest, du côté de l'empire germanique, la Pologne proprement dite, la Silésie, la Poznanie et la Mazovie; et sur la Baltique, près de l'électorat de Brandebourg, la Poméranie, l'enclave dite Prusse-polonaise et la Warmie: c'est-à-dire la GRANDE-POLOGNE, avec Posen et Varsovie pour capitales;

Au nord-est, le long de la Baltique et de la Dzwina, c'étaient la Samogitie, la Kourlande, la Livonie-polonaise, la Russie-Blanche et la Russie-Noire ou Polésie: c'est-à-dire le GRAND-DUCHÉ DE LITHUANIE, avec Vilno pour centre;

A l'orient et au sud, près de la mer Noire et du Dniester, c'étaient la Petite-Russie, Czerniéchow, les Kosaks du Dniéper, l'Ukraine et la Podolie: c'est-à-dire les TERRES-RUSSIENNES, avec Kïow pour métropole, l'ancienne ville des *Polaniens*;

Au sud-ouest, le long des Karpathes, c'était la Russie-Rouge, l'ancien royaume de Vlodomérie et de Halitz ou la Gallicie: c'est-à-dire la POLOGNE-MINEURE, avec Léopol et Krakovie pour capitales.

Ajoutons-y, pour mémoire, que vers le nord, les deux villes libres de Pskow et de Novogrod la Grande; et vers le sud, les deux hospodarats de Moldavie et de Valachie, constituaient des fiefs qui relevaient de la république.

C'est ainsi que la Pologne était réellement à cette époque la grande *Unité slave*, qui dans l'avenir ne peut se réaliser que par elle; et le nom frauduleux de l'empire de *Toutes les Russies*, usurpé plus tard par les tzars de Moskovie, pour se substituer à la Pologne dans tous ses rapports avec l'Occident et le Midi, n'est qu'un mensonge, une fraude et une déception.

Que trouve-t-on dans ce vaste pays, depuis son avénement au christianisme au dixième siècle, à travers les grandes époques des trois Boleslas, de Kasimir le Grand, de Vladislas-Jaghellon et des deux Sigismond, jusqu'à nos jours? On voit que les traditions primitives de la race originaire y subsistaient encore, tandis que le reste de l'Europe était ployé sous le joug de fer de la féodalité; que la société polonaise était basée sur le triple dogme de la liberté politique, de la liberté individuelle et de la liberté de conscience, reflet lointain de la

tribu guerrière de nos ancêtres : que ses mœurs et ses institutions portaient aussi ce triple caractère empreint sur la nation, sur l'individu et sur l'âme humaine.

a) Ses lois les plus anciennes renfermaient le germe du développement intérieur et organique des sociétés modernes ; c'est-à-dire le principe électif ou de la souveraineté populaire. Le gouvernement résidait dans l'assemblée générale des États ; les chefs et les juges responsables élus par le peuple, présidaient à l'exécution des lois : mais leurs pouvoirs leurs venaient de cette assemblée qui pouvait les révoquer. Plus que toute autre nation, la Pologne contenait en elle les moyens de se transformer et de progresser pacifiquement ; parce qu'elle avait subi moins que les autres les funestes effets de l'égoïsme et d'une centralisation exagérée : témoin le statut de Wisliça (1347), le code lithuanien (1529), et surtout la constitution du 3 mai (1791). La plus haute expression de ce principe, l'élection du chef de l'État par le vœu populaire, date de trois siècles avant le christianisme.

b) L'esprit traditionnel de l'indépendance individuelle était si profondément enraciné dans nos mœurs et nos habitudes, que son excès même, le *liberum veto*, regrettable à tous égards, et condamné par son abus, parvint à préserver l'honneur et l'avenir de la Pologne, dans les deux diètes de Varsovie et de Grodno (1768-1793), assemblées par l'influence et dominées par les baïonnettes moskovites. Il se formulait dans cette maxime : « Brûlons nos maisons ; parcourons notre pays les armes à la main, plutôt que de nous soumettre au pouvoir arbitraire ! » Sa plus haute expression fut l'héroïque confédération de Bar, première protestation armée contre l'invasion étrangère.

c) La tolérance religieuse est un des caractères principaux, comme une des plus grandes gloires de l'ancienne Pologne. L'inviolabilité de la conscience humaine sauva ce pays de toutes les guerres de religion qui désolèrent les autres contrées. Jamais le fanatisme ne mit son pied satanique sur le sol hospitalier de notre patrie ! Jamais il ne put y construire ses infâmes appareils de supplice ! Tandis que les bûchers du Saint-Office s'allumaient en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne, la Pologne donnait asile à toutes les communions chrétiennes, les réunissant dans un esprit commun de charité ; les ariens, les sociniens, les luthériens, les calvinistes, étaient

sûrs d'y trouver le libre exercice de leur culte : jusqu'aux juifs eux-mêmes, bannis et persécutés partout ailleurs, admis par Kasimir le Grand au droit de bourgeoisie et de cité. L'indépendance toute nationale de son clergé, qui date du onzième siècle, indépendance bien plus grande que celle de l'église gallicane, n'a pas permis à la théocratie temporelle de Rome de s'imposer en souveraine et de dicter ses volontés à la Pologne. Son patriotisme a constamment réuni dans une même pensée le culte des autels et celui de la patrie ; d'après cette conviction que le Dieu de l'Évangile est aussi le Dieu de la Liberté. Grâce à son influence, le jésuitisme venu de l'étranger pour le malheur et la perte de la Pologne, a dû se désister de l'enseignement public, devant la régénération nationale, entreprise et réalisée par l'illustre Stanislas Konarski. Enfin, pour couronner son œuvre, il a fondé cette église slave, ce rit grec-uni, consacré par les deux conciles de Florence et de Brzesç-Litewski (1438-1596), qui doit un jour, par l'extension de son dogme fondamental, la séparation de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel, ramener l'hérésie de Photius à l'unité. Cet esprit de charité vraiment apostolique de l'ancienne Pologne, a fait dire au pape Paul V à la députation polonaise venant lui demander les reliques des saints, en échange des drapeaux conquis sur les infidèles : « Polonais ! chaque parcelle de votre terre ne renferme-t-elle pas la relique d'un martyr ? »

Ayant dit sommairement quel fut le passé de la Pologne, nous avons fait entrevoir quel sera son avenir.

Nous ne demandons pas pour elle ses anciennes limites du temps de Boleslas Ier (1012), avec la Moravie, la Bohême et la Lusace renfermées dans leur immense orbite ; avec les piliers de fer enfouis par ce roi conquérant au confluent de l'Elbe et de la Sala ; ni même celles de Vladislas-Jaghellon, avec les républiques de Pskow et de Novogrod relevant de la Lithuanie, les Kosaks des Steppes et les Tatars de Krimée pour feudataires ; nous renonçons à tout jamais à la prétention de donner ou d'imposer des souverains de race polonaise au tzarat de Moskovie, comme sous Étienne Batory, dont la mort seule a préservé la Grande-Russie de devenir une province polonaise ; ou plus tard, sous Sigismond III et son fils Vladislas IV, appelé au trône de Moskou par un choix national : nous ne voulons que ce qui est à nous, mais tout ce qui est à

nous, sans laisser un seul lambeau de sol polonais en dehors de notre territoire. Agir autrement, ce serait entretenir des germes permanents de discorde et de divisions entre nous et nos voisins, avec lesquels nous voulons vivre en bonne harmonie, en paix cordiale et fraternelle intelligence.

Il ne peut être question non plus de cette Pologne mutilée de 1807, création informe d'un grand homme de guerre, subissant depuis Tilsitt la fascination de l'abîme moskovite; encore moins du royaume dérisoire de 1815, annexé à la Russie, avorton périssable du congrès de Vienne, et dont l'établissement même impliquait une flagrante contradiction : car il est évident que le tzar ne pouvait être en même temps autocrate en Russie et roi constitutionnel en Pologne. Le temps a déjà fait justice de ces deux déplorables aberrations ; y revenir aujourd'hui, ce serait consommer un nouveau partage et reconnaître le principe des précédents : la Pologne à venir, la seule possible et rationnelle, est une Pologne large et forte, se gouvernant d'après sa propre volonté, ses principes et ses intérêts. Ce n'est point le nom de la Pologne qu'il faut à l'Europe, c'est la chose elle-même.

Malgré les savants sophismes de l'historien de la révolution française, et de toute son école fondée sur la consécration du *fait-accompli*, sur la force matérielle et brutale dominant le droit et les intérêts moraux, la Pologne a des frontières naturelles, des limites organiques, positives, tout aussi déterminées que celles des États les plus compactes et les plus centralisés de l'Europe : c'est à l'ouest et au midi, le cours de l'Oder et la chaîne des Karpathes, qui la séparent de la Prusse et de l'Autriche ; c'est à l'orient et au nord, le cours du Dniester, les deux rives du Dniéper et de la Dzwina, qui la séparent de la Turquie et de la Moskovie.

Nous réclamons au nord les embouchures de la Vistule, avec Dantzig; celle du Niémen, avec Klaypeda (Memel); celle de la Dzwina, avec Riga; ainsi que la libre navigation de ses trois grandes artères, le Dniéper, le Boh et le Dniester, conditions indispensables de sa force et de son existence : savoir, de former une ligne non interrompue de la mer Noire à la Baltique.

Ces limites sont acquises et assurées à la Pologne par une possession incontestée de plusieurs siècles. *Elles seules* pourront lui donner une place acceptable et digne de son passé

parmi les peuples qui l'honorent. *Elles seules* lui permettront de réunir et de pacifier autour d'elle la race slave, dont elle occupe le centre géographique. *Elles seules* garantiront à l'Europe l'inviolabilité de son équilibre et la protégeront à l'avenir contre toute invasion possible. Ces limites que nous réclamons aujourd'hui à titre d'héritage et de légitime succession, étaient celles de la république-unie de Pologne et de Lithuanie, sous les Boleslas, les Kasimir, les Jaghellons ; que les rois électifs n'ont cessé de maintenir de 1573 à 1795, et que les assemblées polonaises ont toujours revendiquées au nom de la nation. La Pologne ainsi composée aurait une superficie de 14,000 milles carrés géographiques (de 15 au degré); avec une population de 24 millions d'habitants, contenus dans les limites de 1772 : ou de 18,000 milles carrés, avec 30 millions d'habitants, en rentrant dans les pays démembrés par la Prusse, la Suède et la Russie, en 1525, 1660 et 1686 (1).

Dans ces conditions territoriales, la Pologne n'aura tout autour d'elle que des voisins sympathiques et désirant maintenir son indépendance : savoir, la Moravie et la Bohême, qui, depuis leur annexion à l'Allemagne, étouffent dans une atmosphère incompatible avec leur vitalité ; la Hongrie pressentant qu'elle doit un jour unir ses destinées avec les nôtres, et qui nous tend fraternellement les mains à travers les Karpathes; la Turquie, autrefois notre loyale adversaire, aujourd'hui notre invincible alliée et l'émule de tous les peuples libres dans la carrière du progrès et de la civilisation ; les Kosaks, qui se souviennent encore de leur ancienne indépendance républicaine, aujourd'hui souillés, abrutis et dégénérés sous le régime flétrissant du knout moskovite ; la Suède, cette autre France du Nord, recherchant une alliance solide que la Pologne seule peut lui offrir ; l'Allemagne, *redevenue allemande et constitutionnelle aussitôt que séparée de la Russie;* la Russie elle-même, rattachée à la famille slave par le système fédératif. Avec aucun de ces voisins la guerre ne sera profitable ni même possible, car tous auront les mêmes intérêts à défendre, les mêmes besoins à satisfaire ; ce sera fonder cette grande ligue amphictyonienne, cette alliance générale des peuples de

(1) Voyez Léonard Chodzko, *Encyclopédie moderne* (art. Pologne); Stanislas Plater, Swiençki, Lelevel, etc.

l'Europe, entrevue déjà par Sully, professée par Colbert, et qui aurait dû devenir la politique de Napoléon ; cette voûte imposante de l'édifice européen dont la pointe restera tournée vers l'Asie, dont la Pologne sera, comme autrefois, la clef et le pivot : et dont les deux arcs-boutants s'appuieront à l'extrême nord sur la Suède, à l'extrême sud sur la Turquie. Ce système frappe trop à première vue par son évidence pour avoir besoin d'être démontré.

Quelques hommes politiques en France et en Angleterre ont songé un instant à créer un État intermédiaire entre la Russie et la Turquie avec les Roumans, les Slaves et les Grecs du Danube. Mais avant de fonder des nationalités nouvelles, ne serait-il pas plus équitable, plus logique surtout, d'organiser les anciennes? Les États danubiens, sans le littoral de la mer Noire et le Danube jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire sans la Bessarabie, ne signifient absolument rien en politique. Ce n'est qu'une nationalité peu nombreuse et nullement homogène; livrée, sans aucune défense, à la merci de ses trois voisins: la Russie, l'Autriche et la Turquie. On ne pourrait en faire un État indépendant qu'en détachant la Transylvanie de l'Autriche, et la Bessarabie de la Russie, pour les ajouter aux deux autres principautés. De cette manière, l'État rouman aurait les Karpathes pour point d'appui, le Danube et le Dniester pour extrêmes frontières, avec une population d'environ 7 millions d'hommes; et deviendrait un rempart effectif entre l'empire ottoman et la Russie. Nous faisons des vœux sincères pour la réalisation de ce projet qui rendrait la vie à la nation roumane; qui pourtant, dans les circonstances actuelles, nous paraît d'une exécution fort difficile. Les *États du Danube*, sans une Pologne reconstituée, ne sauraient trouver dans l'Autriche, une garantie suffisante de durée et de stabilité; leur indépendance ne refleurira qu'à l'abri de la bannière polonaise.

Quant à l'Autriche elle-même, c'est à tort qu'on a voulu, dans l'intention de ménager son alliance, ajourner, sinon éteindre la question polonaise dans la crise actuelle. L'Autriche a bien plus d'intérêt encore que la France et l'Angleterre à coopérer au rétablissement de la Pologne ; car c'est pour elle une nécessité d'existence et de conservation. En effet, deux intérêts distincts et souvent opposés se croisent et se combattent dans la politique autrichienne : savoir, l'intérêt

national et l'intérêt dynastique. Le premier lui commande de se prémunir coutre les tendances hautement avouées du panslavisme russe, dont l'objet principal est d'absorber et de s'assimiler les 15 millions de Slaves qui la composent. Il a pour représentant M. de Metternich; auquel il n'a manqué que le courage et l'indépendance de ses opinions pour être un homme d'État national : il n'a jamais eu de détermination que pour faire massacrer les Polonais. Cependant, dès 1814, il avait proposé, dans les préliminaires du congrès de Vienne, le rétablissement de la Pologne, au prix même de la rétrocession complète de la Gallicie; on sait que les sages dispositions du congrès à ce sujet, fortement appuyées par le prince Schwartzenberg, ont été modifiées par le retour de l'île d'Elbe et le débarquement de l'empereur Napoléon. Cette proposition renouvelée en 1827, et transmise à Paris par M. de Caraman, ambassadeur de France à la cour de Vienne, aurait été accueillie sans les intrigues de M. Pozzo di Borgo, qui préparaient de loin en loin la révolution de Juillet. Elle a été présentée une troisième fois, en 1831, au roi Louis-Philippe, qui venait déjà de traiter avec la Russie, et qui ne voulut rien entreprendre sans l'association de l'Angleterre.

L'intérêt dynastique, au contraire, commande à l'Autriche de s'appuyer sur le tzar Nicolas, comme sur l'incarnation vivante de la force et de l'autorité, contre l'esprit d'indépendance dont ses différentes populations sont animées. Ces populations hostiles, ou du moins étrangères l'une à l'autre, n'ont d'autre lien commun que dans la dynastie régnante de Habsbourg-Lorraine. Mais les souverains de cette dynastie, n'ayant nullement réussi à se les attacher, ont sans cesse besoin d'une main du dehors, si violente qu'elle soit, pour les contenir et les garder sous leur férule. Elle chemine boiteusement entre deux abîmes, la conquête ou la révolution; mais il faut le dire : elle craint encore plus le second, et court ainsi grand risque de se laisser tomber dans le premier. Cet état précaire de la maison d'Autriche, qui dure depuis plus d'un siècle, et dont chaque jour d'existence tient du prodige, lui fera déserter sa capitale à chaque commotion politique; peut-être un jour pour n'y plus revenir, si elle ne trouve un moyen de se séparer à jamais de la Russie, et de s'élever à des destinées nouvelles, plus en rapport avec les besoins de l'époque et les aspirations nationales de ses admi-

nistrés. Eh bien ! il serait possible de concilier ces deux intérêts en apparence contradictoires et de transformer l'Autriche en la régénérant; de lui imprimer une vie normale, de lui donner un avenir, une mission, en l'érigeant en puissance danubienne: de lui rendre son nom primitif d'*empire d'Orient germanique* (Œstreich), et sa place dans l'alliance européenne. L'Autriche n'est encore qu'une administration, il serait urgent d'en faire un État; sa *dynastie* ne deviendra *nationale* que par le rétablissement de la Pologne : elle ne pourra respirer que lorsqu'elle se sentira à 200 lieues de la Russie. D'après cette combinaison, *elle occuperait indéfiniment l'une des principautés du Danube*, la Moldavie, placée toutefois sous le protectorat des puissances occidentales, *moyennant la restitution immédiate de la Gallicie polonaise* : et la Turquie serait largement indemnisée de cette perte de territoire par la reprise de possession de la Bessarabie, de la Krimée, et de ses anciennes provinces tatares et kaukasiennes.

Nous nous abstenons à dessein de parler de la situation et de l'attitude de la Prusse dans la guerre actuelle, en face des grandes puissances de l'Occident ; elle sera bientôt appréciée à sa juste valeur. Nous citerons seulement pour mémoire deux de ses hommes d'État les plus illustres, M. de Stein et M de Raumer, qui tous deux, comme ministres et comme écrivains, ont vaillamment plaidé la cause de l'indépendance polonaise.

Telle est la solution que nous proposons à l'Europe ; avec la ferme conviction qu'elle sera tôt ou tard adoptée par elle, dans l'intérêt de son honneur et de sa conservation.

Moyennant l'application de ces principes, nous répondons au nom de la Pologne aux peuples de l'Europe de leur repos et de leur intégrité, comme nous l'avons fait durant un parcours de vingt générations ; nous nous faisons forts de leur garantir à tout jamais la stabilité, la paix et le progrès : qui leur permettront, dans un temps déterminé, de supprimer leurs armées permanentes.

Nous nous offrons au nom de la Pologne à pourvoir à l'alimentation de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, par l'échange de nos matières premières contre les produits de leur industrie. Les grains, le sel gemme et les bestiaux de ce vaste et fertile pays, débouchant par ses trois ports sur la Baltique, Dantzig, Memel et Riga, et descendant librement par ses trois affluents de la mer Noire, le Dniester, le Bob et le Dniéper ;

au lieu de servir les gains exclusifs du commerce moskovite, s'écouleront par les deux mers au profit des nations intelligentes et laborieuses : ils les mettront à l'abri des disettes périodiques qui les affligent, et qui, en supposant le triomphe du tzar, auraient des conséquences terribles. Le savant Czaçki, comparant l'étendue du territoire polonais avec son produit, démontre que si la Pologne (celle de 1772, y compris la Lithuanie) avait seulement la moitié de son terrain cultivé, *elle pourrait aisément nourrir 58 millions d'hommes* (1). Les mines de la Pologne suffiront, à elles seules, pour couvrir l'Europe d'un immense réseau de *chemins de fer* qui la relieront à l'Asie. C'est ainsi que la Pologne redeviendra ce qu'elle fut jadis: le *grenier de l'Europe* ; en réalisant tous les vœux inaccomplis du libre-échange universel ! C'est ainsi que l'Allemagne, une des contrées les plus fertiles du monde, rendue stérile par la rapacité de ses gouvernants, ne verra plus ses enfants déserter en masse son territoire ! C'est ainsi que les Juifs eux-mêmes, ces courtiers de l'Europe, exilés de l'antique Sion, auront tout à gagner au réveil des nationalités!

Nous nous engageons au nom de la Pologne, pour nous et nos descendants, à contenir la Russie dans ses limites ; en la combattant d'abord : et puis en la rattachant par la civilisation à la famille européenne. En la désarmant, nous la rendrons à sa vocation première et jusqu'ici méconnue par elle : celle de faire pénétrer dans les steppes de l'Asie centrale les lumières et la parole chrétiennes. La Russie n'a rien à donner à l'Europe ; elle a tout à donner à l'Asie : et dans cette sphère d'action, elle peut encore être éminemment utile à l'humanité. Impuissante à vivre elle-même, elle ne peut aujourd'hui que tuer les autres; mais la Pologne restaurée, elle vivra de sa propre vie, sans menace et sans danger pour personne. Et si le tzar essayait une dernière fois, comme il le fait en ce moment, de troubler la paix du monde, le seul bois des lances polonaises suffira pour chasser à tout jamais ses troupeaux de sbires hors du continent européen.

Quant à la forme de gouvernement qui pourra être adoptée par la Pologne indépendante, c'est une question réservée à l'avenir, et qu'il ne nous appartient pas de discuter. Une fois délivrée, elle choisira elle-même dans ses comices, celle qui lui

(1) Voyez *Histoire et description de la Pologne*, par Ch. Forster, p. 23.

semblera la plus adéquate à sa mission fédérative. Ce que nous voulons, c'est *qu'elle soit* d'abord, afin que son peuple puisse la former à son image; c'est que le mouvement réparateur qui se porte vers l'Orient, ne profite pas seulement à la Pologne, mais à toutes les nationalités conquises, réclamant de Dieu leur part d'*Indépendance* parmi les hommes; c'est que l'Italie appartienne aux Italiens, la Hongrie aux Hongrois, la Pologne aux Polonais: que les Slaves s'appartiennent à eux-mêmes et non pas à des maîtres allemands ou tatars. C'est que toutes les races harmoniquement confédérées, travaillent à leur bonheur, se perfectionnent mutuellement par les progrès scientifiques, multiplient à l'infini leurs échanges et leurs richesses, pour former une coalition pacifique de la *Liberté* européenne qui deviendra la source et le point de départ de l'émancipation générale. C'est que le principe chrétien de *Fraternité* inhérent à la nature de l'homme ne soit pas une vaine formule, mais un symbole d'alliance universelle; que le nom d'*étranger* ne signifie plus en aucune langue un intrus, un ennemi, mais qu'il serve à désigner un hôte venant de Dieu, et un frère venant des hommes; que les peuples eux-mêmes soient frères comme les hommes, membres d'une même famille, et tous responsables les uns des autres. Que cette sainte expression de leur solidarité : — CHACUN VIVANT POUR TOUS, TOUS VIVANT POUR CHACUN, — pénètre dans l'ordre social aussi bien que dans l'ordre politique; et soit la base d'une association des individus, des familles, des nations et de l'humanité!

Telle est la pensée qui nous a été transmise par l'homme des deux mondes, Thadée Kosciuszko, et que nous transmettrons dans toute sa plénitude à nos descendants. Telle est la *sainte mission* dévolue à la Pologne régénérée; mission qui lui fut assignée par les décrets de la Providence : c'est afin de la préparer à son accomplissement que le Divin-Maître a voulu la faire passer par toutes les angoisses du martyre et de l'expiation. C'est ainsi qu'en échange des fers dont ils l'ont chargée, la Pologne crucifiée par les rois, abandonnée des peuples, aura, par une sublime et sainte vengeance, fondé la liberté du monde, en lui léguant, comme un héritage divin, son amour et son immortalité.

* *
*

Voici l'appel décisif, le dernier sans doute, que nous, proscrits polonais, nous faisons au nom de notre patrie, à la justice et à l'honneur de l'Europe. C'est le cri suprême que, du fond de notre exil, nous élevons vers les nations libres; pour revendiquer d'elles notre propre liberté, indignement sacrifiée aux plus vils instincts de l'âme humaine : à l'*Or* et à la *Peur*, ces deux sanglantes idoles du paganisme moderne, bien plus criminel et plus méprisable que l'ancien, parce qu'il est sorti des entrailles même de leur fausse civilisation. Nous leur disons à toutes, au nom de Dieu et des hommes :

« Que si la Pologne est libre, vous serez libres comme elle, avec elle et par elle;

» Que si la Pologne est esclave, vous serez esclaves comme elle, avec elle et (Dieu veuille qu'il n'en soit pas ainsi) par elle !

» Voulez-vous être les frères indépendants de la nation polonaise indépendante ?

» Voulez-vous être les esclaves barbares du tzar, le despote barbare ? »

Peuples de l'Europe, choisissez ! les deux principes sont en présence, les deux armées se préparent au combat !

Les temps sont arrivés où vous devez opter entre nous et le tzar ; entre la Pologne et la Russie : le drapeau français dans la citadelle de Varsovie, ou l'étendard kosaque à Paris !

Napoléon Ier tenait, de même que vous, le salut de la Pologne dans sa main ; cette main, soit orgueil, soit jalousie, il ne daigna pas l'ouvrir : et, du faîte de la puissance et de la gloire, il est tombé dans l'exil et la captivité.

Vous périrez de même, infailliblement, si vous laissez périr la Pologne !

Recueillez vos forces, et mesurez-les avec celles de votre ennemi. Ce n'est pas en vain que Dieu fait grandir à l'Orient, de l'Euxin à la mer Glaciale, et de la Baltique à la mer Caspienne, la plus formidable des familles humaines ; un peuple déjà plus nombreux que ceux de France et d'Allemagne réu-

nis; un peuple rude et juvénile, qui a besoin de mouvement et d'expansion ; un peuple qui veut être seul dans le monde : et qui vous donnera s'il le faut, en vous écrasant, l'accord et l'uuité qui vous échappent !

Vous ne vaincrez paz la Russie sans nous ; et encore moins, contre nous !

Peuples de l'Europe, prenez garde qu'un jour la Russie conquérante ne soit une Rome nouvelle ; que la France ne subisse le sort de la Grèce ancienne : et que l'Angleterre ne devienne une autre Carthage !

Voici bientôt un siècle que la Pologne torturée par tous ses membres, saigne par toutes ses veines, souffre par toute son âme ; c'est à l'abri de son martyre que vous avez joui des fruits de cette paix factice de trente années ! C'est en se tordant aux pieds de ses bourreaux, en étreignant leurs genoux de ses bras crispés par la douleur, en les effrayant par sa résignation même, qu'elle les empêche d'avancer sur vous pour consommer leur œuvre de vol et de brigandage ! Mais du jour où ses bras suppliants seront détendus par la défaillance suprême ; où la dernière goutte de sang aura tari dans ses veines ; où toute son âme s'exhalera dans un cri d'agonie : malheur, malheur à vous ! car ce jour sera le jour de votre châtiment ! Car au même instant, la Russie triomphante s'étendra sur le monde comme un linceul de neige sanglante ; de ses bras de marâtre, elle enchaînera l'Europe, par la mer du Nord et la Méditerranée ; de cette étreinte de mort, rien ne sortira que la mort : bientôt elle l'aura faite à son image, et l'Europe aussi ne sera plus qu'un cadavre ! Les forces de la civilisation se redresseront contre elle-même ; ses arts et ses conquêtes scientifiques, glorieux patrimoine de sa pensée, seront détournés au profit de la tyrannie des barbares ; de l'éblouissement de la lumière elle sera soudainement replongée aux ténèbres de l'ignorance, comme l'œil à force de fixer le soleil ne peut plus rien apercevoir ; dès lors, plus de principes, plus d'idées morales, de nationalités et de progrès : plus de souvenirs historiques pour les peuples, plus de traditions de famille pour les hommes. Il n'y aura que deux faits permanents, inexorables, en face l'un de l'autre, le commandement et l'obéissance ; et, parmi toutes ces ruines amoncelées de votre société mourante, on ne verra surgir qu'un seul drapeau : le despotisme !

Alors, pour achever la destruction de l'Europe, Dieu suscitera contre elle un de ces fléaux vengeurs qui ont englouti les cités de l'Asie, mortes depuis trois mille ans; pareils à ces ouragans de feu qui transportent des montagnes de sable mouvant d'une extrémité à l'autre du désert. Avant de rentrer dans le néant, la famille des tzars de Russie produira un monstre à face d'homme, un Attila nouveau, qui poussera devant lui les Slaves comme une avalanche humaine, roulant et portant avec eux la dévastation, l'incendie et la mort. Les flammes d'Ismaïloff, de Praga et de Sinope, se refléteront à Vienne, à Paris et à Londres. L'esprit asiatique de conquête et l'esprit européen d'égoïsme formeront une alliance pour le crime; et de leur accouplement naîtra un démon hideux, trois fois maudit : l'esprit de guerre civile, de vengeance et de massacre. Ce n'est plus seulement la guerre de peuple à peuple, mais de famille à famille, d'homme à homme; guerre de la misère contre l'opulence, de la faim contre la satiété, des haillons contre le luxe : guerre fratricide, avec des cris de désespoir et de rage, guerre d'extermination sans terme, sans issue, et sur tous les lambeaux du continent ensanglanté!

Et l'Europe sera comme une contrée maudite sur laquelle la colère de Dieu aura passé.

Une voix fatidique, désolée et pleine de larmes s'élèvera du sein des ruines, et dira :

« Jadis libre, savante et féconde, te voilà devenue barbare, ignorante et stérile, malgré ton or, malgré ton industrie, tes forces matérielles, tes flottes, tes armées; parce que tu n'as pas voulu sauver un peuple qui depuis huit siècles s'est offert pour ton salut. Il te demandait de briser ses chaînes, et tu l'as vendu à ses bourreaux; qu'il soit donc fait avec toi selon tes œuvres : sois barbare, ignorante et stérile, puisque tu l'as voulu! »

Cette voix sera celle de l'HISTOIRE; et cette voix retentira dans les âges : car elle sera la sentence de la JUSTICE ÉTERNELLE!

* * *

En avant donc, peuples de l'Europe! et que la dernière guerre soit faite pour conquérir une paix glorieuse et durable à Varsovie!

En avant, pour sauver l'Europe du tzar et de la destruction !

En avant, contre le fanatisme de la barbarie, avec le saint enthousiasme de la liberté !

Levez-vous tous contre la Russie varègue et mongole ; qui veut devenir le monde, après avoir subjugué les Slaves : et, dès le premier combat, vous la verrez brisant ses chaînes sur la tête de son oppresseur !

Et, de même que la Pologne fut de tout temps le Précurseur et l'Apôtre de la *Fraternité parmi les Peuples* ;

De même qu'en 1830, elle inscrivait sur ses drapeaux cette sainte devise : *Pour Votre Liberté et la Nôtre* ;

Ainsi nous, ses enfants, vos frères, nous combattrons encore à vos côtés, *pour Votre Indépendance et la Nôtre*, et Dieu nous donnera la victoire !

Peuples de l'Europe, donnez-vous la main et marchez à la Guerre-Sainte !

Paris, 3 mai 1854.

(*Le Siècle.*)

XXXVIII

APPEL AUX ALLEMANDS

LE RÉTABLISSEMENT DE LA POLOGNE

D'APRÈS UN PUBLICISTE ALLEMAND (1).

Lord Palmerston disait dans la séance du 20 mars, à la chambre des communes :

« En ce qui touche la Pologne, je n'hésite pas à proclamer ici mon opinion, que la position actuelle du royaume de Pologne est une menace permanente pour l'Allemagne ; c'est aux puissances d'Allemagne à déterminer jusqu'à quel point elles peuvent penser que la constitution actuelle leur est ou non

(1) Cet appel est un résumé de la brochure de M. le docteur Eisenmann, « *Aufruf zur Herstellung des Kœnigreichs Polen* ; » Erlangen, 1848.

dangereuse : et si, dans les circonstances qui pourraient les entraîner à la guerre contre la Russie, elles jugeraient de leur intérêt de s'efforcer de mettre un terme à cette position des affaires.

« Les gouvernements se sont réservé le droit, suivant les circonstances et les événements de la guerre, *d'ajouter* à l'avenir, aux quatre points, toute autre stipulation qu'ils pourront juger essentielle pour la sûreté ultérieure de l'Europe, etc. »

Quelques jours auparavant, sir Robert Peel, membre du nouveau ministère, prononçait dans un meeting tenu à Tamworth les paroles que voici :

« *Aucune solution de la question d'Orient ne serait satisfaisante, à moins de la restauration de la Pologne*, etc. »

La brochure du docteur Eisenmann, publiée en 1848 à Erlangen, et que nous livrons aujourd'hui au public français, donne une réponse péremptoire à la question ainsi posée par les deux illustres membres du cabinet anglais.

Cette première parole grave sur l'avenir de mon pays, depuis l'origine de la guerre en Orient, prononcée du haut de la tribune anglaise, retentira dans l'Europe entière. Elle exprime la conviction générale, conforme à la nôtre, qu'il n'est d'autre solution possible pour cette lutte géante, que la délivrance de la Pologne.

Toutes les opinions sont d'accord sur ce point, en France comme en Angleterre ; si ce n'est l'opinion isolée et sans écho de l'auteur de la brochure intitulée la *Paix*, et qui propose pour dénoûment à cette guerre de la civilisation contre la barbarie :

« Le désarmement réciproque et simultané de Sébastopol et de Gibraltar, premier acte de l'affranchissement universel de toutes les mers, de tous les détroits, de tous les fleuves et du percement successif de tous les isthmes, etc... » (Pages 33 et 34.)

Le désarmement de Gibraltar est, en effet, un moyen fort heureusement trouvé pour résoudre la question d'Orient ; pour vider à tout jamais la grande querelle entre l'Europe et l'Asie !

Un autre passage de cette brochure mérite d'être plus sérieusement discuté :

« Il faut tenter un héroïque effort, non dans le sens de la guerre et de la barbarie, mais dans le sens de la paix et de la civilisation. » (Page 31.)

Or, il se trouve précisément aujourd'hui que cet *héroïque effort*, conseillé par l'auteur, donnerait gain de cause à la barbarie sur la civilisation. Car, tandis qu'on détruirait Sébastopol et Gibraltar, qu'on ouvrirait toutes les mers et qu'on percerait tous les isthmes, les Russes s'empareraient *pacifiquement* un jour ou l'autre de Constantinople et des Dardanelles, comme ils l'ont fait de Bukarest et de Sinope.

La guerre n'est pas invariablement la barbarie, comme la paix n'est pas nécessairement la civilisation; l'histoire de France dit le contraire : depuis les croisades, jusqu'à la conquête de l'Algérie.

Les guerres d'Orient en Occident sont généralement des incursions de barbares ;

Les guerres d'Occident en Orient sont généralement des croisades de civilisation.

Il est vrai qu'elles ont moins souvent réussi que les précédentes ; mais cela tient à ce que le terrain du combat a été mal choisi, qu'elles n'ont pas été engagées en temps opportun : ou qu'on avait négligé, comme on le fait en ce moment, un des éléments principaux de la victoire.

Les nobles paroles prononcées dans le sein du parlement anglais s'accordent parfaitement avec ce que nous écrivions le 3 mai de l'année dernière à M. de Fiquelmont :

« Si la France et l'Angleterre ont un intérêt moral tout-puissant à relever cet antique boulevard de la civilisation qui séparait l'Europe de l'Asie, l'Allemagne, comme la plus directement menacée par l'ambition moskovite et dominée par son ascendant, a tout à la fois un intérêt moral, matériel et politique à ce grand acte de justice et de réparation, qui doit lui rendre son autonomie comme peuple, et sa liberté d'action comme État. »

C'est donc à l'Allemagne que nous retournons cet écrit venu de l'Allemagne ; certain que la voix de l'intérêt national prévaudra dans l'esprit de ses hommes d'État sur les cris de désespoir jetés par quelques russophiles, en faveur d'une cause irrévocablement perdue : celle de la barbarie expirant sous le glaive vengeur de la civilisation.

I

« Si vis pacem, para bellum. »

Lorsque la France, l'Italie, l'Allemagne, jouissent en paix des droits reconquis par la révolution de février; lorsque l'esprit national renaît dans tous les membres de l'ancienne fédération germanique, avec la conviction, pour chacun d'eux, d'appartenir à une imposante fraction de la famille humaine; nous voyons à l'orient de l'Europe une généreuse nation indignement spoliée, réduite en esclavage par des maîtres étrangers, complices du plus odieux attentat qui jamais ait déshonoré les pages de l'histoire moderne. Cette nation, cependant, s'est toujours signalée et se signale encore par son amour profond, passionné, de la patrie; elle a constamment tenu le premier rang dans les combats de la civilisation contre la barbarie : depuis les incursions des Tatars et les guerres avec la Turquie envahissante, jusqu'à l'époque où le tzarisme moskovite menaçait d'étouffer et d'éteindre le soulèvement national de la France de juillet. Partout et toujours la Pologne a servi d'avant-garde à l'Europe; en remplissant ainsi la tâche providentielle qui lui avait été assignée dès son origine : partout et toujours son courage, son dévouement sans bornes, son infatigable énergie, lui ont mérité l'estime, l'admiration et la reconnaissance des peuples.

Sans la Pologne de 1683, la croix aurait été remplacée sur les tours de Vienne par le croissant de Mohammed; sans la Pologne de 1807, la Russie serait devenue de fait prépondérante en Europe; sans la Pologne de 1831, la prophétie populaire de Napoléon Ier se serait réalisée dans le sens asiatique : et si l'Europe peut à bon droit espérer de conduire à bonne fin son travail de réorganisation intérieure et sa lutte de sécurité contre les orgueilleux descendants de Pierre Ier, c'est que le prestige fantastique de la puissance russe a disparu sur les champs de bataille de la Pologne renaissante. Vaincue par le destin, elle a dans sa chute même remporté une éclatante victoire morale sur son éternelle ennemie; en nous apprenant par son

exemple ce que peut une nation, si minime qu'elle soit, quand elle suit l'inspiration de son patriotisme : car si la perfidie des cabinets allemands n'était venue au secours des barbares, la victoire des Polonais eût dès lors acquis une signification réelle, une valeur positive.

Et pourtant, cette noble Pologne se trouve encore asservie et démembrée ; et, ce qu'il y a de plus honteux pour nous, asservie et démembrée par la complicité jalouse de l'Allemagne elle-même ! Il est juste de dire que les princes allemands sont plutôt que les peuples allemands responsables de ce forfait devant celui qui a créé les nationalités, en accordant à chacune d'elles un langage et des mœurs différentes.

Vouloir détruire une nationalité, c'est porter une main sacrilége sur l'œuvre même de Dieu ; c'est commettre un crime de lèse-humanité qui tôt ou tard doit entraîner son châtiment. Nous autres Allemands nous en éprouvons déjà les effets, par l'influence toujours croissante de la Russie sur l'Allemagne, sur l'Europe entière ; et s'il est vrai que les peuples doivent *expier* les torts de leurs souverains, d'après le vieil adage : « *Quidquid delirant reges, plectunctur Achivi,* » l'Allemagne, comme sa plus proche voisine, deviendra quelque jour la première proie de la Russie.

Pour détourner cette menace suspendue sur notre avenir depuis le partage de la Pologne, nous voulons *réparer* et non *subir* l'attentat commis par nos souverains sur la nation polonaise, en donnant ainsi une signification plus élevée à cet adage ; nous voulons une Pologne indépendante, forte et libre, par la même raison que nous voulons une Allemagne indépendante, forte et libre.

D'après les lois de Solon : « Celui-là serait un mauvais citoyen, qui ne sentirait pas une injustice commise envers un autre citoyen aussi vivement que si elle avait été commise envers lui-même. » Nous développons la pensée du législateur en ajoutant : « Le peuple qui souffrirait un attentat commis envers un autre peuple, se condamnerait lui-même à subir tôt ou tard un pareil attentat. » Non, certes ! nous ne sommes pas dignes de l'indépendance et de la liberté, si nous souffrons que la Pologne demeure esclave et démembrée ! En lui tendant la main, nous accomplissons non-seulement un acte de justice, mais un acte de sagesse politique, un acte de rigoureuse nécessité !

Indépendamment de la question du droit, la délivrance de la Pologne est aussi l'intérêt dominant de l'Allemagne. Une Pologne indépendante, forte et libre, refoule le tzarisme moskovite en Asie, à laquelle il appartient à tous égards. Une Pologne indépendante, forte et libre, est la meilleure sauvegarde de nos frontières en Orient. Une Pologne indépendante, forte et libre, élève une barrière infranchissable entre le tzar et le roi de Prusse, en ôtant à ce dernier toute perspective d'accomplir ses plans réactionnaires avec la protection des barbares.

Ce dernier avantage suffirait déjà pour nous déterminer à demander *à tout prix* le rétablissement de la Pologne. Le roi de Prusse ne s'est converti à la cause nationale qu'après l'avoir combattue à outrance ; et lorsqu'il lui fut démontré que « cette couronne que Dieu seul lui avait donnée, » n'était pas à l'abri de toute discussion. Ne rien apprendre et ne rien oublier, est sans doute une grande faute politique ; mais c'en est une tout aussi grave, de trop apprendre et trop vite oublier. Sa conversion est-elle sincère ? Dieu le veuille, et nous voulons lui fournir l'occasion de le prouver ; qu'il déclare la guerre à son cousin, le tzar, qu'il lui jette le gage du combat au nom de l'indépendance polonaise : et nous croirons à sa sincérité, nous nous rangerons autour de sa bannière, nous le reconnaîtrons pour premier empereur germanique dans les temps modernes. Autrement, nous saurons à quoi nous en tenir sur ses intentions réelles ; guerre nationale contre le tzar moskovite, et guerre nationale contre le roi de Prusse, son plus fidèle, son unique allié parmi les Allemands ! Nous avons mûrement pesé ce que nous exigeons de lui ; nous ne voulons pas évoquer cette guerre avec toutes ses conséquences, nous ne voulons pas l'entreprendre de dessein prémédité : mais une fois entreprise, nous ne la craignons pas, et nous la conduirons à bonne fin. La Prusse, en demeurant soumise à l'influence moskovite, aurait trop de poids dans une fédération allemande pour ne pas la troubler et la détruire ; une guerre nationale amènerait sans doute de meilleurs arrangements. La Westphalie et les provinces rhénanes formeraient un État à part ; la Saxe retournerait à son souverain légitime, la Prusse royale et ducale reprendraient leur ancienne autonomie : et la Silésie trouverait avec joie l'occasion longtemps souhaitée de se séparer du royaume. Le roi de Prusse n'a qu'à bien réfléchir sur ces éven-

tualités imminentes; la liberté ne perd rien à son abandon : il perd beaucoup, tout peut-être, s'il en est abandonné lui-même (1).

Ainsi, liberté aux Polonais, guerre aux Russes; telle doit être la devise de tout Allemand : guerre à ces mêmes barbares qui, peu avant les journées de Juillet, avaient conclu une alliance avec Charles X pour la spoliation de l'Allemagne. Nous ne devons pas oublier cet enseignement diplomatique ; nous agirons désormais avec la Russie selon son propre code du droit international.

II.

Afin de compléter cet appel pour la délivrance de la Pologne, nous devons nous entendre sur les trois points essentiels que voici :

1° Quelles doivent être les limites de la Pologne indépendante, sa grandeur et sa population;

2° Quelle sera sa constitution ;

3° Quelles sont les forces avec lesquelles son indépendance doit être conquise.

La Pologne à venir doit nécessairement avoir une telle étendue qu'elle puisse en tout temps soutenir une guerre contre la Russie ; elle doit embrasser le royaume de 1815, la Gallicie, la Lithuanie, la Podolie, la Wolhynie et l'Ukraine : de manière à atteindre une population d'environ dix-sept millions (?). L'Autriche, en restituant sa province polonaise, la Gallicie, pourrait en être indemnisée dans les principautés du Danube; se trouvant actuellement, grâce à la haute politique de M. de Metternich, sous le protectorat moskovite : et pour la conquête desquelles nous voulons lui prêter assistance et main-forte. Ces principautés sont indispensables à l'Allemagne ; car elle y trouverait les colonies qui lui manquent : leur possession exercerait une influence bienfaisante sur son industrie, en offrant un débouché facile et naturel au surcroit de sa population. Bientôt sans doute, elle sera forcée de tolérer, sinon de favoriser cette

(1) Remarquons que c'est un patriote allemand, un publiciste distingué, qui propose ce partage de la Prusse, dans le cas où elle refuserait d'accéder au vœu de l'Allemagne touchant le rétablissement de la Pologne.

émigration, et de pourvoir aux frais de voyage des émigrants. Mais ces frais seront bien moins considérables pour leur transport dans les principautés danubiennes qu'en Amérique ; elle en recueillerait de plus cet avantage que ces mêmes émigrants, qui se trouvent perdus pour nous dans leur établissement en Amérique, ne cessent de nous appartenir dans les terres danubiennes : en demeurant les consommateurs de nos produits, en nous dédommageant et au delà de nos déboursés, et finalement en nous assurant la subsistance.

Ici nous rencontrons une question capitale relativement à la province de Posen. Cette province ne saurait être *intégralement* rendue à la Pologne ; car sa partie occidentale pénètre profondément dans le territoire allemand, et constitue une frontière stratégique importante pour la sécurité de l'Allemagne (1). Mais nous nous offrons à largement indemniser les Polonais pour la perte de cette enclave. Nous leur garantissons la possession d'un littoral étendu sur la Baltique, depuis le cinquante-cinquième jusqu'au cinquante-septième degré de latitude nord ; en y ajoutant leur ancienne province de Kourlande et de Sémigalie, avec une portion du rivage de la mer Noire, au sud-est de la Podolie, aux environs d'Odessa : et nous sommes certains que les Polonais se hâteront d'accepter cet échange. Lisez l'histoire de la Pologne ; vous y trouverez l'image d'un peuple guerrier, presque étranger à toute industrie, si ce n'est à l'agriculture : et cela tient à ce que les Polonais n'avaient point de commerce maritime. Ouvrez leur la mer, ne serait-ce d'abord que pour la navigation des côtes ; et vous verrez surgir, dès la seconde ou tout au plus la troisième génération, un peuple égal à tous les autres dans la carrière des arts et de la civilisation. J'ai développé ce système devant les émigrés de 1831 ; ils y ont applaudi avec effusion et reconnaissance. J'espère aussi que les émigrés de 1848 me comprendront ; qu'ils apprécieront tous les avantages d'un pareil arrangement territorial : et qu'ils en expliqueront la pensée à leurs compatriotes.

Si nous y ajoutons la possibilité d'établir tous les Polonais

(1) Nous regrettons de voir que, même une intelligence aussi lucide que celle du Dr Eisenmann, n'ait pas entièrement pu se dégager de l'ancienne politique prussienne inaugurée par Frédéric II, celle de l'*arrondissement* territorial. Mais cette question de détail ne saurait nuire à l'ensemble du système de l'éminent publiciste.

qui ne veulent pas devenir Allemands dans la partie orientale du grand-duché; et tous les Allemands qui ne veulent pas devenir Polonais dans sa partie occidentale : nous trouverons qu'une pleine satisfaction peut être ainsi donnée au principe inviolable des nationalités (1).

III.

Une question tout aussi importante, est celle de la constitution de la Pologne à venir. Aucun peuple n'a le droit d'intervenir dans l'organisation intérieure d'un autre peuple; mais lorsqu'il aide celui-ci par sa coopération à s'affranchir d'un joug étranger : il a droit, comme indemnité de guerre, de lui demander une constitution conforme aux intérêts de tous deux. Nous ne voulons exercer une pression violente sur aucune nation voisine; nous ne voulons pas libérer la Pologne du servage moskovite, pour en faire notre tributaire : mais nous ne voulons pas aussi lui prodiguer notre sang et notre avoir sans de certaines garanties. La Pologne était une *république* nobiliaire avec un *roi électif*; et c'est dans cette vicieuse organisation que se trouve une des causes principales de sa ruine. L'orgueil des grands propriétaires fonciers, attachés aux cours étrangères, a trop souvent mis à néant les héroïques efforts de la petite noblesse; qui n'est autre chose que la milice permanente du pays, et le foyer le plus pur de son patriotisme. Telle est l'histoire du soulèvement de Bar, en 1768; de l'insurrection de Kosciuszko, en 1793 ; et enfin de la guerre d'indépendance, en 1831. Il en serait de même aujourd'hui si l'on ne trouvait un moyen de neutraliser l'esprit de caste des magnats, par l'admission de tous les habitants de la Pologne au droit de propriété et de représentation nationale. Ce moyen est déjà indiqué dans l'immortelle constitution du 3 mai (1791); ainsi que dans toutes celles qui l'ont suivie : il ne s'agirait aujourd'hui que de lui donner son entier développement. La Pologne deviendra aussi certainement un État indépendant et libre que l'Allemagne elle-même; mais elle

(1) C'est précisément ce que voulaient les habitants du grand-duché de Posen, en 1848, par la délimitation des districts polonais et des districts allemands, qui se serait accomplie sans les beaux faits d'armes de la chancellerie de Berlin.

ne pourra mériter cette liberté commune à toutes deux que lorsque son ancienne aristocratie princière aura cessé d'exister. Cette condition est déjà remplie en majeure partie; le cours naturel des événements, la tyrannie moskovite, les destinées de l'émigration et son éducation politique formée parmi les nations étrangères, ont tellement fait prévaloir l'élément libéral sur l'élément oligarchique dans toute la nation polonaise, qu'on peut justement espérer de fonder une Pologne avec toutes les garanties de l'ordre et de la stabilité.

IV.

En dernier lieu, nous avons à nous occuper de toutes les forces qui peuvent concourir au rétablissement de la Pologne. Il serait peu honorable pour l'Allemagne si elle seule ne pouvait soutenir le combat avec la Russie; ou si même elle pouvait élever un doute sur son issue : lorsqu'elle serait naturellement secondée par la vaillance et l'intrépidité reconnues du peuple polonais. Cependant, un chef d'armée a non-seulement à tâche d'assurer la victoire, mais aussi de l'obtenir par le moins de sacrifices possible. Il résoudra ce problème en faisant de ses propres forces le meilleur emploi ; en calculant ses opérations de manière à pouvoir opposer à l'ennemi sur tous les points de l'attaque une puissance au moins égale à la sienne. Telle doit être aussi la tactique des nationalités ; nous voulons présenter aux Russes un tel front de bataille que le commencement de la lutte en soit aussi la conclusion.

Nous pouvons compter d'abord sur la coopération de la France. Mais afin que cette coopération puisse produire son plein effet, nous invitons la France à envoyer une flotte armée avec destination pour Memel ou Riga, afin de jeter une force imposante sur la côte méridionale de la Baltique. Tel devrait être le chemin des troupes françaises ; pour que leur attaque en Lithuanie rendît insoutenable la position des troupes russes que nous attaquerons nous-mêmes en Pologne, et que nous parviendrons en peu de temps à détruire. L'émigration polonaise, dont une partie pourrait se joindre à cette croisade, serait libre de retourner en masse dans son pays par le même chemin par lequel elle en était sortie ; c'est-à-dire à travers l'Allemagne : *elle peut et doit combattre à côté des Allemands, comme les Allemands, à côté de l'émigration.*

Nous engageons l'Angleterre à faire simultanément une visite aux Russes de Saint-Pétersbourg; et pénétrant chez eux par la mer Noire, à porter aux insurgés du Kaukase des secours et des matériaux de guerre. Le peuple anglais s'est toujours intéressé à la Pologne; il ne l'abandonnera pas aujourd'hui: lorsqu'il s'agit de bien plus que de lui adresser dans un meeting quelques paroles de condoléance, ou de jeter une aumône stérile à ses émigrés. D'ailleurs, l'Angleterre sera par ses propres intérêts entraînée dans cette lutte; car l'affaiblissement de la Russie éloigne dans la même mesure le danger qui menace les Indes: il rend inexécutables ses projets longuement conçus de la conquête de Constantinople. Cette considération seule sera déterminante pour l'Angleterre et pour tous les peuples qui tiennent à conserver l'équilibre européen.

Puis, viennent les Suédois, peuple belliqueux, qui n'a pas oublié et n'oubliera jamais la perte de la Finlande; et qui saisira cette occasion unique, la dernière peut-être, de reprendre possession de cette province. Le roi de Suède ne pourrait, sans s'exposer au plus grave péril, refuser à son peuple cette satisfaction; ni se trouver en dissentiment avec lui dans cette question vitale. La puissance continentale et maritime de la Suède est si considérable, qu'elle seule suffirait pour assurer gain de cause à notre entreprise; quand même l'Angleterre ou la France se tiendraient, pour une raison ou pour une autre, éloignées du combat. En outre, il se trouve une nécessité de la plus haute portée attachée à sa participation; celle de fonder un État fédératif sous un seul souverain au nord de l'Allemagne. Le royaume scandinave doit embrasser la Suède, la Norwége, la Finlande et le Danemark; tandis que le Schleswig, les provinces de Holstein et de Lavembourg deviendraient un État purement germanique. De cette manière seulement, les Danois peuvent accorder leurs intérêts avec ceux des Allemands. Les Danois veulent être membres d'un État fort et compacte; c'est sans doute par un malentendu qu'ils ont cherché leur point d'appui dans une fédération allemande plutôt que dans une fédération scandinave. Ils sont déjà revenus de cette aberration politique; ils doivent nous savoir gré si, par droit de représailles, nous n'exigeons pas leur incorporation dans l'Allemagne: et si nous les renvoyons à leurs alliés naturels, les Scandinaves.

De même que les précédents, nous verrons se ranger à nos côtés le vaillant peuple hongrois. Je ne parle pas ici de ces Allemands dégénérés, mêlés avec les Hongrois, qui ne font que peu d'honneur à notre nom national, et qui occupent à peu près tous les emplois lucratifs de ce pays (1); mais de la race magyare proprement dite, de cette noblesse magyare qui a donné l'exemple à toutes les autres dans l'émancipation du peuple, en adoptant pour devise : « Justice et liberté pour tous ! » Elle a volontairement consenti à l'égalisation des charges de l'État pour chaque citoyen ; en ne se réservant qu'un droit de contrôle sur les revenus et les dépenses. La Hongrie est une contrée bénie du ciel, habitée par un peuple héroïque ; et si elle n'a pas encore atteint le degré de prospérité matérielle qui lui a été assignée par la Providence, et l'importance politique appropriée au noble caractère de ses habitants, c'est à l'administration allemande qu'il faut uniquement l'attribuer : à cette administration qui s'est toujours opposée au progrès moral et matériel des Hongrois.

Ce peuple chevaleresque a pris part à toutes les luttes de la maison impériale des Habsbourg, sans en avoir retiré pour lui-même aucun profit. Il a plus d'une fois sauvé l'Autriche, se trouvant, comme au temps de Marie-Thérèse, à deux doigts de sa perte. Maintenant encore, il suivra le roi de Hongrie dans sa marche vers les provinces danubiennes, et combattra avec le

(1) Les Allemands établis dans les autres monarchies ne sont, pour la plupart, que des chevaliers d'industrie qui, sans patriotisme, sans conviction politique, ne servent que leur intérêt particulier en servant l'autorité étrangère. En Russie comme en Espagne, en Hongrie comme en Portugal, ces pseudo-germains ont pris parti pour les gouvernements contre les peuples; et ceux qui ne se livrent qu'à leur exploitation, en n'embrassant aucune cause, en ne se prononçant pour aucune opinion, sont encore les meilleurs d'entre eux. Que de pareils intrus n'aient nullement contribué à faire honorer le nom allemand par les peuples étrangers, est une chose toute simple; mais il serait insensé de vouloir juger des Allemands *allemands* d'après les Allemands *russes, hongrois, espagnols* et *portugais*. *Note de l'auteur.*

Nous ajouterons à cette liste les Allemands *polonais*, la pire espèce de toutes, dont les menées seules ont provoqué, en 1846, les massacres de Gallicie, d'après l'aveu même de M. Eisenmann : « Les meurtriers galliciens, dit-il, se nommaient patriotes selon le vocabulaire officiel, tandis que leurs victimes étaient des criminels et des assassins!... Est-il quelque chose de plus stupide que l'opinion admise et répandue par plusieurs journaux allemands qu'on avait trouvé sur les Polonais massacrés des paquets d'arsenic, avec l'inscription : *Pour les Allemands !* » *Note du traducteur.*

même dévouement, la même intrépidité ; surtout lorsqu'il s'agira de la délivrance de la Pologne : quand même, au lieu d'en espérer un avantage direct, il devrait se créer une rivale dans l'agriculture et la production des matières premières. Il est, certes, très-regrettable qu'on ne puisse faire de la Hongrie une partie intégrante de notre fédération germanique ; mais rien ne s'oppose à ce que nous en fassions notre plus fidèle alliée, notre plus solide défense : et c'est ce que nous voulons obtenir sans arrière-pensée et par tous les moyens possibles. En le faisant, nous rendrons service non-seulement à la Hongrie, mais à l'Europe entière ; car, une pareille alliance, avec le voisinage d'une Pologne indépendante et libre, garantirait à tout jamais la paix et la sécurité de notre ancien continent.

Ajoutons-y la coopération des populations guerrières du Kaukase, d'autant plus efficace que les Anglais s'entendront avec nous pour leur procurer des armes et des munitions de guerre.

Finalement, nous pouvons nous associer la Turquie et la Perse, la première surtout ; en leur offrant la perspective de regagner, à l'issue de cette guerre, leurs provinces conquises par la Russie.

V.

Ainsi l'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Suède, la Hongrie et la Turquie, réunies dans le même intérêt, celui du rétablissement de la Pologne ; dans le but de restreindre et de limiter la puissance envahissante de la Russie : telles sont les forces de la civilisation dans sa lutte contre la barbarie.

Les quatre premières suffiraient amplement pour décider la victoire, presque sans combat. L'Angleterre elle-même pourrait se retirer de la lutte ; ce qu'elle ne fera pas sans doute, comme première puissance maritime de l'Europe, que la cause de la Pologne pourrait être en peu de temps et avec certitude menée à bonne fin.

Tout cela ne sont pas les rêves d'un enthousiasme intempestif pour la cause des nationalités ; mais les résultats d'un calme et sérieux examen de la situation actuelle de notre hémisphère. Les projets et les alliances qui garantissent les intérêts communs de chacune des parties engagées dans la lutte, sont les seuls qui peuvent compter sur la réussite et la stabilité.

En résumé, une Allemagne indépendante, forte et libre; une Pologne indépendante, forte et libre; une Scandinavie avec l'adjonction de la Finlande et du Danemark; tels sont les problèmes dominants de notre grande époque : et Dieu veuille qu'ils soient promptement et victorieusement résolus.

Paris, 25 mars 1855.

XXXIX

EXPOSITION UNIVERSELLE

LES PRODUITS POLONAIS.

Quelque modeste que soit le contingent fourni par l'industrie polonaise à l'expositon de Paris, nous devons cependant y constater sa présence; soit que ces produits portent la désignation autrichienne, pour la Gallicie; ou la désignation prussienne, pour le grand-duché de Posen. La Russie seule, parmi tous les États de l'Europe, a brillé par son absence complète à ce grand tournoi de la civilisation moderne; et la malheureuse province échue depuis 1815 à sa tutelle, c'est-à-dire au moins les trois quarts de la Pologne démembrée, a dû nécessairement s'abstenir à l'exemple de la métropole. Ce n'est donc que pour une portion très-minime de son territoire que la Pologne a pu se faire représenter; et encore sous un nom apocryphe, qui lui est tout aussi étranger et peu sympathique que celui de la Russie. Ajoutons-y que les circonstances actuelles, dont le poids se fait ressentir dans toute son étendue, a considérablement amoindri son mouvement industriel, en l'excluant presque tout entière de ce concours fraternel des nations; que ses grandes fabriques, fondées durant sa période d'indépendance restreinte, de 1815 à 1830, sont pour la plupart tombées ou même totalement anéanties; comme par exemple la ville de Zgierz, naguère florissante, qui envoyait des draps polonais jusqu'aux frontières de la Chine, aujourd'hui ruinée, dépeuplée : car le tzar a fait déporter tous les fabricants dans l'intérieur de la Russie, et enrôler tous les ouvriers dans les régiments du Kau-

kase. Quant aux draps de prix, les bures grossières fabriquées par les mougiks, lui suffiront amplement pour vêtir ses soldats et ses officiers. Il en est de même des fabriques de drap d'Ozorkow, de Tomaszow, de Rava ; des usines de Bobrza, de Bialogon, de Suchedniow, de Kielcé, etc. Il ne faut donc pas s'étonner si ce pays, jadis un des plus productifs du monde entier, honoré dès le seizième siècle du nom de *grenier de l'Europe*, n'ait pu révéler son existence que par quelques échantillons, attestant sa grandeur déchue et sa fécondité tarie par l'esclavage. La Pologne entière, unie, ne se trouve pas parmi les puissances de l'Europe, elle ne peut donc se produire à l'exposition universelle; mais là, comme ici, elle se réserve une place pour l'avenir: et cette place sera bien remplie, appropriée aux besoins de tous, digne de son peuple, honorable pour ses voisins. Quoi qu'il en soit, recueillons avec soin, avec dévotion, cette étincelle de sa vie inextinguible ; comme un indice certain de ce qu'elle deviendra dans l'avenir, dès qu'elle sera rendue à la liberté, à la civilisation, à elle-même; dès qu'elle aura cessé d'enfanter pour la mort, de nourrir ses ennemis, d'enrichir ses spoliateurs et ses bourreaux.

La Pologne est avant tout une contrée agricole; et sous ce point de vue elle a été admirablement partagée par la nature. Riche de toutes les matières premières que fournit une excellente culture ; sous un climat tempéré, assez analogue à celui des régions septentrionales de la France, elle pourrait nourrir aisément, d'après les calculs de Thadée Czaçki et de Maltebrun, le quadruple de sa population actuelle. Sous le règne des deux Sigismond, rien que le blé exporté de l'ancienne Pologne s'élevait à 300 mille lasts par année ; ce qui représente un chiffre de 2,160,000,000 litres : le last équivalant à 72 hectolitres (1). Les bateaux qui descendaient la Vistule pour porter les blés à Dantzig, étaient évalués de quatre à cinq mille ; ceux qui descendaient la Dzwina, aboutissant au port de Riga, à deux mille environ. Qu'on juge des richesses immenses que la vente de ses céréales devait amener en Pologne; aussi cette époque fut-elle appelée à juste titre son *âge d'or*. Les guerres désastreuses avec les Tartars qui détruisaient périodiquement une partie de sa population, l'invasion des jésuites et de l'in-

(1) *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, par Maltebrun et Léonard Chodzko, t. II, p. 289.

tolérance sous la dynastie suédoise et, comme coup de grâce, le règne odieux des Saxons, ont réduit sa production de moitié. En 1784, c'est-à-dire à la veille du partage, elle n'exportait déjà plus que le tiers du chiffre indiqué; et, depuis, sa richesse a toujours suivi une progression descendante. Aujourd'hui même, quoique l'agriculture soit loin d'être florissante, que les bras manquent à l'exploitation du sol, employés qu'ils sont au maniement du fusil, aux travaux des mines de l'Oural, à la construction des citadelles et des cachots, on exporte les blés polonais par Pillau, Memel, Libau et Riga sur la Baltique; par Kherson et Odessa sur la mer Noire, et par terre en Allemagne. Cette prodigieuse fécondité de la terre polonaise qui, sur les plateaux de la Podolie et de l'Ukraine, produit sans aucun engrais deux moissons différentes dans une année, donne à penser que si la Pologne avait le bonheur de recouvrer son indépendance, grâce à l'expérience du passé, à l'activité de ses habitants, elle deviendrait de nouveau la terre nourricière de l'Europe; elle lui donnerait du fer en échange de son or : du pain et du sel en échange de sa liberté.

Ce caractère général se reflète sur les magnifiques échantillons envoyés par les deux provinces de Gallicie et de Posen, et que nous regrettons de ne pas voir assemblés en faisceau, comme on l'a fait pour les produits de l'Algérie; afin de pouvoir apprécier d'un coup d'œil leurs qualités et les comparer avec ceux des autres contrées : nous les réunirons toutefois dans cette rapide énumération. Ce sont d'abord les minerais de fer, les fontes et les fers forgés de l'est des Karpathes, envoyés par la chambre de commerce de Léopol; le soufre brut et raffiné des mines de Swoszovicé, près de Krakovie; la naphte, le goudron et l'asphalte de Fustanovicé; le bois d'orme de la société d'économie rurale de Léopol; la térébenthine de Rzemien, près de Tarnow; celle de Mitkow, près de Zolkiew; les fèves, le chènevis et les grains de trèfle de Botozovicé, près de Stanislavow; le tabac de semence hollandaise de Chomiakowka, près de Czortkow; la laine fine de la société rurale de Léopol; le miel et la cire de Boryszkovicé, près de Czortkow; les liqueurs de Léopol; le lin de Borki. Puis, en fait de produits manufacturés, l'appareil pour l'évaporation du jus de sucre par retour de la vapeur de Dolaïnski, à Vienne; les machines agricoles et l'affût pour marine d'E. Bludowski, *ibid.*; les fils de laine teints et non teints de Lisovicé, près de Czortkow; les treillis à sacs de

Przeworsk, près de Rzeszow et enfin ces vêtements qui attirent à la fois nos regards et nos cœurs, désignés dans le catalogue sous le n° 1546, comme suit : « Habit national de paysan, dit *sukmana*, fait de drap ordinaire de Gallicie. » Drap ordinaire si l'on veut, mais quel merveilleux travail! quel luxe de broderies en rubans de laine colorée sur fond blanc ou brun foncé! Si nous nous sommes arrêté si longtemps devant cet habit du peuple, c'est qu'il nous rappelait nos premières années de jeunesse; puis les glorieux combats de 1831, où le brave Krakus, le paysan de la veille, le héros du lendemain, prenait au vol les canons russes et les amenait en triomphe à nos artilleurs, sans que son chef ait eu le temps de lui crier : « En avant! » C'est qu'il nous rappelait encore Thadée Kosciuszko, l'homme vénéré des deux mondes; qui, de même que Napoléon, portait aussi le vêtement du peuple, la capote grise! Oui, certes, cet habit commode, solide, pittoresque, meilleur que les blouses et les limousines des agriculteurs français, deviendra un jour le vêtement distinctif de la nation entière, illustré qu'il est par de pareils souvenirs! Nous remercions M. Gozdowicz de son excellente initiative.

Remarquons que la tranche méridionale de la Gallicie, celle qui longe les Karpathes, a exposé bien plus de produits que l'autre, avoisinant la Vistule et le San; comme si le souffle empesté de la Russie inculte et déserte tarissait jusque chez ses voisins les sources de la production, secondée par le travail et l'intelligence humaine. « Où mon cheval a passé, l'herbe cesse de croître, les champs deviennent stériles, » disait Attila ; et le barbare avait trois fois raison. Le despotisme russe tient en même temps du simoun de Sahara et de l'hiver de Sibérie; il renverse les villes, tue les habitants et pétrifie les cadavres.

Les produits du grand-duché de Posen, sans doute à cause de la situation particulière de la Prusse en face des puissances de l'Occident, sont beaucoup moins nombreux et moins variés que ceux de la Gallicie. Il serait difficile de les classer dans un ordre méthodique ; on les croirait plutôt jetés au hasard et à la dérobée sur les étalages de l'exposition, comme les épaves d'un naufrage. Signalons toutefois les douves de chêne de Posen ; le froment blanc, les laines brutes et lavées de Laszyzyvieç; le sulfate d'ammoniaque extrait de la tourbe ; les poutons de toile à voile gommée, de F. Oswiecimski, à Berlin ; les soies grèges et dévidées de Paradies (Ray), près de Miendzyrzeç ;

les tapis de pelleterie de Leszno ; et enfin l'ambre jaune de Dantzig, travaillé en bouquins, bijoux, colliers, et autres objets dont nos villageoises font un si grand cas : en attribuant à cette substance énigmatique, qui se trouve presque exclusivement sur la côte polonaise de la Baltique, des propriétés merveilleuses. En effet, l'ambre fossile, dont on ne peut jusqu'aujourd'hui expliquer l'origine, avait de tous temps quelque chose de sacré ; il devait, en lui donnant son nom, faire découvrir l'électricité. Les arts d'agrément n'ont pas été non plus oubliés ; beaucoup d'excellents pianos, signés par des facteurs polonais, ont été envoyés à l'exposition. Citons en première ligne celui de Wiszniewski jeune, de Dantzig ; qui, bien que fortement endommagé par le transport, à demi couvert par un autre piano de Berlin, nous a paru réunir des qualités de son remarquables, une force et une durée de vibration qui ne laissent rien à désirer.

Voilà pour les produits de deux provinces polonaises, énumérés d'une manière toute sommaire et nécessairement incomplète. Ajoutons-y que les faux polonaises qui occupent le sommet de la pyramide des instruments aratoires dans l'Annexe, quoique les plus courtes, sont réputées les meilleures ; que les farines, les blés en gerbe et surtout les laines provenant de notre industrie agricole sont, de l'aveu de tous, de premier ordre et ne souffrent aucune comparaison.

A côté de ces envois de la Pologne elle-même, se trouvent les produits exposés par les réfugiés établis sur tous les points de l'Europe, et qui n'ont pas voulu rester étrangers à son mouvement industriel. Ce sont d'abord les pianos de M. Iastrzembski, facteur du roi des Belges, parmi lesquels nous avons remarqué un piano droit transpositeur en palissandre, de 6 octaves 3/4, richement sculpté et garni de bronzes d'un goût exquis ; un piano droit en bois d'érable, peint dans le genre des articles de Spa, par un procédé de son invention, pouvant être adapté à tous les meubles de salon ; un piano d'étude en palissandre, de la même étendue que le premier, d'une exécution et d'un prix à tenter les plus économes. Ses procédés pour donner une plus grande longueur aux cordes, et par suite pour doubler la rondeur et la puissance du son, pour en augmenter la justesse par une plus grande pression des cordes sur le chevalet, pour rendre le mécanisme tout aussi sensible que celui à double échappement, en le simplifiant : et, enfin, son nouveau système

de transposition au moyen d'une serrure placée immédiatement sous le clavier, lui ont déjà valu la *prise-medal* à l'exposition de Londres. L'horlogerie de MM. Czapek et Patek, de Genève, est digne de sa réputation européenne. Leurs montres microscopiques pour lorgnons, bracelets et flacons de senteur, sont des chefs-d'œuvre de précision, de délicatesse et de bon goût. Leurs chronomètres de poche ont toute la régularité des grandes montres de marine. M. Nétrebski, ancien élève de l'école centrale, a inventé une machine à vapeur à cylindre, mobile et oscillant, d'une simplicité remarquable; elle se compose de trois pièces, le volant, le piston et le cylindre, pas une de plus ni de moins. Nous regrettons que sa machine *rotative*, cette dernière expression de la machine à vapeur, n'ait pas pu être terminée pour l'exposition. Les modèles d'estampes, de gravures sur bois, d'imprimés et de lithographies sur papier non préparé, de l'invention d'Adam Pilinski, à Paris, sont, pour la composition comme pour le fini, dignes des plus grands éloges ; ainsi que les dessins de Lubienski pour impressions sur étoffes. Comment se fait-il que Stanislas Hofman, dessinateur du même genre, dont les modèles sont considérés comme des chefs-d'œuvre par les fabricants de Mulhouse, de Rouen, de Manchester et de Birmingham, et qui leur fournit leurs plus charmantes fantaisies, n'ait rien exposé cette fois ? La verrière de madame Hermanowska, de Troyes, peinte en émail, est d'un dessin irréprochable. Parmi les produits de l'Algérie, les oranges, les pavots, les farines de blé tendre et dur, etc., de M. Kaczanowski, frappent tous les yeux par leur magnificence, leur éclat, leur maturité. Un fils d'agriculteur polonais ne pouvait plus noblement employer son temps, son activité, son intelligence, que d'offrir en hommage à la France des fruits tirés du sein de cette terre conquise sur le désert et fécondée aussi par le sang polonais.

Citons encore pour mémoire le plan de drainage de Koscieski, au Bois-le-Houx ; le compteur à l'usage des usines de Gaiewski, à Corbeil ; les tissus imperméables et les mesures linéaires sur rubans de Dybowski, à Charonne ; les impressions sur châles, mérinos, foulards, crêpes de Chine, de Stanowicz, à Paris ; les chocolats et dragées de Lemanski, à Reims ; les fils de laine, draps castor et cuirs de Witkowski, à Vire ; les armures, coffres et ornements anciens, reproduits en fer et acier par Wendeçki ; et enfin les machines à compter de J. Baranowski, à Paris

ingénieur très-distingué, auquel on doit aussi un excellent système de signaux mécaniques pour les chemins de fer, en voie d'exécution.

Voilà des indices irrécusables de la vie polonaise, qui n'a pu tarir sous le fer moskovite et sous le souffle plus meurtier encore de l'administration germanique; de cette vie intelligente et robuste qui ne demande qu'à se développer, en brisant les entraves qui la compriment: pour élever la Pologne au niveau des peuples les plus policés et les plus industrieux de l'Occident. Les matériaux sont prêts; il faut seulement l'impulsion, la mise à l'œuvre, et, avant toute chose, l'indépendance. Son jour viendra, quoi qu'on puisse faire pour le retarder. Il n'en faut d'autre garant que les divers travaux auxquels se sont livrés les émigrés polonais établis à l'étranger; ainsi que les produits des autres peuples de même race, tels que Silésiens, Moraves, Bohêmes, Poméraniens: qui, dès à présent, se font remarquer par leur supériorité sur les produits allemands.

Que les Slaves sont en général très-heureusement doués sous le rapport industriel, nous en voyons la preuve évidente dans l'exposition de l'Autriche, dont les produits les plus parfaits, les plus élégants, sont ouvrés par des mains slaves. Les plus beaux draps, au moins égaux en qualité à ceux d'Elbeuf, de Sedan et de Louviers, proviennent des fabriques de Brunn et de Biélitz. Or, dans la première de ces localités, les maîtres-ouvriers sont presque tous Moraves; dans la seconde, il sont tous Silésiens ou Polonais. Et cependant, la Pologne de Kopernik et de Sobieski, depuis Piast, a tenu le premier rang parmi les Slaves! C'est à ce rang qu'elle aspire encore aujourd'hui; non pas pour leur imposer le joug de fer que les khans Tatars offraient en signe de souveraineté aux tzars de Moskovie, leurs vassaux: mais en se présentant à leur amour avec une gerbe de blé dans une main, pour les nourrir, et leur montrant de l'autre le soleil, source éternelle de lumière, qu'un Polonais a, le premier, désigné comme le foyer générateur autour duquel gravite la terre et l'humanité.

Paris, 22 août 1855.

(Le Siècle.)

XL

EXPOSITION UNIVERSELLE.

LES ARTISTES POLONAIS (1).

« *Czém bogat, tém rad.* »
(Ce que j'ai, je l'offre de bon cœur.)

Ce que nous avons dit au sujet de l'exposition industrielle des fabricants polonais, limitée à quelques envois des provinces de Posen et de Gallicie, peut d'autant mieux s'appliquer à l'exposition de nos artistes, plus restreinte encore que la précédente, savoir : que la Pologne se trouvant exclue depuis un demi-siècle du droit public européen, n'a pu se faire représenter, comme nation intelligente et laborieuse, au concours universel de 1855. Son cœur, serré comme dans un étau de fer, entre la haine invétérée de ses ennemis, et l'oubli très-apparent de ses anciens alliés, a dû se retrancher dans je ne sais quelle inertie passive et résignée qui lui permet au moins de survivre à son supplice, à son abandon ; d'attendre son avenir, sa réhabilitation de la justice de Dieu et des hommes. Toutefois elle est loin d'avoir renoncé à son rang, à sa dignité, comme la plus ancienne, la plus vivace des branches slaves ; elle fait acte d'adhésion au mouvement moral et matériel des peuples de l'Occident, par ces quelques œuvres que nous allons signaler, écloses dans le sang et les larmes, grandies sous la persécution et le martyre. Vienne le jour du réveil, et nous la retrouverons, comme autrefois, le grenier d'abondance et le rempart

(1) Nous cédons aujourd'hui la plume à M. Christien Ostrowski, écrivain de talent qui paye depuis longtemps, par d'excellents ouvrages, l'hospitalité qu'il a demandée à la France. Nous sommes heureux de lui fournir l'occasion de rendre lui-même justice aux artistes de son pays. Cette justice sera doublement agréable pour eux, leur venant d'un compatriote et d'un critique aussi distingué.
L. Desnoyers.

vivant de l'Europe ; nous verrons jaillir de son sein des trésors artistiques dignes d'honorer la race dont elle est sortie : dignes de l'amour et du respect de tous les peuples. Sa vie nationale, interrompue, mais non tarie, dans toute la sève de sa croissance virile, au milieu de son premier travail de rénovation, reprendra son libre cours ; comme la Vistule charriant ses glaçons brisés au premier souffle du printemps, fécondant ses rives rajeunies, pour les couvrir de fleurs, de fruits et de moissons.

Commençons cette analyse par un aveu qui doit nous coûter, on le comprendra sans doute, un effort sérieux ; c'est que la Pologne de nos pères, agricole et guerrière avant toute chose, était beaucoup moins artistique que savante : que les arts de la forme et de la couleur, les arts plastiques, était généralement chez elle d'importation étrangère. Sa civilisation, qui date de son avénement au christianisme, civilisation tout évangélique et morale, ne devait rien emprunter à l'art grec ou romain, au panthéisme licencieux et profane dans lequel l'art moderne a pris naissance. En fait de savants, d'orateurs, de poëtes, elle ne le cède à aucune nation de l'Occident ; en fait d'architectes, de sculpteurs, de peintres, elle vient presque après toutes les autres. Nous ne parlons pas du tzarat moskovite qui n'a jamais fait partie de l'Europe ; ni de l'empire ottoman, qui vient à peine d'y payer sa bienvenue. Nos aïeux excellaient surtout dans l'imitation la plus parfaite des chefs-d'œuvre étrangers ; dans la traduction la plus fidèle de leurs beautés, qu'ils ont su s'approprier comme si elles émanaient du génie national : l'art indigène, l'art slave et polonais est encore, il faut bien en convenir, à l'état d'étude et d'essai.

De cette infériorité relative de la Pologne dans les arts libéraux, il ne faudrait pas conclure à son défaut d'organisation artistique ; rien ne serait plus faux que cette induction. Non, certes ; un pays qui, de nos jours, a produit A. Mickiewicz, dans la poésie, F. Chopin dans la musique et P. Michalowski dans la peinture, n'est pas dépourvu du sens artistique : de la conception du beau et de la facilité à le reproduire. Mais les circonstances favorables, ce souffle générateur des grandes choses, ont toujours manqué à son développement. En effet, quel est l'espoir de l'artiste ? quel est l'aiguillon qui lui fait brave tous les obstacles, qui lui fait vouer toutes les facultés de son âme, toute la puissance de sa volonté à produire des chefs-

d'œuvre, souvent méconnus de ses contemporains, souvent payés par l'exil, l'abandon et la misère? C'est l'espoir de survivre à son agonie de tous les jours, de renaître dans ses ouvrages; c'est ce triste bonheur de pouvoir jeter son nom, comme l'écho d'un cri suprême de douleur et de reproche, à la justice parfois tardive de la postérité.

Ce stimulant n'a jamais existé pour les artistes polonais. Car quel est l'ouvrage sublime ou médiocre qui aurait pu résister à cet ouragan de fer et de feu qui venait chaque année, infailliblement, ravager le sol de la Pologne; en déplaçant les villes, en renversant les châteaux, en emportant jusqu'aux traces mêmes de ses monuments? L'art ne pouvait fleurir et prospérer sur un sol bouleversé par des révolutions sans issue. Placée en sentinelle entre l'Europe et l'Asie, sur le grand chemin des barbares qu'elle avait mission d'arrêter, la Pologne-soldat n'a jamais eu le temps de devenir artiste. A peine osait-elle déboucler le casque et l'armure, entre le combat de la veille et celui du lendemain, pour labourer et pour ensemencer son champ de bataille; trop heureuse si le canon scandinave ou le cor tatare lui laissaient achever le sillon! Elle donnait la paix et la sécurité au monde, et se réservait la guerre et l'agitation. « *Primum vivere, deinde philosophari,* » telle fut sa devise pendant les dix siècles de son orageuse existence.

« Et certes, sans les *Palaques*, disait un auteur contemporain de Henri III, élu roi de Pologne, il y a desia longtemps que les Turcs, les Tartares et les Moscouites eussent faict un terrible eschec à la chrestienté et feussent bien avant en pays. Mais ils ont esté touiours le vray et unique rempart qui a soutenu leurs courses, invasions et surprises; voire tout ainsi qu'une forte et puissante digue et leuée, ont arresté le cours, desbordement et inundation de ces enragez et cruels ennemis, qui aultrement eussent peu submerger une bonne partie de la chrestienté (1). » Cette chaleureuse allocution n'aura pas peu contribué à décider le dernier des Valois à se faire couronner et sacrer roi des Palaques.

Ces circonstances, jointes à l'amour exclusif des anciens Polonais pour le séjour des campagnes, pour la vie en famille, ce refuge inviolable du patriotisme; à leur aversion instinctive

(1) *Description du royaume de Pologne*, par Blaise de Vigenère. Paris, 1573.

pour les villes, généralement peuplées d'étrangers et régies jusqu'en 1791 par la loi allemande, dite de Magdebourg; à cet esprit d'hospitalité cordiale et à cet engouement funeste pour tout ce qui venait de dehors, qui ne nous a pas toujours été rendu par nos voisins; et enfin à l'intarissable opulence de l'ancienne Pologne, qui attirait à la cour de nos rois, de nos sénateurs, de nos évêques, une myriade d'artistes italiens, allemands ou français : tout cela réuni n'a pas permis à l'art national de produire son fruit et d'atteindre sa maturité. « *Slavi sunt adversus peregrinos benigni!* » s'écriait dès le sixième siècle l'empereur Maurice de Byzance.

Et cependant la terre polonaise fut, de même que l'intelligence polonaise, admirablement douée pour le culte des beaux-arts. Coupée par quatre mille rivières, hérissée de forêts immenses, semée de minerais, de métaux précieux, de marbre et de granit; couvrant les mers de ses vaisseaux et nourrissant l'Europe de sa fécondité : la Pologne avait de quoi largement rétribuer et soutenir ses artistes. La richesse, ce premier élément de la production artistique, y était répandue à profusion. Cette richesse était telle que, dès le onzième siècle, l'évêque Ditmar, qui accompagna l'empereur Othon III à Krakovie, prétend avoir vu à la cour de Boleslas le Grand des trésors « *ineffabilia ac incredibilia.* » Nos mines de sel gemme à Wieliczka, sur la Vistule, les plus grandes du monde entier, n'ont pas moins de six mille pieds de développement de l'est à l'ouest, sur mille pieds de profondeur. Exploitées par deux mille ouvriers, elles produisent annuellement jusqu'à dix millions de kilogrammes de sel, pour le compte de l'Autriche bien entendu. Les mines d'argent d'Olkusz qui rendaient autrefois pour deux millions de florins polonais par an, avec une dîme royale de 1,225 marcs d'argent, n'existent plus. Les Suédois, ne pouvant les transporter dans leur pays, comme ils ont fait de nos trésors nationaux, les ont inondées, en y déversant une rivière... D'autres mines d'argent, à Slawkow, ont été anéanties par la poudre à canon... Les pyrites de cuivre de Chenciny, où l'on trouve aussi de larges veines de marbre et de lazulite, servent aujourd'hui à couler des canons russes, de même que le cuivre vierge de Miédzianagora et de Miédzianka... Le zinc, le plomb, le fer limoneux qui se trouve presque partout en Pologne à quelques pieds sous le sol, et qui sert à forger des armes pour le tzar orthodoxe, tout nous

explique les *incroyables* richesses de nos aïeux, les ardentes convoitises de nos voisins et leurs motifs philosophiques pour démembrer et spolier la Pologne... Les revenus de la couronne s'élevaient, au temps de Henri III, roi de Pologne et de France, à 300 mille ducats; sous Sigismond III Vasa, ils n'étaient inférieurs qu'à ceux de la couronne anglaise : et le trésor royal laissé par ce monarque à son fils Vladislas, d'après son testament, publié par l'illustre Niemcewicz, dépassait de beaucoup celui de tous les autres souverains. Ce que tout cela est devenu, Dieu le sait ! et nos spoliateurs ne l'ont pas sans doute oublié (1).

Nous en dirons autant de la richesse intellectuelle de la race polonaise ; qui, certes, comme organisation, n'est pas à dédaigner. Nos aïeux, encore païens au dixième siècle, mais doués par anticipation de ce christianisme intuitif qui leur faisait accueillir tous les apôtres étrangers, ont été des premiers à s'approprier les trésors littéraires de l'antiquité. L'historien de Thou dit, en parlant de la Pologne : « Pays fertile, plein de villes, de châteaux, habité par une noblesse courageuse qui joint ordinairement l'amour des lettres à l'exercice des armes, etc. (2) » Ce jugement se trouve parfaitement confirmé par les témoignages contemporains. Que les lettres étaient cultivées dès le douzième siècle, on en trouve la preuve dans le chroniqueur Mathieu Cholewa ou l'Empeigne ; qui donne des extraits curieux de Trogue-Pompée, de Valère, historien des empereurs, auteurs aujourd'hui parfaitement inconnus : sans parler de Virgile, de Tacite et des Digestes ou Institutions romaines, découvertes trente années auparavant à Amalfi. Mathieu-l'Empeigne ne fut pas le seul homme du peuple élevé à la dignité d'évêque et de prince; au seizième siècle, lorsque, selon Muret, la Pologne et l'Italie se disputaient le premier rang parmi les peuples savants et policés de l'Europe, nous trouvons l'historien Kromer, fils de paysans, le poëte latin Dantiscus, fils d'un cordier de Dantzig, tous deux évêques et princes de Warmie ; Vitellio, fils naturel d'un ménétrier et d'une cabaretière, évêque de Plock ; Stanislas Hosius, fils d'on ne sait plus qui, cardinal et l'un des présidents du

(1) *Histoire du règne de Sigismond III*, par J.-U. Niemcewicz. Breslau, 1836.

(2) *Histoire universelle*, par J.-A. de Thou ; Paris, 1740 (t. IV, p 798).

concile de Trente; nous trouvons aussi le grand Kopernik, fils d'un simple bourgeois de Krakovie ; le poëte latin Janiçki, fils d'un jardinier, couronné au Capitole, des mains du pape, du même laurier qui ceignit le front du Tasse... Notre peuple, on le voit, a largement fourni son contingent d'hommes illustres à la Pologne.

Le *Tableau de la Pologne au seizième siècle*, par Siarczynski, compte, sous le règne de Sigismond III, 1,149 hommes remarquables, soit par la parole, soit par le glaive; parmi lesquels 711 écrivains et 110 guerriers distingués. Le *Dictionnaire des poëtes polonais*, par Iuszynski, compte, jusqu'à l'année 1750, plus de 1,200 poëtes polonais ou latins, bons ou médiocres ; depuis un siècle, ce chiffre s'est sans doute accru de moitié. 84 villes polonaises possédaient des imprimeries ; et Krakovie seule en comptait 50, avant l'invasion des jésuites.

Toute cette pléiade d'hommes éminents qui ont fait de la Pologne ce qu'elle était au seizième siècle, c'est-à-dire une des plus grandes nations du monde, a été élevée en grande partie par l'université-mère de Krakovie. Érigée en 1347 par Kasimir le Grand, à l'instar de celle de Paris; dotée par Edvige d'Anjou, descendante de saint Louis; arrivée à son apogée sous Sigismond-Auguste, le dernier des Jaghellons, elle a lutté pendant trois siècles contre l'intolérance qui cherchait vainement à se faire jour en Pologne : pour succomber enfin sous l'étreinte corruptrice du jésuitisme. Avec elle disparut la grandeur, la gloire et la prospérité de l'ancienne Pologne. L'œuvre de destruction était déjà commencée sous Sigismond III; sous Jean III Sobieski, elle était plus qu'à moitié consommée. Les relations de ces deux rois avec l'Autriche, celles des Auguste de Saxe avec Pierre I[er], et enfin l'élection honteuse au trône de Stanislas-*Auguste* Poniatowski (les noms sont parfois des antithèses), par l'infâme parti moskovite, achevèrent de la tuer. Elle ne se releva un instant avec le piariste Konarski, les deux Zaluski, les deux Ossolinski, Thadée Czaçki et Hugues Kollontay, noms désormais chers et sacrés à la Pologne, que pour tomber avec plus d'éclat sur le champ de bataille de Macieiowicé, à côté de l'immortel Thadée Kosciuszko.

Cette splendeur scientifique de l'ancienne Pologne, elle la devait aussi à sa puissance nationale; aux vertus publiques et privées des grands citoyens qui ne lui ont jamais fait dé-

faut. Depuis Vladislas-Jaghellon, c'est-à-dire depuis le quatorzième siècle, elle offrait déjà la réalisation d'une imposante synthèse slavonne, composée de quatre grands États, la Pologne, la Mazovie, la Prusse et la Lithuanie; autour de laquelle gravitaient quatre grands satellites : la Bohême, la Hongrie, la Russie et la Moskovie. Il faut bien se garder de confondre ces deux dernières, qui sont, de la part des historiens et des publicistes étrangers, l'objet d'un éternel et déplorable malentendu. La Russie, on le sait déjà, composée des trois provinces de Lithuanie, de Gallicie et d'Ukraine, toutes trois appartenant de droit et de fait à l'unité polonaise, n'a rien de commun avec le tzarat de Moskou; ni mœurs, ni langage, ni même religion. L'une est slave, l'autre est scandinave et mongole. Le titre d'empereurs de toutes les Russies, usurpé par Pierre I[er], appartient aussi peu aux tzars de Moskou, que celui de rois de Jérusalem à la maison de Savoie, ou celui de rois de France à la dynastie anglaise; et la Russie-Rouge, ou la Gallicie, se trouve jusqu'à nos jours entre les mains de l'Autriche. Ce titre frauduleux n'est donc, pour les tzars, qu'un prétexte à conquêtes sur leurs voisins; pour l'Europe, qu'un leurre et une insigne fourberie.

De toutes ces splendeurs éteintes, de toute cette richesse évanouie de l'ancienne Pologne, la reine de l'Orient, que nous reste-t-il aujourd'hui? Demandez-le à nos voisins; ils vous indiqueront des ruines, des tombeaux et des légendes d'une inénarrable tristesse. Ses châteaux démolis à ras de terre; ses temples violés et souillés; ses villes disparues sans laisser de traces : voilà tout ce que le dernier partage nous a laissé! Là, les sillons ont envahi les ruines; puis les forêts, comme des armées de fantômes, ont à leur tour envahi les sillons. Partout, dans leurs profondeurs muettes, le voyageur observe cette empreinte indélébile que la charrue laisse sur le sein de la terre; des tumulus sans nom gisent au milieu des plaines, couronnés d'ossements humains : sans doute ceux des héros d'autrefois, morts pour le salut de la chrétienté!... Le glaive de l'archange semble avoir passé sur cette terre de deuil, en couchant dans la tombe toute une génération de géants...

« Et lorsque sous mes pieds la Pologne apparaît,
J'incline ma grande aile en signe de regret... »

disait Idaméel dans la *Divine épopée* d'Alexandre Soumet. C'est que, pendant cinq siècles entiers, les barbares qui nous enserraient de tous côtés, Tatars, Turks, Moskovites, Allemands, Valaques et Suédois, parcouraient le pays la torche et le fer à la main ; emmenant femmes et vieillards, dévastant tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, changeant villes et châteaux en un vaste charnier... et puis le juif polonais, comme un oiseau de proie, vendait ou dévorait les miettes de l'infernale orgie... Sous le règne seul de Jean-Kasimir, le roi-jésuite, trois millions de population ont péri sous le glaive du massacre... Il n'est qu'une seule chose qu'ils n'aient pu nous enlever ou détruire ; c'est la terre polonaise, c'est cette terre toujours féconde et dont chaque poignée renferme la relique d'un martyr... c'est cet amour ardent, passionné, de la patrie qui ne cesse d'animer tous ses enfants... Et de cette terre le peuple polonais a construit en vue de Krakovie un monument impérissable, le tertre de *Mogila* ; cette montagne, élevée de main d'homme sur le sommet d'une autre montagne, à la mémoire du héros bien-aimé du peuple, Thadée Kosciuszko : et dont les Autrichiens font aujourd'hui le centre et le point de repère d'un vaste système de fortifications, dirigées, nous l'espérons encore, contre la Russie.

D'après ce qui précède, on comprendra pourquoi la ville de Krakovie, vingt fois prise d'assaut et saccagée, veuve de la plupart de ses édifices, est encore aujourd'hui, malgré son incendie de 1850, notre sanctuaire et notre musée national. Le château royal, fondé vers 700 par Krakus, sur la hauteur de Wavel, dominant la Vistule ; reconstruit par Kasimir le Grand, embelli par Vladislas-Jaghellon, restauré par Sigismond I[er] et Auguste II, a été trois fois dévoré par les flammes. Fortifié par Dumouriez et les confédérés de Bar, puis changé en caserne autrichienne après 1795, érigé en citadelle en 1846, il présente partout les stigmates de la plus hideuse profanation. L'antique cathédrale du château, cette auguste nécropole de toutes nos grandeurs passées, contient, siècle par siècle, règne par règne, les tombeaux de nos souverains des trois races, de nos rois électifs, de nos guerriers, de nos grands hommes. Toute l'ancienne Pologne est là ; depuis les trois Boleslas jusqu'à Jean Sobieski, Joseph Poniatowski et Thadée Kosciuszko : gardée par l'ombre tutélaire de Kasimir, le roi des paysans, et de sa petite-fille Edvige, l'ange de la patrie. Un Polonais ne peut

toucher ce parvis sacré sans une profonde émotion. Les autels des 65 églises qui faisaient autrefois de Krakovie la métropole religieuse de la Pologne, la Rome de l'Orient, aujourd'hui réduites au nombre d'une vingtaine, ont tous été décorés par des pinceaux polonais. On y voit les tableaux de Thadée Konicz et Dolabella, ou selon d'autres Della-Bella, peintres de Sigismond III; ceux d'André Radwanski, du bernardin François Lexycki, de Glowacki, le pieux coloriste; de Michel Stachowicz et de Simon Czechowicz, peintres d'histoire, qui ont aussi décoré le palais des évêques de Krakovie, achevé par l'illustre prélat-poëte Woronicz, aujourd'hui détruit par l'incendie; ceux enfin d'Orlowski, peintre de la ville, et de Statler, professeur à l'Université. On ignore encore, et sans doute on ignorera toujours les auteurs de ce terrible incendie de 1850, qui dévora les deux tiers de la ville; mais à qui doit-on surtout l'attribuer, sinon à ceux qui avaient le plus grand intérêt à briser et détruire tous nos monuments et nos souvenirs nationaux?

Varsovie, capitale du pays depuis Vladislas Vasa, et de nos jours le foyer le plus énergique de son patriotisme, possède une magnifique copie de la *Transfiguration* de Raphaël, par Oleszkiewicz; des tableaux de Smuglewicz, de Warkulewicz, de Sokolowski, de Krzeczkowski, d'Éleisither, d'Albertrandy; des toiles excellentes de Bacciarelli, peintre de Stanislas-Auguste, et dont la meilleure avait été enlevée en 1807 pour le Musée de Paris. Une exposition bi-annuelle de peinture réunissait les tableaux des professeurs Blank et Brodowski, des deux Orlowski, de Kokular, élève et grand-prix de Rome, et de beaucoup d'autres; ainsi que les dessins de Norblin, de Kondratowicz, de Suchodolski, de Letronne, de Lewicki, de Charles Hofman, et de notre tant regrettable Pierre Michalowski, notre ami d'enfance, et qui promettait à la Pologne un peintre de premier ordre. La statue de Kopernik, lui-même peintre et poëte (comme l'attestent son portrait peint par lui-même pour l'université de Krakovie et son poëme latin *Septem Sidera*), due au ciseau de Thorwaldsen, avait été érigée, par son élève Tatarkiewicz, devant le palais des Amis-des-Sciences; société fondée par Stanislas Staszic et présidée par Julien Niemcewicz. Une autre place attendait la statue équestre du prince Joseph Poniatowski, depuis 1831 indignement mutilée par les Russes. Les palais de Paç, de Radzivill

et de Krasinski, étaient de véritables musées historiques. Près du palais d'été de Lazienki, le Saint-Cloud de Varsovie, se trouve cette magnifique statue de Jean Sobieski, le sauveur de la chrétienté, devant laquelle Nicolas lui-même se découvrait avec respect.

Vilno, le chef-lieu de la Lithuanie, possède aussi des monuments artistiques remarquables ; comme l'église de Saint-Stanislas et l'hôtel de ville restauré par l'architecte Gucewicz, avec des tableaux de Smuglewicz et de Stachowicz, déjà cités. N'oublions pas de dire que c'est un architecte polonais du douzième siècle, Octavien Wolkner, qui érigea la cathédrale de Saint-Étienne dans la capitale de l'Autriche, préservée de la destruction par un autre Polonais, artiste en batailles s'il en fut jamais. Nos généraux des légions étaient presque tous peintres ou poëtes ; parmi les premiers, nous citerons Rymkiewicz, Godebski et notre ancien chef Mathieu Rybinski : parmi les seconds, Kniaziewicz, Vladimir Potoçki et Thadée Koscinszko. Le père de ce héros était musicien d'un très-grand mérite ; lui-même donnait à ses moments perdus des leçons de dessin : son portrait du président des États-Unis, Thomas Jefferson, gravé au burin par le général Sokolniçki, est un vrai chef-d'œuvre. Nous avons sous les yeux une collection précieuse, le *Moyen âge polonais*, qui se publie en ce moment à Paris sous la direction de M. Przezdzieçki ; une autre collection d'antiquités polonaises, laborieusement assemblée pendant trente années par les soins de M. Adolphe Cichowski, renferme plus de cent mille numéros de gravures, d'estampes et de médailles, se rattachant aux différentes époques de notre existence nationale.

Comment oserons-nous comparer à ces glorieux vestiges de notre indépendance, qui sont aujourd'hui toute notre vie et notre orgueil, les œuvres écloses aux jours de la servitude et de l'exil, composées avec le deuil dans l'âme, le doute et le découragement dans la pensée ? Nous le ferons cependant, pour être justes envers nos exposants de 1855 qui n'ont pas voulu désespérer de la Pologne et d'eux-mêmes. Ce sont d'abord les trois portraits peints par M. Rodakowski, dont le plus remarquable est sans contredit celui du général Henri Dembinski, le commandant en chef hongrois. Il est représenté assis dans sa tente de guerre, la tête appuyée sur sa main droite, dans une attitude de profonde méditation. L'expression du

visage est noble et belle; en l'examinant on doit comprendre l'indignation profonde qui a dû s'emparer de son âme au dénoûment de la campagne de Hongrie, terminée par la trahison de Gœrgey et l'intervention de Paskéwitch. Le front du noble vieillard se détache sur un fond crépusculaire embrasé par la vapeur des batailles. C'est une toile d'un mérite réel, chef-d'œuvre de l'artiste déjà honoré en 1852 d'une médaille de grand module. Le portrait de la mère de M. Rodakowski est un digne pendant du précédent. Nous lui conseillons toutefois d'aborder largement les sujets historiques, s'il veut perpétuer son nom dans le souvenir de ses compatriotes. Le portrait de son frère par Mademoiselle Sophie Fredro, élève de Rodakowski, promet une artiste distinguée dans cette famille illustre dont deux membres, Alexandre et Maximilien, sont en première ligne dans la littérature nationale. Les œuvres de M. Antoine Piotruszynski de Léopol et de M. Maurice Polak, méritent les plus sérieux encouragements. La *Naissance du Christ*, par M. Pietrowski, de Bromberg, est tout empreinte du sentiment religieux ; la couleur en est un peu mate et le contour inégal, mais l'effet d'ensemble est d'une grande suavité. *Suzanne, justifiée par le prophète Daniel*, par M. Kaselowski de Potsdam, est une œuvre hardie, bien conçue, vigoureusement exécutée. Ses dessins du Christ, de saint Jean et de saint Mathieu, sont une très-heureuse alliance de l'ancienne école italienne et de l'école moderne française. Hâtons-nous de payer un juste tribut d'éloges à M. Iaroslas Czermak de Prague, issu de la race tchèque ou bohême, sœur de la nôtre; et qui, dans son tableau des *Hussites*, a raconté un épisode de l'odieuse propagande austro-catholique au quinzième siècle. Toutes les qualités d'une excellente peinture s'y trouvent réunies à un éminent degré. Nous souhaitons à la Pologne et aux Slaves beaucoup d'artistes pareils à M. Czermak, qui certes, a pu trouver en Belgique, où il est établi, les pieux modèles de son tableau.

Que dirons-nous des gravures de M. Antoine Oleszczynski, ce vétéran du burin polonais, que l'Europe n'ait déjà dit avant nous? Sa renommée date de loin, et son portrait de Kosciuszko, couronné en 1828; celui de Mickiewicz, d'après David (d'Angers); les charmantes illustrations publiées dans les recueils de M. Léonard Chodzko, notre savant historiographe, suffiraient seuls pour lui assurer la célébrité. Ses planches de cette

année, et surtout son admirable Kopernik qui restera sans doute comme son chef-d'œuvre, ne le cèdent en rien à leurs aînées. M. Grabowski (d'Angers), a exposé la statuette en marbre d'une jeune fille grecque. C'est un début important; mais pour que l'avenir tienne toutes les promesses du présent, il faut qu'il renonce à l'imitation trop exclusive, trop difficile peut-être, de l'antiquité : il faut qu'il s'inspire de la poésie et de l'histoire nationales, comme a fait M. Statler, digne fils du peintre de Krakovie, dans son buste du général Chlapowski. Nous en dirons autant à M. Kamionowski, de Varsovie; auteur d'un très-joli buste offert en hommage à la reine d'Angleterre. Nous regrettons beaucoup de ne pas voir ici la statuette équestre de Napoléon Ier, par M. Pierre Michalowski, et quelques dessins sur bois de M. Jean Tysiewicz qui a consacré son talent et sa fortune à l'illustration des meilleurs poëmes polonais.

C'est beaucoup sans doute pour l'honneur de la Pologne savante et lettrée ; dans tous les cas, c'est bien assez pour la séparer à tout jamais de la Russie idiote et barbare, dont la monstrueuse civilisation, née à peine d'hier, est déjà frappée de mort et de stérilité (1). Ses poëtes, elle les tue ; ses historiens, elle les envoie aux mines, ou bien elle en fait des chambellans du tzar, pour leur faire écrire des mensonges ; ses journalistes, elle les déporte en Sibérie. Son seul sculpteur de talent est un Suisse : c'est l'auteur de la statue de Pierre Ier, plantée sur un rocher de granit amené de Finlande ; son seul écrivain passable est d'origine polonaise : c'est l'ancien précepteur du tzar Nicolas; son seul architecte possible est un Allemand : c'est l'auteur de la grande église de Moskou, maladroite copie de Byzance ; un autre Allemand a construit Sébastopol, défendue par un troisième Allemand. Tous ses artistes sont étrangers ; jusqu'à ses comédiens qu'elle achète à Paris, et dont Paris reçoit les morceaux brisés par le tzar : jusqu'au tzar lui-même qui est Allemand, comme ses ministres. Aussi elle les paye tous avec de l'or étranger, emprunté aux juifs allemands, ou plutôt extorqué sur la Pologne. Elle se contente d'agir sans idée et sans réflexion, comme un immense appareil de torture ; et ne pense que par le tzar : si toutefois le tzar se donne la peine de penser. Son seul art, sa seule littérature, sa seule histoire, c'est le testament de Pierre Ier, le berceau et

(1) *La Vérité sur Nicolas*, par M. Sasonoff. Paris, 1854.

peut-être aussi le tombeau du vampire moskovite. Du reste, rien que le néant. La Russie moderne n'est qu'une horde malfaisante et sauvage, qui veut à toute force se faire passer pour nation ; qui ne se souvient plus de son passé et ne croit pas encore à son avenir.

Ces brillantes prémices offertes par nos jeunes artistes de 1855, présagent de plus beaux résultats encore dans l'avenir. Ce sont les arrhes de la dette sacrée que la Pologne payera un jour à l'Europe, si elle n'est pas violemment repoussée de son sein ; si elle n'est pas rejetée dans les bras de la Russie marâtre : si elle n'est pas condamnée à devenir l'esclave des esclaves. Ses anciennes collections, ses bibliothèques, ses archives n'existent plus ; ou bien il faut aller visiter les musées de Vienne, de Dresde, de Berlin, de Stockholm, de Pétersbourg surtout, pour les retrouver. Son Louvre national est un peu partout ; car dans toutes les régions de l'Europe l'émigré polonais, représentant, fonctionnaire public ou simple soldat, a pu reconnaître quelque lambeau sanglant de sa patrie. Chacun d'eux atteste ses splendeurs passées et son humiliation présente : chacun d'eux porte l'empreinte de son génie et de la fureur des barbares. Que cette patrie existe, et tous les tronçons de cette chaîne rompue, dont chaque anneau porte un nom de salut pour les nations, comme les batailles de Grunwald, de Kircholm, de Chocim et de Vienne, se ressouderont d'eux-mêmes pour rattacher les traditions du passé aux espérances de l'avenir ; que cette patrie existe, et toutes nos villes détruites, tous nos châteaux écroulés, tous nos monuments épars surgiront, comme par une commotion souterraine, à la face du soleil, plus beaux encore qu'aux jours de leur jeunesse, et portant à leurs fronts criblés les cicatrices de huit siècles ; que cette patrie existe, et nos jeunes artistes de 1855 ajouteront à son auréole une gloire nouvelle : celle des arts libéraux, la seule qui manquait encore à sa grandeur.

Paris, 29 novembre 1855.

(Le Siècle.)

XLI

ADAM MIĘKIEWICZ

Un grand deuil vient de frapper la famille polonaise qui depuis 1832 est venue abriter en France la flamme inextinguible de sa vie nationale, son impérissable amour de la patrie et de la liberté. Le plus grand poëte de la Pologne moderne, un de plus illustres poëtes contemporains, vient de s'éteindre sous le même ciel, presque au même lieu qui, trente années auparavant, voyaient éclore la première manifestation souveraine de son génie. Au moment où les émigrés polonais célébraient par la prière, ne pouvant faire autrement, le vingt-cinquième anniversaire de leur insurrection, cette rumeur soudaine : « Mięckiewicz est mort ! » est venue mêler son glas funèbre à leurs hymnes pieux. Mięckiewicz est mort!... cette grande âme de martyr en qui se résumaient les douleurs de tout un peuple ; cette voix inspirée qui semblait un écho de la patrie elle-même... le compagnon de notre jeune âge, l'orgueil des proscrits, le poëte slave et surtout polonais de cœur et d'âme : Mięckiewicz est mort, mort en exil! à quelques pas de son pays qui va renaître!

La nouvelle de cette mort prématurée, tombée à Paris comme un coup de foudre en plein hiver, sans préparation, sans aucuns détails, mais bientôt confirmée par une relation officielle, personne n'en a ressenti le contre-coup plus rudement que nous-mêmes; nous qui lui avons voué plusieurs années, les meilleures peut-être de notre vie, afin de rendre à l'Europe, dans une traduction française, les puissantes émotions que nous devons, avec toute la génération actuelle, à l'auteur de *Konrad Wallenrod* et des *Aïeux*. C'est un vide immense, presque irréparable, ouvert dans la littérature polonaise, que le maître avait tout entière élevée à la hauteur de son génie; pour la rendre dans le présent, comme elle le fut avant le partage, la compagne et l'émule de toutes les littéra-

tures européennes. Cette belle langue polonaise, parlée avant lui par Edvige, par Sobieski, par Kosciuszko, et que Brodzinski compare à une panoplie romaine à l'épreuve des siècles, Adam Mickiewicz en a fait la langue la plus polie, la plus lettrée, la plus libérale parmi tous les dialectes de même origine ; on l'apprend aujourd'hui à Prague, à Trieste, à Raguse et même à Moskou. L'immense renommée de Mickiewicz s'explique par ce seul fait qu'il est le poëte national de 72 millions d'hommes, répandus depuis le détroit de Behring, sous le cercle polaire, jusqu'aux bouches du Cattaro, sur l'Adriatique; aujourd'hui divisés par l'esclavage, mais qui, le tzarisme disparu, s'uniront dans la liberté. Son nom est tout aussi populaire parmi les Serbes, les Illyriens, les Wendes, les Bohêmes, qu'il l'est en Pologne; car tous le considèrent à juste titre comme le plus éloquent organe de l'idée et du verbe slaves. La Russie elle-même, cette haineuse marâtre qui n'avait attiré sur son sein le poëte exilé que pour lui donner une étreinte de mort, ne pourra se défendre d'un sentiment de honte, sinon de regret; car elle aussi s'est enivrée de sa parole, qu'elle ne pouvait comprendre, mais qui la charmait à son insu par l'invincible harmonie du rhythme polonais; car elle aussi s'est un instant illuminée aux rayons de son auréole de martyr, reflétée sur les fronts d'autres martyrs, et qui devait, en 1825, en être arrachée par le scalpel du bourreau. Et voyez! à peine ayant appris la mort de Mickiewicz, le tzar, respirant plus à l'aise, vient d'accorder à ses *sujets* de Varsovie je ne sais quel simulacre dérisoire d'amnistie; baiser de Judas au front de la Pologne crucifiée !

Malgré la proscription dont ses œuvres sont frappées dans toute l'étendue de l'empire, entraînant avec elle l'exil et la confiscation des biens, Nicolas les découvrit un jour dans la chambre même de son héritier présomptif, le tzar actuellement régnant. Des proscrits russes à Paris nous ont récité de mémoire des poëmes entiers de Mickiewicz. Quant aux Polonais, ils les savent par cœur d'un bout à l'autre; dès le vivant du poëte ils sont passés à l'état de légende et de tradition populaire : les mères polonaises les apprennent à leurs enfants avec la prière et l'histoire de leur pays.

En présence de pareils services rendus à la nation polonaise par les nombreux écrits de Mickiewicz, dont plusieurs suffiraient pour immortaliser sa mémoire, toutes les imperfections

de détail doivent s'effacer et s'éteindre dans une acclamation de deuil et de respect. Miękiewicz vivra dans nos souvenirs aussi longtemps que notre langue vivra, parlée par un peuple de vingt millions; c'est-à-dire aussi longtemps que la Vistule et le Dnieper ne cesseront de porter leurs ondes aux deux mers polonaises, la mer Noire et la Baltique. Et pourtant, exilé depuis sa vingt-quatrième année, il n'a jamais depuis revu sa patrie! il n'a pas vécu un seul jour, un seul instant, dans cette atmosphère de liberté que nous avons respirée pendant les dix mois de notre insurrection! Mais il est probable que si Miękiewicz avait été mêlé à nos agitations politiques, sa pensée aurait pris une tout autre direction; et le poëte patriote se serait alors effacé dans le citoyen : soldat, publiciste ou représentant du peuple.

Adam Miękiewicz est né en 1798 à Novogrodek, en Lithuanie; d'une famille assez obscure, mais vouée tout entière aux sciences, aux lettres, à la jurisprudence : et surtout d'un patriotisme à toute épreuve. Son père, grand admirateur de Jean Kochanowski, le prince des poëtes polonais au seizième siècle, exerçait la profession d'avocat près d'un tribunal de première instance dans son palatinat. Son frère aîné, François, perclus de naissance, jetait en 1831 ses béquilles au vent pour faire toute la campagne contre la Russie avec les insurgés et les étudiants de Vilno. Le plus jeune de la famille, Alexandre, professait le droit romain au lycée de Krzemienieç, en Wolhynie. Un parent éloigné, l'abbé Miękiewicz, sécularisé après la suppression de l'ordre des jésuites par Clément XIV (1775), fut jusqu'en 1819 doyen de la faculté des sciences physiques et mathématiques à l'université de Vilno.

Voilà le milieu dans lequel notre poëte prit naissance; et qui devait nécessairement, avec une organisation comme la sienne, en faire un homme distingué. Destiné par sa famille à l'enseignement, le jeune Adam fit, en 1819, ses premières armes au collége de Kowno, comme professeur des littératures latine et polonaise. Trois ans après, il publia les deux volumes de ses premières poésies, intitulées *Ballades et Romances*, qui firent une profonde sensation dans le monde littéraire polonais, avec les 2e et 4e parties du drame des *Aïeux*, les premières parues. Les *Aïeux* sont la *Fête des Morts* chez les Lithuaniens. C'était au plus fort de cette grande querelle entre les *classiques* et les *romantiques* qui se débattait à Varsovie et à Vilno aussi

chaudement qu'à Paris et à Londres, et partageait l'Europe en deux armées. L'apparition du *Romancero* de Mickiewicz, composé de fragments d'une exquise suavité, de récits et de contes populaires recueillis sur les bords du Niémen et de la Vilia, fut un appel au combat entre les deux camps rivaux. La jeunesse polonaise répondit avec transport à ce signal donné par le barde lithuanien, dont les tendances romantiques lui semblaient résumer toutes ses croyances et ses aspirations libérales. On pressentait dès lors qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir pour notre littérature, retrempée aux sources nationales ; que la lutte littéraire devait être le prélude d'une lutte bien autrement ardente et passionnée, entre l'élément russe et l'élément polonais, la force du nombre et celle de l'idée, la trahison et le dévouement : dont la Pologne elle-même serait le champ de bataille et l'enjeu, avec l'Europe entière pour témoin et pour juge... Sous ce point de vue, le poëte novateur avait bien mérité, non-seulement de l'art national, mais aussi et avant toute chose, de l'existence même de la Pologne.

L'université de Vilno, fondée par Étienne Batory, avait alors atteint à son apogée de splendeur. On voyait parmi ses professeurs des noms tels que Jean et André Sniadecki, Lelevel, Onacewicz, Goluchowski, Malewski, etc. Thomas Zan, le plus énergique, le plus actif soldat de notre indépendance depuis les confédérés de Bar et Kosciuszko, venait de fonder la société des *Philarètes*, dont les sept divisions étaient désignées par les sept couleurs du prisme solaire. De la réunion de ces couleurs élémentaires devait jaillir la lumière qui, dans l'ingénieuse pensée de cette noble jeunesse, avait pour signification suprême la liberté. Cœur de héros s'il en fut jamais, Thomas Zan était l'âme et le bon génie de l'association, qu'il conduisait par l'amour de l'étude à l'émancipation nationale. Initié par lui dans le conseil directeur des *Rayonnants*, Mickiewicz improvisa cette magnifique *Ode à la Jeunesse* qui est encore, qui sera toujours, à notre avis, son plus beau titre de gloire.

En effet, y a-t-il rien dans la poésie moderne qui surpasse, qui égale même des accents pareils à ceux-ci :

« Jeunesse ! prends ton vol d'aigle au-dessus des plaines; et avec l'œil du soleil, d'un pôle à l'autre, mesure l'océan de l'humanité !

» Regarde, là-bas, sous tes pieds; cette masse opaque, inerte, noyée d'un déluge éternel de mépris : c'est la terre !...

» Vois comme sur ses eaux stagnantes surnage un nautile ; à la fois navire, pilote et gouvernail, poursuivant d'autres mollusques plus faibles, tantôt il s'élance à la surface, tantôt il plonge au fond. Il ne s'attache point à la vague qui le porte et la vague ne s'attache point à lui... et soudain, comme une bulle légère, il se brise en éclats contre un rocher ; nul ne savait sa vie, nul ne se souviendra de sa mort : c'est l'*Égoïsme !...* »

Oui, certes, vouloir donner aux philarètes de Vilno un avertissement contre l'égoïsme, concentrer dans un même foyer leurs cœurs et leurs âmes, n'était-ce point leur signaler le vice dominant de notre époque ? n'était-ce point essayer de la rajeunir, de l'illuminer par une espèce de transfusion du sang et de la pensée ? « O jeunesse ! s'écriait-il, ton vol est celui d'un aigle, et ton bras pareil à la foudre ! » On peut juger du retentissement immense que dut avoir en Pologne ce chant « qui s'étendit de l'Oder à la Dzwina, et fit tressaillir vingt millions d'hommes (1). » Il devait enflammer jusqu'aux Russes eux-mêmes, qui depuis 1817, dans les deux comités de Tultchin et de Moskou, méditaient l'affranchissement de leur pays. Le gouvernement russe s'aperçut alors seulement de la faute qu'il avait commise en autorisant sa publication ; mais il était trop tard, le *Romancero* de Miçkiewicz était dans toutes les mains, son Ode à la Jeunesse dans toutes les mémoires : il n'y avait plus qu'à frapper et à sévir... C'est ce qu'il fit de la manière la plus brutale et sans aucun ménagement.

Une enquête fut ordonnée par le gouverneur de Vilno, l'illustre général Korsakoff, celui que Masséna avait si vertement battu à Zurich ; on enjoignit au nouveau recteur de l'Université, Pélikan, âme vénale et corrompue, de dissoudre l'association des philarètes et de punir les fondateurs. Le sénateur Novosiltzoff, vrai valet de bourreau, ivrogne et débauché, l'ennemi mortel de tout ce qui portait un nom polonais, fut appelé de Varsovie pour diriger l'instruction. Dès lors la persécution commença.

Les prisons et les couvents de Vilno transformés en cachots, se remplirent de pauvres enfants dont tout le crime était d'avoir chanté quelques hymnes patriotiques ; une odieuse per-

(1) *Galerie des Contemporains illustres*, par un homme de rien.

quisition fut mise en œuvre, avec des raffinements de supplices qui nous reportent aux temps primitifs du christianisme : et après deux années de tortures inouïes les *Philomates*, dernier débris de l'ancienne société, furent traînés, les fers aux mains, au fond de la Russie asiatique, avec Thomas Zan, leur chef, qui avait en vain essayé de les sauver, et Miçkiewicz, leur poëte, qui devait mourir en exil !

Et tout cela se passait en 1824, sous le règne d'Alexandre I[er], le despote sentimental, le Tatar impénétrable dont madame Krudener avait tenté de faire un philosophe allemand !

Miçkiewicz, déporté d'abord à Saint-Pétersbourg, composa son *Voyage en Russie*, peinture atroce mais fidèle de cette contrée de boue et de sang ; puis, dirigé sur Odessa, il se joignit à plusieurs de ses compatriotes pour faire un voyage à travers les steppes de la Krimée. C'est de cette période de sa captivité que datent ses *Sonnets de Krimée*, ravissante série de petits tableaux enchâssés dans quatorze vers, qu'il publia durant son retour par Moskou ; peu après, rappelé à Saint-Pétersbourg par l'influence d'un de ses compagnons de voyage, il écrivit et fit paraître son poëme vengeur de *Konrad Wallenrod*, avec cette épigraphe significative : « *Bisogna essere volpe e leone*, » que la Russie idiote ne comprit pas, et qu'elle admirait pourtant, sur la foi de son traducteur Pouschkin, comme un chef-d'œuvre incomparable. Cette devise empruntée à Machiavel, aurait dû cependant lui en donner la clef et révéler la pensée politique. C'est l'histoire d'un jeune Lithuanien, nommé *Alph* (monogramme transparent sous lequel on découvre le poëte lui-même), gendre du prince Keystout ; qui voyant sa patrie sur le point d'être envahie et soumise par les chevaliers teutoniques de Marienbourg, change de nom, se fait chrétien, devient grand-maître de l'Ordre, après lui avoir rendu des services signalés dans cent batailles ; puis, s'étant concerté avec Vitold, grand-duc de Lithuanie, conduit toutes les forces de l'Ordre sous les murs de Vilno, par un hiver rigoureux, les fait décimer par le froid, la famine et le glaive ennemi : et puis revient mourir à Marienbourg de la mort des traîtres et des parjures, mais après avoir vengé son pays et l'avoir à jamais préservé de l'invasion. On voit par cette courte analyse que le cadre est dramatique, saisissant ; et l'exécution ne le cède en rien à l'idée première. Le langage est tantôt d'une tendresse infinie dans les entretiens de Konrad avec Aldona,

la fille de Keystont ; tantôt d'une âpre et farouche énergie, rugueuse comme une *saga* scandinave ou le chant guerrier de Lodbourg, dans ses conciliabules avec Halban, le vieux mage lithuanien, qui s'est attaché à ses pas comme le destin, pour attiser dans son âme le feu de la vengeance. Et pourtant, disons-le avec regret, malgré la perfection du style, cette idée n'est point polonaise ; elle n'a point jailli d'une inspiration purement nationale. Le héros du poëme est au bout du compte un traître ; il obtient sa victoire par la ruse et la dissimulation : qualités qui sont, fort heureusement, qui seront toujours antipathiques au caractère polonais. *Konrad Wallenrod* a fait en Pologne, de même que les *Brigands* de Schiller en Allemagne, une monstrueuse école, tout antinationale, et dont la plus bizarre expression se trouve dans la *Comédie infernale* du poëte anonyme ; mais cette école, empreinte de germanisme, n'est pas du fait de Miękiewicz : il fallait que le poëte, subissant la fatalité de sa condition de proscrit, couvrît sa pensée d'un voile, pour la faire accepter par ses tyrans et pour pouvoir la transmettre à ses compatriotes.

Après l'apparition de cet ouvrage, la gloire de Miękiewicz fut au comble. A dater de ce jour, le poëte Pouschkin, tué depuis dans un duel diplomatique ; le poëte Ryeïleff, le savant Bestoujeff, tous deux condamnés à mort pour crime d'amour de la patrie, se déclarèrent amis et disciples du barde polonais. On chantait dans tous les salons les airs du Konrad, mis en musique par madame Szymanowska, célèbre pianiste polonaise, dont la fille Marie devint plus tard la compagne du poëte exilé. Mais cet engouement frivole de l'aristocratie russe, qui s'efforçait par toutes sortes de moyens de le gagner à son parti, plus puissant et plus redouté que le tzar, lui servit au moins à briser ses chaînes ; et, quelques mois après, sur le passe-port qui lui fut présenté au nom de l'autocrate, Miękiewicz inscrivit ce mot seul : « Italie !... » Enfin, hors de cet enfer de glace, comme celui de Dante, dont il avait franchi les frontières en condamné politique ; et qu'il quittait à présent presque en triomphateur, il se sentit libre, il respira... mais il dut se recueillir quelque temps, avant de réchauffer son cœur et sa pensée : avant de pouvoir ouvrir de nouveau ses ailes au souffle de l'inspiration.

A la nouvelle de la révolution de juillet, il se rapprocha de la France et vint s'établir à Genève, où nous l'avons vu pour

la première fois ; où nous avons les premiers serré ses mains, naguère encore chargées de chaînes!... C'est là qu'en pressentant le réveil prochain de la Pologne, il composa ces stances adressées à une *Mère polonaise*, empreintes d'une mélancolie navrante, de la terreur des cachots, presque de désespoir; et qui se terminent par les vers suivants :

« La mort !.. pour monument et pour gloires funèbres,
Il aura d'un gibet les horribles débris ;
Quelques pleurs d'une femme... et puis, dans les ténèbres,
Les mornes entretiens de quelques vieux amis. »

Tel devait être, selon lui, le destin des enfants polonais...

Après la funeste issue de notre insurrection, nous le retrouvâmes à Dresde, traduisant le *Giaour*, de Byron; composant la *Redoute d'Ordon*, sinistre épisode de la prise de Varsovie : puis il vint nous rejoindre à Paris avec le corps de l'émigration, avec laquelle il ne forma depuis qu'une seule et même famille. La première œuvre qui sortit de sa plume fut le *Livre des Pèlerins polonais*, paru en 1832, et que la traduction de M. de Montalembert, et surtout l'éloquente préface qui la précède, ont suffisamment popularisé en France.

M. de Montalembert, alors un des plus fervents apôtres de la liberté de conscience, dans son enthousiasme pour la cause représentée par Mickiewicz, avait appris notre langue ; ses articles publiés dans le journal hebdomadaire le *Polonais* semblaient être sortis du cœur de notre nation, ainsi que les discours qu'il prononçait à la chambre des députés. Aujourd'hui l'occasion serait bien plus féconde encore que sous la monarchiede juillet; car il s'agirait à présent de la Pologne renaissante : et non pas d'une oraison funèbre à prononcer sur sa tombe!

Le *Livre des Pèlerins* vivra comme un éternel monument du passage de l'émigration polonaise en Europe. Écrit en style biblique, inspiré par le plus sévère catholicisme, il fut cependant interdit à Rome, sous la triste papauté de Grégoire XVI ; mais il eut cette destinée commune avec les *Paroles d'un croyant*, de Lamennais, qui convient lui-même avoir puisé son idée dans l'œuvre de Mickiewicz, en l'éten-

(1) *Affaires de Rome*, par Lamennais.

dant d'une seule nation à toute l'humanité. La troisième partie des *Aïeux*, reproduisant le drame de l'inquisition de Vilno, avec le *Voyage en Russie* pour appendice, suivit de près ce chef-d'œuvre. Une traduction partielle de Georges Sand, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le titre *le Drame fantastique*, l'a révélée à la France comme une composition hardie; mais dans laquelle on remarquait déjà un certain affaissement de la pensée, un grand abandon du langage, une tendance plus prononcée vers le mysticisme dont le germe fatal se trouvait déposé dans la frêle et maladive constitution de Miękiewicz (1). Son individualisme s'était assombri, exalté, au contact de la société de Saint-Pétersbourg; son *moi* trop exclusif était devenu l'inséparable compagnon de son mépris byronien du monde et de l'humanité, en se résumant l'un et l'autre dans ces orgueilleuses paroles de la scène terrible nommée l'*Improvisation :*

« Seul !... qu'ai-je besoin de la foule ? suis-je donc chanteur pour la foule ? Quel est l'homme qui supportera toute la pensée de mes chants ? qui verra, sans baisser les yeux, tous les rayons de mon âme?

» Dieu, et toi, nature ! écoulez-moi... voici des chants dignes de vous !... etc. »

Cette formidable imprécation de Konrad, terminée par le blasphème et la démence, était déjà une transition vers le *Messianisme*... Malheureusement, ses ennemis et ceux de la Pologne en ont profité quelques années plus tard, pour tromper le poëte par des oracles supposés, et pour briser entre ses mains cette lyre d'or qui valait bien le sceptre de plomb de Nicolas...

Mais comme Mięklewicz s'est magnifiquement relevé de cette déchéance dans son dernier poëme de *Thadée Soplitza* ; cette épopée pastorale polonaise où nous voyons défiler, dans des scènes rapides et bien enchaînées, tous les tableaux qui dès l'enfance ont charmé nos regards : où nous croyons respirer toutes les brises et les arômes de la terre natale ! Ce suprême et splendide épanouissement de son génie est, à notre avis, le plus complet et le plus vraiment national de ses ouvrages de longue haleine. C'est la vie des champs, cet Éden des

(1) Voyez son portrait gravé sur acier par Antoine Oleszczynski, d'après un médaillon de David.

anciens Polonais, avec tous ses travaux, ses fêtes, ses amours; c'est l'histoire de Dombrowski et de Kniaziewicz, les héros des Alpes et de Hohenlinden; celle des légions polonaises du Rhin et de l'Adige; c'est l'entrée des Français et de Napoléon en Pologne, qui jette à leurs pieds son sang, son or et ses moissons, car elle se sent revivre, la pauvre martyre! c'est enfin Kosciuszko, c'est Joseph Poniatowski, c'est tout 1811! Puis, dans le drame intime, c'est ce duel séculaire entre la Pologne libérale et la Russie barbare qui se poursuit à outrance dans le sein des familles, comme dans la nation; c'est tout ce qui fait battre le cœur, donne du prix à la vie, tout ce qui fait espérer l'avenir! Ceux qui nous aiment doivent aimer ce livre; ils le reliront d'un bout à l'autre, et ils le comprendront aussi bien que nous-mêmes: que les indifférents, les égoïstes et les hypocrites se gardent bien d'y toucher, car ils n'y verraient qu'une lettre morte!

Après avoir produit *Thadée Soplitza*, notre poëte se reposa sur les bords du lac de Genève, à Lausanne, en professant avec éclat l'histoire et les lettres latines, d'où il fut rappelé pour venir occuper la chaire slave instituée au collége de France par M. Cousin, alors grand-maître de l'Université. Nous n'avons pas à nous occuper ici de son cours triennal (1840-1843), sur lequel nous avons déjà sommairement exprimé notre pensée; et qui, d'ailleurs, a été publié en français.

Nous dirons seulement, avec un profond sentiment de douleur et de regret, que vers la même époque un terrible malheur de famille est venu frapper le professeur-poëte; qu'une cure illusoire opérée par un charlatan lunatique, venu à Paris avec un passe-port du tzar et sans doute chargé d'une mission secrète, lui servit à s'emparer de l'esprit de Miçkiewicz, à surprendre et pervertir ses convictions, et à changer sa chaire de littérature slave en une tribune de *Messianisme*: terme vague, indéfinissable même pour les fanatiques entraînés à la suite du maître, et contre lequel est venue se briser et s'éteindre cette belle intelligence que trente années de souffrances n'avaient pu entamer ni ternir... Un imposteur aux gages de la Russie, un droguiste illuminé, un ex-libraire qui devait toute sa fortune aux écrits de Miçkiewicz, tels ont été les premiers propagateurs de cette doctrine; dignes adeptes d'une pareille religion! Faut-il que la grande âme du poëte proscrit n'ait pas su résister à leurs poisons? faut-il que ce lu-

mineux génie soit devenu le jouet d'une ruse grossière, ourdie par trois sectaires idiots? Rien n'est plus vrai pourtant. Nouveau Macbeth, enchaîné dans le cercle fatidique tracé autour de lui par ces trois énergumènes, il s'est pris à lutter corps à corps avec le démon du mysticisme, et il a succombé dans la lutte. La chaire slave fut fermée en 1844 ; un cri d'exécration et d'effroi fut jeté par tous les vrais amis du poëte éconduit : qui repentant déjà, mais encore frémissant du coup perfide qui venait de l'atteindre, fut nommé bibliothécaire de l'Arsenal à la place de Charles Nodier, cet autre Slave d'adoption, récemment décédé, notre ami personnel, l'auteur de *Jean Sbogar* et de *Smarra*... Il n'est resté de ces trois ans d'enseignement, de cette chaire savante où nous croyions entrevoir déjà comme une patrie intellectuelle, qu'un écrit immonde intitulé *la Cène*, publié d'après le faux-prophète; absurde compilation de rêveries mystiques déjà vieilles du temps de Swedenborg et de Jacques Bœhme : avec un chiffre cabalistique de 44, qui planera toujours comme un sarcasme inexplicable et moqueur sur tout ce lamentable souvenir ! Depuis, pas un vers, pas une parole polonaise n'a jailli de l'âme du poëte, subjuguée, ouverte à tous les vents, exposée à tous les affronts; pareille à ces ruines augustes dont la main de nos ennemis a si largement semé toute l'étendue de notre pays !... On nous assure toutefois que les premiers chants d'un poëme cyclique et les premiers chapitres d'une histoire de Pologne sont restés entre les mains d'un de ses amis, éminent poëte lui-même, et qui ne tardera pas sans doute à les livrer à notre admiration.

Et voilà qu'on nous apprend aujourd'hui la mort inattendue, presque mystérieuse, dont le poëte a été foudroyé en Orient, le 26 novembre 1855, en accomplissant une mission dont il avait été chargé par la France! Cette mort arrivée en tel lieu, à pareille époque, ne semble-t-elle pas comme une dernière vengeance exercée par le despotisme aux abois et désespérant de sa cause, sur une de ses plus anciennes et de ses plus illustres victimes? Oh ! comme la voix du vieux barde lithuanien eût été entendue parmi les Slaves, s'il l'avait élevée, là-bas, sous cet horizon slave, au nom de la France et de la liberté !...

Quelques-uns prétendent que Mickiewicz est mort dix années trop tard pour sa gloire et pour celle de son pays ; qu'il aurait dû s'éteindre dans toute la plénitude de son talent,

dans tous les rayons de son auréole : comme le Tasse, Schiller et Byron. Quant à nous qui l'avons suivi dans toutes les phases de sa vie; qui l'aimions pour ses souffrances de proscrit autant que pour sa gloire de poëte : nous croyons qu'il est mort avant le temps et sans avoir révélé toute la portée de son génie. C'est en Pologne, sur les rives du Niémen qu'il aurait dû mourir; couronné de ses œuvres, de sa palme de martyr, de l'amour unanime de ses compatriotes : le terme de son pèlerinage et du nôtre pleinement accompli! Oui, certes, une telle mort eût été bien digne de lui, s'il se fût éteint, soleil couchant, dans un dernier hymne de délivrance jeté sur ce doux sol natal dont le souvenir n'a cessé de le suivre un seul instant de sa vie! Mais, comme le poëte de la Genèse et de l'Exode, il était dit qu'il ne reverrait pas la terre promise ; qu'il ne pourrait que l'entrevoir de loin, du haut de sa pensée, en l'indiquant du doigt à sa tribu... Combien d'entre nous sèmeront encore le désert de l'exil de leurs ossements? combien d'entre nous pourront célébrer sur les bords de la Vistule ou de la Vilia la fête des Aïeux?

Paris, 21 janvier 1856.
(Le Siècle.)

XLII

A M. J. LELEVEL, HISTORIEN.

LA LÉGISLATION POLONAISE

Monsieur et cher concitoyen,

Dans différentes attaques portées contre la nationalité polonaise, on nous fait passer tantôt, comme M. de Lamartine le soutient dans ses récentes publications, pour une aristocratie impérieuse qui, faute de guerres avec l'étranger, exerçait sa valeur dans les combats particuliers ; tantôt, comme l'a dit M. Wagner dans la séance du 8 février des chambres prussiennes, pour la grande-armée et le *quartier-général* de la révolu-

tion. On nous permettra d'en finir une bonne fois avec ces deux accusations contradictoires que nos ennemis ont eu l'art d'accréditer, mais qui ne sont appuyées sur aucune induction historique.

Pour ce qui concerne la première, l'esprit évangélique de nos vieilles lois républicaines, dans lesquelles le dogme de l'égalité civile se trouvait bien plus profondément empreint que dans les institutions de nos voisins, ne pouvait admettre l'esclavage du peuple : car l'État polonais n'aurait pu vivre pendant huit siècles entiers, sur cette contradiction. L'oppression des paysans, fruit tardif de la décadence des mœurs et de l'intolérance religieuse au dix-septième siècle, n'a jamais existé en Pologne qu'à titre d'abus et d'exception et sans avoir en aucun temps été autorisée par les lois. Elle fut du reste complétement réformée dans le siècle suivant par les assemblées législatives de 1768, de 1775, et surtout par la constitution du 3 mai 1791. Aujourd'hui, dans toute l'étendue de la Pologne, le peuple est aussi patriote que la noblesse, et plus encore dans certaines parties; car il a de plus qu'elle comme motifs tout-puissants de haine envers la Russie, l'élément religieux dans toute sa force et la conscription militaire dans toute sa rigueur. Il y a plus; nous renoncerions à l'espoir de reconstruire notre nationalité, si nous n'étions certains d'y voir concourir tout notre peuple de vingt millions d'âmes (1).

Cette certitude est fondée sur l'identité de race, sur tout notre passé national; sur ce qui se passe aujourd'hui même dans notre pays. Qu'il me soit donc permis de jeter avec vous un coup d'œil rétrospectif sur notre ancienne législation.

Depuis l'établissement du christianisme en Pologne au dixième siècle, à part quelques coutumes locales, nous remarquons l'unité des institutions ressortant de l'unité d'origine, dans les vastes pays habités par nos aïeux : « Les États polonais » se formant d'un grand nombre de tribus, avez-vous dit » dans votre savante étude sur notre législation (2), assuraient » les mêmes lois aux deux classes de la noblesse et » des paysans; ou, pour mieux dire, des guerriers et des

(1) Voyez l'*Appendice*, nº III.

(2) *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, par Maltebrun et Léonard Chodzko, t. II, pag. 239.

» cultivateurs... A l'exception de quelques prisonniers de
» guerre rachetés par les grands dignitaires, et qui se trouvaient immédiatement affranchis (1), la masse des habitants
» était *libre* et parfaitement *égale* devant la loi. »

Certes, votre autorité historique est une de celles qu'on peut invoquer sans craindre de se tromper. Et plus loin :

« L'idée qu'on se faisait de la propriété était si pure, qu'elle
« n'admettait pas de servitude. »

En effet, la séparation entre les nobles ou propriétaires et les non-nobles ou fermiers, n'eut jamais d'autre signification en Pologne que la différence sociale entre les soldats et les agriculteurs : le nom de *milites* étant commun à la classe nobiliaire, de même que celui de *cmethones* servait à désigner les paysans. Du reste, il n'y avait parmi tous les membres de la première aucune distinction de droits et de priviléges. Les branches collatérales de la race des Jaghellons nous ont seules donné quelques princes, après la réunion de la Lithuanie à la Pologne au quatorzième siècle; en fondant cette funeste pépinière de magnats, presque étrangers au pays, et dans laquelle se recrutaient les ambitions de tous les partis : tous les autres titres, d'une date beaucoup plus récente sont, *sans aucune exception,* d'origine étrangère.

Le droit de propriété prenait sa source dans l'obligation de servir l'État, seul maître absolu de la terre et qui en héritait après la mort des usufruitiers. Il devait en être ainsi chez une nation guerrière, ayant pour mission spéciale de protéger l'Europe contre l'agression des barbares. Les contestations qui s'élevaient entre les possesseurs et les fermiers, étaient déférées aux *zupan,* juges de paix élus par les communes, avec délégation pour amener les parties à des arrangements à l'amiable. La peine de mort n'était admise que pour les crimes de haute-trahison ou de parricide; mais, grâce à la douceur des mœurs de nos ancêtres, elle fut très-rarement appliquée : pendant toute l'existence de la Pologne, on en pourrait aisément énumérer tous les cas isolés. Le meurtre était puni d'emprisonnement et d'une amende pécuniaire pour les deux classes, à moins qu'il ne fût accompagné de viol ou de guet-apens. Pour tous

(1) « *Mater Boleslai III multos christianos de servitute judæorum suis facultatibus redimebat.* » GALLUS II, p. 131.

les autres délits, le roi, juge suprême, se réservait le droit de grâce et d'allégeance.

Voilà dans toute sa mansuétude et sa simplicité l'ancienne législation polonaise, avant qu'elle ne fût réunie en un code de lois régulier, nommé *statut de Wisliça*, par le dernier des Piats, Kasimir le Grand, à la diète de 1347. Citons, quelques-unes des dispositions, à l'égard du peuple, de ce code en tête duquel se trouve inscrit le principe fondamental de la non-rétroactivité (1) :

« Le paysan est affranchi de toute poursuite à raison des procès intentés au seigneur;

» Tous les habitants d'un village sont autorisés à l'abandonner, si le seigneur attente à l'honneur de la femme ou de la fille d'un d'entre eux (le droit du seigneur florissait dans toute sa vigueur chez les nations voisines);

» La coutume absurde existant chez nos voisins, par laquelle le seigneur héritait des biens du paysan mort sans enfants, est abolie, et les collatéraux de celui-ci ont droit de recueillir la succession ;

» Les testaments ne sont valables que pour la succession mobilière, les terres possédées à titre de propriété ou d'antichrèse ne pouvant être données ou obérées par un acte de dernière volonté, selon le principe : *Ne defensio reipublicæ minuatur* (2);

» Le duel est puni de six mois d'emprisonnement et d'une amende de 500 fr. (c'était donc un plaisir très-coûteux pour l'époque, et que les plus riches pouvaient seuls se permettre);

» Il n'y a pas de peine spécifiée pour les crimes de lèse-majesté, qui sont jugés, selon les circonstances, par une haute-cour composée des membres de la diète ;

» Les débats judiciaires criminels et civils sont et resteront toujours publics en Pologne, les juges devant être élus dans les comices de chaque district, etc. »

On voit, par ces quelques citations, que nos lois les plus anciennes n'étaient déjà pas si barbares; quoi qu'en disent certains historiens étrangers, en nous appliquant le mot de Virgile : « *Ferrea jura, insanumque forum ;* » que, pour le qua-

(1) « *Volumus ut omnes nostræ constitutiones editæ in Vislicia non respiciant præterita, sed tantummodo præsentia et futura*, etc. »

(2) Cette disposition fut en 1676 étendue jusqu'aux maisons possédées dans les villes par les deux classes.

torzième siècle, elles portaient l'empreinte d'une civilisation très-avancée. Ce premier code polonais, qui valut à notre Kasimir le surnom de *roi des paysans*, titre sans contredit plus glorieux que celui que la postérité lui a si justement décerné, a devancé de neuf ans la célèbre *Bulle-d'Or* de Charles VII, empereur d'Allemagne, encore toute remplie des ténèbres du moyen âge.

Le *statut de Lithuanie*, adopté pour les provinces de l'est en 1529, sous le règne de Sigismond Ier; c'est-à-dire antérieur de trois ans au code pénal allemand intitulé *Règlement de l'empire*, porte entre autres les sages dispositions suivantes :

« La loi est *une* et *générale*; elle oblige toutes les parties et tous les habitants du pays, même les étrangers;

» Les crimes de haute-trahison sont seuls punis de mort, mais la loi exige, pour les constater, la déposition de sept témoins et le serment du dénonciateur ;

» Un faux accusateur subit la peine qu'aurait encourue l'accusé, si le délit avait été prouvé ;

» Les délits de chasse ne peuvent en aucun cas entraîner la peine de mort, comme dans les pays voisins (1) : ils sont punis, au maximum, de six mois d'emprisonnement;

» Les peines pour attentats envers les femmes peuvent s'élever au double de celles pour attentats envers les hommes : il en est de même pour délits envers les enfants et les hôtes étrangers;

» La peine de la torture est abolie et ne pourra jamais être rétablie (en France, elle ne fut définitivement supprimée que par la déclaration royale de 1788);

» Pendant toute la durée de leurs fonctions, les juges ne peuvent faire aucune acquisition d'immeubles : il leur est interdit d'entendre aucune cause dans laquelle eux, leurs enfants ou leurs pupilles, se trouveraient intéressés ; etc. »

Ajoutons-y que, grâce à la passion instinctive de l'égalité, le droit d'aînesse, qui subsiste jusqu'aujourd'hui en Angleterre, n'a jamais pu prendre racine dans notre pays. Il n'y eut en tout que cinq majorats sanctionnés par les lois; et dont deux seulement sont parvenus jusqu'à nous, les Radzivill et les Sulkowski : voilà pour le premier chef d'accusation.

(1) Comme dans certaines contrées de l'Allemagne jusqu'en 1830.

Ces deux *statuts*, traduits du latin en polonais par Jean Herburt (1564), sous le titre de *constitutions*, furent, avec les *pacta-conventa*, jurés par les rois au moment de leur élection, obligatoires jusque vers la fin du dernier siècle.

A côté de cette législation nationale, *jus commune seu terrestre*, qui réglait les rapports entre les seigneurs et les paysans, se trouvait la législation étrangère ou teutonique, *jus novi fori*, en usage dans les villes ; celles de la Mazovie et de la Prusse royale reconnaissant le droit de Culm (Chelmno) ; toutes les autres, tant en Pologne qu'en Lithuanie, la loi de Magdebourg. Cette loi, importée dans le pays par les nombreuses migrations allemandes et juives qui de tout temps venaient s'y établir, sévissait surtout contre les voleurs et les usuriers ; le vol commis de nuit ou avec effraction était puni de mort. Les jugements de Dieu faisaient autorité en matière criminelle ; les épreuves étant au nombre de trois : l'eau bouillante, le fer rouge, le duel à l'épée entre nobles, au bâton entre non-nobles. Les cours judiciaires s'y composaient, comme en Allemagne, de maires, de baillis, d'échevins et d'avocats. Les sentences se rendaient et s'exécutaient à huis-clos ; souvent les criminels, échappant à l'autorité de la loi nationale, trouvaient un refuge à l'abri de la loi étrangère. Le servage, *knechtschaft*, mot teutonique s'il en fut, s'y trouvait admis dans toute sa rudesse.

Cette loi détestable fut pendant sept siècles en conflit perpétuel avec la loi polonaise, qu'elle cherchait à corrompre et à étouffer, en faisant de nos grandes villes commerciales en quelque sorte des établissements germaniques. Dans ses rapports avec la Pologne, l'Allemagne nous a constamment porté malheur ; tout ce qui nous venait d'elle précipitait la ruine du pays : son action dissolvante a commencé l'œuvre de destruction, achevée plus tard par la Russie. Nulle part le dicton : « *Timeo Danaos...* » ne pouvait être plus judicieusement appliqué. Il était réservé à la constitution du 3 mai 1791 d'abroger complètement cette juridiction étrangère, et de faire revivre dans toute sa pureté la législation nationale.

Cette constitution, rédigée d'après les conseils de Rousseau et de Mably, votée presqu'à l'unanimité par la diète dite de *Quatre-ans*, malgré les intrigues de la Russie et de ses diplomates, établissait l'égalité de tous les citoyens devant la loi, la juste répartition des impôts, consacrait l'*habeas-corpus* ou

l'inviolabilité personnelle, assignait aux paysans des terres particulières sous la protection des tribunaux. Elle admettait une révision toutes les vingt-cinq années qui lui garantissait le progrès. Tout imparfaite qu'elle soit à notre point de vue actuel, cette constitution a précédé de cinq mois la première charte française, octroyée le 14 septembre de la même année.

Trois ans après, le général Kosciuszko, nommé dictateur par la nation, dans un ordre du jour daté du camp de Polanieç, le 7 mai 1794, proclame l'émancipation des paysans, l'inviolabilité de leurs possessions, et substitue des juridictions locales à l'arbitraire des anciennes coutumes. Une loi de *solidarité* pour les pertes subies par chaque citoyen pendant la durée de la guerre d'indépendance, est votée d'enthousiame par la diète. Mais c'était l'avant-veille du partage (1795); et les généraux de la tzarine, en s'avançant vers la Pologne, nous traitaient de démagogues et de jacobins, *météjniki*, comme le fait aujourd'hui M. Wagner dans la chambre prussienne.

Ils étaient tout aussi justes à notre égard que ceux qui nous traitent, avec M. de Lamartine, d'aristocrates et de tyrans. Nous les prions de s'accorder ensemble, si c'est possible.

Certes, les confédérés de Bar, qui rendaient la liberté au roi Stanislas-Auguste au prix de leur vie; le républicain Kosciuszko, qui plaçait ce roi parjure sous la protection de l'armée, seraient bien étonnés s'ils entendaient les anathèmes lancés contre la Pologne au nom de l'ordre et de la conservation. Nos rois sont tous morts de mort naturelle, si ce n'est sur le champ de bataille. On n'est pas anarchiste et régicide pour réclamer son bien; la révolte et le désordre sont plutôt dans l'illégitime possession du spoliateur, que dans l'incessante réclamation du spolié : voilà pour le second chef d'accusation.

Depuis cinquante années, tous les efforts que nous avons faits pour améliorer le sort du peuple, ruiné par la guerre et l'oppression étrangère, se sont évanouis entre les mains de l'administration allemande ou moskovite; et nous mettons au défi nos adversaires les plus passionnés de nous prouver le contraire.

L'Allemagne nous a répondu par les massacres de Tarnow soudoyés par M. de Metternich, et la suppression de la république de Krakovie, garantie par les traités;

La Russie nous a répondu par les oukazes d'Alexandre et de

Nicolas, qui défendaient que l'on parlât jamais de l'émancipation du peuple, sous peine de déportation en Sibérie.

Le code de Napoléon, adopté en 1807 pour le grand-duché de Varsovie, fut en 1832 aboli par Nicolas et remplacé par les curieux *oukazes du sénat*; oracles sibyllins qui peuvent, dans tous les cas possibles, s'interpréter dans les deux sens : pour peu que l'on y mette le prix.

L'esclavage en Russie, esclavage de 50 millions d'âmes, est béni et sanctionné par l'Église orthodoxe ; il ne peut être supprimé qu'avec la religion elle-même. Voici un fait entre mille : « Une comtesse Orloff avait, par testament, donné la liberté à un grand nombre de serfs qu'elle avait reçus de Catherine II; le tzar l'ayant appris, annula aussitôt la disposition testamentaire et s'appropria les paysans (1).

Mais, comme disait M. Peyrat, notre confrère, dans son excellent article du 17 juin dernier sur les nationalités : « *Les Polonais, depuis près de cent ans, n'ont pas eu moins à se plaindre des calomnies de leurs ennemis que de leur oppression.* »

L'Allemagne se repentira un jour amèrement d'avoir prêté les mains à notre partage; d'avoir diffamé la Pologne dans ses feuilles publiques et d'avoir volontairement accepté pour elle et pour l'Europe, la protection de la Russie.

En un mot :

Toutes les lois ressortant de l'instinct national étaient en faveur du peuple, toutes les lois venues de l'étranger portaient l'empreinte féodale du moyen âge ;

Nous désavouons hautement l'esclavage et le servage du peuple polonais, comme indigne de nous et de lui, notre frère de race et notre égal par le patriotisme ;

Ce que la révolution a fait en d'autres pays, le dévouement civique l'a fait dans le nôtre, sans effusion de sang et par la spontanéité de l'assentiment commun.

Agréez, etc.

Paris, 5 mars 1856.

(Le Siècle.)

(1) *L'Église schismatique russe*, par le R. P. Theiner, de l'Oratoire; chap. VIII, *De l'Esclavage*.

XLIII

A M. J. MICHELET

auteur de la *Légende de Kosciuszko.*

L'ÉMIGRATION POLONAISE

A vous, noble cœur, généreuse intelligence, qui, pendant nos jours d'exil et de captivité, nous avez soutenus par de loyales et courageuses paroles;

A vous, historien patriote, qui pénétré de la même foi que la nôtre, croyez qu'il n'est point d'Europe libre sans une Pologne libre;

A vous, Jules Michelet, auteur de la *Légende de Kosciuszko*, invariable ami de notre Adam Mickiewicz;

Nous, émigrés polonais, venons offrir cette image d'un héros populaire, en témoignage de l'éternelle reconnaissance que nous vous garderons dans nos âmes, pour la pieuse et constante sympathie que vous avez vouée à notre cause; pour les énergiques accents que vous avez prêtés à nos aspirations, pour cette foi robuste dans l'avenir qui a déjà transmis votre nom au respect de tous les peuples slaves.

Nous savons que vous ne recherchez pas les louanges des hommes; que la voix intérieure de votre conscience suffit à votre patriotisme. En vous faisant cette offrande, nous obéissons surtout à un besoin de nos cœurs; et nous vous prions de l'accepter avec le même sentiment tout fraternel, avec lequel nous le déposons entre vos mains.

Que les noms polonais inscrits au bas de cette page vous rappellent un jour cette famille d'exilés qui, malgré les plus amères déceptions, malgré la plus douloureuse attente, n'a jamais désespéré du salut de la patrie et de l'humanité.

Quoi qu'il advienne de ceux qui les ont signés, et qui, toujours animés de la même confiance dans la justice divine, seraient heureux de sceller de leur sang le triomphe de leur foi politique; quelles que soient les destinées à venir de la France, que nous avons si longtemps considérée comme une seconde patrie : nous vous jurons un impérissable souvenir jusqu'au dernier moment de notre vie, et nous ne cesserons de vous ranger parmi les défenseurs les plus zélés, les plus actifs, comme aussi les plus méritants de la sainte cause polonaise.

Agréez, etc.

Suivent les signatures.

Paris, 16 mars 1856.

RÉPONSE:

« Toute une vie de travaux serait trop payée par un tel témoignage. Qu'ai-je fait, sinon de dire ce que tous sentent aussi bien, et diraient mieux que moi?

» Je voudrais serrer sur mon cœur ceux qui ont signé. Veuillez le leur dire; et qu'aucun d'eux : JE LE SENS, *n'est plus Polonais que moi.*

» Agréez, etc.

» JULES MICHELET. »

Paris, 17 mars 1856.

XLIV

AU DIRECTEUR DU *TIMES*.

LA POLOGNE ET LE PANSLAVISME

MONSIEUR,

Permettez-moi de réclamer contre l'article nécrologique que vous venez de publier sur la Pologne. Comme vous ne pourriez mentir à vos généreux antécédents, ni absoudre en principe l'abandon de notre patrie par les puissances de l'Eu-

rope, vous n'avez cru pouvoir justifier la politique de lord Palmerston à son égard, qu'en disant : « que la Pologne n'existait plus de fait, qu'elle était morte, ensevelie dans sa gloire ; qu'on n'en pouvait plus retrouver quelques restes échappés au fer de ses bourreaux, qu'en Sibérie ou bien à l'étranger. »

En vérité, Monsieur, vous allez trop loin dans votre animosité contre vos futurs alliés. Que seize millions de Polonais soient tombés, depuis le triste ministère de lord Castlereagh, sous le joug de la Russie, rien n'est plus vrai ; mais que la barbarie d'un gouvernement despotique, si sanguinaire qu'il soit, puisse en quelques années exterminer une population de seize millions d'hommes, qu'elle puisse anéantir leur patriotisme, lorsque ce sont des Polonais : c'est ce que personne ne voudra croire et c'est ce que vous ne croyez pas vous-même.

Vous oubliez d'ailleurs le grand-duché de Posen et la Gallicie, soumis au régime de la Prusse et de l'Autriche. La Pologne existe si bien, comme nation sinon comme État, que vous-même avez dit : « *Il a suffi aux puissances occidentales d'évoquer un instant l'ombre de la Pologne, pour forcer immédiatement la Russie à souscrire à toutes les conditions qui lui étaient imposées.* » Vous avez ajouté, d'après des correspondances de Vienne, que les alliés comprenant que parer sans riposter était un mauvais jeu, avaient déclaré à l'empereur d'Autriche qu'elles allaient enfin proclamer le rétablissement de la Pologne, en offrant à celui-ci les provinces danubiennes, en échange de la Gallicie ; vous avez rapporté que l'Autriche acceptant avec empressement une proposition aussi avantageuse, l'avait fait connaître au roi de Prusse, qui pour ne pas perdre Posen et la Silésie sans compensation, l'avait transmise avec une note très-pressante à son neveu : que la Russie alors, menacée d'un soulèvement général de l'Europe, et craignant une dissolution intérieure, avait adhéré sur-le-champ aux propositions de l'Autriche.

Tout cela ressort de vos précédents articles ; et, grâce au *Journal des Débats*, tout le monde le sait à Paris comme à Londres. Vous voyez donc bien qu'aucune de ces puissances, pas même la Russie, ne considère la Pologne comme anéantie et ne juge son rétablissement impossible ; que moins les hommes politiques prononcent son nom, plus elle leur est présente, sous quelques drapeaux qu'ils se trouvent rangés; que l'absence même de ce nom dans les traités qui s'élaborent

à Paris, le grandit encore dans l'opinion publique de l'Europe.

La Pologne se lie étroitement à ses destinées; elle est toujours sa question capitale : et cette paix dont vous semblez si heureux, conclue sur la menace de son rétablissement, est le témoignage irrécusable, le résultat positif de sa vitalité.

Vous en faut-il, Monsieur, d'autres preuves? Je n'aurai pas beaucoup de peine à vous les fournir. Vous les trouverez dans les nombreux officiers et soldats qui, malgré le mauvais accueil qui leur était fait, voulaient abandonner les rangs moskovites pour se joindre à ceux qu'ils croyaient devoir être les libérateurs de leur patrie. Vous les trouverez parmi ces prisonniers de Bomarsund et de Kinburn qui demandaient instamment à prendre du service dans les armées alliées ; mais le *Morning-Advertiser* a plus d'une fois expliqué les raisons pour lesquelles ils n'ont pas été admis.

Cette seule garantie est plus certaine pour la durée des traités actuels et la sécurité de l'Europe, que la bonne foi du gouvernement moskovite ; car on sait de quelle manière ce gouvernement est dans l'usage de remplir ses engagements.

De tous les souverains qui ont régné sur la Russie, le tzar Alexandre Ier est certainement celui dont on a le plus souvent glorifié la loyauté chevaleresque et la modération. Sa modération ne l'a pourtant pas empêché de conquérir la Finlande, la Bessarabie, la Pologne prussienne et de vastes contrées en Asie.

Voyons si son renom de loyauté était mieux fondé. On sait que ce souverain, après sa défaite d'Austerlitz, n'eut rien de plus pressé que de chercher un nouvel allié pour recommencer les hostilités contre la France. Il profita loyalement, pour cela, du mécontentement de la Prusse; il vint en personne à Berlin, excita le ressentiment du roi, l'amour-propre de la reine, près de laquelle il se montra, dit-on, très-aimable et très-empressé. Ce fut sur le tombeau même du grand Frédéric que les trois souverains jurèrent alliance entre eux et haine à la France. La guerre commencée, les Prussiens vinrent imprudemment se faire battre à Iéna; quant à leurs alliés, ils ne firent pas de grands efforts pour reconquérir la Prusse : et après les deux batailles d'Eylau et de Friedland, l'empereur de Russie conclut de nouveau la paix à Tilsitt. Là, fut-il de bonne foi, lorsqu'il sembla se laisser séduire par le génie de Napoléon?

La suite permet d'en douter; mais ce qui est certain, c'est que bientôt après, oubliant les serments de Potsdam, il abandonna lâchement son allié.

Tout traité d'alliance est naturellement offensif et défensif; il comporte de plein droit la garantie réciproque des deux territoires : et pourtant, le chevaleresque, le loyal Alexandre, abandonna par ce traité la moitié du territoire prussien, sans partager en quoi que ce soit le sacrifice.

Était-ce assez d'égoïsme, de honte et de mauvaise foi? Non, il fit plus encore. Il stipula à son profit la cession d'une partie du territoire prussien du district de Bialystok, avec 400,000 âmes de population; et par ce nouvel acte de félonie, il n'abandonnait pas, il ne livrait pas seulement son beau-frère : il le vendait, en s'enrichissant de ses dépouilles.

Et Alexandre Ier n'en est pas moins resté dans l'histoire le plus loyal et le plus modéré des souverains de Russie; jugez des autres : « *ab uno disce omnes !* » Et la Prusse tout entière n'en a pas moins recherché l'alliance de cette puissance qu'elle sent devoir bientôt la dévorer ! Et le vieux roi n'en a pas moins donné sa fille au frère d'Alexandre ! Et le roi actuel n'en sacrifie pas moins l'honneur de sa couronne et la sécurité de sa patrie à une alliance avec cette race perfide !

On a voulu, de même que Napoléon Ier, faire à la Russie une guerre « *à armes courtoises ;* » et on est arrivé, après deux ans de sacrifices inouïs, à la victoire de Sébastopol qui ne vaut pas mieux, pour ses résultats, que la défaite de Moskou : 1812 a trouvé son pendant, et non pas comme on voudrait le faire accroire, sa réparation en 1856.

Non, Monsieur, la Pologne n'est pas morte, quoique vous en disiez, car la persécution n'anéantit pas un peuple de vingt millions d'âmes; et comme l'a dit notre excellent historien Maurice Mochnaçki : « *Une nation ne meurt pas les armes à la main.* » La vie du tzar Nicolas s'est usée à la tâche de la tuer, sans pouvoir y parvenir; et l'existence même de son colossal empire s'y est trouvée compromise. Depuis 1848 seulement, plus de trente mille émigrés, jeunes gens et fonctionnaires publics, ont quitté leurs familles, espérant se faire enrôler en France dans les légions polonaises... Les stupides hommes d'État qui se trouvaient à cette époque à la tête de la révolution n'ont pas su les utiliser. La Pologne, comme un cratère de volcan, fait jaillir sans cesse une nouvelle lave, attestant que

le foyer intérieur est loin d'être éteint. Jetez-y un mot de patrie, il s'embrasera. En 1833, le conseiller-intime S*** était envoyé à Varsovie avec la mission de dénationaliser les Polonais, et muni des pleins pouvoirs les plus étendus. Nicolas lui donnait dix ans pour cette œuvre de destruction; et lui, soit vanité, soit ignorance, n'en demandait que trois : il était, disait-il, parfaitement sûr de lui-même et de ses moyens. Après six ans écoulés il fut rappelé à Saint-Pétersbourg ; le tzar furieux lui demanda pourquoi il n'était pas plus avancé dans sa besogne : « Eh, sire, faites-la vous-même, si vous voulez, lui dit le farouche émissaire ; mais je vous avertis que si vous restez seulement dix mois à Varsovie, vous deviendrez polonais ! » S*** fut naturellement envoyé en Sibérie, pour accomplir le reste de sa mission.

Il n'est pas juste, Monsieur, de nier l'existence d'une nation, si malheureuse qu'elle soit, pour pouvoir se dispenser de la secourir. Mais s'il est une chose au monde qui puisse lui faire abjurer son patriotisme, les traditions de ses aïeux, c'est le désir de la vengeance contre ceux qui ont méconnu tous ses sacrifices ; c'est l'espoir du dédommagement en gloire et en conquêtes de ce que l'abandon de l'Europe lui fait perdre en liberté. L'Autriche d'abord et plus tard l'Angleterre se repentiront d'avoir encore une fois renié notre patrie, lorsqu'il suffisait d'un généreux effort pour la sauver ; elles reconnaîtront, mais trop tard, la différence qui existe entre la Russie réduite à l'impuissance par l'opposition polonaise, dont elles ont si souvent profité : et la Russie marchant de pair avec la Pologne ralliée, à la réalisation certaine des projets de Pierre Ier, c'est-à-dire au *panslavisme* (1).

Agréez, etc.

Paris, 29 mars 1856.

(Le Times. — Le Sun. — Le Galignani's Messenger.)

(1) On sait que le *panslavisme* a pour objet la réunion de tous les Slaves et de leurs adhérents, c'est-à-dire de cent millions d'individus, sous le sceptre de la Russie.

XLV

AU DIRECTEUR DU *MORNING-ADVERTISER*.

LES CONSÉQUENCES DE LA PAIX

« Les dynasties ne se fondent que par la gloire. »
SIR DE GROVESTINS,
(Les Congrès de Vienne et de Paris.)

MONSIEUR,

Les conférences de Paris ont eu pour but de stipuler les clauses nécessaires au maintien, ou pour mieux dire au rétablissement de l'équilibre européen. A l'heure où nous écrivons, le différend turko-russe, transformé en lutte européenne, vient d'être réglé par la voie des négociations. Nous serions les premiers à nous en réjouir, si ces transactions pouvaient amener une paix sincère et durable, basée sur les principes au nom desquels la guerre fut entreprise par les puissances occidentales; mais telle n'est point notre pensée : elles n'aboutiront, selon nous, qu'à une trêve de quelques années, qui rendra quelque jour la guerre plus ardente et plus meurtrière, et par ses conséquences remettra pour longtemps encore en question l'avenir et la sécurité de l'Europe.

La première conséquence de la paix, conclue par les plénipotentiaires des puissances et qui vient d'être scellée par un traité, sera de rassurer la Russie dans ses conquêtes et de la raffermir dans ses prétentions. Il est évident pour elle, de même que pour nous, que la continuation de la guerre entraînait la dislocation imminente et la réduction de ce colossal empire, peut-être même sa destruction totale. Elle le sent si bien que, toutes les concessions qui lui sont demandées, elle s'empresse d'y souscrire, tout en discutant les détails, uniquement pour sauver l'honneur de sa diplomatie. Sébastopol *démantelé*, Nikolaïeff désarmé, Kars remis au sultan, ne sont rien auprès de l'immense intérêt qui s'attachait pour elle

à l'acceptation des cinq articles; elle aurait volontiers rendu la moitié de son territoire pour pouvoir conserver le reste. La Russie a depuis longtemps appris cette politique de temporisation qui se fait au besoin basse et rampante, lorsqu'elle n'est pas certaine du triomphe immédiat; qui consiste à sacrifier une partie pour maintenir la totalité : comme le loup pris au piége s'arrache lui-même le membre captif et retourne à son gîte. Si vous vouliez avoir un gage infaillible de sa sincérité, de son renoncement à toute idée de conquête, il fallait lui redemander la Pologne; mais c'est là précisément la seule chose qu'elle n'aurait pas consenti à vous accorder.

L'Autriche a donc sauvé la Russie, en déterminant les alliés à reprendre les négociations, après leurs victoires de l'Alma, d'Inkerman et de Malakoff; de même qu'à une autre époque la Russie avait sauvé l'Autriche, après ses désastres de Bude, de Kapolna et de Temeswar : ce n'est de sa part qu'un prêté rendu. Mais cette dette de reconnaissance qu'elle vient d'acquitter envers sa rivale, ne doit pas être soldée aux dépens de l'alliance anglo-française; au prix de son influence morale en Europe, de son honneur, de sa popularité. C'est un engagement particulier entre les deux empires, à l'accomplissement duquel la France et l'Angleterre ne sont aucunement intéressées. Que l'Autriche ait désiré la paix presque autant que la Russie, c'est très-probable; car la guerre l'obligeait, en vertu du traité du 2 décembre, à se déclarer contre sa bienfaitrice : mais où se trouve la garantie qu'une fois la paix conclue, l'Autriche, obéissant à ses anciennes affinités et dégagée de ses conventions nouvelles, ne quitte soudainement l'alliance anglo-française pour se jeter dans les bras de la Russie?

Cette garantie n'existe nulle part, si ce n'est dans la mesure que nous avons maintes fois proposée et que nous proposons encore, pour éteindre la guerre d'Orient jusque dans son principe : savoir, le rétablissement de la Pologne. Cette mesure de salut pourrait soulever peut-être l'opposition diplomatique de l'Allemagne ; mais non la décider aux hostilités envers les alliés : car le premier coup de canon tiré sur le Rhin ou les Alpes serait tout aussi fatal à l'Allemagne qu'à la Russie elle-même. Il y a plus; déclarer l'indépendance de la Pologne comme condition indispensable de l'équilibre européen, c'était terminer la guerre d'un seul coup et dans

une seule campagne : car la Russie épuisée ne songeait plus qu'à se mettre sur la défensive dans son propre territoire. Ses ressources militaires, ses arsenaux, ses finances, son prestige surtout, étaient déjà complétement dissipés, anéantis ; elle ne pouvait continuer la lutte qu'en dégarnissant la Pologne, qu'en employant ses dernières réserves et son dernier pécule : elle en avait à peine pour trois mois. La défense prolongée de Sébastopol avait tari tous ses moyens de résistance ; celle de Saint-Pétersbourg, de Kronstadt ou même de Riga, devait être son râle d'agonie : trop heureuse si des complications intérieures n'étaient venues la mettre hors de combat dès le début de la campagne.

Dans cet état de choses, dont personne en Europe ne peut se dissimuler la portée, la conclusion de la paix, de la part des puissances alliées, sera-t-elle politique, utile, rationnelle, à quelque prix que ce soit? Évidemment non; car le but de la guerre actuelle est encore loin d'être obtenu. Soulever une question aussi vaste, aussi prédominante que cette question d'Orient, qui tient en suspens le monde depuis la chute de Napoléon I[er] ; sans la résoudre, ou bien en la laissant à moitié résolue, en se contentant d'un simple ajournement, d'un expédient dilatoire, est pour la France et l'Europe une faute grave, la plus grave qu'elles aient encore commise : et dont les conséquences ne tarderont pas à se traduire pour elles en pertes incalculables et en revers inouïs. Il valait mieux, croyons-nous, poursuivre le combat, une fois engagé, jusqu'à ce que leur adversaire fût mis dans l'impossibilité de le reprendre un jour et de le continuer dans des circonstances plus favorables.

Ces circonstances ne manqueront pas de se produire au moment où l'on y sera le moins préparé ; nous mettrons en première ligne la mauvaise foi traditionnelle de la Russie. Tous les traités ne sont observés par elle que lorsqu'elle ne trouve pas un avantage direct à leur violation ; et nous pourrions, depuis le traité de Karlovitz jusqu'à celui de Kaïnardji, citer des milliers de faits à l'appui. La teneur même des cinq articles, tels qu'ils ont été présentés aux conférences, lui en fournira le prétexte ; l'exclusion des vaisseaux de guerre de la mer Noire, une commotion politique en Europe, la dissolution possible sinon présumable de l'alliance anglo-française, lui en donneront le moyen. La ruine de Sébastopol a été amplement compensée par la prise de Kars ; le dernier coup d'épée a été

porté par la Russie : et la paix, en relevant le prestige de ses armes, la fera passer désormais, aux yeux de l'Europe comme aux siens, pour invincible.

La seconde conséquence de la paix sera de rattacher pour jamais la Pologne au système de la Russie, en faisant prévaloir ses instincts de domination sur les Slaves, généralement désignés sous le nom de *panslavisme*. Il est en effet peu vraisemblable que les Polonais, après tant de déceptions et de sacrifices, après la réserve étrange que l'on a mise à prononcer le nom de la Pologne dans le débat actuel, voudront encore attendre leur salut de l'Occident; et ceci n'est point une simple conjecture, mais le résultat assuré de vingt brochures écrites depuis un an. Comprend-on bien toute l'influence que les Polonais, ralliés à la Russie, vont exercer sur les Allemands et les Slaves? Sait-on ce que vaudra pour l'Europe cette solution imprévue du *problème polonais?* Les populations slaves, qui forment un tiers de la Prusse et les deux tiers de l'Autriche, n'avaient jusqu'à présent aucune sympathie pour les Russes, et reconnaissaient les Polonais pour frères et pour libérateurs. Quelle force n'aura donc pas la croisade slave, prêchée par eux parmi les peuples de même origine; lorsqu'ils affirmeront à leurs frères qu'ils ont en vain compté sur l'esprit libéral de l'Occident pour la délivrance commune, et que le servage russe leur paraît désormais une condition meilleure pour réaliser leur grandeur et leur unité nationales; lorsqu'ils viendront donner aux Bohêmes, aux Magyars, aux Roumans, la certitude de subjuguer à leur tour les Allemands, leurs oppresseurs depuis bien des siècles : comme aussi de se venger de cette France qu'ils ont tant aimée, vers laquelle ils ont tendu les bras aux jours de leur supplice, et qui les a toujours éconduits, abandonnés, trahis!

Que l'on y prenne garde! la race slave couvre la moitié de l'Europe et de l'Asie; elle compte 80 millions d'individus belliqueux : et sa force devient irrésistible lorsqu'elle se trouvera réunie sous un même souverain! Cette masse grandira sans doute encore par quelques années de paix, en profitant de tous les fruits de notre civilisation; la Russie alors, se trouvant déchargée des dépenses que lui imposait sa marine, gardera aisément 8 à 900,000 hommes sous les armes; la meilleure et la plus forte partie de cette armée sera naturellement accumulée dans les provinces occidentales, c'est-à-dire en Pologne; de

là, 3 ou 400,000 hommes, toujours prêts à entrer en campagne, pèseront, selon la volonté du tzar, tant sur la Prusse que sur l'Autriche, pour les écraser l'une par l'autre, en les entraînant toutes deux, de force ou de gré, contre la France (1).

La Russie, on le sait du reste, attache une très-grande importance à l'adhésion de la Pologne ; car il a suffi que les puissances occidentales, lasses de respecter l'intégrité de son territoire, aient menacé de transporter le théâtre de la guerre dans les provinces polonaises, pour que le tzar acceptât sur-le-champ les offres de paix de l'Autriche. Que les adversaires et les contempteurs de la Pologne, s'il en est ailleurs qu'en Russie, reconnaissent donc encore une fois que c'est à notre existence qu'ils doivent cette paix si ardemment souhaitée ; mais qu'ils songent aussi que la Pologne, ralliée à la Russie, transformera vingt millions au moins d'ennemis implacables, en autant de sujets dévoués à la politique du tzar. Cette seule considération devait suffire pour déterminer les alliés à n'accepter la paix dangereuse offerte par la médiation de l'Autriche, qu'au prix de l'affranchissement total de la Pologne.

Une autre conséquence de la paix sera de rendre la Turquie hostile, ou tout au moins indifférente aux alliés. Les frontières sud de l'empire moskovite sont assurément les plus vulnérables ; et ces frontières, en vertu des cinq articles stipulant la neutralité de la mer Noire, deviendront inaccessibles. C'est surtout pour arriver à ce but, pour fermer les Dardanelles aux vaisseaux de guerre étrangers, que le tzar défunt voulait s'emparer de Constantinople ; or, les traités actuels vont avoir le même effet au profit de son héritier. Neutraliser la mer Noire, c'est en même temps neutraliser la Turquie, c'est la mettre hors de votre portée et de votre influence ; il s'agit du cas de guerre bien entendu : car il n'y a point de *neutres* sans combat. C'est donc dans l'intérêt de la Russie et non dans celui de la Turquie que vous stipuliez cette neutralité. Le tzar s'empressera sans doute de faire construire des chemins de fer stratégiques, qui lui permettront de porter rapidement ses troupes d'une extrémité à l'autre de l'empire ; mais il n'aura plus que les provinces baltiques à défendre contre les alliés : ses frontières méridionales se trouvant toutes gardées par l'invio-

(1) Le *Monde slave*, par l'auteur de la *Lettre à l'Empereur* ; 1856.

labilité de la mer Noire. Ce n'est pas la fermeture de cette mer qu'il fallait exiger pour la mettre à tout jamais à l'abri d'un coup de main de la Russie; mais, bien au contraire, son occupation incessante par les flottes alliées : sans cela, la mer Noire, fermée à vos vaisseaux, sera toujours le grand chemin de la Russie vers Constantinople et les Indes.

Il est également certain que la politique russe va changer de système à l'égard de la Turquie; qu'elle sera désormais aussi flexible, aussi conciliante qu'elle était naguère exigeante et hautaine : le ressentiment des Turks contre leurs voisins va par conséquent décroître avec leurs appréhensions. Alors, les agents du tzar, tout en semant l'or et les conseils, ne manqueront pas de rappeler aux Turks tous les affronts dont la diplomatie occidentale ne cesse de les abreuver depuis Navarin et Nezib; alors, on leur fera sentir tout ce qu'il y avait, dans les procédés des alliés, de dédaigneux et d'humiliant pour leur orgueil national. Les modifications qu'on impose à cet empire dans ses lois et ses usages, sont déjà tellement antipathiques à la race musulmane, qu'il faudra sans cesse recourir à la force pour maintenir en même temps les Turks et les Grecs dans les limites de la soumission et du respect. N'est-il pas dès lors bien évident que, lorsque vous aurez besoin de la coopération de la Turquie pour une guerre défensive, cette puissance refusera son concours, en se retranchant dans le principe de la *neutralité* admis par les conférences?

Pour les îles d'Aland, nous croyons qu'il était plus avantageux d'obtenir leur restitution à la Suède, ou même leur entière indépendance, que d'imposer la défense de relever les murailles de Bomarsund. L'amour-propre de la Russie aurait été moins humilié de ce fait une fois accompli, que d'une pareille interdiction. Ne pouvoir reconstruire ses forteresses et ses arsenaux, c'est n'être pas maîtresse chez elle; rien ne sera plus populaire en Russie que la rupture d'un semblable traité. La France en a fait à ses dépens la rude expérience sous la restauration ; la défense de relever les remparts d'Huningue pesait bien plus à son patriotisme, que la perte des provinces qu'elle avait conquises. Nous pouvons en dire autant de Sébastopol, dont la plus forte moitié subsiste toujours; le fort du Nord vaut dix fois la tour de Malakoff : et la Russie sera libre de redresser le tout quand elle voudra, grâce à la teneur des cinq articles. Mais qu'importe telle ou telle rédaction d'un

point convenu aujourd'hui et qui sera violé demain ? On en eût ajouté dix autres que ce serait absolument la même chose. Ce n'est pas dans les termes plus ou moins restrictifs d'un traité que se trouve le triomphe effectif de la Russie; c'est dans le fait même de son acceptation. Il ne faut négocier avec elle qu'après l'avoir abattue; Tilsitt et Moskou sont là, comme deux témoignages solennels des mécomptes auxquels on s'expose, en s'engageant avec elle dans des pourparlers intempestifs. Les cinq points, disons-le franchement, sont tout à son avantage, et valaient à peine le soin d'être discutés.

Ce qui le méritait bien plus, c'est la reconstruction de la Pologne, votre plus ancienne alliée ; rempart vivant de l'Europe contre l'Asie, de la civilisation contre les barbares : qui *garantissait* pour jamais l'Allemagne de l'influence moskovite. En procédant à cette œuvre éminemment populaire dévolue à la France, et qui la rendrait plus grande qu'elle n'a jamais été, il ne s'agissait plus des demi-mesures, des plans avortés, des tristes errements de 1807 ou de 1812; il fallait la Pologne vaste et forte, telle qu'elle était avant le partage, telle que Jean Sobieski l'a laissée. Si l'Angleterre n'a pas pris l'initiative dans son rétablissement, c'est qu'elle ne s'y croyait pas directement intéressée, comme puissance maritime ; cet intérêt et cette initiative appartiennent surtout à la France, comme puissance continentale, avec ou même sans la coopération de l'Allemagne.

Eh quoi ! vous avez fait des sacrifices immenses, des pertes incalculables, en hommes et en argent ; vous avez fauché un demi-million de soldats sur vos champs de bataille, en entraînant l'Europe entière dans une ligue géante contre la Russie : et tout cela, sans aucune compensation, sans indemnité de guerre, sans même lui demander la stricte exécution des traités de 1815, faits contre la France, résultat pitoyable de sa défaite et de la chute du premier empire ! Quel est donc l'étrange aveuglement qui vous fait accepter, après la triple victoire de l'Alma, d'Inkerman et de la Tchernaïa, le rôle de suppliants et de vaincus ! Lorsque vous tenez la Russie abattue à vos pieds, ruinée, désespérant de sa cause ; lorsqu'il suffit d'un dernier effort, d'un élan généreux, pour venger tous vos désastres, Moskou, Leipsick, Paris, et la longue humiliation de juillet ; pour organiser et pacifier l'Europe, cette fois, avec le bras tout-puissant de l'Angleterre : vous offrez placidement à votre ennemie, avec la Krimée conquise, tous les fruits de

votre expédition!... L'histoire demandera un compte sévère aux auteurs du traité de Paris, du résultat de cette guerre sanglante, égale en fatigue et en durée à toutes celles du premier empire; qui aurait dû vous conduire à la suprématie politique en Europe : et dont vous n'avez su retirer aucun profit, ni pour vous, ni pour vos alliés!

En un mot, si le tzar vient d'accepter les conditions stipulées dans le projet, ce n'est ni par déférence pour les alliés, ni par un renoncement à ses vues ambitieuses, ni par amour de la paix : c'est parce qu'il espère prendre sa revanche en temps opportun. Pour vaincre, vous n'aviez plus qu'à le vouloir ; l'alliance occidentale, ce grand fait historique, le plus imposant depuis plusieurs siècles, scellée sur les champs de bataille de la Finlande et de la Krimée, vous en donnait le gage infaillible.

En d'autres termes ; la Russie humiliée sans être affaiblie, la Pologne perdue, la Suède compromise, l'Autriche disloquée, la Turquie réduite à l'immobilité ou même rendue hostile, le Piémont frustré, les Finlandais, les Tatars, les Kosaks, les Circassiens, se voyant arracher les derniers vestiges de leur nationalité; et par dessus toute chose, le tzar réconcilié avec les Slaves : — telles seront les conséquences de cette paix avant la victoire, ou plutôt de cette trêve d'un jour, résultant de l'acceptation pure et simple des cinq articles, et que nous n'hésitons pas à déclarer cent fois plus désastreuse que la guerre elle-même (1).

Agréez, etc.

Paris, 1er avril 1856.

(*Le Morning-Advertiser.* — *Le Télégraphe*, Bruxelles.)

(1) Cette lettre, admise et composée dans le *Siècle*, ainsi que les deux articles suivants, tout un mois avant la conclusion du traité, n'a pas pu paraître dans ce journal, *faute de place*.

XLVI

AU DIRECTEUR DU *TÉLÉGRAPHE*.

LE DEVOIR DE L'ÉMIGRATION

MONSIEUR,

Plusieurs journaux étrangers ont reproduit, d'après le *Times* du 29 mars dernier, la lettre dans laquelle je disais « que le désir des représailles, une longue attente déçue, l'impatience de vivre et d'agir, pourraient bien opérer un jour ce que n'avaient pu faire encore la violence, la persécution, le massacre; que la Pologne, ralliée par l'indifférence de l'Europe au *panslavisme* russe, abandonnant son amour de la liberté pour l'amour des conquêtes, réunirait aisément tous les Slaves, c'est-à-dire près de *cent millions d'hommes*, sous le sceptre despotique de la Russie. » Quelques amis de la Pologne, méconnaissant ma pensée, ont cru voir un conseil dans ce qui n'était, selon moi, qu'une triste prévision, une menace de l'avenir. A Dieu ne plaise qu'un pareil souhait puisse jamais sortir d'une âme polonaise! car ce serait abjurer toutes nos traditions de patriotisme, pour une pensée de désespoir et de vengeance. Un proscrit, si ferme qu'il soit dans ses croyances, n'a pas le droit de parler de dévouement à ceux qui sont restés fidèles sous le martyre; le sang parlera toujours plus haut que les larmes : mais je ne me consolerais jamais si l'on pouvait donner à l'un de mes écrits une pareille interprétation.

Non ! ce n'est pas un conseil que je donne à mes frères; c'est un danger que je leur signale : et nul d'entre eux ne saurait autoriser son apostasie de mon avertissement. Comme moi, ils sont profondément blessés de l'oubli de l'Occident; comme moi, ils gémissent de voir le nom même de la Pologne absent dans les actes du congrès de 1855 : comme si la Pologne, la *question capitale* en 1815, avait réellement cessé d'exister ! Mais

qu'ils sachent bien aussi que, malgré cette omission de la part des puissances de l'Europe intéressées ou non dans son partage, tous les esprits indépendants, tous les cœurs généreux croient à sa délivrance, et font des vœux pour qu'elle puisse s'accomplir; que nos ennemis eux-mêmes sont loin de juger la Pologne comme à jamais perdue. « *Nous vous laisserons sous le joug de la Russie, même après l'avoir vaincue, comme le Christ sur la croix !!!* » me disait, il y a deux ans, un de ces hommes du passé qui n'ont rien compris du présent et rien prévu de l'avenir... sans s'apercevoir qu'en nous comparant au Christ, il avouait implicitement que notre résurrection seule sauvera l'Europe et le monde !

Je dirai plutôt à mes compatriotes :

« Frères, sachez encore attendre et souffrir, car dans votre sein repose la rédemption de l'humanité ! restez fermes dans votre servitude, comme nous le sommes dans notre exil; songez que nos aïeux n'ont jamais été plus grands qu'aux jours de leurs désastres ! Gardez-vous surtout du sentiment de la vengeance, indigne de notre cause, et qui doit toujours être dominé par l'amour de la patrie ! Ceux qui nous ont abandonnés sont plus à plaindre que nous-mêmes ! Que si l'idée du désespoir voulait s'emparer de vos âmes, rappelez-vous Jean-Kasimir, sous le règne duquel la Pologne fut par trois fois envahie, démembrée, presque étouffée dans un bain de sang ! rappelez-vous Jean Sobieski, son successeur, payé d'ingratitude par l'Autriche qu'il avait sauvée; et qui, malgré sa défection, n'a jamais tendu la main aux ennemis de la chrétienté ! rappelez-vous surtout Thadée Kosciuszko, le héros des deux mondes, mort en exil; en souvenir de qui la Pologne a élevé un monument immortel, avec les ossements de ses soldats, avec la terre recueillie sur tous ses champs de bataille !... Voilà le conseil et l'exemple que nous vous offrons, comme les seuls qui puissent convenir à votre patriotisme ! »

Oh ! certes, on ne déchire pas une histoire gravée en pareils caractères ; on n'anéantit pas une nation, parce qu'on efface son nom de la carte du monde !

Et comment pourrions-nous abdiquer notre nom de Polonais, pour celui de Russes ou de Slaves, qui n'est qu'un pseudonyme du précédent, lorsque nous voyons la Russie, jusque dans son succès politique, forcée de convenir de son infériorité, comme mœurs et comme civilisation, en face de l'Europe entière; lors-

que nous voyons les anciens sujets de l'Autriche appeler de tous leurs vœux un ordre de choses nouveau, qui les arrache au triste régime de l'abrutissement et de l'arbitraire! Comment pourrions-nous renoncer au droit sacré de l'indépendance nationale, pour un fait éventuel, éphémère, qui disparaît déjà dans l'isolement et le mépris!

De deux choses l'une : ou la Russie, honteuse d'elle-même, se donnera des institutions libérales, peut-être une représentation, et pour renforcer son unité voudra se séparer d'une population hostile, dont le langage, la religion et les souvenirs historiques sont tout différents des siens; ou bien, comme il est plus probable, la Russie n'ayant *subi* la paix que comme un affront dont elle voudra se venger en temps opportun, la guerre renaîtra bientôt plus ardente et plus décisive : et cette fois la guerre, la dernière peut-être, sera faite au nom de la Pologne, avec elle et pour elle. Jamais la justice de notre cause n'a reçu de consécration plus évidente!

D'ailleurs, deux grands faits doivent soutenir notre attente et confirmer nos espérances. L'un, c'est que l'alliance des trois États spoliateurs est à jamais dissoute. La haine de la Russie contre l'Autriche est aujourd'hui violente et profonde ; demain elle va se traduire en menaces, en sourdes excitations, peut-être en hostilités ouvertes : le pacte criminel qui nous tenait asservis est donc brisé par ses auteurs et ses complices. L'autre, c'est que la politique égoïste, craintive, imprévoyante, inaugurée par la dynastie de juillet, tend de jour en jour à s'affaiblir, à s'effacer, pour faire place à des principes plus larges, plus populaires, plus universels; nous en voyons déjà le premier essai dans une commission européenne, revêtue d'un caractère officiel : prototype d'une grande synthèse nationale que nous avons nommée dans nos précédents écrits, « les *États-Unis d'Europe.* »

Non ! tout n'est pas encore fini, pas plus pour nous que pour les autres : les intérêts pour lesquels la guerre d'Orient a été entreprise subsistent toujours sans aucune modification ; il n'y a qu'un port et quelques vaisseaux de moins dans la mer Noire; aucune question n'est finalement vidée en Europe : et si les hommes d'aujourd'hui pouvaient faillir à leur mission, Dieu se chargera de l'accomplir. « *Quand Dieu veut qu'un ouvrage soit tout de sa main*, disait l'éloquent Bossuet, *il réduit tout à l'impuissance, puis il agit.* » Il agira

bientôt sans doute ; car jamais l'impuissance individuelle n'a été mieux et plus complétement prouvée : car dans notre époque d'abréviation matérielle et morale, où les instants comptent pour des jours, les jours pour des années, les grandes causes nationales qui demandaient autrefois des siècles entiers pour être résolues, exigeront à peine quelques mois de labeur, de courage et de persévérance.

Agréez, etc.

Paris, 1er mai 1856.

(*Le Télégraphe. — Le Morning-Advertiser*).

XLVII

A M. LE COMTE A. COLONNA-WALEWSKI

président du congrès de Paris.

LE DROIT DE LA POLOGNE

« L'assimilation de la Pologne rendrait la
» Russie toute-puissante. NAPOLÉON Ier.

EXCELLENCE,

Lorsque le congrès de Paris vient, par la conclusion du traité de paix du 30 mars, de donner une solution inattendue à la question d'Orient ; et que, dans ce traité, ayant pour but principal le rétablissement de l'équilibre européen, les puissances occidentales n'ont rien stipulé à l'égard de la Pologne, en consacrant ainsi par une omission inexplicable toutes les spoliations commises sur elle depuis l'époque néfaste de son partage ;

Nous, émigrés et représentants polonais, ayant délégation

de maintenir dans toute son intégrité le principe de son indépendance, pénétrés de la sainteté de nos devoirs, forts de la justice de notre cause, portons une suprême instance devant les chefs et plénipotentiaires des États alliés de France, d'Angleterre, d'Autriche, de Sardaigne et de Turquie; en protestant de toutes les forces de notre âme contre cet abandon de nos droits nationaux, affirmés et garantis en dernier lieu par les actes du congrès de Vienne du 3 mai, du 9 juin, du 27 novembre 1815 : et qui, jusqu'au traité de Paris de cette année, n'ont été abrogés ni modifiés par aucune autre convention entre les puissances de l'Europe.

Depuis l'avénement de la question d'Orient, remise en évidence par les prétentions du tzar Nicolas sur les sujets chrétiens de l'empire ottoman, nous n'avons cessé d'espérer que la Pologne serait appelée à prendre une part active à ce grand procès des intérêts de l'Europe contre l'ambition effrénée de la Russie; et qui, selon l'attente générale, devait aboutir à notre indépendance. Après l'invasion des principautés danubiennes et le massacre de Sinope, auxquels la France et l'Angleterre ont répondu par une déclaration de guerre, nous leur avons offert notre concours, en proposant la formation d'un corps auxiliaire polonais sur le territoire même de la Turquie. Cette proposition, qui semblait d'abord pouvoir être acceptée, a rencontré des difficultés regrettables dans l'opposition du cabinet de Vienne, qui plus tard est venu, par la convention du 2 décembre 1854, se joindre à l'alliance anglo-française. Dès ce jour, nous avons constamment attendu l'appel des alliés; et Dieu sait avec quelle indicible aspiration nous avons cru voir approcher le moment où il nous serait enfin donné de réunir nos aigles, aux drapeaux de la France et de l'Angleterre! Ce bonheur ne nous a pas été accordé. Nous avons dû renfermer en nous toutes nos patriotiques espérances; qui pour être ajournées, n'en sont pas moins vives et moins durables.

Pendant tout le cours des négociations ouvertes à Paris pour la conclusion de la paix, nous n'avons pas élevé notre voix au nom de la Pologne; car nous ne pouvions admettre que dans ce congrès, rassemblé en vue de rétablir les anciennes relations entre les puissances de l'Europe, la question polonaise dût être entièrement écartée. La délivrance des nationalités opprimées devant, selon nous, sortir comme une conséquence rigoureuse de l'alliance occidentale, nous avons laissé la France et ses

alliés plaider notre cause en même temps que celle de la Turquie; et nous avons pensé que cette réserve même devait nous mériter leur assentiment. Mais aujourd'hui, lorsque le traité du 30 mars, ratifié par les puissances, vient de paraître au jour de la publicité; et lorsque ni dans son acte officiel, ni dans les protocoles des conférences qui l'ont précédé, nous n'avons trouvé le nom de la Pologne : nous ne pourrions, sans renier notre passé, sans abdiquer notre avenir, garder encore le silence et renoncer à des droits que même nos ennemis et ceux de la France avaient reconnus légitimes.

La France et l'Angleterre, en déclarant la guerre à la Russie, n'ont, il est vrai, pris aucuns engagements nouveaux à l'égard de la Pologne; et cette guerre d'Orient, pour des raisons qu'il ne nous appartient pas de discuter, s'est terminée cette fois sans sa participation. Mais n'avaient-elles pour cela rien à stipuler à son intention dans le sein du congrès? Telle n'est point notre pensée. Si les traités de 1815, imposés par la force, servent toujours de règle au droit européen, pour toutes les autres questions que celle de la Turquie, la stricte observation de ces traités, approuvés en commun, doit évidemment être invoquée pour tout ce qui concerne la Pologne. Nous ne parlons que du droit de l'Europe; car notre droit à nous, c'est la Pologne d'avant 1772. L'article 5 des propositions autrichiennes, qui permet aux plénipotentiaires d'exiger des garanties pour la sécurité de l'Europe, leur offre à ce sujet une entière latitude; il comporte de plein effet le maintien de la nationalité polonaise : et telle sera, nous l'espérons, la signification donnée à cet article par la réunion définitive du congrès. De plus, la paix actuelle n'aurait pas été si promptement conclue, sans l'influence morale que la Pologne, même absente de l'alliance anglo-française, exerce sur les déterminations du cabinet de Saint-Pétersbourg; et les aveux de la Russie elle-même ont été trop explicites à ce sujet, pour que nous ayons besoin de recourir à d'autres preuves, extraites des principaux organes de l'opinion publique en Europe.

Les plénipotentiaires ont par conséquent le pouvoir, nous dirons même l'obligation, tous nos droits nationaux réservés, de demander à la Russie la réédification du royaume de Pologne de 1815, que l'on n'a jamais admis comme faisant partie intégrante de l'empire moskovite; qui doit, selon la teneur du traité de Vienne, avoir son gouvernement, sa représentation,

son armée, et dont le territoire ne doit être occupé par aucune troupe étrangère : ainsi que la restitution à la Pologne de la *ville libre* de Krakovie, sanctuaire inviolable de nos souvenirs historiques.

Toutes ces garanties ont été formulées dans l'*acte général* du congrès, à la date du 3 mai 1815; et dont il nous sera permis de citer les passages suivants :

« Art. Ier. Les Polonais, sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, obtiendront une représentation et des *institutions nationales;*

» Art. VI. La ville de Krakovie, avec son territoire, est déclarée *à perpétuité* cité libre, indépendante et strictement neutre;

» Art. IX. Les cours de Russie, d'Autriche et de Prusse s'engagent à respecter et à faire respecter *en tout temps* la neutralité de la ville libre de Krakovie et de son territoire; aucune force armée ne pourra jamais y être introduite, *sous quelque prétexte que ce soit...* »

Nous croyons devoir en même temps rappeler à Votre Excellence les promesses solennelles qui nous ont été faites relativement à ces divers points sous le règne précédent, pendant la période entière de 1831 à 1848, par toutes les assemblées législatives; les échos sympathiques qu'elles ont toujours trouvés dans les chambres anglaises et le vote unanime de la représentation nationale, à la date du 23 mai 1848. Ces promesses deviennent, selon notre conviction, bien plus obligatoires encore pour le pouvoir actuel, solidaire de toutes les traditions impériales; car, en acceptant des mains de la France ces traditions qui devaient la relever de sa déchéance politique, il acceptait aussi le rétablissement de la Pologne. Nous avions trop bien servi le fondateur de l'empire, pour pouvoir douter de son héritier; nous nous en référons à ses sentiments personnels, conformes à ceux de la nation : à ses paroles même, adressées en mainte occasion à nos compatriotes. La France veut un règne pacifique, mais glorieux; or, la gloire d'un Napoléon, c'est la Pologne délivrée.

Nous avons, par ce qui précède, suffisamment établi le droit de la Pologne à l'intervention de l'Europe réunie en congrès, pour le maintien du principe de son indépendance; reste donc la question de l'intérêt que l'Europe peut avoir à le soutenir.

La question d'Orient, ce problème universel dont personne n'oserait encore indiquer la solution définitive, ne saurait être en aucune façon séparée de la question polonaise, son point de départ et son élément capital. Toute combinaison qui aurait pour objet de la résoudre à l'exclusion de la Pologne, serait entachée à l'avance de faiblesse et de fragilité ; ce dont nous voyons dès aujourd'hui la preuve dans le traité additionnel du 15 avril, annexé à l'acte du congrès et devant le consolider par une garantie prise en dehors de ses premières bases. Il y a dans la vie des peuples, comme dans celles des individus, des nécessités inexorables, et qu'on ne peut éluder par aucun expédient ; de deux choses l'une : ou la Pologne sera délivrée, ou la Turquie et l'Autriche subiront tôt ou tard le vasselage moskovite. Qu'on se rappelle que l'empire *gréco-slave*, projeté par Pierre Ier et réalisé par ses descendants, se composerait de près de cent millions d'hommes ! *Tzarogrod*, la ville des tzars, tel est depuis bien des siècles le nom russe de Constantinople ! Napoléon l'a dit : « *L'assimilation de la Pologne rendrait la Russie toute-puissante !...* » Et nous ajouterons : l'interposition de la Pologne est encore le seul moyen logique et rationnel d'arrêter la Russie dans sa marche vers l'Occident et le Midi. Les plénipotentiaires, nous en sommes certains, prendront ces principes en considération, afin d'assurer à leur œuvre la sanction de l'avenir et la solidité.

Nous repoussons loin de nous les absurdes calomnies qui tendraient à confondre la cause de la Pologne avec celle de l'anarchie ; insinuations odieuses, auxquelles personne ne croit du reste, pas même ceux qui cherchent à les propager. L'Angleterre, la Suède et même l'Autriche, se sont, en 1855, montrées disposées à prêter les mains à l'œuvre de notre indépendance ; or, ces puissances ne sont assurément pas intéressées à servir la cause du désordre. Dans cet acte de réparation et de justice, elles n'ont entrevu que l'accomplissement d'une grande nécessité politique ; nous ne supposons pas que leur initiative puisse être réprouvée par la France. On aurait reculé, dit-on, devant le danger d'un remaniement général de la carte de l'Europe, que l'on craignait de voir surgir d'une discussion sur la Pologne dans le sein du congrès ; comme s'il pouvait être un danger plus grave que celui que nous venons de signaler : comme si ce remaniement, résultat inévitable de toute guerre sérieuse, était au-dessus des forces de la France et de

ses alliés!... Mais, en vérité, il ne s'agissait nullement de refaire la carte de l'Europe, de tracer des divisions nouvelles de territoires entre les nationalités qui la composent; bien au contraire, il s'agissait de garantir celles qui se trouvaient toutes tracées à l'origine de la lutte européenne : c'était là précisément la tâche du congrès, et cette tâche, il ne peut se dispenser de l'accomplir.

La Pologne serait-elle réservée à ce suprême outrage, de voir déchirer le dernier lambeau de son indépendance; à cette suprême iniquité, de voir son nom même effacé de la carte du monde : parce qu'il y a vingt-cinq ans elle n'a pas voulu marcher contre l'Occident et servir d'avant-garde à la Russie ? Et pourquoi donc l'Europe refuserait-elle de remplir ses engagements envers une des plus anciennes, des plus vaillantes nations de la chrétienté ? On s'est occupé des Grecs, des Roumans, des Serbes, des Scandinaves, des Tatars, des Zingaros et d'autres populations hétérogènes dont on connaît à peine l'existence; peut-on manquer d'en faire au moins autant en faveur des Polonais : d'une nation de vingt millions d'hommes, que l'ennemi commun tient sous un joug cent fois plus dur, plus intolérable ? L'Europe rougirait-elle de prononcer notre nom, parce que ce nom lui rappelle le crime du partage, la plus grande honte des temps modernes?... Non, certes ! nous ne pouvons le croire; car cette dernière injustice deviendrait la ruine de sa dignité morale : car elle donnerait gain de cause au despotisme, à la barbarie asiatique ! Le sang de nos soldats s'est trop souvent mêlé à celui de la France pour qu'elle puisse aujourd'hui n'avoir aucun droit à défendre, à protéger sa sœur parmi les nations chrétiennes ! Son honneur s'y trouve engagé; et l'honneur est en France un principe qu'on ne discute pas !

Persuadés que la régénération de notre patrie est seule en état d'assurer à l'Europe une paix constante et solide, le développement régulier de ses tendances libérales et sa pleine sécurité; qu'elle seule peut mettre un terme aux violentes commotions qui, depuis la fin du dernier siècle, ont agité l'Occident, en épuisant dans des luttes sans cesse renaissantes et toujours stériles les forces vives de la civilisation; qu'elle seule peut servir de compensation suffisante aux immenses sacrifices de la France et de ses alliés pendant la guerre d'Orient;

Nous, émigrés et représentants polonais, adjurons les chefs

et les plénipotentiaires des États alliés de France, d'Angleterre, d'Autriche, de Sardaigne et de Turquie, et surtout Votre Excellence, notre défenseur naturel et président du congrès, de réparer cet oubli du nom de la Pologne, dans l'intérêt de l'Europe entière attristée de son abandon; d'exiger au moins en sa faveur, conformément aux engagements antérieurs, les stipulations que la France, bien que désarmée, avait obtenues pour elle en 1815; et que la France, aujourd'hui victorieuse, est d'autant plus autorisée à maintenir, savoir :

« *Que nos institutions nationales nous soient à jamais rendues et garanties ;*

» *Que le royaume de Pologne et la ville libre de Krakovie, érigés par le congrès de Vienne et depuis* 1831-1846 *illégalement absorbés par la Russie et l'Autriche, soient rétablis sur les bases stipulées par l'acte du congrès et consenties par les trois cours co-partageantes ;*

» *Que le code de Napoléon, abrogé en* 1832 *et remplacé par les statuts-organiques imposés par la force, soit remis en vigueur dans toute l'étendue de la Pologne.* »

Confiants dans la sagesse de leurs vues, dans la droiture de leurs intentions, nous attendrons leurs décisions à cet égard ; certains que les événements préparés par la justice divine nous donneront raison : que nous trouverons un généreux appui dans l'opinion publique, arbitre suprême de toutes les grandes causes nationales et qui, « dans notre époque de lumières et de progrès, remporte toutes les victoires définitives. »

Agréez, etc.

Fait à Paris, le 3 mai 1856.

Suivent les signatures.

(*Le Times.* — *Le Morning-Advertiser.* — *La Gazette de Cologne.* — *National-Zeitung* de Berlin. — *La Vérité.* — *L'Estafette*, etc.).

XLIX

AU DIRECTEUR DU *PAYS.*

L'AMNISTIE DE 1856

Monsieur,

Tout en vous remerciant pour la pensée généralement bienveillante de votre article du 7 juillet, concernant l'émigration polonaise, nous devons déclarer que sa conclusion nous paraît tout à fait insuffisante. « Si cette émigration, dites-vous, revenait à la fois sur son sol natal, elle pourrait être *très-utile à la Russie*; pour le perfectionnement de sa voirie, pour l'établissement de son réseau de chemins de fer et pour la réorganisation de ses écoles, etc. »

C'est à merveille; mais le but de l'émigration polonaise n'est pas précisément d'être utile à la Russie. Il ne s'agit pas pour nous de reconquérir des positions perdues, ou plutôt volontairement sacrifiées; pas même de rentrer dans nos biens confisqués ou mis sous séquestre : il s'agit d'un principe dont nous sommes responsables aux yeux de l'Europe, et auquel aucune amnistie au monde ne saurait donner satisfaction.

Ce principe, tout le monde le connaît; car nous n'avons négligé aucune occasion de l'exprimer : c'est la Pologne indépendante, c'est notre nationalité maintenue, c'est notre peuple libre, devant servir d'égide et, au besoin, d'avant-garde à la civilisation.

Permis au tzar Alexandre II, dans l'intérêt de la Russie, de vouloir guérir, d'une main mal assurée, les profondes blessures causées par son prédécesseur; mais permis à nous aussi, dans

l'intérêt de la Pologne, de repousser résolûment ce pardon qu'il nous offre pour un crime dont nous n'éprouvons aucun repentir : celui d'avoir, en 1831 ou 1848, combattu pour la délivrance de notre patrie.

Si l'émigration polonaise a laborieusement acquis quelques titres à la considération des peuples éclairés; si elle s'est vouée à l'étude de leur civilisation, espérant un jour en faire profiter son pays natal, ce n'est assurément pas pour mettre son travail, son aptitude et ses connaissances au service de la Russie.

Voilà pourquoi nous n'avons pas accepté, et nous n'accepterons à l'avenir aucune grâce individuelle; nous ne reconnaîtrons comme légale aucune mesure politique qui n'aurait pas pour objet le rétablissement de notre indépendance, garantie par les traités : et mieux encore par la voix de notre propre conscience.

Agréez, etc.

Paris, 10 juillet 1856.

(*L'Estafette. — La Vérité. — La Presse belge.*)

L

CONCLUSION

« Le premier souverain qui, au milieu de la première grande mêlée, embrassera de bonne foi la cause des peuples, se trouvera à la tête de toute l'Europe, et pourra tenter tout ce qu'il voudra. »

NAPOLÉON Ier, *Mémorial de Sainte-Hélène*. VIII, p. 273.

« Qu'il se trouve un empereur de Russie vaillant, impétueux, capable, en un mot un tzar qui ait de la barbe au menton, et l'Europe est à lui. »

Ibidem, VIII, p. 203.

En terminant ce livre, en le dédiant à tous ceux qui en Europe espèrent un ordre de choses meilleur et plus équitable, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment profond de tristesse et de regret ; d'avoir vu tous nos efforts d'un quart de siècle échouer contre l'indifférence absolue de l'Europe officielle, à l'égard de notre patrie. Si la cause polonaise a encore une fois été mise en oubli, au moment le plus favorable pour la faire triompher, et lorsque son avénement semblait indiqué par la logique même de la guerre, ce n'est pas nous, certes, qu'il faut en accuser ; car en offrant nos services aux alliés, en leur demandant instamment la formation d'un corps auxiliaire polonais, nous n'avons négligé aucune occasion pour mettre cette cause en évidence, et pour protester contre son abandon : ces *Lettres Slaves* en fourniront la preuve, et nous

serviront de justification. Ce n'est pas le peuple français non plus; ce peuple-frère qui nous aime, qui sent et pense avec nous : et qui donnerait encore aujourd'hui le meilleur de son sang pour la Pologne. Nous ne parlons pas de ces hommes sans cœur qui ont toujours exploité la cause polonaise dans des vues personnelles; ceux-là nous ont fait plus de mal assurément que les aides-bourreaux de Nicolas.

Il faut en accuser les fautes immenses, presque irréparables, qui ont été commises vers le début de cette guerre, et qui en ont dénaturé le résultat. La France s'est abdiquée entre les mains de l'Angleterre, en transportant son champ de bataille en Krimée. Après trois révolutions accomplies, sa politique ne pouvait être de briser des hommes contre des murailles. Mais lord Palmerston n'a jamais songé à vaincre sérieusement la Russie; il n'a voulu que lui brûler ses ports et détruire sa marine : la France devenait trop grande avec la Pologne délivrée. Le but de l'Angleterre peut sembler partiellement atteint; celui de la France est plus loin que jamais. Mais que servira à cette puissance d'être un jour seule sur la mer, en supposant que les flottes russes sur la Baltique soient anéanties, comme l'ont été celles de la mer Noire, si au même instant, la Russie se trouve être seule sur le continent? Il ne lui restera que l'exil sur l'Océan et la piraterie.

La paix est l'anéantissement de toutes les espérances de la Pologne, fondées sur l'alliance anglo-française. L'indépendance polonaise ne sera jamais obtenue par la voie des traités; elle ne peut être arrachée à la Russie que par la force des armes. Voici ce qu'écrivait en 1814 un Russe d'adoption, un de ces diplomates de la vieille roche, qui se sont fait un métier de tuer les peuples au profit et pour la plus grande gloire des despotes: « La *destruction* de la Pologne comme puissance politique, forme l'histoire presque tout entière de la Russie; le système d'agrandissement sur les Turks n'a été que purement territorial; et, j'oserai dire, secondaire, comparé à celui qui s'est opéré sur la frontière occidentale. La *conquête* de la Pologne a été faite principalement dans le dessein de multiplier les rapports de la nation russe avec le reste de l'Europe; de lui ouvrir un champ *plus vaste* (!) un théâtre plus noble et plus connu; où elle pourrait exercer ses forces et ses *talents* (?) satisfaire à son *orgueil*, à ses *passions* et à ses *intérêts*...

» Le titre de *roi de Pologne* ne pourra jamais sympathiser

20

avec celui d'*empereur et d'autocrate de toutes les Russies* (1). »

On conçoit d'après ce curieux document, pourquoi la question polonaise a été considérée au congrès de Vienne comme la question première, la plus importante; à part le principe immuable de la justice, sans lequel toute convention politique est écrite sur le sable. Ce qui était vrai en 1815, l'est encore de nos jours.

Vous n'avez pas voulu de la Pologne pour alliée; et la Russie, qui *se recueille* aujourd'hui, c'est-à-dire qui médite sa revanche, ne tardera pas à vous faire sentir qu'elle n'a pas été vaincue. Il faudra peu de temps à ce spectre sans cœur, pour guérir ses blessures insignifiantes, et pour reprendre tout son prestige. Vous avez cru beaucoup obtenir en lui faisant accepter *Komrat* en échange de *Bolgrad*; en éloignant de quelques kilomètres du Danube cet empire colossal, couvrant déjà la moitié de l'Europe et de l'Asie : lorsqu'il aurait fallu l'en séparer de toute l'étendue de la Pologne. De plus, par une imprudence inexplicable, vous lui avez donné le prétexte depuis longtemps souhaité, de rompre ouvertement avec l'Autriche. L'ours irrité d'avoir manqué sa proie, rugit dans son antre; il franchira d'un seul bond cette toile d'araignée diplomatique dont vous cherchez à l'enlacer, et n'épie qu'un moment favorable pour se venger : il le fera, soyez-en certains. Ce n'est pas une paix que vous en avez obtenue; ce n'est qu'un armistice. « *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?* » Il a fait le traité de Paris, qui n'est pas précisément la mort, mais une catalepsie politique bien simulée. Or, soyez-en également certains, la cause polonaise abandonnée par vous, ne s'abandonnera pas elle-même; elle triomphera, malgré la haine invétérée de ses ennemis, et l'indifférence bien plus cruelle et plus coupable encore de ses anciens amis : et nous finirons ce livre ainsi que nous l'avons commencé, en disant : « *La Pologne ne mourra pas!* »

(1) *Mémoire à l'empereur Alexandre Ier, sur la Question Polonaise*, par le général Pozzo di Borgo. Voyez à ce sujet l'excellent ouvrage du baron Sirtema de Grovestins, *le Congrès de Vienne et le Congrès de Paris* (1815-1856), p. 145; ainsi que la brochure du même auteur : *La Pologne, la Russie et l'Europe occidentale, ou de la nécessité de résoudre la question russo-polonaise dans une conférence des grandes puissances* (1847). Paris, chez Amyot, rue de la Paix, 8.

La guerre d'Orient, commencée et finie sans la Pologne, a été un pas de géant vers le *panslavisme*; car le premier cri de la Russie reprenant l'offensive, sera un appel à tous les Slaves, au nom de leur unité nationale, dont le pressentiment se trouve déjà dans le cœur de tout ce qui porte un nom slave : et ce cri de guerre sera jeté par elle au moment où vous y serez le moins préparés. Naples et la Suisse ont déjà prouvé, mieux que nous ne pourrions le faire, l'impuissance du traité de Paris; sans parler de ces éclairs précurseurs des tempêtes qu'on a laissés s'amasser à l'intérieur. Mais la question intérieure est, pour cette fois, en dehors de notre sujet. Attendez un peu; et quand vous verrez le drapeau russe flotter sur l'Adriatique, lorsque Croates, Monténégrins, Serbes, Slovaques et Bulgares seront rangés en ligne de bataille, sous la bannière du tzar, quand des voies ferrées réuniront Saint-Pétersbourg à Odessa et Moskou à la frontière de France, vous regretterez alors, mais trop tard, votre superbe dédain pour la cause polonaise : vous vous repentirez, mais trop tard, de cette fausse honte qui vous a fait éviter de prononcer même le nom de la Pologne au congrès de Paris, celui que vos pères auraient assurément prononcé le premier. Encore quelques jours, et la question slave, que vous n'avez pas voulu comprendre, ou que vous avez tenté de résoudre par quelques subtilités dilatoires, va surgir et apparaître devant vous, dans toute son effrayante immensité.

Paris, 25 janvier 1857.

LI

TABLEAU STATISTIQUE

POUR LES ENVAHISSEMENTS DE LA RUSSIE DEPUIS LE XIV[e] SIÈCLE

D'après le journal de la *Société française de statistique universelle*, Schnitzler, Maltebrun, le général Bem (Gluchowski).

TZARAT (GRAND-DUCHÉ) DE MOSKOVIE.

Dates et Faits.	Étendue en milles □ géogr.	Population.
En 1328 à l'avénement d'Yvan (à la bourse).	1,656	6,290,000
— 1462 — d'Yvan I.	18,474	
— 1508 à la mort d'Yvan I.	37,137	
— 1584 — d'Yvan II.	125,465	
— 1645 — de Michel I.	254,361	
— 1669 à l'avénement de Pierre I. . . .	263,900	16,000,000

EMPIRE DE RUSSIE.

En 1725 à l'avénement de Catherine I. . .	273,815	20,000,000
— 1762 — Catherine II. . .	319,538	25,000,000
— 1796 à la mort de — . .	331,830	33,000,000
— 1825 — d'Alexandre I. .	367,494	56,000,000
— 1831 à la prise de Varsovie.	369,764	60,000,000

C'est-à-dire que depuis deux siècles la Russie a doublé son territoire, et depuis 100 ans elle a triplé sa population.

Ses conquêtes depuis 60 ans sont égales à tout ce qu'elle possédait en Europe avant cette époque;

Ses conquêtes sur la Suède sont plus grandes que tout le reste de ce royaume;

Ses conquêtes sur les Tatars ont une étendue égale à celle de la Turquie d'Europe, avec la Grèce, l'Italie et l'Espagne;

Ses conquêtes sur la Turquie d'Europe sont plus grandes que le royaume de Prusse, moins les provinces rhénanes;

Ses conquêtes sur la Turquie asiatique sont égales à tous les petits États de l'Allemagne;

Ses conquêtes sur la Perse sont égales à l'Angleterre (Royaume-Uni);
Ses conquêtes sur la Pologne sont égales à tout l'empire d'Autriche.
En dépouillant le chiffre de sa population, on trouve :

2,000,000	pour les tribus du Kaukase.
4,000,000	pour les Kosaks, les Géorgiens et les Khirguiz.
5,000,000	pour les Turks, les Mongols et les Tatars.
6,000,000	pour les Ouraliens, les Finnois et les Suédois.
20,000,000	pour les Moskovites du rit grec-schismatique.
23,000,000	pour les Polonais du rit romain et grec-uni.
60,000,000	

La population de l'ancienne Pologne compte pour les deux cinquièmes de la population totale, sur un huitième du territoire;

La population moskovite compte pour un tiers de la population totale, sur un dixième du territoire;

C'est-à-dire que, même aujourd'hui, l'élément polonais s'y trouve en très-grande majorité relativement à tous les autres.

Cependant, en admettant la possibilité de la conquête de l'empire ottoman par la Russie, le chiffre de sa population grossirait de la manière suivante :

1° La Russie d'Europe et d'Asie.	56,000,000
2° Le royaume de Pologne (1815).	4,000,000
3° La population slave en Autriche.	15,000,000
4° La population slave en Prusse.	2,000,000
5° La Moldo-Valachie et la Serbie.	2,000,000
6° La Grèce et la Turquie (en exceptant les possessions africaines).	20,000,000
C'est-à-dire que la Russie, après la prise de Constantinople et la réunion des peuples slaves (romains et schismatiques), aurait une population de. . .	100,000,000

Cent millions d'hommes, tel est donc le chiffre total de l'empire gréco-slave, rêvé par le tzar Pierre I, et par tous ses descendants.

Nous avons indiqué le moyen de faire prévaloir à jamais sur leurs idées de guerre et de conquête universelle, les idées de paix, de progrès et de justice.

(La Presse. — L'Estafette.)

APPENDICE

I

LE SYTLE DIPLOMATIQUE EN RUSSIE

Voici quelques curieux exemples du langage officiel employé dans les transactions politiques par le cabinet de Saint-Pétersbourg, depuis la fin du dernier siècle. On verra que sous bien des rapports la diplomatie moskovite n'a pas dérogé à ses anciennes habitudes; et que, depuis le célèbre testament de Pierre Ier jusqu'aux notes récentes du prince Menchykoff et du comte de Nesselrode, la pensée, le style et presque les expressions sont restés les mêmes.

Les trois premières pièces que nous offrons à nos lecteurs sont extraites du *Manifeste de la république confédérée de Pologne du* 15 *novembre* 1769, que nous avons sous les yeux; elles portent tous les caractères de l'authenticité la plus absolue. Le premier de ces documents, concernant les priviléges et immunités du culte grec-schismatique dans l'ancienne Pologne, servira d'exposition aux deux suivants, publiés selon leur ordre chronologique :

I.

ARTICLES *accordés par les évêques en corps, aux dissidents et aux grecs non-unis (schismatiques)*, (p. 62).

« 1° Que les grecs non-unis et les dissidents demeureront dans l'exercice paisible de leur religion, selon la tolérance

permise par les lois, et resteront dans la paisible possession des églises qu'ils ont légitimement acquises, sans que l'on puisse les y troubler en aucune manière;

» 2° Les grecs non-unis et les dissidents qui n'abandonneront pas leurs églises, en devenant catholiques-romains, ou qui ne les auront pas perdues par décret, pourront, selon les lois de 1630, 1660 et 1717, y faire les réparations nécessaires à leur conservation ou à leur restauration, en se munissant préalablement du consentement de l'évêque diocésain, et sous condition de n'en pas augmenter l'étendue;

» 3° On accordera aux grecs non-unis et aux dissidents un terrain convenable, marqué par l'évêque diocésain et attenant à leurs églises, où ils pourront enterrer leurs morts, mais sans pompes funèbres, ainsi que les lois l'ordonnent;

» 4° On permet aux grecs non-unis et aux dissidents de bâtir près de leurs églises, sur le terrain qui leur est approprié, des habitations pour leurs prêtres respectifs, obtenant à cet effet la permission de l'évêque diocésain; on consent aussi à ce que, dans les endroits où les grecs non-unis et les dissidents n'auraient point d'église, ils puissent dans le silence vaquer à l'exercice de leur religion : mais dans l'intérieur de leurs maisons, sans solennité et sans concours de peuple, selon la constitution de l'année 1717;

» 5° Les prêtres non-unis et leurs familles seront jugés, pour cause quelconque et dans tout le royaume, selon la teneur des lois. A l'égard des prêtres dissidents, ils comparaîtront *in foro competenti*, ce qui leur a été accordé par la constitution de l'année 1632;

» 6° Les causes relatives aux fonds annexés aux églises des grecs non-unis et des dissidents seront jugées dans les tribunaux ou juridictions prescrits par les lois du royaume;

» 7° Les prêtres grecs non-unis et dissidents seront tenus de contribuer à tous les impôts de la république, selon la teneur des anciennes lois;

» 8° Les seigneurs en possession du droit de présentation n'exigeront aucun payement des prêtres grecs non-unis, et ne pourront déplacer ceux qui se trouvent en possession de bénéfice sans le consentement de l'évêque diocésain;

» 9° Il sera permis aux prêtres grecs non-unis de baptiser, de donner la bénédiction nuptiale et d'enterrer dans leurs paroisses respectives, sans aucun empêchement, selon l'usage

des religions tolérées. On permet aussi aux dissidents, dans les lieux où ils possèdent des églises, de baptiser et enterrer, sauf le droit d'étole réservé aux curés, dont la somme sera modérée; et pour prévenir les abus qui pourraient se commettre à l'occasion de cet article, ainsi qu'au sujet des étrennes et billets de confession pascale, le collége épiscopal aura soin que, sous prétexte de droit d'étole, on ne puisse exiger des dissidents aucun payement qui excède ceux que l'on perçoit des catholiques: sauf les conventions faites antérieurement et celles que l'on pourrait faire à l'avenir avec les curés ou évêques diocésains, en payant une certaine somme pour l'extinction et abolition de tous les droits.

» Ce sont là les articles que le collége épiscopal promet de maintenir envers les grecs non-unis et les dissidents, avec toute l'exactitude possible, s'engageant en outre d'en recommander l'exécution par des mandements adressés à tous les curés des diocèses respectifs.

» Fait à Varsovie, l'an 1766.

» Venceslas Sierakowski, archevêque de Léopol; Gaetan Soltyk (1), évêque de Krakovie; Antoine Ostrowski, évêque de Kuïavie. »

II.

Déclaration *de l'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de Sa Majesté Impériale de toutes les Russies aux États confédérés réunis de la Couronne de Pologne et du Grand-Duché de Lithuanie* (p. 149).

« Les troupes de Sa Majesté Impériale, notre souveraine, *amie* et *alliée* de la République confédérée, ont arrêté l'évêque de Krakovie, l'évêque de Kiovie, le palatin de Krakovie et le staroste Dolinski; pour avoir manqué à la dignité de Sa Ma-

(1) Il est à remarquer que le second signataire de cette convention se trouve compris dans l'arrêt de proscription des évêques polonais, formulé dans la déclaration suivante.

jesté Impériale, en attaquant la pureté de ses intentions salutaires, désintéressées et amicales pour la République. L'illustre confédération générale réunie de la Couronne et de la Lithuanie, étant sous la *protection* de Sa Majesté Impériale, le soussigné lui en fait part avec des assurances positives et solennelles de la continuation de cette haute protection, et de l'assistance et soutien de Sa Majesté Impériale à la confédération générale réunie pour la conservation des lois et *libertés* polonaises, avec le redressement de tous les abus qui se sont glissés dans le gouvernement, contraires aux lois cardinales du pays; Sa Majesté Impériale ne veut que le bien-être de la République, et ne discontinuera pas de lui accorder ses secours pour atteindre à ce but, sans aucun intérêt ni salaire, n'en voulant point d'autre que la sûreté, le bonheur et la liberté de la nation polonaise, comme cela est déjà clairement exprimé dans les déclarations de Sa Majesté Impériale, qui garantissent à la République ses possessions actuelles, ainsi que ses lois, sa forme de gouvernement, et les prérogatives d'un chacun.

» Fait à Varsovie, le 14 octobre 1767.

» NICOLAS, prince REPNIN. »

III.

MANIFESTE *de l'impératrice de Russie, pour extirper les prêtres, les gentilshommes polonais et les juifs* (p. 1261).

« Par ordre de S. M. l'Impératrice CATHERINE ALEXIÉVICZOVNA souveraine de toutes les Russies :

» Comme nous voyons clairement avec quel mépris et quelle honte nous sommes traités, ainsi que notre religion orthodoxe, par les Polonais et les juifs, les défenseurs de notre religion grecque étant *persécutés*, opprimés et punis de mort; pour ces raisons, ne pouvant plus souffrir de pareils outrages, de semblables ignominies, et cette persécution uniquement pour notre sainte religion méprisée, nous donnons cet ordre et nous enjoignons à Maximilien Jelaznik, de la terre de Timoszew, atta-

man et commandant dans nos terres du Das-Zapotog, d'entrer sur les terres de Pologne, prenant encore quelques troupes de nos armées russes et kosaques du Don, pour extirper et abattre, avec l'aide de Dieu, tous les Polonais et les juifs blasphémateurs de notre sainte religion orthodoxe. Par ce moyen, nous faisons cesser toutes les plaintes portées devant notre trône contre ces assassins impitoyables, ces parjures, ces violateurs de la loi, ces Polonais enfin, qui, protégeant la mauvaise croyance des juifs impies, blasphèment et méprisent notre religion, opprimant un peuple fidèle et innocent.

» Nous ordonnons donc qu'en traversant la Pologne l'on extirpe leur nom, et que leur mémoire soit anéantie pour la postérité.

» Mais pour que les traités et l'amitié avec nos voisins soient observés, nous défendons, sous les plus rigoureuses peines, de molester ou d'inquiéter les marchands turks, grecs, arméniens et surtout russes qui traversent la Pologne pour sujet de commerce; nous voulons même qu'ils aient toujours un libre passage, et tous les secours que l'on peut quérir de voisins amis.

» Pour plus grande foi, nous confirmons cet ordre et cette permission, scellés de nos armes, et signés de notre propre main impériale.

» Donné à Saint-Pétersbourg, le 20 juin 1768.

» Catherine II, Impératrice,

» Pierre Kalnyszewski, attaman des Kosaks,

» *Avec les témoins.* »

IV.

Ordre *du ministre de l'intérieur au gouvernement de Podolie, pour le déportement en Russie de quarante-cinq mille familles polonaises.*

« Au mois d'octobre de l'année passée, a paru l'ordre suprême concernant la *transplantation* du gouvernement de Podolie au Kaukase, de cinq mille familles, de ci-devant gentilhommes

polonais, portant désormais le nom d'affranchis et de bourgeois. Le comité destiné particulièrement à s'occuper des officiers des provinces *reconquises* sur la Pologne, pour être réunies à la Russie, a ordonné par un rescrit, confirmé par Sa Majesté, de transplanter les personnes qui en auraient *manifesté le désir*; et en outre : 1° les gens, qui ayant pris part à la dernière insurrection, sont venus témoigner de leur repentir au terme fixé ; ceux aussi qui, ayant été compris dans la troisième classe des coupables, ont obtenu la haute grâce et le pardon de Sa Majesté ; 2° les personnes qui, par leur manière de vivre et d'après l'opinion des autorités locales, méritent la méfiance du gouvernement et *peuvent devenir suspectes*.

» Les règles prescrites pour exécuter cet ordre, ont reçu la sanction de Sa Majesté.

» Sa Majesté, en confirmant ces règlements, a daigné ajouter de sa propre main : Ces règlements doivent servir non-seulement pour le gouvernement de Podolie, mais encore pour tous les gouvernements occidentaux : Vilno, Vitepsk, Mohilew, Bialystok, Minsk, Volhynie, Kiovie ; *ce qui fait en tout quarante-cinq mille familles*, etc.

» Saint-Pétersbourg, le 18 avril 1832.

» BLUDOW. »

V.

DISCOURS *du tzar Nicolas, à la municipalité de Varsovie.*

« Je sais, Messieurs, que vous avez voulu me parler ; je connais même le contenu de votre discours ; et c'est pour vous épargner un mensonge que je ne désire pas qu'il me soit prononcé. Oui, Messieurs, c'est pour vous épargner un mensonge ! car je sais que vos sentiments ne sont pas tels que vous voulez me les faire accroire.

» Et comment y pourrais-je ajouter foi, quand vous m'avez tenu ce même langage la veille de la révolution ? N'est-ce pas vous-mêmes qui me parliez il y a cinq ans, il y a huit ans, de fidélité, de dévouement, et qui me faisiez les plus belles

protestations? Quelques jours après, vous avez violé vos serments, vous avez commis des actions horribles.

» L'empereur Alexandre, qui avait fait pour vous plus qu'un empereur de Russie n'aurait dû faire, qui vous a comblés de bienfaits, qui vous a favorisés plus que ses propres sujets, et vous a rendus la nation la plus florissante et la plus heureuse, l'empereur Alexandre a été payé de la plus noire ingratitude.

» Vous n'avez jamais su vous contenter de la position la plus avantageuse, et vous avez fini par briser vous-mêmes votre bonheur. Je vous dis ici la vérité pour éclaircir notre position mutuelle, et pour que vous sachiez bien à quoi vous en tenir; car je vous vois et vous parle pour la première fois depuis les troubles.

» Messieurs, il faut des actions et non pas des paroles, il faut que le repentir vienne du cœur; je vous parle sans m'échauffer, vous voyez que je suis calme : je n'ai pas de rancune, et *je vous ferai du bien* malgré vous. Le maréchal que voici remplit mes intentions, me seconde dans mes vues, et pense aussi à votre bien-être. »

(A ces mots, quelques membres de la députation saluent le maréchal.)

» Eh bien! Messieurs, que signifient ces saluts? avant tout, il faut remplir ses devoirs, il faut se conduire en honnêtes gens. Vous avez, Messieurs, à choisir entre deux partis; ou persister dans vos *illusions* d'une Pologne indépendante, ou vivre tranquillement et en sujets fidèles sous mon gouvernement.

» Si vous vous obstinez à conserver *vos rêves* de nationalité distincte, de Pologne indépendante, et de toutes ces chimères, vous ne pouvez qu'attirer sur vous de grands malheurs. J'ai fait élever ici la citadelle; et je vous déclare qu'à la moindre émeute *je ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie, et certes, ce ne sera pas moi qui la rebâtirai!*

» Il m'est bien pénible de vous parler ainsi; il est bien pénible à un souverain de traiter ainsi ses sujets, mais je vous le dis *pour votre propre bien.* C'est à vous, Messieurs, de mériter l'oubli du passé, ce n'est que par votre conduite et par votre dévouement à mon gouvernement, que vous pouvez y parvenir.

» Je sais qu'il y a des correspondances avec l'étranger; qu'on envoie ici de mauvais écrits, et que l'on tâche de pervertir

les esprits. Mais la meilleure police du monde, avec une frontière comme vous en avez une, ne peut empêcher les relations clandestines. C'est à vous-mêmes à faire la police, à écarter le mal.

» C'est en élevant bien vos enfants, en leur inculquant des principes de religion et de fidélité à leur souverain, que vous pouvez rester dans le bon chemin.

» Et au milieu de tous ces troubles qui agitent l'Europe, et de toutes ces doctrines qui ébranlent l'édifice social, il n'y a que la Russie qui reste forte et intacte.

» Croyez-moi, Messieurs, c'est un vrai bonheur d'appartenir à ce pays, et de jouir de sa protection. Si vous vous conduisez bien, si vous remplissez tous vos devoirs, mon gouvernement pensera toujours à votre bien-être.

» Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit. »

Varsovie, 10 octobre 1835.

VI

Discours *du tzar Alexandre II, prononcé à Varsovie* (Lazienki), *devant les maréchaux de la noblesse et les évêques polonais.*

« Messieurs, j'arrive au milieu de vous avec l'oubli du passé, animé des meilleures intentions pour le pays. C'est à vous à m'aider à les réaliser. Mais avant tout, je dois vous dire, que nos positions respectives des uns vis-à-vis des autres doivent s'éclaircir.

» Je vous porte tous dans mon cœur comme les Finlandais et comme mes autres sujets russes; mais j'entends que l'*ordre* établi par mon père, soit maintenu. Ainsi, Messieurs, et avant tout *point de rêveries, point de rêveries!*... Ceux qui voudraient continuer à en avoir, je saurai les contenir; je saurai empêcher que leurs rêves ne dépassent point la sphère de leur imagination. Le bonheur de la Pologne dépend de son entière fusion avec les peuples de mon empire; ce que mon père a fait, est donc bien fait: je le maintiendrai.

» Dans la dernière guerre d'Orient, les vôtres ont combattu à l'égal de tous les autres. Voici le prince Gortschakoff qui en a été témoin et leur rend cette justice qu'ils ont bravement versé leur sang pour la défense de *leur patrie*.

» La Finlande et la Pologne me sont également chères, comme toutes les autres parties de mon empire. Mais il faut que vous sachiez, *pour le bien des Polonais eux-mêmes*, que la Pologne doit rester soumise pour toujours à la grande famille des empereurs de Russie. Croyez, Messieurs, que je suis animé des meilleures intentions; mais c'est à vous de me faciliter ma tâche, et je vous le répète, Messieurs : point de rêveries, point de rêveries!

» Quant à vous, Messieurs les sénateurs, laissez-vous diriger par mon lieutenant ici présent, par le prince Gortschakoff; et vous, Messieurs les évêques, ne perdez jamais de vue que la base de toute bonne morale étant la religion, il est de votre devoir d'inculquer aux Polonais que leur bonheur dépend uniquement de leur intime fusion avec la sainte Russie. »

Varsovie, 11 — 23 mai 1856.

VII

Discours *du tzar Alexandre II, prononcé à Varsovie, devant la députation de la noblesse polonaise, après le bal du 26 mai.*

« Je suis bien aise, Messieurs, de vous dire que j'ai été très-satisfait de me trouver au milieu de vous. Le bal d'hier était un très-beau bal; jamais il ne sortira de ma mémoire : et je vous en remercie.

» Je suis certain qu'on vous a répété les paroles que j'ai adressées aux autorités polonaises quand je les ai reçues, il y a cinq jours de cela. Soyez, Messieurs, dans la realité; soyez unis à la Russie : abandonnez toutes les rêveries d'indépendances, impossibles désormais à réaliser et à maintenir.

» Aujourd'hui, je le répète de nouveau; ma conviction est que *le bien de la Pologne*, que son propre salut, exigent qu'elle reste unie, pour toujours, et par une entière fusion, à la glorieuse dynastie des empereurs russes : qu'elle forme une partie intégrale de la grande famille de l'empire de toutes les

Russies. En conservant à la Pologne ses droits et ses institutions telles que les lui a données mon père, j'ai la volonté inébranlable de lui garantir tout ce qui peut lui être utile et tout ce que mon père lui a promis et accordé; je ne les changerai en rien : *tout ce que mon père a fait est bien fait.* Mon règne sera la continuation du sien; mais il dépend de vous, Messieurs, de me rendre cette tâche possible : vous devez faciliter mon œuvre. Vous seuls serez responsables, si mes intentions devaient échouer devant de chimériques résistances.

» Pour vous prouver que j'ai pensé à apporter des adoucissements, je vous préviens que je viens de signer un acte d'amnistie; je permets à tous les émigrés, qui le demanderont, leur retour en Pologne. Ils seront certains qu'on les laissera en repos; leurs droits civils leur seront rendus et on ne les traduira pas devant des comités d'enquête. Je n'ai fait qu'une seule exception; j'ai exclu les anciens *incorrigibles*, et ceux qui, dans les dernières années, n'ont cessé de conspirer et de combattre contre nous.

» Tous ceux qui reviendront, pourront, après trois années de repentir et de bonne conduite, se rendre utiles, en rentrant au service de l'État. Mais, avant tout, Messieurs, agissez de façon à ce que le bien projeté devienne possible, et à ce que je ne me voie pas réduit à la nécessité de réprimer et de punir; car, si malheureusement cela devenait nécessaire, j'en aurai la volonté tout comme la force : que jamais donc je ne sois forcé de le faire! »

(*En se tournant vers un des maréchaux de la noblesse*, Jean Iezierski):

« M'avez-vous compris?... J'aime mieux être à même de pouvoir récompenser que de punir. Il m'est beaucoup plus agréable, ainsi que c'est le cas aujourd'hui, de dispenser des éloges, de donner des espérances et de provoquer la reconnaissance. Mais, sachez aussi et tenez-le vous pour dit, Messieurs; que quand cela sera nécessaire, *je saurai réprimer et punir* : et on verra que *je punirai sévèrement!*

» Adieu, Messieurs! »

Varsovie, 13 — 25 mai 1856.

(*Le Czas*, de Krakovie. — *Le Journal des Débats.* — *La Vérité* — *L'Estafette.* — *La Presse belge.*)

II

A L'ÉMIGRATION POLONAISE

NÉCESSITÉ D'UNE ADRESSE AUX PEUPLES DE L'EUROPE POUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA POLOGNE.

FRÈRES ET COMPATRIOTES,

L'émigration polonaise, depuis vingt ans, dépositaire de la vie politique et de la pensée nationale de la Pologne martyre, a dans ce moment à remplir un saint devoir, conforme à son origine, à sa mission, à tous ses engagements envers la patrie et l'humanité. Grâce aux événements accomplis en Orient, elle peut être appelée à prendre part à cette lutte géante entre l'Europe et le tzar de Russie, dont la dernière période sera sans doute la destruction de sa puissance mal affermie sur sa base, et le réveil de notre antique indépendance. Cet orgueilleux tyran, l'implacable ennemi des peuples et de la liberté, nous provoque lui-même au combat; en publiant dans son manifeste du 3 novembre : « que la Turquie, en confiant ses destinées aux mains des rebelles et des séditieux de tous les pays, vient de se mettre en révolte ouverte, et de contraindre le chef de la foi orthodoxe, le tzar *craignant-Dieu*, à recommencer les hostilités. » Forts du sentiment profond de la sainteté de notre cause, nous recevons avec joie ce défi, dans les termes et sur le terrain que l'autocrate lui-même a choisis. Mais qui donc mérite les noms de séditieux et de rebelle, sinon ce despote; qui parmi les nations respirant à peine d'une commotion récente, rallume les flambeaux d'une guerre continentale : en couvrant du zèle religieux ses tendances personnelles et les prétentions héréditaires des tzars de Russie à la domination

universelle ! Une victoire facile sur l'insurrection de Hongrie, obtenue plutôt par la trahison que par les armes, le pousse à de nouveaux attentats contre l'indépendance des peuples voisins ; son ambition inassouvie ne connaît plus de bornes. Constantinople, sous le souffle de feu d'une guerre de religion, devenue la métropole du monde, la mer Noire, l'entrepôt d'une marine enveloppant le globe ; et lui, le tzar du Nord et de l'Orient, le médiateur entre l'Europe et l'Asie, le maître, le pontife et le dieu de la foi orthodoxe, désormais souveraine et sans rivale : tel est le programme impie du tzar Nicolas, déguisé sous les paroles frauduleuses de son dernier manifeste.

Heureusement, il a rencontré devant lui, dans sa réalisation, les rangs pressés d'un peuple plein de valeur ; qui, depuis le partage de la Pologne, depuis ce brigandage politique, qui grava la malédiction de Caïn au front de la Russie barbare, a marché en avant d'un pas tout aussi rapide, que lui-même et son colossal empire ont rétrogradé vers le néant. Les premiers combats sur le Danube, laissant espérer des faits d'armes encore plus décisifs pour l'avenir, ont donné la mesure de ce que la nation musulmane, guidée par le génie de la civilisation occidentale, peut faire pour mériter une place honorable dans la famille européenne.

Ces événements, préparés par l'intelligence suprême qui veille au salut des nations, nous présagent le réveil prochain, indubitable de notre patrie ; le jour n'est pas loin où tous les peuples et les gouvernements reconnaîtront la nécessité du rétablissement de la Pologne : de ce sanctuaire inviolable de la foi chrétienne, de cet antique boulevard de l'Europe contre les incessantes agressions du despotisme asiatique. Dans cet état de choses, l'émigration polonaise réunie en France, doit au monde entier, se doit à elle-même, de se mettre le plus tôt possible en mesure de répondre à sa vocation ; de remplir le poste élevé qui lui est assigné par l'opinion des peuples armés pour la défense commune, et par le sentiment de sa propre dignité. Elle a surtout le devoir d'émettre de son sein un acte collectif, afin de déclarer aux autres nations : « Qu'elle est prête à leur donner l'appui de son incontestable influence parmi les Slaves ; qu'elle oubliera volontiers ses souffrances de vingt années, pourvu que le glaive arraché de ses mains par fraude ou par trahison, lui soit rendu par la justice des peuples. » Ce document, comme première manifestation pu-

blique de la pensée polonaise, comme gage de nos intentions droites et loyales, ne sera plus le triste éclat de l'esprit de parti, amoindri dans les débats intérieurs; mais il portera dans toute sa force et son autorité le caractère de l'idée nationale, pure de toute ambition de secte ou de coterie : il doit donc émaner du cœur même de l'émigration, réunie en face de l'Europe dans un même esprit d'amour et de dévouement.

C'est afin d'accomplir cette obligation au nom de tous, que pour la première fois, frères et compatriotes, je m'adresse à vous; en vous priant de m'en conférer le mandat, par une délégation officielle.

Vous connaissez les causes pour lesquelles, malgré tant d'honorables tentatives, l'émigration polonaise n'a pas encore pu constituer son unité politique. Vous savez que feu mon père, le général palatin Antoine Ostrowski, a fait tout ce qui dépendait de lui pour réunir à Paris les anciens membres de la diète polonaise, dans le complet prescrit par la loi du 26 février 1831; que tous ses efforts sont venus se briser contre la funeste protestation des Onze, éconduits par l'influence antinationale d'une maison de prétendants. C'était une criminelle, une dernière explosion sans doute, du *liberum veto*, qui dans les jours de sa décadence, avait attiré sur la Pologne toutes les hontes et tous les malheurs. Depuis cet événement, que l'on doit considérer comme un désastre national, toutes les tendances dictatoriales, toutes les chimères dynastiques écloses sur le sol étranger, ont hardiment relevé la tête; depuis cette scission scandaleuse a commencé la lutte déplorable des partis, divisés sur les moyens, bien que tendant vers un même but : et dans laquelle se sont amorties toutes les forces vives de notre émancipation. Notre famille de proscrits s'est séparée en autant de fractions qu'elle contenait d'éléments de progrès et d'activité; les ferments impurs qui sommeillent au fond de toute association humaine ont monté à la surface : et le tzar de Russie a couvert d'un cri de triomphe et de vengeance les pleurs et les gémissements de sa victime. « *Malheur à ceux*, dit l'Évangile, *qui sèment le désordre et le scandale!* » Oui, certes, malheur à ces hommes; car ils subissent déjà leur réprobation dans le pressentiment des anathèmes de la postérité : sinon dans la voix sévère de leur mauvaise conscience (1)!

(1) Voyez *La diète polonaise à Paris*, pag. 39.

Nous, les plus jeunes de l'émigration, honorés de plus de souffrances devant la patrie, donnons les premiers l'exemple de la concorde; portons les premiers à nos frères égarés, mais sans doute déjà repentants, les paroles de paix et de réconciliation. Croyez-moi, chers compatriotes, que si l'émigration aujourd'hui même, oubliant ses griefs surannés, réunie en un seul corps, n'ayant qu'une âme et qu'une volonté, faisait entendre sa voix aux nations européennes, ce jour serait le dernier de notre exil, baigné de tant de sang et de larmes; le premier de notre retour sur le sein de la mère-patrie et de notre régénération nationale! Le seul énoncé de notre mission, confirmé par l'acclamation unanime de tous ses apôtres, lui donnera sur-le-champ la plénitude de la réalisation effective. Nous, et non pas le tzar allemand, nous sommes l'âme de quatre-vingts millions d'hommes, nés du même sang, animés du même esprit, et tendant vers une même *indépendance!* A nous, et non pas au tzar allemand, appartient par le cœur toute la race slave, librement confédérée au nom du principe divin de la *fraternité!* Par nous, couronnés de martyre, et non par le tzar allemand, avec la tache fratricide au front, la famille slave deviendra *libre* et grande; cette famille appelée à tenir le premier rang en Europe par le nombre, l'inspiration et la vigueur juvénile! Une réunion intime avec le peuple; son admission à tous les droits que nous revendiquons pour nous-mêmes : telle sera la condition fondamentale et le premier gage de cette alliance. La puissance même du despote deviendra le levier, au moyen duquel nous élèverons les Slaves affranchis par la Pologne et l'Europe régénérée par les Slaves à une plus haute vie sociale; telle est notre mission actuelle au sein de la Pologne, la mission à venir de la Pologne au sein de l'Europe : et ni le tzar, ni ses indignes suppôts, ne pourront mettre obstacle à son accomplissement!

L'inflexible Nicolas le sait si bien, qu'il s'efforce par tous les moyens de nous arracher cette arme de salut qu'il n'a pas su briser entre nos mains; disperser les émigrés sur tous les points du globe, de manière à ce qu'ils ne puissent jamais et nulle part se réunir sous un étendard national; les décimer en masse par la main de ses bourreaux à gages, les diffamer et les perdre en détail par la calomnie ou le scandale : tel est le problème capital de sa politique. Une haine insensée de la foi

romaine et l'effroi du nom polonais, voilà les deux caractères qui se reflètent sur tous ses appels à l'opinion publique, soit personnels, soit publiés par ses affidés et ses complices. Mais que peut un seul homme, quand il serait armé d'un million de baïonnettes esclaves, contre l'esprit du siècle qui nous prend ouvertement sous sa garde, et s'achemine avec nous vers la liberté, son but et son triomphe définitif! Même les États dynastiques, les plus rapprochés par leur principe de l'absolutisme moskovite, se prononcent déjà hautement contre le tzar Nicolas; et comme à leur insu guidés par la main de Dieu, s'engagent dans une lutte à mort avec l'oppresseur de la Pologne. L'homme possédé par l'homme, le peuple écrasé par un despote, l'esclavage individuel et national, disparaîtront bientôt de tout le vieux monde ; un jour encore, et la clarté de la civilisation chrétienne qui vient de resplendir si vivement sur l'Occident anglo-germanique et franco-romain, doit illuminer aussi notre Orient polono-slave : un jour encore, et le rêve hideux de Pierre Ier, éclos à la lueur sanglante de l'aurore boréale, s'évanouira sous les ruines de sa monstrueuse création, dans un cri d'affranchissement pour tous les peuples!

Le moment est grave; le plus grave peut-être depuis notre départ du pays : décisif pour la Pologne et pour nous. Prouvons à la patrie que nous sommes ses vrais enfants, que nous n'avons pas dégénéré du sang de nos aïeux; que l'esprit d'égoïsme et de doute n'a pas atteint nos cœurs ni perverti notre intelligence; que la flamme sainte emportée du foyer natal y brûle toujours avec la même énergie : et soyons certains que la Pologne aussi se montrera la grande, l'héroïque nation des Zolkiewski, des Czarnieçki, des Kosciuszko, la nation de la nuit du 29 novembre! Laissons l'indifférence, les complots, les rancunes stériles, l'agitation individuelle à ceux qui n'ont su retirer aucun fruit d'un exil de vingt années! Il nous faut agir avec ensemble, harmonie, dignité; le cœur et les mains pures, commencer l'œuvre de la délivrance, que d'autres peut-être achèveront après nous : n'ayant qu'une pensée, une parole, une volonté et des milliers de mains et de glaives!...

Quant à moi, ne dépendant d'aucun parti dans l'émigration; libre par mon passé comme pour mon avenir, j'ai longtemps attendu qu'un plus digne donnât l'exemple : car je n'ai pas voulu et je ne veux pas intervenir sans une délégation positive. Mais voyant que personne ne se met en devoir

d'agir, qu'un temps précieux s'écoule; aidé par les conseils et l'appui de plusieurs compagnons d'exil aimant sincèrement la patrie, je m'adresse à vous, comme Polonais émigré à des frères, en vous demandant l'autorisation de publier une *Adresse aux peuples de l'Europe*, pour leur rappeler les droits imprescriptibles de notre nation à l'indépendance ; pour leur exposer la nécessité de son rétablissement au nom de la paix et de la sécurité de tous : pour les inviter, en notre nom et au nom de la Pologne, à coopérer avec nous à ce grand acte de justice et de réparation.

J'ai la conviction que ma démarche ne vous semblera pas trop hardie. Si mon nom et ma personne sont inconnus à beaucoup d'entre vous, c'est que, jusqu'à présent, ils n'ont figuré dans aucune coterie. Mes traditions de famille, le souvenir vénéré de mon père, mon passé de soldat et de proscrit, vous serviront de garantie pour mon avenir. Aimant par dessus toutes choses la patrie et la vérité, c'est à elles seules que j'ai voué tout le culte de ma vie. Par cet amour dégagé de toute ambition et de toute crainte, je vous demande votre assentiment à cette œuvre que j'accomplirai selon le vœu de tous, bien plus que selon ma pensée individuelle. J'inscrirai en tête de cet acte collectif un axiome éprouvé par notre expérience de vingt années et résumant en ces termes notre foi nationale :
« *Que la Pologne doit avant tout compter sur elle-même; qu'elle*
» *doit évoquer, dans son propre sein, les forces nécessaires*
» *pour sa délivrance : selon le triple symbole adopté par nous*
» *de l'*INDÉPENDANCE, *de la* LIBERTÉ *et de la* FRATERNITÉ ! »

J'attendrai vos décisions, transmises par des lettres particulières ou collectives, qui seront considérées par moi comme un mandat obligatoire ; et je termine ce message en vous saluant au nom de Dieu et de la patrie (1).

Agréez, etc.

Paris, 29 novembre 1853.

(1) Cet appel à notre patriotique émigration a provoqué une réponse unanime, consignée dans plus de 400 lettres collectives, m'autorisant à rédiger et à publier l'*Adresse aux peuples de l'Europe* que j'ai fait paraître simultanément à Londres et à Paris, à la date du 3 mai 1854 (V. p. 225).

III

INSURRECTION POLONAISE EN UKRAINE

PENDANT LA GUERRE D'ORIENT

Nous recevons de Kïow, tardivement peut-être, mais assez à temps encore pour apporter d'importantes rectifications aux nouvelles erronnées propagées par la presse parisienne, une relation de la plus complète exactitude sur les derniers événements de l'Ukraine.

Nous savons qu'au dix-septième siècle, les Kosaks de l'Ukraine se soulevèrent contre la Pologne et se rangèrent avec Mazeppa, leur chef, sous la loi moskovite. Ce ne fut pas en haine des rois de Pologne, qu'ils regardaient comme leurs protecteurs naturels; mais uniquement pour secouer le joug de la haute noblesse et du clergé. Le même fait s'est reproduit l'année dernière, contre cette nuée d'employés moskovites, plus rapaces que les sauterelles d'Afrique; et contre les armées russes qui ont rendu la position du paysan kosaque plus intolérable qu'à aucune époque de l'histoire. Il en résulte que noblesse, clergé, peuple, tous avaient espéré que la guerre d'Orient leur permettrait de recouquérir leur indépendance, sans autre appui que l'influence morale du voisinage des troupes alliées; en effet, le théâtre des opérations militaires touchait presque à l'Ukraine : et l'on avait répandu dans les pays qu'arrose le Dniester le bruit que l'empereur des Français faisait la guerre au tzar pour le forcer d'abolir l'esclavage.

Cette nouvelle ne trouva qu'une faible créance en Podolie, où l'élément polonais prédomine. Instruits par l'exemple du passé, les Polonais ont acquis la vertu qui leur manquait, la

patience ; mais, dans les pays kosaques, à l'est du gouvernement de Kïow, où les lumières sont moins répandues et la crédulité plus grande, on a fermement cru à cette nouvelle : et l'insurrection a commencé. Au mois d'avril, trente villages s'étaient soulevés ; à Pilawa, à Tahantcha, à Berezna, centre du mouvement : à Wolodarka, à Bialocerkiew, et sur d'autres terres appartenant aux Poniatowski, le soulèvement a été général. Les préparatifs de l'insurrection remontaient à l'époque de la mort de Nicolas. Peu de temps après cet événement, on avait, sans y prendre garde, signalé un mouvement insolite parmi les paysans de l'Ukraine. Il y avait de fréquents conciliabules ; il se formait des listes d'enrôlement : en un mot, tout annonçait l'explosion d'un mouvement populaire. Plusieurs propriétaires, qui se rappelaient les sanglants événements de la Gallicie, songèrent à mettre leurs familles en lieu de sûreté ; les paysans essayèrent aussitôt de les rassurer. « Que craignez-vous, leur disaient-ils, nous n'avons pas à nous plaindre de vous ; ce que nous entreprenons est notre œuvre personnelle : un peu plus tard nous aurons besoin de vous et nous vous préviendrons. »

Pressés de questions par les seigneurs, ils avouèrent franchement qu'ils voulaient, comme autrefois, être polonais et qu'ils ne craignaient pas les Russes ; qu'ils ne demandaient même pas l'abolition de la corvée : sauf l'expulsion des régisseurs qui les opprimaient. Ils voulaient veiller par eux-mêmes à l'exécution desdites corvées.

Les propriétaires satisfirent à cette demande et n'eurent pas lieu de s'en repentir, mais les paysans ne se bornèrent pas à ces démonstrations pacifiques ; dans les propriétés appartenant aux grands seigneurs russes, les employés furent battus et chassés : les propriétaires, dont on se défiait, étaient gardés à vue. Un métropolite envoyé de Kïow avec quinze popes et le colonel Afanarieff, pour apaiser l'insurrection, furent enfermés ; les insurgés étaient déjà au nombre de plus de 40,000. A Tahantcha seulement, où il y a de grandes fabriques de drap, leur nombre s'élevait à 30,000. Ce qui prouve dans quel esprit avait lieu le mouvement, c'est que les propriétés, désertées par leurs possesseurs, furent gardées par les paysans ; et, par un rare exemple de sobriété, les insurgés avaient fermé les cabarets pour éviter les excès qui auraient, disaient-ils, pu gâter leur cause.

Le prince Lapuchin, sur les terres duquel les paysans avaient surtout manifesté leurs sentiments polonais, alla trouver le général Wasiltchikoff et le pressa d'agir, s'il ne voulait se trouver en face d'une insurrection terrible. Le prince-gouverneur demanda des instructions à Saint-Pétersbourg, et on lui répondit qu'il ne devait annoncer une révolte que quand elle était comprimée.

Avant de prendre des mesures énergiques, il se rendit à Wasilkoff où se trouvait un rassemblement de 6,000 paysans. Il demanda aux insurgés de lui présenter leurs chefs.

« Vous savez, leur dit le prince, que je suis votre gouverneur; je représente ici le souverain, et vous me devez une obéissance aveugle.

— Nous n'avons pas besoin de vous pour nous gouverner. Nous avons un gouverneur de notre choix. »

Le prince demanda à le voir; on lui amena un vieillard, qui lui dit :

« Je suis celui qu'ils appellent leur gouverneur; car je suis vieux, et je me souviens des choses dont nul autre que moi ne se souvient en Ukraine. Il y a 25 ans, quand nos seigneurs faisaient la guerre à la Russie, je leur disais : Voilà le moment arrivé de secouer le joug du tzar ; il faut se joindre aux Polonais. Ils n'ont pas voulu ajouter foi à mes paroles, et tous nos malheurs sont venus de là. Aujourd'hui je leur dis : Restez tranquilles, nos maîtres ne bougent pas ; ils ne bougeront, croyez-moi, que quand *les pantalons rouges* seront ici. »

Le prince fut frappé de ces paroles qui lui révélaient l'immensité du danger. Il chercha à arracher aux Kosaks des plaintes contre leurs seigneurs ; mais ils lui répondirent : « Nous n'avons rien à leur reprocher, ils sont aussi malheureux que nous; tout notre malheur vient de vous. Vous nous avez enlevé nos enfants, et bientôt il n'y aura plus de bras pour cultiver nos champs! Cependant, nous voulons être libres, et nous ne vous craignons pas. »

Le prince reconnut la nécessité d'agir et envoya quelques bataillons d'infanterie contre les insurgés de Wasilkoff, qui n'étaient armés que de fourches et de faux. Les paysans chargèrent résolûment les soldats qui se replièrent en désordre. Le commandant ordonna de tirer, mais à blanc; ces ménagements enhardirent les insurgés, qui attribuèrent à la protection de la Providence l'insuccès du feu des Russes. Ils se pré-

cipitèrent sur les soldats qui démasquèrent leur artillerie, et la mitraille eut bientôt abattu cette troupe indisciplinée. Deux cents paysans restèrent morts sur la place; les autres se sauvèrent en désordre et se retirèrent de l'autre côté du Dniester, où ils furent généreusement accueillis. Il y eut sur d'autres points, entre autres à Berezna, des exemples terribles de sévérité...

Il n'est rien de plus capable d'agir sur l'esprit du paysan que les prophéties qui se transmettent de bouche en bouche et acquièrent une très-grande influence au moment décisif. On a fait détruire les deux monticules de Pérépiata et de Pérépiatycha sur le Dniéper, parce qu'il s'y rattache des idées d'émancipation de la Pologne. Un an avant le premier démembrement, le Kosak Wernyhora, dans les derniers jours de sa vie, fit la prophétie suivante, qui devait jouer un rôle important dans les événements actuels :

« La Pologne entière, disait-il, sera soumise à un joug terrible pendant de longues années, jusqu'au moment où une guerre générale s'allumera au sujet d'un petit pays. Alors le coq changera de plumage ; les Turks passeront le Danube et feront boire leurs chevaux dans la Vistule. Le roi d'Angleterre avancera l'argent pour l'organisation des Polonais, et il s'ensuivra une guerre meurtrière contre les Moskovites. Une grande bataille aura lieu près de Konstantynow (en Volhynie), dans la vallée de Gantcharycha. Les Moskovites défaits reculeront jusqu'au Dniéper, et livreront une autre bataille près des monticules qui couvrent les cendres des deux célèbres Kosaks, Perepiato et Perepiatycha. Ils seront vaincus; et la république de Pologne sera reconstituée dans son ancienne splendeur. Après ces bouleversements, l'Europe jouira de trente années de paix et de prospérité. Je ne puis dire, ajouta Wernyhora, ce qui arrivera après ce temps; car à cette seule révélation, le Dniéper sortirait de son lit. »

Telle est la prophétie de Wernyhora, rétablie dans sa vérité primitive ; car depuis lors, et suivant les besoins du temps, on y a ajouté bien des choses qui l'ont altérée. Néanmoins, elle circule parmi les Ruthéniens (les Russes-polonais) ; elle a une signification menaçante et peut servir de point de départ à un soulèvement terrible.

Tels sont, dans toute leur simplicité, les événements qui se sont passés en Ukraine dans les premiers mois de 1855; ils

n'ont ni l'étendue, ni la couleur que leur ont données les correspondances : et par là même ils gagnent en importance et en réalité.

De la F***.

Paris, 9 septembre 1856.

(La Vérité.)

IV

AU GÉNÉRAL M. RYBINSKI

commandant en chef l'armée polonaise.

LES KOSAKS-OTTOMANS

(D'après le polonais.)

» *Illicita prævalent...* »
Tacite.

On a tort par orgueil, ou par timidité,
De vouloir à ses chefs cacher la vérité;
Souffrez donc, général, que d'après ce principe,
Avec vous, franchement, ma plume s'émancipe:
Pour dire qu'il vous faut, trop longtemps inactif,
Au nom des Polonais faire un pas effectif.
Un quart de siècle a fui sur nos longs sacrifices,
Et la Pologne attend le fruit de nos services.
Qui fut jeune, a grandi; qui fut homme, a vieilli;
Dans plus d'un noble cœur le courage a faibli;
Filles du désespoir, la mort ou la démence,
Dans les rangs des proscrits ont fait un vide immense;
Notre antique drapeau rongé comme un haillon,
Couvre de vétérans à peine un bataillon :
Vous les connaissez tous... mais dans cette phalange
Vit le patriotisme et l'honneur sans mélange !...
La guerre d'Orient qui s'enflamme à l'entour,
Peut bien nous appeler aux armes, quelque jour;

Et la Pologne en deuil nous demande indignée :
Que peut contre le tzar cette faible poignée?
Les uns disent sans cesse : Il faut attendre un peu!
Mais depuis vingt-cinq ans nous jouons à ce jeu ;
Attendre c'est mourir ; et bientôt, je soupçonne
Qu'au moment du combat nous n'aurons plus personne!
Éteints par l'indigence ou par le point d'honneur,
Contre tous les dangers nous luttons sans bonheur;
Ceux qui devaient agir, plus puissants et plus libres,
Ont de leur énergie usé toutes les fibres;
Certains ambitieux, se croyant tout permis,
Pour leur compte exploitant deux partis ennemis,
D'un troupeau mercenaire attamans sans vergogne,
Vendent à beaux deniers le sang de la Pologne;
Et trompant le pays, recruteurs assassins,
Font servir sa jeunesse à leurs lâches desseins :
Pour jeter au désert, dans d'obscures attaques,
Les os des Polonais transformés en Kosaques!
Mais des bords du Danube il nous arrive enfin
Une sombre clameur de détresse et de faim (1) ;
Des plaines de Varna jusqu'aux murs de Byzance,
Tous du chef dynastique ont maudit la présence (2) ;
Je transcris mot à mot : « On nous avait promis
» De glorieux combats contre nos ennemis;
» Mais mourir sans combattre; avoir pour adversaire
» La famine implacable ou l'affreuse misère,
» Voilà notre avenir!... Frères! nous croira-t-on?
» Ceux qu'épargne la faim, tombent sous le bâton
» Du farouche attaman; et demain, tout le reste
» Va combattre à Damas, le simoun ou la peste! »
Et quels sont les martyrs qu'atteignent ces tourments,
Des rancunes du tzar les haineux instruments?
Non! de pauvres enfants qui, changeant de croyance,
Font avec Mahomet une triste alliance ;
Là, le prêtre et le juif, le sbire et le forban,
Tous ont caché leur foi sous un même turban,
Pour invoquer ce dieu qu'ignoraient nos ancêtres,
Et que nous détestons : l'aumône de leurs maîtres!
« Si ce dieu peut absoudre ou punir sans raison;
» Garantir du gibet, sauver de la prison,
» Faut-il, pour un vain rêve, une gloire importune,
» Négliger des faveurs qui donnent la fortune? »
Ainsi parlent entre eux des gens que je connais,
Usurpant le saint nom de soldats polonais,
Qui, des cours d'Occident pour extorquer leurs grades,
Forment, sous nos drapeaux, d'ignobles mascarades!

(1) Un mémoire signé du colonel et des officiers du 2e régiment des *Kosaks polonais*... nom digne de ceux qui l'ont inventé.

(2) Le *Colonel* comte Vladislas Zamoyski.

Et prosternant leur face au palais des sultans,
Exposent notre honneur aux mépris insultants :
Si l'on peut faire outrage à cette troupe immondo,
Ce ramas de bandits de tous les coins du monde
Qu'ils nomment légion anglo-kosaque; et qui
Dans un prince caduc rêve un Jean Sobieski !
Ton cœur souffre, ô patrie! en voyant cette intrigue
Plus que de notre sang, de ta gloire prodigue;
Tandis qu'aucune main no lève ton linceul !...
Mais cette grando tâche appartient à vous seul,
D'arrêter ces bourreaux dont la main sacrilége
De souiller notre nom se croit le privilége!...
Par ce mot douloureux dont je sens la rigueur,
Je n'eus pas le dessein de blesser votre cœur;
Je sais bien quo l'Europe, en nous donnant asile,
Pour la paix à tout prix fut longtemps trop facile;
Mais tout chango ici-bas par la suprême loi :
Et, tous nos vrais amis conviendront avec moi
Qu'il ne s'offrit jamais de meilleure espérance
De sauver la Pologne, en relevant la France;
Que Napoléon-trois, l'héritier d'un grand nom,
Ne peut pas nous laisser dans l'esclavage : oh, non!
Car ce serait trahir cette Europe, encor pleine
De l'âme du proscrit mourant à Sainte-Hélène;
Car il n'a pas rempli l'auguste testament
Tant qu'il nous voit courbés sous le joug infamant:
Et tant que la Pologne, au martyre endurcie,
Gémit, sous le talon sanglant de la Russie!...
C'est à vous, général, qu'il convient, clair et bref,
D'expliquer aux Français, car vous êtes le chef :
Que depuis trente mois notre valeur murmure
De n'être pas rangés sous le casque et l'armuro,
Auprès de leurs guerriers qui, de Sébastopol,
N'ont plus qu'à faire un pas pour toucher notre sol;
Que du fond de l'exil chacun de nous espère
Voir sur l'Europe enfin luire un jour plus prospère
Avant que le trépas, qui décime nos rangs,
Ne nous ait tous jetés aux pieds de nos tyrans;
Dites-leur bien aussi qu'en France, chez nos frères,
Pèsent encor sur nous des arrêts arbitraires,
Des lois d'exception; qui, cette chaîne au cou,
Nous font plus malheureux que les serfs de Moskou :
Que dira la Pologne, et que dira l'histoire?...
Non ! la postérité ne voudra jamais croiro
Que l'on fasse, sans nous, la guerre à nos bourreaux;
Pourquoi donc cette insulte à nos vieux généraux?
Quel en est le motif?... Le grand cœur de la France
Ne peut être accusé de cette indifférence
Qu'il croie, obstinément, ceux qui nous ont trahis,
Les serviteurs du tzar, et non ceux do pays...
Ah! la cause du mal est dans la perfidie
Des cruels artisans de cette parodie,

Nourrissait à plaisir une fatale erreur
Dans le sein de la France et de son empereur!
C'est à vous, général, d'évoquer la lumière,
En rendant notre cause à sa splendeur première;
De confondre à jamais les fourbes insolents,
Qui de la nation compriment les élans,
Trafiquants de l'honneur et du sang de nos braves;
Qui vendraient la Pologne et tous les peuples slaves
Pour voir des anciens Piasts le glorieux cimier
Au front d'un chambellan d'Alexandre-premier!
Mais, malgré leurs complots et leur vile industrie,
Tu ne périras pas, ô ma sainte patrie!...
Quand même tous les tzars et les princes du Nord,
Avec ces imposteurs ayant juré ta mort,
Auraient fait de ton peuple une vaste hécatombe,
Demain, tu sortiras vivante de ta tombe :
Plus grande qu'autrefois, honorée en tout lieu,
Et jetant sur leurs fronts l'anathème de Dieu!...
Pardonnez, si prenant votre esprit pour arbitre,
J'adresse à votre cœur cette sincère épître;
Mais soyez assuré qu'en cette occasion
Vous aurez, pour appui, toute la nation;
Vous en avez le droit, le devoir, la puissance :
Et vous pouvez compter sur sa reconnaissance...
Je n'en dirai pas plus, de peur d'être suspect (1).
J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

A. R***.

(1) Voici ce qu'écrivait, à la date du 19 novembre 1855, c'est-à-dire huit jours avant sa mort, Adam Mickiewicz, dans une lettre adressée au jeune prince Vladislas Czartoryski :

« Prince,

» Je n'ai pas eu le cœur d'aller vous voir et de causer avec vous, depuis notre entrevue au camp de Burgas; car un entretien sans sincérité réciproque ne saurait être qu'un vain bavardage : si ce n'est quelque chose de pire encore. Au reste, je n'aurais fait que me répéter en vous disant des vérités que vous n'aimez pas à entendre; et que vous accueillez d'habitude en vous renfermant dans votre mutisme diplomatique. Vous avez désiré que je fisse part de l'objet de cette entrevue au prince Adam votre père; les sentiments personnels que je lui porte me faisaient un devoir de lui tout déclarer : je l'ai fait, en y ajoutant mes récentes observations sur la conduite que vous avez tenue en Orient.

» Cette conduite fut, je le dis à mon grand regret, une négation perpétuelle des espérances que nos compatriotes avaient conçues lors de votre arrivée. Vous leur êtes apparu, non pas comme un des représentants de la cause polonaise, mais comme un affidé particulier de M. Vladislas Zamoyski, votre oncle vec la mission de nuire aux projets patriotiques de Sadyk-pacha (Czaykowski), premier chef des Kosaks-ottomans. Du moment que j'ai reconnu vos des-

seins, j'ai tâché de vous démontrer, sous sa tente même, dans le camp de Burgas, la nécessité de vous entendre loyalement avec lui; vous avez gardé le même silence. Voyant à chaque instant plus clair dans vos intentions, je vous ai déclaré qu'il était évident pour moi qu'il y avait de la part de M. Zamoyski et de la vôtre un projet arrêté pour expulser Sadyk-pacha de la haute position dans laquelle il nous avait déjà rendu tant de services, et pouvait être un jour si utile à la Pologne; que vous tendiez à ce que ce général fût privé de tous les moyens d'agir en Turquie, et de toute protection des gouvernements étrangers. A tout cela vous n'avez encore rien répondu.

» Il n'était plus douteux pour moi que vous veniez avec des instructions toutes faites de la part de M. Zamoyski, avec un couteau tout affilé contre Sadyk-pacha. Si vous pouvez l'avoir cru inutile ou même nuisible à l'avenir, il fallait, en ce cas, vous prononcer ouvertement contre lui; le sommer de céder la place à un meilleur, un plus digne. Il vous était bien permis de discuter avec lui, de le combattre; mais non de forger contre lui des armes sous son propre toit, à sa table... Les Polonais, prince, en agissent autrement; un Arabe même, admis à son foyer, ne conspire pas contre son hôte!

» Vous voilà donc en Orient, où tant d'espérances peuvent éclore. Les yeux de beaucoup de Polonais étaient tournés vers vous; le théâtre même sur lequel vous montiez vous élevait encore. Eh bien! dans ce pays de l'avenir, la première trace que vous ayez laissée de votre passage, fut de faire publier qu'une femme, emmenée par vous, avait rendu tels ou tels services... En vérité prince, s'il s'agissait d'une réforme des hôpitaux, il fallait d'abord en changer les médecins, les infirmiers; en attribuant des fonds à leur entretien: mais, dans aucun cas, il n'était convenable d'exiger des souscriptions de la part des officiers qui ne recevaient aucun traitement. Vos menées au couvent, pour y faire admettre *gratis* d'autres femmes encore, me paraissent franchement risibles et scandaleuses pour les étrangers. Un camp de guerre ne saurait être uniquement destiné à l'accomplissement des œuvres de *charité*. L'Évangile nous dit: « JAMAIS LES PAUVRES NE VOUS MANQUERONT! » Ce qui peut nous manquer, c'est cette occasion, unique peut-être, de relever l'étendard national, sur un sol si voisin du nôtre!... C'est le premier camp polonais que nous ayons eu depuis bien des années; Dieu sait si nous l'aurons toujours tel que nous l'avons vu, même au milieu de sa détresse: plein de vie et d'espérances!

» Je dois encore ajouter que les *taïmy*, ou les rations de guerre, que perçoit ici M. Zamoyski, en sa qualité de général, suffiraient pour nourrir tout l'hospice. L'idéal de cet homme était, à ce qu'il paraît, de devenir général anglais; cet idéal, il vient de l'atteindre : mais sa destinée aussi arrive à son terme... Quelle doit être la destinée à venir de notre nation sous un pareil chef? Pour moi, je n'en vois aucune désirable.

» En vous exprimant, prince, toute ma tristesse, je suis, avec considération, etc.

» ADAM MIÇKIEWICZ.

» **Constantinople, le 19 novembre 1855.** »

Ce cri de douleur est le chant d'agonie de notre Adam Miçkiewicz, le martyr de Vilno, le plus illustre poëte de notre race...

Il est évident que la France et l'Angleterre n'avaient nullement l'intention d'employer les Polonais, et encore moins de délivrer la Pologne, puisqu'elles se servaient de pareils instruments. MM. Zamoyski et Czartoryski n'ont été

qu'un moyen entre les mains de lord Palmerston, pour conclure la paix à un moment donné et aux meilleures conditions possibles...

L'histoire n'aura pas assez de sévérités pour cette maison de prétendants née sur le tombeau de notre patrie, qui après l'avoir immolée à je ne sais quelle orgueilleuse aberration, à l'espoir de figurer, ne fut-ce que pour un seul jour, dans l'almanach de Gotha, parmi les familles souveraines, la compromet jusque dans l'exil par de fausses mesures et de scandaleuses exhibitions; dignes plutôt d'une tribu de mendiants que du nom et du caractère polonais. C'est à qui, dans cette dynastie *de fait*, comme l'appellent ses organes officiels, fera plus de mal à la Pologne; depuis les princes Auguste et Michel, qui firent couronner, en 1764, leur neveu Stanislas-Auguste Poniatowski, sous la pression des baïonnettes moskovites : jusqu'au prince actuel, Adam-Georges qui, par sa fuite, en 1831, avec une escorte de *vingt-cinq mille hommes* (tout le corps de Romarino), a livré Varsovie au glaive de Nicolas. Il faut en convenir; les princes Czartoryski, dont le nom fatidique se rattache à tous nos désastres, furent des puis un siècle, les mauvais génies de la Pologne renaissante.

Voici une autre lettre de Sadyk-pacha lui-même, fondateur des Kosaks-ottomans (et non polonais), qui vient à l'appui de la précédente :

« Mon cher compatriote,

» La paix est faite; et vous me demandez ce que deviendront les Polonais? Rien que ce qu'ils ont été jusqu'à présent. Une partie d'entre eux attendra patiemment, que le sentiment de la justice se réveille dans le cœur des gouvernements; elle pourra attendre longtemps; l'autre s'inscrira quand elle pourra, et comme elle pourra, chez leurs altesses l'émigration : la troisième, enfin, la plus honorable, la plus nombreuse, gagnera, comme aujourd'hui, son pain journalier à la sueur de son front, sans même daigner maudire ceux qui l'ont indignement trompée. Malheureusement, notre situation actuelle peut être en grande partie attribuée à nos propres chefs, ou plutôt à ceux qu'on a voulu nous imposer. La France, l'Angleterre et la Turquie, trois puissants États, nous offraient ce qu'elles pouvaient, en nous appelant à la vie, en nous conseillant d'agir; depuis deux ans et demi bientôt, elles nous envoyaient armes, munitions, équipement, et même argent, dans la croyance que tout cela servirait aux kosaks-ottomans, et non pas aux émissaires privilégiés du comte Vladislas Zamoyski. Convenait-il, dans un moment aussi décisif pour la cause nationale, d'exiger des autres des sacrifices qu'il fallait faire nous-mêmes, en donnant tout notre sang et tout notre avoir?... Le prince Adam Czartoryski avait été invité par le gouvernement ottoman à déléguer quatre généraux avec leurs états-majors pour commander les armées du sultan, et des fonds lui avaient été transmis pour cette destination; au moment où nul étranger, soit français, soit anglais, ne se trouvait encore en Turquie. On délibéra, on marchanda, ont exigea des garanties de la part des gouvernements alliés; en perdant ainsi le temps le plus propice, le temps de l'entière indépendance de la Turquie : c'est-à-dire toute l'année 1853-1854. Si le prince ne se croyait pas en mesure de pouvoir fournir lui-même ces généraux, il devait retourner immédiatement son mandat à la Sublime-Porte, ou bien s'adresser aux autres corps de l'émigration, pour une action collective, fraternelle, toute polonaise, et n'ayant pour objet que le bien du pays. Pourquoi n'a-t-il pas alors convoqué les anciens chefs, les généraux, les ministres et les députés de 1831, en les engageant à faire entre eux un choix convenable? Pourquoi le général Chrzanowski, qui se faisait fort de repousser, avec 10,000 kurdes, les Russes au-delà du Kaukase,

n'a-t-il pas pris le commandement d'une armée de 50,000 hommes, de ces excellents soldats turks qui, pendant une année entière, ont retenu les Russes sur le Danube, defendu Kalafat et Silistrie, jusqu'à ce que la diplomatie européenne les ait envoyés se rendre prisonniers de guerre à Kars, après une héroïque défense, avec 200 canons de campagne? Pourquoi le général Charles Rozyçki, appelé pour réorganiser et commander les kosaks-ottomans, n'a-t-il pas accepté? Il savait bien pourtant que cette milice de l'ancienne république polonaise, après le partage du pays, s'était abritée sous l'égide de la Turquie, en conservant ainsi son existence toute indépendante! Cependant notre regrettable Miçkiewicz ne lui épargnait ni les conseils, ni les prières, en l'adjurant de remplacer enfin l'attente et la contemplation stérile, par le fait et l'énergie patriotique! Pourquoi les généraux Bréanski et Bystrzonowski *(Arslan-Pacha)* ne se sont-ils pas occupés à deux mains de la formation des légions polonaises, qui leur était conférée par le ministre de la guerre, sur la proposition et avec l'appui de Réchid-pacha? Pourquoi le prince, après les avoir délégués à Constantinople, ne s'est-il pas aussitôt adressé au pays et à l'émigration, afin de réunir les sommes nécessaires à l'organisation et à l'entretien de ces légions? Il avait bien le droit, et même l'obligation morale d'exiger du comte Zamoyski, la stricte exécution du testament de mademoiselle Cécile *** qui lui en fournissait largement les moyens... Selon ce testament, la fortune de cette dame devait être exclusivement employée pour la cause nationale, et non pas à autre chose...

» Il y avait encore beaucoup d'autres souscriptions et offrandes volontaires, qui, prises ensemble, présentaient une somme suffisante et au delà pour la formation de ces légions, soit en Europe, soit en Asie; et la renommée du patriotisme polonais, nos traditions de dévouement à la patrie, l'exigeaient à tous égards.

» Le comte Zamoyski, dès son arrivée à Constantinople, où il fut appelé sur mes pressantes sollicitations se mit aussitôt à miner sourdement ma position, comme représentant du prince, par de nombreux mémoires adressés au séraskier et à Omer-pacha. On proposa un certain M. Koscielski, comme plus digne que moi pour former et commander une armée auxiliaire. Une ligue de fanatiques et de parasites se mit, à Paris comme à Constantinople, à contrecarrer par tous les moyens possibles mes efforts et mes desseins. On alla jusqu'à menacer d'excommunication les jeunes gens qui voudraient s'enrôler dans les kosaks-ottomans. Les choses ont bien changé depuis. Après la belle défense de Silistrie, à laquelle mes kosaks avaient pris, comme à Kalafat, une part glorieuse, M. Zamoyski étant venu chez moi, me serra dans ses bras avec effusion, en me remerciant pour ce nouveau fleuron ajouté à notre laurier. Mais en même temps, il faisait rédiger un mémoire adressé au commandant en chef, en me signalant comme un homme dangereux, incapable; en suppliant Omer-pacha de ne pas me confier un commandement exclusif, dans la crainte que je ne transportasse la guerre sur le territoire de la Russie. Depuis ce moment, les pachas, et même mes subordonnés recevaient des ordres conçus par exemple de la manière suivante : « *Vous vous entendrez en toutes choses avec Sadyk-pacha, comme connaissant parfaitement le terrain, mais sans vous laisser entraîner par lui à aucun mouvement en avant.* » Ou bien : « *Vous exécuterez les ordres de Sadyk-pacha, mais sous aucun prétexte vous ne laisserez conduire l'artillerie ni l'infanterie sur la rive gauche du Sereth.* » Et à moi, on me recommandait « *de ne jamais me rapprocher des frontières de la Bessarabie.* » J'ai en main les preuves, qui établissent que M. Zamoyski voulait se recommander de cette façon aux partisans de la guerre circonscrite. Que ce

soit haute diplomatie, ambition dynastique ou patriotisme restreint, nous en voyons aujourd'hui les effets..

» Lorsque j'écrivis à M. Zamoyski, du fond de la Dobrutcha, en lo priant de m'envoyer des hommes pour remplir mes cadres, des chaussures, des vêtements et s'il se pouvait des vivres, toutes choses qui me manquaient, afin de pouvoir réunir le plus tôt possible mes troupes et agir avec elles contre la Bessarabie, il me répondit que je devais épargner le soldat, chercher surtout le repos; qu'il se chargeait de faire en sorte que l'organisation ne fût pas prête avant un an: et il tint parole. Personne ne voudra croire que pour tous nos besoins et nos misères, je n'ai reçu du prince que 3,000 fr. de toutes les cotisations faites dans le pays et dans l'émigration, et tandis que M. le colonel Zamoyski *exploitait* trois États pour arriver à un résultat aussi déplorable...

» De cette manière, on ne nous envoya même pas en Asie, lorsque la guerre sur le Danube fut fermée par l'intervention de l'Autriche; et lorsqu'il fallait par quelques actions d'éclat, relever cette gloire militaire, qui fut jusqu'à présent le patrimoine le plus sacré et la force capitale de notre patrie. Au lieu de cela, on se sépara de la Pologne, on dénatura notre drapeau, on accepta je ne sais quelle destination mercenaire, équivoque, sans aucune garantie pour l'intérêt du pays; et propre à satisfaire seulement l'ambition personnelle de M. Zamoyski : et tout cela après deux ans et demi, pendant lesquels il nous était libre de nous organiser, et dans les circonstances les plus favorables pour notre cause, dans une guerre incessante contre la Russie. Que ceux qui ont ainsi dirigé la cause nationale en la compromettant volontairement dans des vues toutes individuelles, rendent aujourd'hui compte à la Pologne et à Dieu, pourquoi ils ont agi de cette sorte. »

» SADYK-PACHA.

« Sélimnia, 7 janvier 1856. »

(La Presse belge.)

V

A CHRISTIEN OSTROWSKI.

LE LANCIER POLONAIS

(31 *mars* 1814)

C'était le dernier jour de l'héroïque lutte ;
Un obus égaré qui venait de la butte
Montmartre ou Saint-Chaumont, éclata par hasard
Au dessus de la foule errante au boulevard...
Car chacun était là, dans l'angoisse civile,
Écoutant le canon s'approcher de la ville.
Un lancier polonais de fatigue rendu,
A l'arçon du cheval son chapka suspendu,

D'un linge ensanglanté la tête enveloppée,
M'apparut tout à coup; sa voix entrecoupée
Laissait sur la journée échapper quelques mots;
De la foule avec peine, il traversait les flots;
Le peuple l'entourait, et l'ardente assemblée
Aspirait dans ses yeux le feu de la mêlée:
Et ce soldat couvert de sang et de sueur,
S'avançait à pas lents comme un triomphateur.
Cette image n'est point par le temps effacée;
Ce soldat est encor présent à ma pensée,
Et je le vois toujours, dans ce moment fatal,
Pâle, blond et sanglant, courbé sur son cheval:
C'est la Pologne, hélas! par le destin trompée,
Pour la France donnant son dernier coup d'épée.

ANTONY DESCHAMPS.

(Le Mousquetaire.)

FIN.

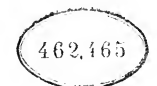




TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

THÉATRE COMPLET. Françoise de [illegible], [illegible], Edvige ou les Jaghellons, la Lampe de Davy, Pygmalion, Azile, Adalbert.

LA MATHÈSE, Essai sur l'unité de la science

ŒUVRES COMPLÈTES DE A. MIÇKIEWICZ, professeur de littérature slave au collège de France. Traduction française.

KONRAD WALLENROD et **GRAJINA**, [illegible]. Édition de luxe.

SEMAINE D'EXIL, Poésies.

PRAGA, 1794.

[illegible]